QUATRIÈME ANNÉE. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. Supplément au N° du 1er avril 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L' HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME
est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi
de 10 heures à midi.

L'Hellénisme en Macédoine

GRECS & BULGARES

La conférence sur l'hellénisme en Macédoiine, que M. Paillarès a faite le 24 février derrnier, sous les auspices de la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme », nous fournit l'occasion de ce supplément, illustré de quelques-unes des photographies que le conférencier a fait voir en projections aux assistants. Il en est qui représentent quelques-uns de ces nombreux établissements scolaires, primaires ou secondaires, que les Grecs comptent dans les grands centres, dans les bourgs et les villages de Macédoine. Quelques autres gravures, qu'on peut trouver plus loin, donneront une faible idée des scènes sanglantes qui se déroulent chaque jour là-bas, dans cette Macédoine si cruellement éprouvée par dix années de brigandage, de crimes et de massacres ininterrompus.



FÊTE GRECQUE A SALONIQUE PRÉSIDÉE PAR L'ARCHEVÊQUE

La foule assemblée dans la cour du Papapheion, *Ecole d'Arts et Métiers et Institut agricole, fondé et entretenu grâce au legs Papaphis, richard Grec Macédonien qui consacra toute sa fortune à cet établissement d'éducation pratique qui est à la fois une œuvre de bienfaisance et que dirige la communauté grecque de Salonique.*

L'on sait que ce qui domine surtout dans cet âpre conflit de races chrétiennes, c'est l'antagonisme gréco-bulgare.

Les revendications roumaines, nul ne les prend au sérieux. Ceux-là mêmes qui en sont l'objet, les Koutzo-Valaques, se disent, veulent être et sont Grecs, et à ce titre ils sont les premiers à repousser les sollicitations d'une propagande fantaisiste et illusoire. Nous n'avons jamais eu de doute à cet égard. Ayant partagé nos espérances, comme ils ont partagé nos luttes, les Koutzo-Valaques ne pouvaient compromettre leur avenir en trahissant leur passé. Et ils mettent tant d'ardeur et de ténacité à combattre à nos côtés pour la conservation d'un patrimoine commun que l'on s'en prend à regretter que cette noble petite population ne soit pas plus nombreuse, aussi nombreuse qu'on le dit à Bucharest : nous n'aurions que plus de Grecs à opposer en Macédoine à ceux, quels qu'ils soient, qui en convoitent la possession.

Les Serbes, eux, ne revendiquent guère la Macédoine, où les résultats de leur propagande n'ont répondu ni aux espérances du début ni aux efforts consentis. Le serbisme, bien inspiré, tend de plus en plus à limiter ses prétentions au domaine que l'histoire comme l'ethnologie lui assigne, la Vieille-Serbie, et c'est sur cette région que porte surtout son conflit avec le bulgarisme.



PAQUES GRECQUES A SALONIQUE
La foule entourant l'archevêque.

Dans la Macédoine proprement dite, formée des deux vilayets de Monastir et de Salonique, deux éléments chrétiens sont en présence : les Grecs et les Bulgares, ceux-ci disputant à ceux-là non seulement les districts où ils peuvent prédominer, — comme certaines parties de la Macédoine septentrionale, — mais encore toute cette Macédoine centrale et une grande partie de la Macédoine méridionale où l'hellénisme occupe une situation incontestablement prépondérante : « *Ce n'est pas qu'ils méconnaissent l'importance de l'élément grec en Macédoine; mais ils entendent la neutraliser en l'absorbant dans la masse slave*, qu'ils jugent *numériquement prépondérante...* » (Ed. Engelhardt. : *La Question macédonienne*, Paris, 1906.)

Nous croyons avoir suffisamment démontré dans l'*Hellénisme* qu'en revendiquant pour eux la Macédoine, les Bulgares veulent bien plus l'ôter aux Grecs que la conquérir sur les Turcs.



UNE PROCESSION GRECQUE
A SALONIQUE

La longue propagande pacifique, mais énergique et activement poussée, à laquelle ils se sont livrés avant 1897, grâce aux complaisances de la Porte, s'est exercée contre l'hellénisme et uniquement à ses dépens.

C'est aussi contre les Grecs, bien plus que contre les Turcs, qu'étaient dirigés tous ces attentats, ces meur-

ÉCOLES GRECQUES EN MACÉDOINE

Salonique (chef-lieu) :	12 écoles ; 2.163 élèves	Monastir (chef-lieu) :	11 écoles ; 1.695 élèves
Sandjak de Salonique :	60 » ; 5 993 »	Sandjak de Monastir :	70 » ; 4.610 »
Vilayet de Salonique :	521 » ; 32.534 »	Vilayet de Monastir :	477 » ; 27.106 »

TOTAL POUR LES DEUX VILAYETS : 998 ÉCOLES ET 59.640 ÉLÈVES





LE PENSIONNAT GREC DE JEUNES FILLES A MONASTIR



ÉCOLE PRIMAIRE GRECQUE DE GARÇONS A MONASTIR

D'après la statistique élaborée par la propagande bulgare et publiée par Brancoff (1), *la ville de Monastir compte* 15.252 *Bulgares*, 7.200 *Valaques*, 120 *Albanais*, 120 *Tsiganes et...* 100 (*cent*) *Grecs.*

A en croire le même statisticien, non seulement la ville, mais le sandjak même, le chef-lieu y compris, compte exactement 100 *Grecs; quant à la population bulgare du sandjak, elle atteindrait* 99.420 *âmes.* (Op. cit. 242.)

Enfin, dans tout le vilayet de Monastir, Brancoff n'a trouvé que 42.830 *Grecs; en revanche il y a découvert* 370.410 *Bulgares* (p. 242).

Or, rien que dans le vilayet de Monastir, les Grecs entretiennent 477 *écoles* (*grecques*) *fréquentées par* 27.106 *élèves, chiffres qu'une enquête impartiale peut à tout instant vérifier.*

A Monastir même, les Grecs possèdent onze écoles, dont deux d'instruction secondaire; en 1905, *le nombre total des élèves pour ces onze établissements scolaires était de* 1.605. *Et au dire de M. Brancoff, la ville et le sandjak même de Monastir ne seraient peuplés que de* 100 *Grecs.*

Dans le vilayet de Salonique, Brancoff relève 501.110 *Bulgares et* 147.097 *Grecs* (p. 240).

Voici les chiffres donnés dans un rapport par M. Steeg — ex-consul de France à Salonique, actuellement délégué à la commission financière en Macédoine — pour le seul vilayet de Salonique : 325.000 *patriarchistes* (*dont* 180.000 *hellénophones*, 120.000 *slavophones et* 25.000 *valachophones*) *et* 224.000 *exarchistes. Brancoff, lui, n'a trouvé dans toute la Macédoine* (*Kossovo y compris*), *que* 190.047 *Grecs, mais, par contre, il y a compté* 1.172.136 *Bulgares* (p. 246).

Il est vrai que dans ces Bulgares, il comprend ce qu'il appelle des Bulgares... grécisants!

La très grande majorité des Grecs sont ainsi baptisés Bulgares grécisants et classés Bulgares malgré eux : procédé simple et commode qui a permis à l'auteur d'aboutir à ce résultat que la Macédoine compte, en tant que population chrétienne, 1.172.136 *Bulgares, quelques milliers de Valaques, d'Albanais et de Tsiganes,* 190.047 *Grecs et pas un Serbe, car tous les Serbes sont classés Bulgares serbisants!*

(1) *D. C. Brancoff*, la Macédoine et sa population chrétienne, Paris, Plon-Nourrit 1905, p. 166 et 167.

tres et ces violences qui, particulièrement depuis 1900, ont succédé aux moyens d'action, en somme acceptables, qui avaient marqué la propagande de l'Exarchat.

C'est parmi les Grecs, qu'ils soient hellénophones ou slavophones, que l'on choisit de préférence, et presque exclusivement depuis deux ans, les victimes des meurtres, des massacres, des forfaits de toutes sortes. Les *Blue-Books* l'établissent clairement; ceux qui l'ignorent peuvent s'en rendre compte par les extraits que nous en publions plus loin, commentaires éloquents des scènes dont nous reproduisons quelques images. L'autre jour même nous publions un rapport de l'évêque de Nevrokop, (Cf. l'*Hellénisme*, 1er mars 1907), qui, rendant compte de la boucherie de Zirnovon, cite ces paroles du chef de bande bulgare engageant ses hommes à ne massacrer que les Hellènes : « *Les Turcs n'ont rien à craindre : ça se passe entre Grecs et Bulgares!* »

Tous les symptômes de cette offensive, audacieuse autant que féroce, concourent à prouver que c'est aux Grecs que les Bulgares cherchent à arracher la Macédoine. Et c'est pour avoir échoué dans leur entreprise, pour n'avoir réussi qu'à éveiller en nos congénères, avec l'instinct de conservation, le désir d'une légitime défense, que la principauté tend aujourd'hui la main à la Turquie avec l'espoir de s'assurer les moyens d'élargir le réseau de sa propagande scolaire et ecclésiastique .

C'est au nom d'une majorité bulgare que nos ennemis nous contestent la Macédoine. Semblablement c'est au nom d'une majorité grecque que les Grecs-macédoniens n'entendent pas se laisser asservir par l'adversaire.

Lequel des deux peuples possède pour lui le bon droit?

Quelles sont les forces respectives des deux éléments?

La conscience nationale unique critérium infaillible

Nous aurons l'occasion de rappeler plus loin les raisons pour lesquelles ni le « droit historique », ni la langue, ni même la religion, ne sauraient servir de base d'évaluation précise des forces constitutives d'une nationalité. C'est à peine si l'école est à cet égard un élément d'appréciation sérieux. Seule la conscience nationale des individus, librement exprimée, offre toutes les conditions et les garanties d'une critérium infaillible.

Pour notre part, nous avons à plusieurs reprises réclamé à ce sujet une enquête *européenne*, d'accord en cela avec tous ceux qui envisagent la question sans parti-pris. Nous avons notamment souscrit avec empressement à la proposition émise à ce sujet par M. Georges Villiers dans le *Temps* et aux idées que M. E. Engelhardt a développées dans sa remarquable étude sur la question macédonienne concluant à la nécessité d'attribuer des sphères d'influence aux parties en cause. Il est regrettable que la presse bulgare ait, au contraire, fait preuve à cette occasion d'une mauvaise volonté point dissimulée. L'idée d'une enquête ethnographique lui semble inutile. La proposition de consulter les Macédoniens de races diverses pour les classer définitivement par groupes ethniques, au gré de leurs tendances et de leurs aspirations, les journaux de Sophia la repoussent avec indignation. Tout récemment encore M. Tittoni était pris à partie pour avoir préconisé une solution de la question macédonienne sur la base du principe des nationalités. Pourquoi les Bulgares n'admettent-ils pas un projet s'inspirant de vues aussi libérales, aussi incontestablement équitables? Ils détiennent, disent-ils, la majorité en Macédoine et ils s'efforcent de le prouver à coup de statistiques. Mais s'ils sont si sûrs de leur prépondérance, voilà bien une excellente occasion de la faire reconnaître par voie d'enquête internationale, une enquête effectuée au grand jour et entourée de toutes les garanties d'impartialité désirable.

A ce propos nous avons eu l'occasion d'exposer les raisons majeures pour lesquelles l'unique critérium de nationalité absolument infaillible réside dans la conscience *nationale* des populations à consulter. Nous sommes en cela non seulement fidèles aux traditions de l'hellénisme, mais aussi d'accord avec la dernière



LE SYSSITION GREC DE MONASTIR

Institution de bienfaisance où sont recueillis, logés et nourris les indigents et les orphelins des victimes des bandits bulgares. Le nombre croissant des infortunes à soulager a nécessité, l'été dernier, un agrandissement du local, qui a été surélevé d'un troisième étage et l'installation d'une annexe pour femmes.



ÉCOLE ENFANTINE (NIPIAGOGEION) DE STROUMNITSA



PENSIONNAT GREC DE STROUMNITSA

Selon Brancoff, Stroumnitsa (chef-lieu du caza de même nom) ne compte que 35 (*trente-cinq*) *Grecs et* 6.384 *Bulgares dont, dit-il,* 4.400 *sont grécisants!* (Op. cit. p. 1906.) *Dans le caza de Stroumnitsa, composé de* 50 *bourgs et villages, Brancoff n'a trouvé que* 40 *Grecs,* 5 *de plus que dans le chef-lieu; en revanche, il y a découvert une population bulgare de* 22,352 *âmes. C'est ce qui explique sans doute que les* 40 *Grecs du district de Stroumnitsa entretiennent* 10 *écoles selon cet auteur, fréquentées par* 866 *élèves. En réalité, le district de Stroumnitsa a exactement* 14 *écoles grecques.*

Dans la conférence qu'il a faite le 24 *février dernier sur l'hellénisme en Macédoine, M. Paillarès disait :*

« *A Stroumnitsa, Brancoff annonce un total* « *de* 6.384 *Bulgares, de* 35 *Grecs et de* 18 *Va-* « *laques. Ce qui ne l'empêche pas de voir* 650 « *élèves dans les écoles helléniques! Par quel* « *sortilège, une groupement de* 35 *Grecs peut* « *enfanter une population scolaire de* 650 *gar-* « *çons et filles? Mystère impénétrable. La vé-* « *rité, c'est qu'il y a à Stroumnitsa plus de* « 3.000 *Grecs. Les Bulgares n'y sont pas, de* « *l'aveu de l'officier russe que j'y ai inter-* « *viewé,* 6.384; *ils sont en minorité : de* 1.500 « *à* 1.800. *Or, Stroumnitsa est située beaucoup* « *plus près des frontières de la Principauté que* « *des côtes. Elle est sous le talon des comités.* » (*Voir l'*Hellénisme *du* 1er *mars* 1907).



ÉCOLE DE GARÇONS A STROUMNITSA

Stroumnitsa et ses environs ont été le théâtre de crimes nombreux. « *Hier,* dit M. Graves, « consul d'Angleterre à Salonique (*dép. du* « 29 *avril* 1904, Blue-Book *décembre* 1903- « *août* 1904, *n°* 178), *un télégramme de Stroum-* « *nitsa annonce l'assassinat de Chariton Liotis,* « *un Grec, par les comitadjis. Motif du crime :* « *refus de la victime de verser des fonds à l'or-* « *ganisation révolutionnaire* » (lisez : *bulgare*).

formule scientifique, admise en matière de nationalité : le libre consentement des individus.

Toute autre théorie est une violation flagrante du principe des nationalités, reconnu depuis 89 comme devant constituer la base de tout groupement national. Jadis le hasard des conquêtes ou le caprice des princes présidaient seuls au sort des peuples : des nations unies et homogènes étaient divisées en plusieurs Etats ; d'autres, diverses et disparates, étaient groupées sous un même sceptre, tels les peuples de l'Empire austro-hongrois. En proclamant le principe de la souveraineté nationale, la Révolution française a du coup consacré le principe des nationalités qui implique la liberté des peuples de disposer d'eux-mêmes et de régler leurs destinées au gré de leur volonté. Contre cette volonté ne sauraient prévaloir ni des questions de langue, ni des théories d'origine.

C'est ce principe de libéralisme et de haute justice, qui est vrai des peuples comme des individus, que Renan a rendu saisissant, en disant, dans ses *Mélanges historiques et religieux* (Paris ; Calmann-Lévy, 1904) : « Au-dessus de la langue et « de la race ; au-dessus même de la géographie, des frontières naturelles, des divisions résultant de la différence des « croyances religieuses et des cultes ; au-dessus des questions de dynastie, il y a quelque chose que nous plaçons : c'est le respect de l'homme envisagé comme un être « moral ; en un mot, *la véritable base d'une « nation, avant la langue, avant la race, c'est « le consentement des populations, c'est leur « volonté de continuer (ou de commencer) à « vivre ensemble...* C'est qu'une nation c'est, « avant tout, une âme, un esprit, une famille « spirituelle, résultant pour le passé de souvenirs communs, de gloires communes, « quelquefois aussi de deuils communs, car « le deuil rassemble les cœurs autant que la « gloire,... et pour le présent (c'est là un « critérium d'une évidence absolue) du consentement des populations. »

Ce principe lumineux, général à tous les peuples, s'applique particulièrement à cette Macédoine au caractère ethnique si controversé. C'est l'expression même de la force sur laquelle s'appuie l'hellénisme macédonien, qui compte à côté d'une très nombreuse population essentiellement grecque, ces Hellènes slavophones ou valachophones, qui se réclament avec une indomptable volonté de l'idée grecque. Sans doute, ces malheureux paysans, que l'on traite de « grécomanes », et qu'on massacre au nom du bulgarisme, ignorent ces théories et la grandeur même du principe, auquel, plutôt que de renoncer, ils font le sacrifice de leur vie. S'ils n'en possèdent pas la notion raisonnée, ils en ont le sentiment instinctif et dans la résistance, souvent héroïque, qu'ils opposent aux effroyables attentats dont on veut les terroriser pour les convertir au bulgarisme, ils obéissent à la force de cette foi nationale qui parle si fort dans le fond des consciences violentées.



FÊTE SCOLAIRE GRECQUE A DRAMA

D'après la statistique Brancoff, Drama (chef-lieu) compte 700 Grecs et 432 Bulgares, 3 écoles grecques et nulle école bulgare. (Op. cit., p. 204). *En réalité, Drama compte 2.000 Grecs et à peine 100 Bulgares.*

Dans le district de Drama, Brancoff relève 7 écoles bulgares (407 élèves) et 15 écoles grecques (921 élèves). En réalité, le sandjak de Drama a 17 écoles grecques (1.272 élèves) et 6 écoles bulgares (202 élèves).

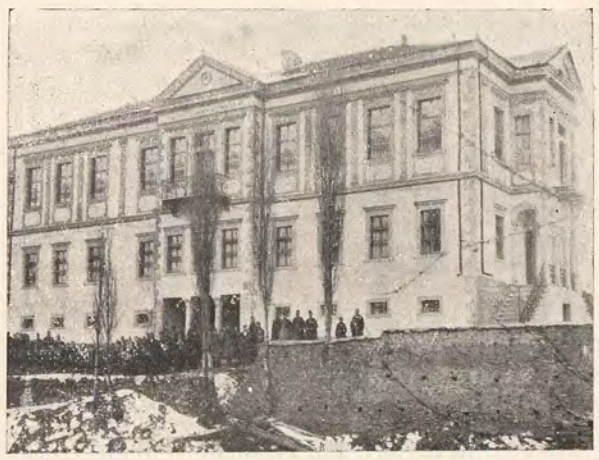
La question de la langue.

A défaut d'une enquête pouvant déterminer le cadastre ethnique de la Macédoine et en attendant que la lumière se fasse sur l'ethnologie de cette région, quel serait l'indice le plus certain de nationalité ?

Mettons tout de suite les statistiques de côté. Ceux qui, en Europe, connaissent les conditions et les rapports mutuels des divers éléments en Macédoine, ont bien raison de faire table rase de ces statistiques fantaisistes, dans lesquelles les zéros s'alignent complaisamment. On a plus d'une fois signalé ce qu'il y a de divertissant dans les contradictions auxquelles aboutissent ces relevés rapprochés. Ainsi en additionnant les chiffres fournis par chacun des compétiteurs sur des congénères, réels ou imaginaires, on arrive à installer en Macédoine une population de cinq millions d'habitants quand le total de cette population ne dépasse pas deux millions d'âmes ! (Voy. Max Choublier, *La Question d'Orient ;* M. Gandolphe, *La Crise macédonienne.*)

Un examen sérieux de la question des nationalités macédoniennes ne doit pas davantage tenir compte de théories de race ou des « droits historiques » dont l'hellénisme pourrait cependant utilement invoquer le bénéfice à l'appui de ses titres de possession. Dans tous les cas, les Bulgares ne sauraient faire valoir des droits historiques : composé en partie d'éléments touraniens et finnois slavifiés, ce peuple est, on le sait, le dernier venu de tous dans la péninsule des Balkans.

La langue ne peut ni ne doit davantage servir de critérium national. La classification des peuples basée sur la langue est inadmissible et également repoussée par les historiens et les ethnologues. Blüntchli dit (*La Politique :*) « Nulle part la nationalité n'est unique... La



ÉCOLE GRECQUE DE PISSODERI

La Modestios, *construite par les soins et aux frais du prêtre grec-macédonien Modestos.*

A Pissoderi, selon Brancoff, il n'y a pas un seul Grec. (Op. cit. *p.* 176, *n°* 55.)



ÉCOLE GRECQUE DE NIZOPOLIS

Fête scolaire présidée par l'archevêque de Monastir. Nizopolis compte une population grecque, d'origine koutzo-valaque, que la propagande roumaine a vainement cherché à attirer.

l'hellénisme, ancien et moderne. C'est au sujet des Grecs de Macédoine que Victor Bérard dit, dans la *Turquie et l'hellénisme contemporain* (p. 239) : « Un Hellène ne porte aucun « signe apparent de sa nationalité, et le seul « critérium que j'aie pu découvrir encore, est « la réponse : « Je suis Hellène » qu'aux premières questions un Hellène ne manquera « pas de faire. Le Bulgare ou le Serbe fondent leur nation sur des théories de race ou « de religion. L'Hellène n'en appelle qu'à sa « libre adhésion. C'est d'une étude toute moderne que cette nation en croissance, « s'agrandissant, non d'après les usages anciens, par les violences des guerres et les « coups d'épées des hommes providentiels ou « par l'apport mécanique des hasards, du « voisinage et des circonstances, mais suivant « la dernière formule philosophique en quelque sorte, par la conquête des esprits et le « libre consentement des individus. L'hellénisme mérite bien le nom de *Grande Idée*

« France, l'Etat le plus national de l'Europe « après l'Italie, renferme elle-même des élé- « ments hétérogènes, les Bretons et les Bas- « ques. L'Empire allemand a des Polonais, « des Vendes, des Danois et des Français. »

Dans une étude sur *les nationalités et les langues*, M. Ch. Seignobos dit : « Dans « l'Europe « occiden- « tale, la « question « des lan- « gues ne « se pose « même « pas. En « France, « les Bre- « tons par- « lent une « langue « celtique; « les Basques une langue ibérique; les Fla- « mands une langue germanique; les Niçois « et les Corses parlent italien. La Suisse est « partagée en trois langues, la Belgique en « deux, l'Espagne en trois (espagnol, gali- « cien, catalan). Ces différences n'influent pas « sur l'idée de patrie; aussi les gouvernements « ne s'occupent pas de les faire disparaître. »



ÉCOLE GRECQUE A SPATOVON

Ce sont ces petites écoles de village qui ont le plus à souffrir des assauts du bulgarisme et que nos maîtres et maîtresses d'école défendent avec un courage qui atteint parfois à l'héroïsme. Combien qui, en dépit des menaces, restent jusqu'au bout à leur poste et finissent par être assassinés.

Spatovon (district de Demir-Hissar) est un village mi-grec, mi-bulgare. Selon Brancoff (op. cit., *p.* 188, *n°* 27), *ce village compterait* 2.000 *Bulgares et « zéro » Grec.*

On pourrait multiplier ces exemples. C'est ainsi qu'en France encore, dans les Pyrénées-Orientales, le français est inconnu à des centaines de paysans qui n'en sont pas moins français. D'autre part, les Piémontais de la vallée d'Aoste qui ne parlent que le français sont d'excellents Italiens, et les Gallois ne font pas, que je sache, de mauvais Anglais. Si des populations parlant des langues, des idiomes, des patois différents, se groupent pour former une même nation, on voit des peuples de même langue constituer des nations différentes, tels les Belges wallons et les Français, ou les Américains et les Anglais. La similitude de l'idiome parlé par deux peuples n'est même pas un indice de communauté d'origine : ainsi les descendants des Celtes et des Ibères se servent de langues latines; ceux des Anglo-Saxons mélangent à leur idiome germanique des éléments empruntés aux Normands qui, eux-mêmes, les tenaient des Français; enfin les descendants des hordes touraniennes des bords du Volga ont adopté le dialecte slave qui prend le nom de bulgare.

La vérité est que pas plus en Orient qu'en Occident — et là bien moins qu'ici — la langue ne peut servir à déterminer la nationalité. En Epire, par exemple, en Thessalie, en Macédoine aussi, il y a des Turcs qui ne parlent que le grec. A Adalia (Asie-Mineure), il y a également des Turcs qui n'emploient que le grec.

En revanche une partie de la population grecque de l'Asie-Mineure ne parle que le turc. (Voy. *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, p. 238-239). Après avoir cité des exemples de ce genre M. V. Bérard ajoute : « D'ailleurs, au bazar Ar- « méniens, Turcs, Juifs et Francs, « sans être Hellènes, parlent grec à « Smyrne, à Constantinople, à Sa- « lonique. »

Salonique est en Macédoine. Or c'est en Macédoine que la langue n'est plus du tout une caractéristique de nationalité. Il y a là des Turcs qui parlent bulgare, valaque ou grec; d'autre part, il y a des Hellènes qui parlent turc, à Zelachovo par exemple, ou valaque ou slave. La langue, loin d'être l'expression de la nationalité, en est donc parfois exactement le contraire, puisque l'idiome usité est, dans certains cas, comme ceux que nous venons de signaler, en opposition avec les sentiments, les tendances, la nationalité, d'origine ou d'adoption, de ceux qui s'en servent .

C'est ce que disaient si bien les habitants de Monastir, dans le mémorandum qu'ils faisaient parvenir en 1903 au ministre des Affaires étrangères de France, pour protester contre les assertions de journaux français les assimilant à des Bulgares : « Nous par- « lons grec, turc, valaque, albanais ou bul- « gare, mais nous sommes Grecs, parce que « telle est notre volonté. »

En cherchant à usurper la Macédoine envers et contre la majorité de sa population chrétienne, les Bulgares appuient leurs prétentions surtout sur des théories de langue. Il est vrai qu'ils revendiquent jusqu'aux Grecs eux-mêmes qui ne parlent que le grec — les Grecs *hellénophones :* à les en croire, ces derniers ne seraient que des Bulgares hellénisés dans le cours des siècles! Quoi d'étonnant à cela?



ÉCOLE GRECQUE PRIMAIRE D'ANO-DJOUMAYA

Ano-Djoumaya, chef-lieu du caza de même nom, bourg peuplé en majeure partie de Bulgares, est situé dans la Macédoine septentrionale, dans la zone bulgare de ce pays et à proximité de la frontière de la Principauté.

N'ont-ils pas bulgarisé jusqu'à Alexandre le Grand, surnommé le... « Makedonsky » et jusqu'à Orphée lui-même, dont ils ont fait un très authentique Bulgare, en le rebaptisant Orphen!

Tous les Macédoniens chrétiens ne parlent pas grec. Le grec est la langue des villes, c'est aussi la langue de la Macédoine méridionale, où « les Bulgares eux-mêmes ne nient « pas que les Grecs ne soient en grande ma- « jorité et que leurs *masses compactes* n'y « forment une lisière continue entre les li- « mites de la province orientale d'Andrinople « et le cours de « la Bistritza « *thessalienne* à « l'Occident. » (*La Question macédonienne*, Ed. Engelhardt.)

Mais, en dehors des villes dont le type grec est incontestable et en dehors de la Macédoine du Sud qui est en effet essentiellement grecque (Cf. Cyprien Robert : *les Slaves de Turquie; Ethnographie de la Turquie d'Europe*, E. Lejean; *Histoire bulgare*, Irececk, 1888; *La Péninsule des Balkans*, Lavelaye, 1888), il y a les campagnes du Nord et du Centre, dont les populations sont ou bilingues, — hellénophones et valachophones ou slavophones — ou exclusivement slavophones.

Ces Slavophones se partagent en exarchistes et en patriarchistes, en Bulgares et en Grecs. *Dans le seul vilayet de Salonique,*



ÉCOLE GRECQUE DE FILLES A DOIRAN



ÉCOLE GRECQUE PRIMAIRE DE DOIRAN

A Doïran (chef-lieu), Brancoff compte 3.272 *Bulgares et* zéro *Grec. Dans le caza de Doïran, il a relevé* 6.288 *Bulgares et toujours zéro Grec.* (Op. cit., *p.* 100.)

A propos des violences bulgares, l'ex-consul général d'Angleterre à Salonique, sir Alfred Biliotti, écrivait à son Gouvernement déjà en avril 1900 (Blue Book 1901) :

« ... Leur situation est devenue si précaire que Grecs, Serbes et Valaques aussi bien que les Mahométans « se plaignent en termes très énergiques des procédés des bandes et de l'attitude de la population bulgare. Les « chrétiens de Doïran, les Bulgares exceptés, s'enferment chez eux dès le coucher du soleil... »

M. Steeg, ex-consul de France, actuellement délégué à la Commission financière en Macédoine, compte, sur une population de 325 à 335.000 patriarchistes (Grecs) de 120 à 130.000 slavophones; il y en a au moins autant dans le vilayet de Monastir, qui se disent et entendent également rester Grecs. Ils repoussent l'idée, la nationalité bulgares; « de passer pour Bulgares équivaut à « leurs yeux à une injure », écrivait, après une enquête dans les villages macédoniens, le correspondant du *Frankfurter-Zeitung* (17 juin 1905), organe pourtant bulgarophile. « Non, leur disent les Bulgares, vous serez des nôtres, parce que vous êtes Bulgares, ainsi que votre langue l'indique. Si non vous êtes perdus. »

Leur langue n'est point le bulgare. Mais en supposant qu'elle le soit, cela ne prouverait pas que ceux qui s'en servent soient d'origine bulgare. Du reste, en admettant même que la langue et même l'origine de ces Grecs slavophones soient bulgares, que pèserait l'argument devant la ferme volonté de ces populations de rester grecques?

Les *Blue-Books* abondent en récits de crimes commis par les comitadjis pour forcer des Grecs Macédoniens slavophones à adhérer à l'exarchat.

Ouvrez, par exemple, le *Blue-Book* n° 4 de la série « Turkey 1904 » (16 août 1904-16 janvier 1905). Vous y trouverez, à côté du crime de Gradobor, de l'assassinat du Grec Modis à Monastir « victime de son dévouement à la cause grecque » (Rapp. sub n° 2.2), le récit d'autres meurtres, d'autres massacres, comme celui de Brod (Rapp. du consul d'Angleterre à Monastir, n° 49, p. 33), où une bande de 80 comitadjis ayant fait irruption le 9 oct. 1904, mit à mort le prêtre Stoyan, sa femme et deux notables, Velyan et Kocha, parce qu'ils ne voulaient pas se déclarer Bulgares et livrer le village à l'exarchat.

Or l'exarchat a été créé pour séparer les impures brebis grecques d'avec les brebis du bon Dieu bulgare. Si, après tant d'années de propagande bulgare, tour à tour pacifique et férocement terroriste, il est des Bulgares, même authentiques, qui se laissent torturer, supplicier, massacrer plutôt que de se dire Bulgares, c'est donc qu'ils ne veulent pas l'être. Et puisqu'ils se déclarent Grecs et qu'en mourant ils le proclament hautement, c'est donc qu'ils entendent être et sont Grecs. Leur volonté est à la base même du droit qu'ont les peuples comme les individus de choisir leur nationalité : elle est sacrée et doit rester inviolable.

Cette volonté, ils l'affirment, aussi bien en se faisant tuer plutôt que de renier l'hellénisme, qu'en envoyant leurs enfants aux écoles grecques, en entretenant même ces écoles de leurs propres deniers.

Mais il y a mieux. Non seulement il est moins que certain que les slavophones soient d'origine bulgare, mais leur idiome même n'est pas bulgare. Presque entièrement inintelligible aux Bulgares de Bulgarie, le dialecte macédo-slave est un patois particulier à la Macédoine et sensiblement différent suivant les localités. A base d'éléments slaves, il est doté de vocables grecs, turcs, valaques et albanais; dans ses grandes lignes, il se rapproche du serbe. (Voy. les exemples donnés par Goptchéwitch et cités par V. Bérard dans *Turquie et l'Hellénisme*, p. 205). Dans les districts voisins de Kossovo, notamment, cet idiome offre de grandes analogies avec le serbe; sur la frontière nord-ouest de la Macédoine, il devient plutôt bulgare. Dans la Macédoine centrale, il est tout à fait confus. Stanford nous apprend (Cf. *Carte ethnologique de la Turquie d'Europe*) qu'au point de vue du vocabulaire, il se rattache assez étroitement au grec. Dans une étude publiée l'année dernière, un professeur hellène, M. Boucouvala, a donné un grand nombre de mots grecs, exprimant des idées abstraites ou désignant des objets matériels d'un usage courant, tels que des ustensiles de ménage, qui se retrouvent intacts dans le dialecte macédo-slave.

Il résulte de tout ce qui précède que la langue, qui, même dans des pays à civilisation avancée et homogènes géographiquement et nationalement, est un critérium ethnique insuffisant, ne peut nullement nous guider dans le classement des nationaliés en Macédoine.



ENFANTS GRECS DE BROUSNIKON

Brousnikon (Monastir) est un village dont la population grecque, hellénophone et slavophone à la fois, souffre cruellement des attaques des bandes bulgares qui s'efforcent de le convertir au bulgarisme.



LE CRIME DE GRADOBOR

Le 15/28 août 1904, des bandits bulgares, commandés par Apostol, massacrèrent la famille du notable grec Tr. Steriou, de Gradobor (district de Salonique); le père Traïco Steriou fut coupé en morceaux; ses deux fils, Anastase et Sterios, également. Sa femme Elisabeth, lardée de coups de couteau, succomba à ses blessures à l'hôpital.

Blue Book, *Turkey* n° 4 (1904), *page* 9, n° 11. *Rapp. du Consul général d'Angleterre à Salonique.*

L'Hellénisme, 1er *sept. et* 1er *oct.* 1904 (*Crimes bulgares*). *Selon Brancoff, il y a à Gradobor* 1.040 *Bulgares et pas un Grec.* (Op. cit. *p.* 218, *n°* 12).

L'Église et l'École

L'Eglise constituerait un indice moins incertain. On sait qu'en pays turc religion et nationalité sont synonymes. « En Orient, dit James Bryce, les peuples se distinguent plus par la religion que par la race. » (Introduction à *The Balkan Question*, éd. Luigi Villari, 1905.) Les Macédoniens qui sont patriarchistes, c'est-à-dire ressortissent à l'Eglise grecque, se considèrent et sont Grecs. Ceux qui relèvent de l'exarchat se disent et sont dès lors Bulgares.

Mais cette règle ne va pas sans quelques réserves. L'exarchat compte parmi ses prosélytes confessionnels des Serbes qui se disent serbes. De même parmi les ouailles du patriarcat, il est des Serbes, et même des Bulgares (4.000, aux environs de Demi-Hissar, qui, quoique fidèles à l'Eglise grecque, se disent et sont dès



LES RUINES DE GRADOBOR

Le crime de Gradobor, aussi bien que les innombrables autres forfaits de la propagande bulgare, n'ont qu'un but : terroriser la population pour l'arracher à l'hellénisme, et qu'un seul motif : refus des Hellènes d'adhérer au bulgarisme.

Après ce quadruple assassinat, les bandits bulgares avaient mis le feu à des maisons appartenant à des notables Grecs. (L'Hellénisme, 1er *sept. et* 1er *oct.* 1904.)

lors considérés par nous comme tels). Ce sont là sans doute des minorités infimes ; elles ne comptent guère dans la masse des Macédoniens patriarchistes, qui se disent Grecs. Et si nous rappelons leur existence, c'est pour mieux faire ressortir que, prise isolément et sans l'appoint d'un élément d'appréciation auxiliaire, l'Eglise n'offrirait pas toutes les conditions d'un critérium rigoureusement exact. Cet élément auxiliaire, c'est l'école. Il est évident qu'un patriarchiste, qui ne reconnaît que l'Eglise grecque, qui ne confie ses enfants qu'aux établissements scolaires grecs, et qui enfin se dit Grec, est Grec. D'autre part, les 4.000 Bulgares des environs de Demir-Hissar qui sont orthodoxes, mais envoient leurs enfants à l'une des trois écoles bulgares qu'ils entretiennent, et qui se disent eux-mêmes Bulgares, sont tels.

Les exarchistes qui se donnent pour Bulgares, et entendent élever leurs enfants dans des écoles bulgares, sont Bulgares. L'école et l'église réunies, déterminent donc d'une façon certaine la nationalité, d'origine ou d'adoption, d'un Macédonien, quelle que soit la langue dont il fait usage.

Donc, à défaut d'une consultation précise et définitive des populations macédoniennes sur leurs tendances et leurs aspirations respectives, on ne peut, on ne doit s'en tenir qu'au critérium combiné de l'église et de l'école.

Les Bulgares ne nient pas, ils ne peuvent nier, la supériorité hellénique sur le terrain scolaire. Mais ils l'attribuent à l'ancienneté de notre civilisation. Ils prétendent aussi que le patriarcat œcuménique a de tout temps persécuté les écoles bulgares. Dans *la Macédoine et sa population chrétienne* (Paris1905), Brancoff dit : « Les écoles sont l'expression de la « culture d'un pays. C'est d'elles que dépend « l'intensité de la conscience nationale d'un « pays » (p. 49). Mais il s'empresse (p. 50) de faire cette réserve : « la statistique scolaire ne « saurait servir de critérium à l'ethnographie « de la Macédoine, car depuis plus d'un demi-« siècle, le patriarcat grec, secondé par le « gouvernement turc, y violente la conscience « nationale et la langue des Bulgares. »



LE CRIME DE MELNIKITS

Jean Angelou *et* Tegos Vlachos *furent assassinés le* 2/15 *août* 1905 *sur la route de Melnikits* (*Serrès*).

A Serrès, d'imposantes funérailles furent faites aux victimes, coupables de s'être trop énergiquement opposées aux menées des comitadjis bulgares.

Les autorités turques, bien que connaissant les instigateurs et les auteurs du crime, des Bulgares de Melnikits, ne procédèrent à aucune arrestation.



RUINES DE LA MAISON COMVOKIS A EGRIDERÉ

Le 15 *août* 1905, 80 *bandits bulgares, survenant à l'improviste, envahirent la maison de Basile Comvokis, notable Grec riche et influent d'Egridéré, village grec du caza de Zihna.*

Comvokis, sa femme, Anastasie, ses trois brus et ses petits enfants furent massacrés. Leur sinistre besogne achevée, les bandits allumèrent un incendie qui consuma la maison du crime et les cadavres des victimes. Les trois fils Comvokis, absents, échappèrent seuls à cette boucherie.

La bande attaqua ensuite la maison de Procope Comvokis, frère du précédent, brûla sa maison et coupa en morceaux sa fille.

Il y a trente ans, le père des frères Comvokis fut brûlé vif par des Bulgares qui, déjà dès cette époque, cherchaient à bulgariser le village d'Egridéré.

(*Cf*, l'Hellénisme, 1er *sept.* 1905.)

Cette accusation est démentie par les faits mêmes. Et tout d'abord par un fait d'ordre général : depuis un demi-siècle, la Porte, loin d'avoir persécuté le bulgarisme au profit de l'hellénisme, a voulu affaiblir celui-ci et fortifier celui-là, en vertu de ce principe de politique qu'elle applique à l'égard de tous les peuples chrétiens de l'Empire ottoman et qui consiste à les diviser afin de mieux régner sur eux.

Mais il est d'autres circonstances qui viennent infliger un démenti décisif à M. Brancoff (que nous citons particulièrement parce que son ouvrage, élaboré par les soins de l'Exarchat lui-même, représente l'opinion officielle bulgare) : ce sont les progrès de la propagande scolaire bulgare.

« En 1885, dit V. Bérard, on « ne comptait guère plus de « 150 établissements bulgares « dans toute la Macédoine... En « l'espace de 4 ans, 67 écoles nou-« velles s'ouvrirent. » (*La Turquie et l'Hellénisme*). Cet ouvrage date de 1897. Depuis, d'autres écoles bulgares ont été créées. A en croire même Brancoff lui-même (p. 247), les Bulgares possèderaient aujourd'hui, dans les trois vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo, 788 écoles primaires et 71 écoles secondaires, tandis que les Grecs n'en auraient en tout que 538 (en réalité Monastir et Salonique comptent 998 écoles grecques).

Ainsi, d'une part, Brancoff prétend que l'école bulgare est persécutée par le Patriarcat et par la Porte (p. 50), et d'autre part il décrit en six pages (55-61), les progrès scolaires du bulgarisme. Il aboutit même à cette conclusion (p. 247), que les Bulgares comptent actuellement presque deux fois plus d'écoles que les Hellènes, ce qui, d'ailleurs, est absolument faux. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont fondé, en Macédoine, un grand nombre d'établissements scolaires : ils en comptent actuellement 561 (dans les deux vilayets de Monastir et de Salonique). Si l'école bulgare a été persécutée, comment ce résultat a-t-il été atteint, comment ces progrès ont-ils été possibles ?

L'ouverture d'une école, comme d'une église, est subordonnée à une autorisation spéciale de la Porte. Pour que l'Exarchat ait pu répandre tant d'écoles en Macédoine, pour que cette propagande ait « depuis 1885, pris une vie intense » (Bérard, *op. cit.* p. 194), il fallait bien que le Turc, loin de « jeter les Bulgares en marge des lois » (Brancoff, p. 50), ait, au contraire, accordé firmans sur firmans, bérats sur bérats. Et « pour n'avoir *jamais* de difficultés avec les autorités turques », nous dit Bérard, (p. 197) on laisse « un peu d'argent dans les konaks... »

Nous relevons donc une double et grave contradiction dans les affirmations de M. Brancoff. D'une part, pour prouver que la Macédoine est bulgare, il attribue plus d'écoles à ses congénères qu'aux Grecs et ajoute pourtant que la statistique scolaire ne prouve rien. D'autre part, il prétend que le bulgarisme a été désavantagé au profit de l'hellénisme, puis il expose les progrès des écoles bulgares réalisés aux dépens de la culture grecque !



LE CRIME DE PLEVNA

Obsèques de G. Marinos, D. Mademgis *et* A. Gaïtos, *victimes de l'attentat de Plevna, du* 6/19 *juillet* 1906. *Ce jour-là eurent lieu simultanément à Drama, à Gornitsa et à Plevna, trois attentats dirigés contre les notables Hellènes de ces localités.*

Au sujet de l'attentat de Plevna, on nous écrivait de Salonique (*Cf. Lettre de Salonique, l'*Hellénisme, 1er *sept.* 1906, p. 8 *et* 9) :

« *Suivant toujours fidèlement le plan établi par le comité,* « *le reste de la bande, composé de six hommes, pénètre la nuit* « *du* 6/19 *juillet dans le village de Plevna où ils tuent, à* « *coups de revolver, trois Grecs, le mouktar Demètre Mademgis, Georges Marinos et Antoine Gaïtos et blessent grièvement Hélène Athanassiou, Athanase Tsesmédji et son* cavass « *qui, étant seul armé, réussit à blesser un des assassins. Les* « *autres s'enfuirent.* »

La vérité est que, depuis le schisme, la Porte n'a cessé d'appliquer aux deux nationalités adverses ce système de bascule où elle croit voir une sauvegarde de son pouvoir. Antérieurement au schisme, la même raison lui



L'ATTENTAT DE DRAMA

Obsèques de Georges Papadimitriou *et d'*Hélène Carabela, *victimes de l'attentat commis par les Bulgares à Drama le* 6/19 *juillet* 1906.

dictait la même politique; c'est ce qui a permis à l'élément bulgare de se développer.

Dix ans avant la création de l'Exarchat, en 1861, voici ce qu'écrivait l'organe nationaliste la *Littérature bulgare*, qui menait la guerre contre l'hellénisme :

« Il est connu de tout le monde que les « Bulgares, désireux de donner une bonne « éducation à la jeunesse, entretiennent dans « les villes et les villages, des écoles grandes « et petites et qu'il y a pour l'entretien de « ces écoles des revenus fixes et permanents... « Le gouvernement (*turc*) ne se mêle point « des affaires de la communauté bulgare. A « cet égard les Bulgares exercent en Turquie « un droit tel que dans aucun pays les sujets « mêmes de l'Etat. Nous pouvons administrer librement nos églises, nos écoles et nos « établissements de bienfaisance sans avoir à « donner de compte à personne. »

Rappelons qu'en ces temps-là, les Bulgares, n'ayant point encore d'église nationale, relevaient tous du Patriarcat. S'ils ont pu prendre conscience de leur nationalité et se développer, c'est non seulement grâce aux complaisances de la Porte et au traitement libéral dont ils étaient, au même titre que les autres chrétiens, l'objet de la part du Patriarcat, mais encore parce que beaucoup d'entre eux avaient puisé dans la culture grecque les idées d'émancipation nationale. Les chefs, laïques et religieux, qui ont fait l'Exarchat furent d'anciens élèves d'écoles grecques. C'est en parlant de l'Eglise, de l'école grecques, en pays macédonien, que M. E. Engelhardt dit qu'elles ont été « notamment pour les Bulgares, peuple ignorant et grossier à l'époque de son incorporation à l'Empire ottoman, « comme le moule dans lequel se sont « développées leurs qualités natives, « réalisant ainsi, dans ce milieu restreint, une œuvre civilisatrice analogue à celle de l'Eglise chrétienne au « sein des sociétés barbares du moyen « âge. » (*Rev. gén. du droit intern. publ.*, sept-oct. 1905.)

Les Écoles chrétiennes en Macédoine

A défaut d'une enquête sur les nationalités, basée sur des déclarations individuelles, faites librement, en dehors de toute pression et sous le contrôle d'une commission européenne, nous sommes donc bien obligés de nous en rapporter à la statistique scolaire; et puisque les chiffres fournis respectivement par les parties intéressées dans le débat macédonien paraissent suspects, souhaitons que du moins une commission européenne établisse une statistique scolaire absolument inattaquable.

En attendant voici un résumé de celle qu'a publiée en 1905 le *Bulletin d'Orient* et



ENTERREMENT DE S. SKOURTIS A STROUMNITSA

En mars 1905, *Spyridion Skourtis, sujet hellène, négociant à Stroumnitsa, tombait victime de son patriotisme.*

« *Le crime a eu lieu une heure après le coucher du* « *soleil, sur la place de l'évêché à Stroumnitsa; Skour-* « *tis sortait du café pour rentrer chez lui, quand il* « *fut attaqué à coups de revolver par quatre Bulgares :* « *Tome Girtchef, Risto Bosmandref, H. Prodonof et* « *Bouïklief, à qui paraît avoir été confiée l'exécution* « *d'une série de crimes. Skourtis reçut trois balles dans* « *le dos; transporté dans une maison voisine, celle* « *de M. C. Bogadinis, il expira une heure plus tard.*

« *Ce crime a provoqué la plus vive émotion; l'en-* « *terrement du défunt a eu lieu avec solennité en pré-* « *sence de tout le clergé et de tout le personnel des* « *écoles grecques...* »

(*Extrait de l'*Hellénisme, 1er *avril* 1905, *p.* 14.)

que, jusqu'à preuve du contraire, nous considérons exacte :

Vilayet de Salonique

	ÉCOLES	PERS. ENSEIG.	ÉLÈVES
Grecs	521	787	32.534
Bulgares	329	493	9.544
Serbes	21	52	532
Valaques roumanisants	10	28	383



CHRISTOS TRAITSOS ET SON FILS ANGELOS

Le crime de Christophar

Dès 1903, *Christos Traïtsos, notable de Veloussina, âgé de* 75 *ans, avait été condamné par les comitadjis bulgares; défenseur ardent de la cause grecque, il exerçait une grande influence dans la plaine de Bouf-Colon au sud de Monastir, soutenant les villageois dans leur résistance contre les bandits bulgares. En* 1906, *Christos Traïtsos, avait échappé à un premier attentat : mais les comitadjis ne le perdaient pas de vue, son nom figurant toujours sur ces listes de proscription que dresse le comité central de l'organisation criminelle dite « Intérieure ».*

Quelques mois plus tard, Christos Traïtsos et son fils étaient assassinés sur la route de Monastir à Veloussina.

*Voici ce qu'à propos de ce double meurtre, nous écrivions dans l'*Hellénisme du 1er mars 1905, *sous la rubrique* Crimes bulgares :

Le 12 *février* (1905), *il s'était rendu pour af-* « *faires à Monastir avec son fils aîné, Anghélos.* « *Le lendemain matin il se mit en route pour ren-* « *trer à Veloussina. Mais ayant eu l'imprudence* « *de parler de l'heure de son départ dans un café* « *de paysans, à Monastir, quelques heures aupa-* « *ravant, des Bulgares qui avaient surpris ces* « *quelques mots, donnèrent immédiatement l'or-* « *dre à une des petites bandes d'assassins qui se* « *cachent aux alentours de la ville, de guetter le* « *passage de Christo et de son fils. Ceux-ci ont été* « *attaqués, à proximité de Christophar, à une* « *heure et demie de Monastir.*

« *Trois jours après, on retrouvait leurs cada-* « *vres. Ils étaient horriblement mutilés.*



ENTERREMENT DE TRAITSOS ET DE SON FILS A MONASTIR

« *Les autorités qui fêtaient le Baïram, après* « *avoir procédé, la nuit, aux constatations d'usage,* « *ont laissé sur place les deux corps qui furent à* « *moitié couverts par la neige. Transportés le len-* « *demain à Monastir, les malheureux ont été en-* « *terrés avec une grande solennité. L'émotion* « *causée par ce double meurtre à Monastir et dans* « *toute la région est considérable.* »

Vilayet de Monastir

	ÉCOLES	PERS. ENSEIG.	ÉLÈVES
	—	—	—
Grecs	477	676	27.106
Bulgares	242	380	8.767
Serbes	32	60	1.142
Valaques roumanisants.	39	117	1.619



LE CRIME DE SIRPSI

Christos Georgiou, Vassilios Goulis, *cousin du précédent et le prêtre* Angelos, *neveu de ce dernier, assassinés en mars* 1905, *par la bande bulgare Dimko qui mit le feu aux maisons des victimes. Les veuves et orphelins, sans abri, se réfugièrent à Monastir, où ils furent recueillis par la communauté grecque.* (L'Hellénisme, *avril* 1905, *p.* 14, 3e *colonne*).

L'importance de cette supériorité numérique des écoles grecques s'accroît des conditions normales de leur création, de leur existence et de leur fonctionnement.

1° Fondées par les communautés grecques du pays, elles sont essentiellement indigènes, locales. « Le gouvernement grec et le Patriar-
« cat ont contribué sans doute pour une part,
« mais une faible part. Ce sont les commu-
« nautés indigènes qui le plus souvent ont
« appelé ou entretenu les maîtres d'école
« d'Athènes. Surtout ce sont les Macédoniens
« enrichis par le commerce et établis à Cons-
« tantinople, Alexandrie, Odessa ou Mar-
« seille, dans tout le monde méditerranéen,
« qui de leur argent ont travaillé au réveil,
« à l'éclairage (c'est le mot courant) de leurs
« compatriotes. » (Bérard, *op. cit.*, p. 230.)

C'est au sujet de la Macédoine qu'un observateur avisé a dit également : « Les riches
« commerçants grecs, une fois leur fortune
« faite, s'intéressent singulièrement au pro-
« grès de l'instruction. Même émigré, le riche
« Grec se souvient des écoles de son pays, ou
« plutôt des villes qui n'ont pas d'écoles. De
« généreux subsides permettent à celles-ci de
« prospérer ». (G. d'Azambuja : « Le Conflit des races en Macédoine », *La Science sociale*, février 1904, p. 54-55.)

En est-il de même des écoles non grecques? Nous ne parlons pas des écoles roumaines, purement artificielles et où, selon l'expression du ministre de l'Instruction publique de Roumanie, M. Haret, « il y a plus de profes-
seurs que d'élèves »; il n'est pas davantage question des écoles serbes (dans la Macédoine proprement dite) au sujet desquelles Bérard dit : « La Serbie possède en Macédoine des
« consuls et des projets d'écoles... le nombre
« des écoles primaires dépasse 90, en comp-
« tant pour écoles des bâtiments vides où la
« Serbie entretint un professeur il y a vingt
« ans avant l'exarchat bulgare. »

Mais les écoles bulgares ont-elles ce caractère d'indigénat que présentent les établissements grecs?

Oui, mais non d'une façon absolue. M. Blount, ancien consul général d'Angleterre à Salonique disait, à ce propos, dans un rapport à son gouvernement : « L'importance
« de la plupart des écoles est diminuée, à
« mon sens, par l'importance des sommes
« envoyées de Bulgarie, de Roumélie Orien-
« tale, peut-être même de Russie pour leur
« entretien. » (Blue-Book, Turkey n° 3, 1889).

2° Les écoles grecques sont purement nationales sans constituer des centres de prosélytisme nationaliste forcé.

Nous nous expliquons : un patriarchiste n'enverra ses enfants à l'école grecque que s'il est ou s'il se considère Hellène, — ce qui est exactement la même chose. — Les patriarchistes serbe ou roumanisant choisiront le premier l'école serbe, le second la roumaine, sans pour cela cesser d'être orthodoxe. Le détail a son importance parce qu'il indique que la jeunesse scolaire grecque est purement nationale et que nos écoles ne sont pas, à proprement parler, des centres de propagande nationaliste.

Au surplus, nul avantage matériel ne s'attache à la qualité d'élève d'une école grecque. Tous ces établissements fonctionnent dans des conditions absolument normales, au même titre que les institutions grecques des autres régions de l'Empire ottoman.



J. PITSOULAS, MAITRE D'ÉCOLE GREC

« *Les comitadjis ayant appris qu'il de-*
« *vait se rendre à Gouménitza, lui dres-*
« *sèrent une embuscade entre cette bour-*
« *gade et la station du chemin de fer,*
« *qui est censée la desservir et qui se*
« *trouve à une distance de deux heures*
« *et demie. Pitsoulas faisait ce trajet en*
« *compagnie d'un muletier : il fut facile-*
« *ment entouré et fait prisonnier. Les au-*
« *torités avisées agirent avec leur mol-*
« *lesse coutumière; ce ne fut que plu-*
« *sieurs jours après qu'elles découvri-*
« *rent, adossé à un arbre, et à cinq mi-*
« *nutes de Gouménitza, le cadavre de Pit-*
« *soulas. Il portait plus de vingt coups*
« *de poignard; au-dessus de sa tête on*
« *trouva une lettre adressée au moudir*
« *de Yennitsa et portant le sceau d'Apos-*
« *toli. L'enterrement a eu lieu à Salo-*
« *nique...* »

*Extrait de l'*Hellénisme, 1er *janvier* 1905, *p.* 15. (Crimes bulgares).

L'école bulgare a des tendances de prosélytisme marqué. Elle offre souvent des avantages pécuniaires : gratuité de logement, de nourriture, de matériel scolaire. « Les livres
« et souvent la nourriture sont fournis aux
« élèves. » (Bérard, *op. cit.*, p. 197, chap. *Les Bulgares*. Cf. sur le lycée bulgare de Salonique, *La Macédoine*, p. 179-180, du même auteur).

Si des appats de ce genre contribuent à



C. CHRISTOU ET SON FILS DIMITRIOS

Le crime de Staravina

En décembre 1904, *une bande bulgare assassinat sur la route de Staravina (sandjak de Monastir), le vieux C. Christou et son fils Dimitrios, parce que ce dernier avait refusé de retirer de l'école grecque de Monastir ses deux neveux, enfants de l'instituteur grec, également assassiné par les Bulgares, le* 12 *juillet* 1903, *pour n'avoir pas refusé d'enseigner le grec.*

Au risque d'être accusés de monotonie, nous répéterons toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose : ces crimes ne visent qu'à affaiblir, à décimer l'hellénisme.



ENTERREMENT DES VICTIMES

accroître dans une certaine mesure la clientèle scolaire du bulgarisme, en revanche ils trahissent son infériorité ethnique, morale et numérique. En voici un témoignage caractéristique autant que divertissant : « En 1896-« 97, au cours d'une mission officielle, j'ai « souvent constaté des excès de propagande « assez plaisants. J'ai reconnu notamment au « Gymnase serbe, sous le nom de Ristich, un « enfant que j'avais rencontré et interrogé « quelques jours auparavant au Gymnase « bulgare. Alors, il s'appelait Ristof; dans « l'intervalle, il était devenu Serbe; les pa-« rents avaient reconnu leur erreur primitive, « grâce à l'argument décisif d'un bel uni-« forme neuf que le Gymnase serbe lui avait « octroyé. » (Alfred Berl, « Les Réformes en Macédoine » : *La Renaissance Latine*, 15 avril 1903, p. 113.)

3° Les écoles grecques, fréquentées exclusivement par la jeunesse hellénique des localités où elles sont établies, constituent des foyers de culture répondant aux besoins de la jeunesse locale; elles ne comptent point d'élèves d'importation, comme c'est le cas d'un certain nombre d'écoles bulgares, dont le budget comporte des bourses spéciales destinées à des enfants qu'on fait venir de loin.

De plus, le nombre des élèves grecs est le même pour le début que pour la fin de l'année scolaire. Ii n'en est pas toujours ainsi de la clientèle des établissements rivaux. Enfin, entre les élèves figurant sur les registres bulgares et ceux qui sont présents aux classes, il peut y avoir une différence sensible.

« Il y a à Stroumnitsa, écrivait M. Paillarès en décembre 1905, environ 1.200 Bul-« gares, ayant trois écoles qui comptent en « ce moment exactement 186 élèves et non « 359, comme l'affirme Brancoff. Je dois « ajouter que le directeur de ces écoles n'a pas « été en état de me montrer le registre d'ins-« cription des enfants, tandis que le direc-« teur des écoles grecques s'est empressé de « me présenter les siens, de sorte que j'ai pu « contrôler ses déclara-« tions... » (L'*Hellénisme*, 1er janvier 1906.)

Groupant la jeunesse locale grecque, fondées et entretenues grâce à la sollicitude et le libre concours des familles grecques, pourvues « d'instituteurs désignés « par les pères de fa-« mille d'accord avec les « bienfaiteurs ». (D'Azambuja, *op. cit.*, p. 74) les écoles helléniques correspondent ainsi aux besoins des diverses localités; on peut en inférer qu'autour de chacune d'elles, il existe naturellement une population hellénique proportionnée au nombre des élèves.

4° Enfin les écoles grecques ont cette supériorité sur celles des Bulgares que leur clientèle se recrute d'une façon absolument normale, par le seul jeu des ressorts nationaux, alors que le terrorisme est trop souvent mis en œuvre pour enfler le nombre des élèves des institutions exarchistes. Il s'exerce notamment à l'égard des familles grecques non hellénophones que les Bulgares cherchent à détacher de l'hellénisme pour grossir leurs effectifs. Et non seulement les parents qui envoient leurs enfants aux écoles grecques, manifestant ainsi leur sentiment national, mais les maîtres et les maîtresses d'écoles hellènes sont encore mis à mort, poignardés, brûlés vifs ou pendus, afin de livrer aux Bulgares des écoles grecques, fondées par des Grecs. De ces cas on peut trouver ici même (p. 9), un témoignage photographique. (Voy. p. 9 Pitsoulas et *ibid.* le crime de Stravina : légendes).

Le massacre retentissant de Ghirzista (Cf. *Blue-Book*, août 1904-janv. 1905, n° 65; *La Lanterne*, 7 février 1905; l'*Hellénisme*, mars 1905), dont furent victimes deux Grecs, deux femmes et deux fillettes en bas âge, visait surtout à détruire l'école grecque, et c'est pour cela que les bandits s'étaient acharnés avec une cruauté particulière sur cette malheureuse jeune Grecque de 19 ans, Catherine Hadjiyorghi, institutrice à Ghirzista, qui fut brûlée vive. Le fait seul d'accepter une place de maître d'école grecque équivaut à un crime que doit expier le titulaire ou ses parents : « Le 21 cou-« rant, — écrivait à la date du 29 avril 1904, « M. Graves, consul général d'Angleterre à « Salonique, — des comitadjis ont assassiné le « père de Demètre Rountis d'Ossiani, caza « de Guegueli. Rountis venait justement « d'être nommé maître d'école à Ossiani. » (*Blue-Book*, déc. 1903-août 1904, n° 178.)



GRASDENITSA

Grasdenitsa, village grec du district de Morihovon (Monastir), refusait, de même que d'autres villages de c edistrict, de renier l'hellénisme.

Empêchés de s'y établir, les bandits bulgares résolurent d'en finir en détruisant les principaux centres de résistance. 150 bandits commandés par Loukas, Panayioti, Tanès, Leko, Dimko et Traiko, attaquèrent tout d'abord et détruisirent Petalina. Le 6/19 juillet 1905, « les agresseurs, « ayant reçu des renforts, se tournèrent vers le gros village de Grades-« nitsa. Ils y pénétrèrent sans difficulté à une heure où les hommes « valides travaillaient aux champs. Le prêtre du village Papa-Dimitrios « et trois notables âgés : T. Pektos, M. Kraïos et J. Joannou se trou-« vaient en ce moment chez eux. Immédiatement arrêtés, ils furent mis « à mort à coups de bayonnette sous les yeux des membres de leur « famille.

« La mort de Papa-Dimitrios fut héroïque : pendant son supplice il ne « cessait de protester à haute voix de son dévouement à l'hellénisme et « au patriarcat. Le premier coup lui fut porté par le pope bulgare de « Pozar, Giouros, qui avait été, à plusieurs reprises, son hôte.

« Ces meurtres exécutés, les Bulgares pillèrent le village; la besogne « fut accomplie systématiquement : toutes les maisons furent visitées; « soixante-deux chevaux ou mulets, appartenant aux paysans, partirent « chargés de butin. Enfin, Gradesnitsa fut livrée aux flammes; l'incendie, « allumé à l'aide de pétrole et de bombes, détruisit 75 maisons sur les « 180 dont se compose le village. »

*Extrait de l'*Hellénisme, *du 1er sept. 1905.*

*Cf. aussi l'*Hellénisme, 1er *août, p. 14, et 1er oct. 1905, p. 13.*

Aux. yeux des Bulgares, tous les moyens sont bons quand il s'agit d'affaiblir et de spolier l'hellénisme. On sait de quelle façon révoltante ils ont usurpé, au lendemain des troubles dont la principauté a été, il y a moins d'un an, le théâtre, ce qui nous y était resté d'églises et d'écoles.

En Macédoine, ils prétendent appliquer les mêmes procédés et les mêmes violences; mais il s'y heurtent à une résistance solide, et c'est ce qui les exaspère et les pousse à ces moyens de lâche cruauté.

C'est parce qu'ils sont mieux que quinconque édifiés sur les forces de l'hellénisme dans ce pays qu'ils mettent tant d'acharnement à se ruer sur nos congénères.

« Les agents bulgares, — écrivait M. Pail-« larès dans la *Lanterne* (14 mai 1905) — « que j'ai interrogés moi-même, en Macé-« doine, ne contestaient pas la supériorité « hellénique sur le terrain scolaire. Mais ils « l'attribuaient à l'ancienneté de sa civilisa-« tion... C'est ce qui explique qu'ils exécutent « tant d'instituteurs grecs, et qu'ils brûlent « tant d'écoles grecques?... »

*
* *

Lorsque, pour justifier leur infériorité sco-



LE CRIME DE DOBROMIR

Ce quintuple assassinat a été perpétré dans la nuit du 9/22 juillet 1905.

*Extrait des « Crimes bulgares », de l'*Hellénisme, 1er *sept.* 1905 :

« Dobromir est un village situé à deux heures à l'est de « Monastir. Les Bulgares en avaient chassé le maître « d'école grec et avaient forcé les habitants à signer un « acte d'adhésion à l'exarchat. Ils n'ignoraient cependant « pas que cette conversion était forcée et avaient appris « que les villageois projetaient de déclarer leur qualité de « Grecs. Là-dessus, le chef Traïkos, avec sa bande, péné-« tra dans Dobromir et s'étant emparé de cinq Grecs, « particulièrement connus pour leur patriotisme, El. « Stoyiannis, N. Caremfylis, El. Christo, D. Terpo et D. « Giosse, il les tua sur la place du village, après les avoir « torturés pendant deux heures.

« Les consuls de Russie et d'Autriche-Hongrie, l'arche-« vêque grec de Monastir et le consul de Grèce, ainsi que « les autorités turques se rendirent sur les lieux, mais « aucune mesure sérieuse ne fut prise pour anéantir la « bande de Traïkos. »

(*Cf. aussi l'*Hellénisme, 1er *oct.* 1905, *p.* 13, 2e *colonne.*)



BOZINOS ET SA FEMME, DE TOPTCHI, QUI FURENT GRIÈVEMENT BLESSÉS SURVÉCURENT A LEURS BLESSURES

T. Bozinos, un Grec de Toptchi, fut assailli, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1904, *par des bandits bulgares qui le sommèrent de leur verser* 10 *l. t. et de se déclarer Bulgare.*

Après une lutte inégale, Bozinos quoique grièvement blessé, parvint à se sauver, cependant que les criminels se jetaient sur sa femme qu'ils blessèrent également. (*C. l'*Hellénisme, 1er *nov.* 1904, *p.* 10.)

A propos du système inventé par les bandits bulgares pour rançonner les populations, l'agent britannique à Sofia écrivait au marquis de Lansdowne, en date du 6 février 1904 (Blue Book, *déc.-août* 1904, *n°* 60) :

« *Le compte rendu de M. du Vallon, sur les vols* « *et les extorsions d'argent pratiqués par les comi-* « *tadjis, est beaucoup plus sérieux que mes enquêtes* « *ne m'avaient permis de le croire... mais il m'a depuis,* « *sur ma requête, transmis des détails privés sur un* « *grand nombre de cas, qu'il n'a pas cru devoir dé-* « *crire dans une dépêche publique, et je dois confes-* « *ser que le tableau n'est pas au-dessous de la vé-* « *rité...* »



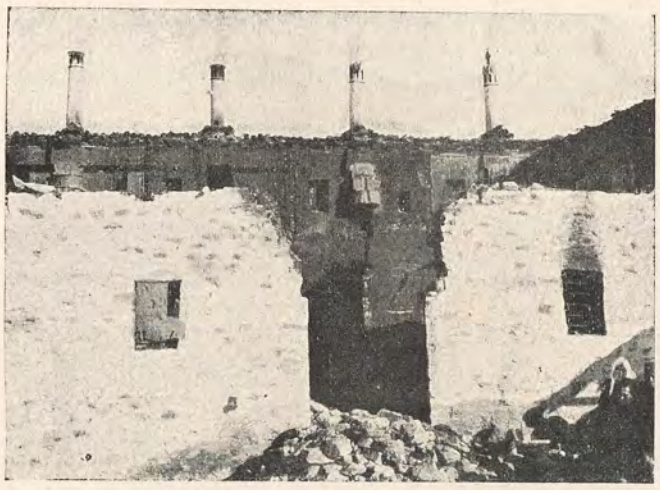
LES AUTEURS DU CRIME DE TOPTCHI
LE POPE BULGARE EN FUT L'INSTIGATEUR

laire ou autre, les Bulgares parlent de « l'ancienneté de la civilisation grecque » en Macédoine, ils semblent oublier que si cette civilisation y est si ancienne, c'est que la nation qui l'y représente l'est tout autant. Les Grecs n'ont jamais cessé de peupler le pays. Ils ont pu être mélangés d'éléments slaves dont les campagnes de la Macédoine septentrionale et méridionale ont été infestées; beaucoup d'entre eux ont même perdu l'usage, total ou partiel, du parler national; mais la vie hellène se retrouve à toutes les périodes de l'histoire de la Macédoine; elle s'y est poursuivie en quelque sorte sans solution de continuité.



LA MAISON DE VOUSIKIS INCENDIÉE

Des écoles grecques y ont existé de tout temps. Au lendemain de la conquête, le lycée de Salonique est toléré par le Turc; celui de Kozani est fondé au XVIIe siècle; puis, viennent les écoles de Castoria, de Verroia, de Niaoussa, de Vodéna (XVII et XVIIIe siècles). Les Bulgares prétendent que l'église orthodoxe persécutait leur nationalité et que l'école



MAISON DE CARIORHILLIS INCENDIÉE

Le massacre de Klepousna

25 *décembre* 1906

Lendemain de massacre et d'incendie

Depuis longtemps les comités bulgares essayaient de réduire la bourgade de Klepousna (district de Drama) qui compte une population de 140 *familles grecques et de* 60 *familles bulgares* (1). *En décembre, ils sommèrent le prêtre grec de Klepousna, de tenter de convertir les Grecs au bulgarisme. Le prêtre refusa et se rendit à Ziliahovon, auprès du caïmacam dont il demanda en vain la protection. Le* 23 *décembre, les Grecs firent savoir au commandant du poste militaire de Klepousna qu'une bande bulgare se cachait dans le village et qu'elle s'apprêtait à égorger les patriarchistes; ils priaient l'officier de demander des renforts et de permettre au prêtre grec de se rendre à Ziliahovon afin de mettre le caïmacam au courant de la situation. Mais l'officier assura les Grecs qu'il avait pris ses mesures et défendit au prêtre de sortir du village. Le* 25 *décembre, à six heures du soir, de nombreuses bandes bulgares envahirent Klepousna et attaquèrent les maisons des primats grecs et du prêtre orthodoxe. Les prêtres bulgares de Klepousna et de Skirtsovon commandaient l'attaque qui fut des plus vives, les assaillants ne se contentant pas de tirer des coups de fusil, mais se servant de bombes et de pétrole pour mettre le feu aux immeubles. Le prêtre grec parvint à se sauver malgré les efforts que fit son collègue bulgare de Skirtsovon pour l'en empêcher. Sa maison fut bientôt la proie des flammes; une vieille femme, Photini Papaphilippou, y trouva la mort. En même temps, brûlait la maison du primat grec Cariophillis, où demeuraient trois familles partriarchistes qui avaient pu se mettre en sûreté; seul, un vieillard de* 85 *ans, Bouzikis, père de Cariophillis, avec sa femme n'avaient pu s'enfuir. Les bandits les placèrent dans l'alternative de mourir ou de se déclarer Bulgares et, sur leur refus de se soumettre, ils enduisirent la maison de pétrole et y mirent le feu en y jetant des bombes. Les cadavres des vieillards enlacés furent retrouvés entièrement carbonisés. Une scène analogue se passa dans la maison d'Ange Antoniou qui trouva la mort avec sa femme, Marie, leur bru et leur petit-fils, Constantin, âgé de deux ans. Les autres Grecs, dont les maisons furent brûlées, parvinrent à se sauver. Seule, Angéliki Philippidès, blessés, a été transportée à l'hôpital de Serrès d'abord, à celui de Salonique ensuite, où elle mourut le* 29 *janvier, succombant à ses blessures.*

Avant de commettre ce forfait, les brigands avaient projeté d'attenter à la vie de l'évêque de Drama, Mgr Chrysostome, qui était en tournée dans ces parties septentrionales de son diocèse pour encourager les habitants grecs de la région si cruellement éprouvés par les crimes bulgares et pour les rappeler à la patience et à la fermeté; le complot avorta et la fureur des brigands s'abattit toute sur Klepousna. La population grecque absolument à la merci des bandits ayant été dépouillée huit jours auparavant et sur l'ordre du Kaïmacam de Nichna de toute arme à feu, même des armes de chasse; sept primats du village, avaient été, durant 6 *mois, emprisonnés à Salonique; il y avait à peine quelques jours que l'évêque de Drama était parvenu à les faire relaxer : ils ne rentrèrent à Klepousna que pour périr dans les flammes.*

(*Cf.* Le Bulletin d'Orient, 12 *janvier* 1907, *et l'*Hellénisme *du* 15 *janvier, p.* 13, 1er *février, p.* 11, *et* 1er *mars, p.* 8 *et* 9 : 1907.)



DÉCOMBRES DE LA MAISON DU PRÊTRE GREC EVANGHELOS

*
* *

Le correspondant du Lokal Anzeiger (7 *février*), *à Salonique, a fait le récit d'un des épisodes les plus émouvants de ce drame, que nous reproduisons dans l'*Hellénisme *du* 1er *avril. Après une résistance héroïque, l'institutrice Angeliki Philippidès tomba blessée. On la transporta à Serrès. Tout le long du parcours, les paysans accouraient lui baiser les mains, lui disant leur admiration pour le courage dont elle avait fait preuve. A Serrès, cette femme fut l'objet d'une véritable adoration. Son état s'étant aggravé, on la transporta à Salonique où elle succomba à une seconde opération. Elle fut enterrée en grande pompe. Au cimetière, son mari s'avança vers la tombe et prononça de touchantes paroles, implorant l'âme de la morte de veiller sur le patriotisme de ses enfants.*

(1) D'après Brancoff (Op. cit. p. 202, n° 9), Klepousna compte 1200 Bulgares et pas un Grec !

grecque ne servait qu'à les helléniser. Que le clergé n'ait pas toujours été à la hauteur de sa mission, que des abus, des erreurs lui soient imputables, c'est indéniable; que l'église orthodoxe, dépositaire de la culture hellénique, ait cherché à en faire bénéficier tous les chrétiens, c'était naturel; que son caractère grec l'ait engagée à fortifier l'hellénisme, nous le reconnaissons volontiers.





Mais qu'on ne vienne pas nous dire que le patriarcat a violenté la conscience nationale des Bulgares, proscrit leur langue, hellénisé leurs popes. Dans les centres purement bulgares, le bas clergé était exclusivement bulgare; des prélats de même race occupaient plus d'un diocèse. Il y en eut de tout temps au sein de l'Eglise. (Cf. l'*Hellénisme*, 15 février 1907). Rien qu'entre 1857 et 1872 onze Bulgares furent sacrés évêques : Païssios et son successeur Panaretos (Philippopoli); Ignatios (Velessa); Auxentios (Durazzo); Dorotheos (Nyssava); Païssios (Vrazza); Dorotheos (Sofia); Parthenios (Poliani); Hilarion (Lopteha); Anthime (Widdin); Gennadios (Velès). Sept d'entre eux étaient encore à la tête de leurs diocèses, lors de la proclamation du schisme.



PAYSANS MACÉDONIENS

De même la langue slave a toujours été enseignée dans les centres purement bulgares. Si le grec triomphait exclusivement dans les villes, c'est que la grande majorité ou la totalité des populations citadines étaient grecques. Et c'est au contact des Hellènes que les Bulgares ouvrirent les yeux et retrouvèrent le souvenir de leur race; et c'est la culture grecque qui a formé les apôtres, les chefs, les artisans de leur émancipation; c'est l'école hellénique qui a préparé leur réveil national comme c'est à l'ombre de l'Eglise grecque que leur race a pu vivre et se développer.

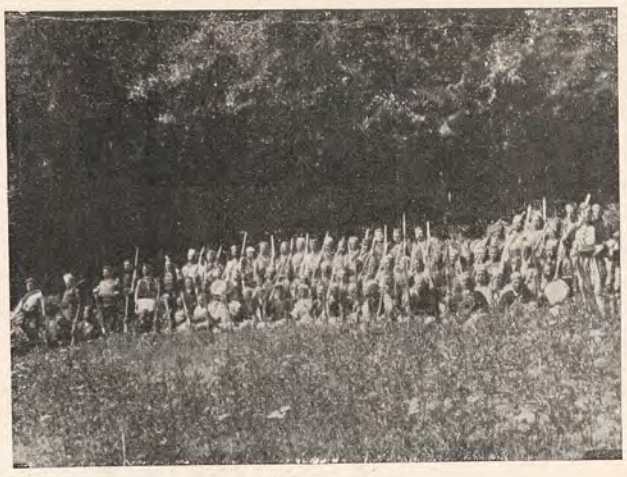
Ce réveil a été suivi de la création d'établissements scolaires bulgares. Brancoff (*Op. cit.*, p. 57-58), citant Gregorovitch, nous apprend que déjà en 1833, c'est-à-dire au début du mouvement de résistance au patriarcat, la Bulgarie du Danube — alors province ottomane et dès lors soumise à la juridiction du Phanar — la Thrace et la Macédoine comptaient 51 écoles bulgares, ce qui est joli quand on songe que le patriarche, selon Brancoff, exilait, emprisonnait, empoisonnait les Bulgares qui réclamaient une école à eux!

La vérité est que l'Eglise grecque, malgré bien des erreurs, s'est montrée large et tolérante envers les nationalités placées sous sa juridiction. Dans la conférence sur le rôle de l'Eglise œcuménique, qu'il a faite le 11 janvier dernier, M. Ch. Diehl, en historien scrupuleux, n'a pas ménagé les justes critiques qu'on peut formuler à l'égard de certains de ses représentants. Mais il n'a pas manqué de rendre justement hommage à cette « Eglise orthodoxe qui « a été pendant quatre siècles, dans « tout l'Orient chrétien, pour tous, « pour les Hellènes aussi bien que « pour les Slaves, le dernier asile de « la nationalité... »

« Peut-être — a-t-il ajouté — n'est-« il pas mauvais de remarquer que, « contrairement à ce que l'on dit sou-« vent, ce patriarcat œcuménique, « dans le conflit des races, dans la « lutte des nationalités, était peut-« être moins intransigeant qu'on ne « le croit d'ordinaire et qu'on ne le dit « trop souvent.

« Au fort même de la crise bulgare, « en 1861, le patriarcat œcuménique « offrait de créer un séminaire bulgare, des « évêques bulgares. En 1867, le patriarcat « œcuménique admettait que l'on constituât « en une province ecclésiastique indépendante « le vilayet du Danube.

« Je sais que depuis cette tolérance a fait « place parfois à d'autres sentiments et qu'au « schisme le patriarcat a répondu par l'ex-« communication. Mais il ne faut pas oublier, « d'autre part, qu'à l'égard d'autres Slaves, « les Serbes, le patriarche a su montrer cet « esprit de conciliation et de tolérance dont je « parlais tout à l'heure.



BANDE BULGARE

Cette photographie représente une de ces innombrables bandes qui, armées et équipées en Bulgarie, envahissent périodiquement la Macédoine avec l'intention de « massacrer les Grecs sans épargner les enfants. » (*Rapport du consul général d'Angleterre à Salonique, sir Alfred Biliotti, en date du 11 mars* 1903, Blue-Book, *mars-sept.* 1903.)

[*Extrait d'un rapport du consul d'Angleterre à Monastir, en date du 12 mars* 1904. Blue-Book, *déc.* 1903-*août* 1904, *n°* 124] :

« *Il ne peut y avoir de doute, malgré les* « *assurances de l'agent commercial bulgare,* « *qu'une campagne d'intimidation a été entre-* « *prise en vue d'obliger les villages patriar-* « *chistes* (grecs), *à signer des pétitions en fa-* « *veur de l'exarchat, et depuis le 27 janvier,* « *au moins, dix personnes ont été assassinées* « *dans le vilayet, en des circonstances dé-* « *montrant clairement le terrorisme bul-* « *gare...* »

[*Extrait d'un rapport du consul d'Angleterre à Serrès, en date du 23 juin* 1904. Blue-Book, *déc.* 1903-*août* 1904, *n°* 249] :

« *J'ai l'honneur de vous informer que des* « *bandits bulgares*, nouvellement entrés de « Bulgarie, *pénètrèrent lundi soir dans le vil-* « *lage Dsigourovo* (*caza de Melnik*), *et après* « *avoir mutilé horriblement le notable du village* « *Dinko, Grec orthodoxe, brûlèrent sa maison,* « *dans laquelle se trouvaient sa femme et ses trois* « *enfants, Démétri, Athanase et Théodore, qui ont* « *été dévorés par les flammes. Ensuite, saisissant* « *un de ses voisins, nommé Georges, ils l'éven-* « *trèrent ainsi que sa femme accourue à son se-* « *cours. Après ces actes sanguinaires et terribles,* « *les bandits prirent la fuite. Les autorités ne l'ont* « *su que le lendemain.* »

[*Extrait d'un rapport du consul d'Angleterre à Serrès, en date du 15 juillet* 1904 (Blue-Book, *déc.* 1903-*août* 1904, *n°* 209)] :

« *Depuis quelques jours, une bande bulgare* « *forte de soixante-dix personnes et commandée* « *par le général Tsoncheff et le colonel Yankof,* « *fit son apparition aux alentours de Melnik, avec* « *l'intention d'incendier cette ancienne ville ha-* « *bitée exclusivement par des Grecs.* »

[*Extrait du* Blue-Book, *mars-sept.* 1903: « *Mémor. sur l'affaire de Smyrdech* »] :

« ... *La sœur du prêtre orthodoxe Papa Ger-* « *manos, âgée de 70 ans, fut horriblement tortu-* « *rée par les comitadjis qui coupaient ses pieds* « *en morceaux, lesquels morceaux étaient mis* « *dans la bouche de la malheureuse jusqu'à ce* « *qu'elle fût morte...* »

« Dans l'évêché d'Uskub, le patriarche « Constantin V, en 1899, a installé un pré- « lat de nationalité serbe et actuellement, « dans l'église de cette ville, la liturgie se « dit alternativement en grec et en slavon; « dans les villages slaves du diocèse, les « prêtres sont slaves, et la liturgie sembla- « blement.

« Le patriarcat qui a montré ce respect des « droits d'autrui peut demander que l'on ait « également quelque respect pour les siens; « il peut demander que l'on respecte ses « droits partout où ils sont nettement établis, « partout où ils sont incontestables... »

Du jour où les Bulgares eurent pris conscience de leur nationalité, ils ont audacieusement poussé leur propagande. L'hellénisme y opposait une coupable indifférence. Ce n'est qu'en 1878, huit ans après l'émancipation de l'Eglise bulgare, au fort de l'intrigue panslaviste, qu'il sembla résolu à se défendre. Et en dix ans, il tripla le nombre de ses écoles (Bérard, *op. cit.*, p. 229). C'est ce que l'auteur appelle « l'effort vraiment gigantesque de l'hellénisme macédonien ». De 1888 à 1901, un arrêt, puis nouvel effort, presque interrompu jusqu'à nos jours, grâce à quoi l'hellénisme conserve sa supériorité scolaire.



LA BANDE BULGARE TCHAKALAROFF

« *Tchakalaroff prêchait à Smyrdech et dans tous les autres vil-* « *lages que les* Grecs sont les pires ennemis des Bulgares, plus que « les Turcs, et pour que quelqu'un s'appelle vraiment Bulgare, il « faut qu'il ait plongé les mains dans le sang d'au moins un Grec. » *Extrait du « Mémorandum sur l'affaire de Smyrdech »* (Blue Book, *mars-sept.* 1903.)

Nous avons exposé les raisons pour lesquelles l'œuvre grecque, l'école grecque n'est pas affaire de propagande. Les écoles sont fondées, existent, fonctionnent normalement, sans être peuplées par des moyens factices, par l'appât d'avantages matériels ou de moyens terroristes. Elles sont la manifestation en quelque sorte vivante du sentiment national de la grande majorité des Macédoniens.

« La Macédoine, disait lord Salisbury au congrès de Berlin, est grecque. » Elle l'a été par ses traditions antiques, par ses attaches séculaires à l'Empire d'Orient, par sa dépendance du patriarcat, au lendemain de la conquête. Elle l'est enfin aujourd'hui par sa culture, par ses institutions et surtout de par la volonté de la masse de ses habitants chrétiens. Les Grecs y prédominent par le nombre, par l'école et la culture intellectuelle (les professions libérales sont entre leurs mains), par l'activité économique et commerciale; ils ont enfin l'avantage d'être, avec les Turcs, les propriétaires du sol.

Aussi, lorsqu'on parle de l'école grecque-macédonienne on a tort de lui prêter un caractère de prosélytisme. La propagande n'est pas grecque en Macédoine : elle est bulgare — ou serbe ou même roumaine. — Seulement, en étendant son réseau scolaire, l'hellénisme s'est tout à la fois préoccupé de répandre la culture et de défendre ses positions.

La supériorité, la force bulgare ne consiste pas dans l'adhésion des esprits et des consciences; elle réside dans la méthode d'agir, dans l'esprit de suite, dans leur discipline : unité de vues, solidarité dans l'action, obéissance passive aux chefs; cette organisation est en quelque sorte militaire. Il n'en est malheureusement pas ainsi de l'œuvre grecque, où les dissensions et les rivalités ne viennent que trop souvent paralyser l'action : c'est là un élément de faiblesse dont il est impossible de méconnaître les fâcheuses conséquences.

Une autre cause d'infériorité pour l'hellénisme, c'est, comme le dit Bérard qu'il n'en appelle qu'à la conquête des esprits et le libre consentement des individus.

C'est une force morale immense mais qui peut être atteinte par la force brutale.

La lutte qui se poursuit depuis dix ans entre Grecs et Bulgare peut se résumer en ces termes : libre concurrence du côté des uns, violences des procédés de la part des autres.



CHEFS DE BANDES BULGARES

« Malheur à qui refuse de délier sa bourse ou d'ouvrir son armoire! malheur à qui refuse d'aller grossir les bandes insurgées! Le code de l'Organisation intérieure ne prévoit qu'une peine pour toutes les infractions aux lois qu'il édicte, et c'est la mort. Vous pouvez juger, messieurs, de la misère des habitants... » (Discours de M. Delcassé à la Chambre, oct. 1903.)

Mais le dernier mot n'est pas toujours à la force brutale. Et il n'est pas dit que les forfaits du bulgarisme assureront son triomphe.

Sa folle tentative de conquête et son besoin de carnage n'ont servi qu'à allumer dans l'âme des Grecs macédoniens le désir de la lutte et comme une soif de vengeance.



LE BANDIT APOSTOL, TUÉ A SMOL EN MARS 1905

[*Extrait d'un rapport du consul général d'Angleterre à Salonique, en date du 26 juin* 1904 (Blue-Book, *déc.* 1903-*août* 1904, *n°* 249) :

« *... D'autre part, il est évident que l'activité « des comitadjis s'accroît dans le district de Guev- « gueli, Yenidjé et Vodena, où le chef Apostol « entreprend une vigoureuse campagne de terro- « risme aux dépens de l'élément patriarchiste* (grec), *pendant qu'ils évitent soigneusement « toute rencontre avec les troupes et la gendar- « merie. L'on dit qu'il a établi son quartier géné- « ral autour des marais environnant le lac de « Yenidja.*

« *Une députation de la ville grecque de « Niaousta (caza de Vodena), vient de se rendre à « Salonique afin de solliciter la protection des « autorités.* »

[*Extrait d'un rapport de M. du Vallon, consul général-suppléant, en date du 1er nov.* 1904 (Blue-Book, *août* 1904-*janv.* 1905, *n°* 65)] :

« *... Le chef brigand bulgare Apostol encore en « liberté, poursuit activement sa besogne* (busi- « ness) : *le 16 du courant, il écrivit aux notables « de Gouménidja, les menaçant de mort, s'ils « ne se déclaraient pas exarchistes.* » (bulgares).

La dernière phase de l'antagonisme

L'action bulgare peut se diviser en trois périodes : La première période, allant de 1830 aux environs de 1860, est plutôt une



LA BANDE BULGARE MITRO VLACHO

Mitro Vlacho, un des plus féroces bandits que la Bulgarie ait chargé de « libérer la Macédoine » et que le consul général d'Angleterre à Salonique, dans un rapport officiel (11 *mars* 1903, Blue Book, *mars-sept.* 1903), *qualifie de « simples brigands qui n'ont d'autre mission que de perpétrer « des meurtres.* »

période de gestation nationale; de 1860 à 1900, c'est celle de la propagande pacifique mais tenace et vigoureusement menée; c'est l'âge d'or du bulgarisme.

En 1870 l'exarchat est créé; en 1878 la principauté est constituée. Aussitôt après, les Bulgares inaugurent leur politique turcophile, parce que, suivant le mot du ministre Kyntcheff : « en Macédoine, ils ont à compter avec « l'hellénisme bien plus qu'avec l'Islam ».

C'est là en quelque sorte un dogme. Dans la fameuse brochure intitulée : *La Macédoine et le Millénaire de Saint-Méthode*, inspiré, dit-on par l'exarchat, on peut lire : « Pour triom- « pher des Grecs en Macédoine, nous devons « rechercher l'alliance des Turcs ». Cette politique avisée leur vaut nombre de privilèges scolaires et ecclésiastiques, notamment sous le règne de Stambouloff.

Pourtant, quels que fussent les efforts déployés, les résultats acquis apparaissaient fort maigres : « Ah! c'est un aveu amer et « humiliant », disait l'auteur de *la Macédoine et le Millénaire de Saint-Méthode* (1885), interprète des sentiments nationaux, «... à « l'exception des sandjaks du nord, les au- « tres populations sont toutes prêtes, sous la « moindre pression, à déclarer, à signer « qu'elles ne sont point bulgares, qu'elles « veulent, qu'elles reconnaissent le patriar- « cat, qu'elles préfèrent les écoles grecques, « les professeurs grecs... » (Cit. par Bérard, *op. cit.*, p. 193.)

Et l'on redoublait de zèle, d'ardeur patriotique. Quinze ans plus tard, en 1900, malgré l'effort scolaire, malgré les bérats, la propagande bulgare ne se sentait pas satisfaite des résultats obtenus. La Roumélie Orientale venait d'être usurpée; on n'avait plus qu'à s'attaquer à la Macédoine pour édifier la Grande-Bulgarie. Mais la propagande par le livre, par l'école et l'église ayant été décourageante, par rapport aux espérances qu'elle avait fait concevoir au début, il fallait lui substituer la propagande par le fait.

Nous arrivons à la troisième période de l'action bulgare.

Des bandes armées franchirent la frontière, se répandirent dans le pays, parlant de délivrer la Macédoine, d'en chasser le Turc, prêchant le *soulèvement de tous les chrétiens.*

On essaya de fomenter l'insurrection. Les Bulgares firent preuve en cette circonstance d'une habileté admirable : ils évitèrent soigneusement au début de faire croire à un mouvement *bulgare.* Ils parlèrent d'affranchissement de tous les chrétiens sans distinction de race. Le concours grec leur était indispensable. Sans la coopération des Grecs de Macédoine, l'insurrection macédonienne devenait impossible. Il fallait donc dissimuler à leurs yeux les vrais mobiles, le but final du mouvement. Et l'on inventa la formule de l'autonomie macédonienne, on fit miroiter des perspectives de liberté, de justice pour tous. Une fois les Grecs engagés dans la lutte, ils iraient de l'avant. Leurs forces unies à celles des Bulgares, des Serbes, on triompherait du Turc. Plus tard, l'entreprise ayant réussi, la Bulgarie voisine, militairement prête, mettrait un beau matin la main sur cette Macédoine autonome, et le tour serait joué : les Grecs auraient tiré les marrons du feu.

Le piège était ingénieux, les Serbes, les Grecs eux-mêmes faillirent s'y laisser prendre. Il s'en est trouvé qui répondirent à l'appel : des Grecs de Niaousta, de Melnik, de divers autres centres hellènes de Macédoine, s'enrôlèrent dans les bandes d' « insurgés ».

« L'organisation intérieure — écrivait un « Bulgare en 1903 — compte parmi ses mem- « bres de nombreux Grecs... » (« Les Reven- dications macédoniennes », par F. Karayovoff, *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 août 1903, p. 253).

Ces illusions s'évanouirent bien vite. On ne tarda pas à s'apercevoir que les bandes, les popes, les maîtres d'écoles bulgares tous les



LE BANDIT BULGARE SANDANSKI

Sur le compte de ce Sandanski, le colonel Vérand, chef de la gendarmerie française en Macédoine, disait au correspondant du Temps : « *En « arrivant dans un village, près de Pétrich, j'ai « vu dans une misérable cabane à demi-incendiée « une femme et ses deux enfants carbonisés; près « de là un homme — le père — assassiné, ayant « sur le front, le nez et la bouche, trois cicatrices « faites avec la pointe d'un poignard. On me dit « que c'étaient des comitadjis qui avaient commis « ces crimes et qu'ils avaient ainsi l'habitude de « marquer les cadavres des gens condamnés à mort « par leur tribunal. « C'est odieux, m'écriai-je; » je n'appelle pas cela des exécutions politiques; » ce sont des crimes de droit commun et leurs au- » teurs devraient être pendus comme de vulgaires » assassins!*

« J'avais prononcé ces paroles avec intention, « sachant très bien qu'il y avait là quelque comi- « tadji qui les répéterait au comité.

« Je dois vous dire, pour être compréhensible, « qu'un chef de bande, nommé Sandanski, s'érige « en juge suprême, fait prononcer par une sorte « de tribunal des condamnations à mort qu'il se « charge de faire exécuter. Le condamné reçoit une « lettre l'informant de la sentence de mort. Plu- « sieurs personnes, que je pourrais vous désigner, « sont venues me montrer de ces lettres; elles « me demandent protection, me suppliant de les « protéger. Mais que puis-je faire seul! C'est une « situation horrible. J'en ai informé le mutessarif « de Serrès qui m'a répondu en soulevant les « épaules : « Je n'y puis rien! »

« ... La mort! La mort! — écrit Sandanski, — *« nous l'appliquerons dans toute sa rigueur... »* [*Cf.* Le Temps, 30 *juillet* 1904.]



LA BANDE GRECQUE VARDAS

La folie homicide des Bulgares et leurs effroyables forfaits déterminèrent enfin, en 1904, *la jeunesse grecque de Macédoine à organiser la défense de la population grecque.*

Elle n'y eut recours qu'après avoir vainement réclamé contre les agressions bulgares auprès des puissances et des autorités ottomanes, qu'après avoir aussi multiplié les avertissements.

C'est ainsi, par exemple, que le mémoire que les manifestants grecs de Salonique avaient remis aux consuls le 6 *mars* 1904 (1), *se terminait par ces mots :* « La prolongation « de cette situation serait de nature à re- « veiller l'instinct de conservation qui « pousse les hommes à se faire justice à « eux-mêmes. » *En octobre* 1904 (2), *nouvel avertissement émanant celui-là du comité de défense siégeant en Macédoine et qui, après avoir exposé les griefs des Hellènes, l'incurie des Turcs, l'inefficacité des réformes, concluait en ces termes :*

« ... Fait connaître aux gouvernements des « puissances et au public européen, qu'il a « dû arrêter les mesures qu'il juge utiles à « la protection des Hellènes macédoniens « contre les sauvages agressions de leurs « adversaires. »

C'est en 1904, *après trois ans de massacres bulgares, qu'apparurent pour la première fois les corps grecs, ranimant le courage des populations et infligeant aux bandes bulgares de graves et nombreux échecs.*

(1) Cf. l'*Hellénisme*, 1er avril 1904.
(2) Cf. l'*Hellénisme*, 1er nov. 1904.



LE CHEF DE BANDE GREC MACÉDONIEN VANGHÉL

Originaire de Strébeno (Macédoine)

exécuteurs des ordres de Sofia travaillaient en sous-main contre le Grec plus encore que contre le Turc. La consigne de la première heure fut vite oubliée : dans l'ardeur de leur zèle, ces apôtres finirent par trahir leur secrète pen-



TYPES DE GRECS MACÉDONIENS

C'est principalement parmi les jeunes Gréco-Macédoniens des villages que se recrutent les armatoles de nos bandes qui se chargent de défendre les bourgs et les villages grecs contre le terrorisme qu'exercent et les assauts que leur livrent les émissaires de Sophia.

A ceux-ci se joignent parfois des volontaires venant de Grèce. « Pouvait-on « s'attendre à moins? Il y a en Thes- « salie nombre de Grecs-Macédoniens et « il n'était que trop naturel que ceux-ci « tentassent de se porter au secours de « leurs parents établis dans leur pays, « qui n'ont pas d'armes pour se défendre « contre les attaques des Bulgares et « au sujet desquels Hilmi pacha lui- « même a reconnu l'impossibilité où il « était de les protéger dûment. »

[*Dep. de sir F. Elliot, au marquis de Lansdowne*, 3 *oct.* 1905, Blue-Book *août* 1904-*janv.* 1905, *n°* 28, *p.* 19.]

sée. Aux villageois, aux paysans, ils se mirent à parler à la fois révolution et exarque, liberté et bulgarisme. Le complot ne tarda pas à transpirer. Ceux des Grecs qui s'étaient laissés bercer de vaines espérances, dessillèrent les yeux et battirent prudemment en retraite. Démasqués, les libérateurs de la Macédoine se mirent à massacrer des Macédoniens à la fois pour les amener à eux par la terreur et les entraîner dans le mouvement.

L'intensité de l'amour de la liberté est en raison directe de la culture intellectuelle et morale d'un peuple. Ceux-là seuls peuvent s'étonner que les Grecs n'aient pas fait cause commune avec les Bulgares, qui ignorent ou feignent d'ignorer que l'hellénisme avait d'excellentes raisons de s'abstenir d'une entreprise que les ambitions démesurées de ses ennemis rendaient grosse de dangers pour lui. Dans un rapport daté du 13 août 1902, M. Bonnardet, chargé d'affaires de France à Sofia (Cf. *Livre Jaune*, 1902), écrivait : « Le programme du comité se « résume ainsi : la MACÉDOINE AUX MA- « CÉDONIENS. Il est bien certain que ce « que veut le comité, c'est la MACÉDOINE « AUX BULGARES. »

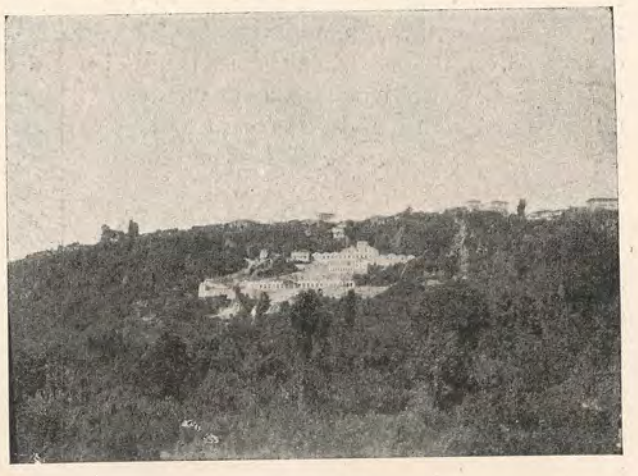
Oh! nous n'en avons jamais douté.

On s'occupait moins d'ennuyer le Turc que de bulgariser le Grec. « Ils « cherchèrent, — écrivait sir Alfred Biliotti, consul général d'Angleterre à Salonique — « à DÉTACHER LES VILLA- « GEOIS DU PATRIARCAT ŒCUMÉNIQUE, et « d'autre part, au moyen de bandes par- « courant pendant l'été le pays, ils ten- « tèrent de se les attirer par des promesses « ou de les forcer par des menaces à se join- « dre à eux. Le prosélytisme et le terrorisme « furent les deux principaux procédés qu'ils « employèrent en vue de bouleverser l'ordre « et de réduire les habitants à une misère telle « que ceux-ci fussent contraints à adhérer à « la cause révolutionnaire. *Peu à peu ils firent « disparaître tous ceux qui demeuraient fidè- « les au patriarcat, et dans le « seul sandjack de Serrès, plus « de cent Grecs, Valaques et « Bulgares orthodoxes tombèrent « victimes de leur vengeance et « de leur cruauté.* Grâce à la pro- « pagande de leurs agents, des « maîtres d'école et des prêtres, « grâce aux méfaits que les ban- « des commettent, à la terreur « qu'elles inspirent, les comités « sont parvenus à détacher du « patriarcat tous les villages de « Djuma Bala et de Razlog et « la plupart des villages de Mel- « nik, Petritch et Nevro- « cop. » (Rapp. 9 déc. 1902, *Blue-Book* 1903.)

On le voit, le mouvement était factice, purement « *artificiel et n'avait « point d'appui dans la « masse de la population* » (dép. du consul de Russie à Uskub, 14 mars 1903, cité dans *Blue-Book*, mars-sept. 1903).

Les *Livres* diplomatiques abondent en témoignages de cette nature formels ou implicites.

« En somme, — dit dans une autre « dépêche le représentant britannique « — un très petit nombre de paysans « prit part aux combats; la plus « grande partie d'entre eux se réfu- « gient dans les montagnes pour pro- « téger les femmes et les enfants qui « y cherchent un abri. Il n'est pas un village « qui ait, de son plein gré, participé au mou- « vement révolutionnaire et au mouvement « d'émigration qui s'ensuivit. Ils y furent « contraints par des promesses, des me- « naces et même par le meurtre, les fau- « teurs de troubles leur donnant à entendre « qu'ils agissaient d'accord avec le gouver- « nement bulgare, soutenu par la Russie, « dans le but de délivrer la Macédoine. Ces « promesses ayant échoué, les bandes mena- « cèrent les paysans de détruire leurs mai- « sons et d'enlever leurs épouses et leurs en- « fants. Dans les cas de refus persistant on « avait recours au meurtre... » (*Blue-Book* 1902, p. 282 et 283.)



VODENA

On aperçoit la filature de coton Kirtsis et Cie, industriels grecs.

A Vodena, Brancoff (op. cit., *p.* 190) *a compté* 10.000 *Bulgares, mais il n'a pas trouvé un Grec!*

De nombreux Hellènes de Vodena ont été assassinés, il est vrai, par les bandits bulgares. Mais il en reste encore assez : près de 8.000.



FÊTE GRECQUE A MEGAROVON

Megarovon (sandjak de Monastir), bourgade gréco-valaque est un centre hellène qui a victorieusement résisté aux efforts combinés des bandes bulgaro-roumaines.



SARMOSSAKLI

Notables et prêtres du village grec de Sarmossakli (district de Serrès), que les Bulgares ont vainement essayé de réduire, bien que, de l'aveu de Brancoff lui-même (op. cit., *p.* 200, *n°* 113), *ce village ne compte pas un seul Bulgare.*

En Occident, on ignorait encore ces choses. Tout concourait au contraire à disposer l'opinion publique en faveur des « insurgés » : l'irrémédiable discrédit où est tombé le régime turc, les abus traditionnels d'une administration odieuse, les atrocités qui avaient marqué le règne hamidien. Les événements d'Arménie et de Crète étaient encore trop récents pour que l'on pût demeurer indifférent à l'égard de ce qui semblait être le soulèvement spontané d'un peuple contre la tyrannie!

La cause « macédonienne » était devenue si populaire que les violences même des comitadjis, dont on entendait parfois parler, trouvaient d'ardents admirateurs, des avocats éloquents. Les bombes de Salonique, les attentats dirigés contre des établissements ou des navires européens, afin de faire éclater une conflagration, étaient même accueillis avec indulgence. Les chrétiens massacrés par les comitadjis n'étaient que des traîtres vendus aux Turcs! Enfin, disait-on, il était impossible d'éviter entièrement des abus : ils sont inhérents à toute révolution. Ainsi, grâce à une prodigieuse ignorance des événements, grâce aussi à l'impudence des mensonges bulgares on faisait endosser aux victimes les terribles reponsabilités des bourreaux.

Les Bulgares menaient grand bruit autour de leurs revendications. Une réclame savamment organisée, les représentait non seulement comme des libérateurs de la Macédoine, mais encore comme les seuls à qui l'histoire, l'ethnologie donnassent des droits sur le pays. Au début, ils réussirent à faire accroire que la question macédonienne était une question purement, exclusivement bulgare.

L'erreur ne fut pas générale. Ceux qui se donnaient la peine d'examiner la question de plus près, sans parti pris et sans « emballement », y voyaient plus clair; mais la grande majorité du public occidental avait cru à cette fable d'une Bulgarie libératrice donnant le signal de la révolte pour l'amour des chrétiens opprimés, de ces « humanités souffrantes ».

Pourtant, petit à petit, cette opinion publique trop longtemps égarée, se prenait à suspecter la sincérité, le désintéressement bulgare. Les protestations indignées des populations contre des défenseurs improvisés qui dépouillaient les uns et massacraient les autres, l'écho des crimes, des meurtres, des massacres commis par les comitadjis, les enquêtes faites sur place par des correspondants de grands journaux, enfin la publication de documents diplomatiques, *Blue-Books* et *Livres Jaunes*, finirent par éveiller des doutes. On ne tarda pas à s'apercevoir que le but des Bulgares était bien moins de servir une cause d'humanité que de faire triompher des projets de conquête longuement mûris. Balfour, Delcassé, Goluchowski dénoncèrent le caractère artificiel et criminel à la fois de cette révolution. Plus tard, lord Percy, secrétaire d'Etat au Foreign Office, disait à la Chambre des Communes : « La grande majorité « des populations chrétiennes ne sympathise « pas avec ces révolutionnaires ». (Séance du 28 février 1905.)

En Macédoine, le mouvement, d'impopulaire qu'il était, devint odieux, haïssable. Les bandes mettaient les villages en coupes réglées; on les obligeait à nourrir les brigands, à leur acheter des munitions de guerre; beaucoup d'entre eux vendaient leur bétail pour alimenter la caisse des comitadjis : « Les « dernières nouvelles sur Saraffof portent qu'il se trouve à Florina et qu'il « pressure si cruellement les habitants que « ceux-ci se voient forcés de vendre leur bétail à raison de 10 ou 15 schillings pièce, « afin de lui donner satisfaction. » (*Blue-Book*, mars-sept. 1903.)

Dans le meeting tenu à Paris en novembre 1903, le professeur Kasasis, président de l'Association « l'Hellénismos », a excellemment caractérisé l'agitation bulgare en ces termes : « Il n'y a pas eu de révolution macédo- « nienne. La Macédoine ne s'est pas soulevée; « les troubles de Macédoine ont été seule- « ment fomentés par une violente organisa- « tion révolutionnaire dont le foyer est à « Sofia, non en Macédoine, qui recrute ses « adhérents principalement parmi les Bul- « gares de Bulgarie, ses affiliés bulgaro-ma- « cédoniens eux-mêmes ayant été contraints « par la force à participer au mouvement. »

Le mouvement dit « révolutionnaire » dégénéra bien vite en une tentative d'extermination de l'élément grec. Le massacre des Grecs se poursuivait avec méthode et cynisme, ainsi qu'il est prouvé par une surabondance de documents diplomatiques et consulaires consignés dans les *Livres Bleus*.

Nos maîtres d'école, nos prêtres, les primats de nos villages sont poignardés, brûlés vifs, pendus : les uns pour livrer l'école, les autres pour abandonner l'église; les villages, terrorisés, sont sommés de se déclarer bulgares.

Si, comme ils le prétendent, la majorité de la population est avec les Bulgares, pourquoi toute cette effusion de sang et cette atroce cruauté?

Dans la seule période allant de 1900 à fin mars 1903, 360 Hellènes, hommes, femmes et enfants furent assassinés dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir. Nous avons donné dans l'*Hellénisme* de janvier, février, mars et avril 1904, cette lugubre nomenclature, avec désignation des dates, des noms et du lieu de chaque crime. De février 1903 à novembre 1904, nous relevons 157 assassinats dans le vilayet de Salonique (Cf. l'*Hellénisme*, févr. 1905) et 133 autres dans celui de Monastir (*id.*, mars 1905). De novembre 1904 à décembre 1905 autre série de crimes : 139 dans la province de Salonique et 127 dans celle de Monastir. (Cf. *Le Bulletin d'Orient*, 10 mars 1906 et l'*Hellénisme*, 1er avril 1906).

Rien que dans le district d'un simple sandjak (sous-préfecture), celui de Guevgueli, 131 Grecs furent assassinés entre le 10 décembre 1899 et le 23 février 1905 (Cf. noms et dates des victimes dans l'*Hellénisme* du 15 oct. 1906). Dans notre numéro du 15 janvier 1907, on peut trouver deux listes de meurtres récents commis entre août et décembre 1906 (p. 15 et 16).

Voilà en quoi consiste l'œuvre bulgare en Macédoine. Le massacre grec commence en 1897, avec des cas sporadiques, s'étend en 1900 à tout le pays et prend en 1903 les proportions d'une véritable folie homicide. Vainement les Grecs-macédoniens protestaient auprès des consuls, des autorités, (Cf. *Blue-Book*, notamment p. 100, août 1904-janv. 1905) demandant à ce qu'un terme fût mis à cette intolérable situation.

Las de promesses sans cesse et inutilement renouvelées, nos congénères macédoniens résolurent enfin dans le courant de l'été 1904 à se défendre eux-mêmes. Jusqu'à cette date, il n'y avait pas en Macédoine ombre d'antartes. Avant 1904, nulle mention de bandes grecques dans les Livres diplomatiques. Le premier rapport consulaire où il en est question est celui du consul-général-gérant anglais à Salonique, M. du Vallon : il est daté du 29 sept. 1904 (Cf. *Blue-Book*, août 1904-janv. 1905, p. 17).

La grosse erreur que l'hellénisme macédonien a commise, ce fut de ne pas prendre plus tôt les armes. Il n'organisa sa défense que tardivement et en hâte. Mais elle n'en fut pas moins énergique et salutaire : les populations reprirent courage, bien de ces hordes sauvages qui infestaient le pays, furent rejetés en Bulgarie et nombre de villages qu'on avait cru gagnés définitivement au bulgarisme pour leur avoir fait signer de force des déclarations d'adhésion à l'exarchat, se sont empressés, aussitôt les Grecs intervenus, de protester de leur fidélité à l'idée et à la cause grecque.

Sir Edouard Law, ancien ministre des Finances des Indes, écrivait récemment dans le *Times* (24 janv. 1907) «... Quand des hommes « armés eurent pénétré en Macédoine et « fourni d'armes leurs compatriotes, les Grecs « se levèrent contre leurs oppresseurs.

« Ces derniers avaient soutenu devant « l'Europe que la population grecque était « une quantité négligeable en Macédoine; ils « furent obligés de changer de ton et récla- « mèrent à haute voix protection contre les « représailles de la communauté grecque... »

Dans cette œuvre de légitime défense, les nôtres n'ont certes pas toujours été irréprochables. Des abus, des erreurs, des malentendus n'ont pas toujours pu être évités. « Il est arrivé, nous écrivait-on de Monastir, il y a quelques mois, que nos hommes n'y soient pas toujours allés de main morte. Peut-être même n'ont-ils pas toujours atteint les vrais, les grands coupables. Mais ces cas furent extrêmement rares ». Un Macédonien nous disait tout récemment : « Des fautes ont peut-être été commises. Mais songez donc qu'après des années de massacres, beaucoup de ces hommes sont assoiffés de vengeance et que leurs chefs ont parfois de la peine à les retenir. »

Mais ce sont là des cas rares et isolés. Il n'est guère d'innocents dont des bandes grecques aient répandu le sang : ceux à qui elles s'attaquent ce sont ces forcenés auxquels l'incurie et la faiblesse turques n'ont que trop longtemps abandonné le pays. Toujours est-il que si des Grecs ont pu se rendre coupables d'excès, ceux-ci ne sauraient même pas être comparés à ceux que les bandes bulgares commettent sans relâche depuis dix ans et avec une sauvagerie dont seuls sont capables les descendants de Krumm. Dans l'espace des trois derniers mois, outre des meurtres isolés, on peut se vanter à Sofia d'avoir exécuté trois massacres : Zirnovon, Tetovon et Klepousna.

Les Grecs sont prêts à désarmer à condition que leurs adversaires, les premiers agresseurs, en fassent autant. Et puisque Grecs et Bulgares ne sont pas d'accord sur leurs revendications respectives, pour notre part, nous souhaitons principalement qu'une commission européenne organise une consultation sincère des populations macédoniennes, un relevé précis du nombre des Grecs et des Bulgares et qu'elle assigne à chacun la place à laquelle sa situation numérique et morale lui donne droit.

A. A.

Imp. Wellhoff et Roche, 124, Bd de la Chapelle, Tél. 441-86.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 AVRIL 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L' HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

L'Appel du Balkan Committee : *les commentaires du « Times. »*
Le poète Denys Salomos : *conférence de* M. JEAN PSICHARI.
La fête nationale grecque : *à Paris.*
Les fêtes d'Athènes : *la visite du roi d'Italie.*
Revue de la Presse : *Le roi d'Italie à Athènes; armements turcs.*

A propos du memorandum du Balkan Committee

On sait que le Balkan Committee a récemment adressé aux gouvernements de Grèce, de Bulgarie et de Serbie un memorandum les exhortant à mettre fin aux luttes qui les divisent pour chercher à concilier leurs vues sur un terrain d'entente. Cet appel laisse le *Times* (29 mars) assez sceptique. Il ne croit pas beaucoup à la possibilité d'une pareille entente, que la guerre entre les nationalités rendent problématique. Le *Times* analyse longuement le memorandum en question et s'arrête particulièrement à la proposition d'un débat sincère entre les divers compétiteurs :

... Le Balkan Committee plaide en faveur d'un « débat amical et sincère » entre ces Etats et déclare que, si à la suite d'une telle discussion, un accord venait à s'établir, accord correspondant aux *desiderata* de chacun des Etats respectivement intéressés au sort des populations macédoniennes, et que si cet accord était soumis aux grandes puissances, il est convaincu qu'une résolution aussi importante ne pourrait pas ne pas être prise en considération; que, de plus, un grand pas en avant serait fait vers la solution de la question. Ce raisonnement du B. Committee est évidemment juste à plus d'un point de vue. Mais il se peut que nous ne partagions pas cette conviction sur le point qui consiste à voir dans les divisions entre les Etats balkaniques la raison principale pour laquelle l'opinion publique de notre pays ne veut pas « se concentrer » dans l'orientation préconisée par le B. Committee. Nous pourrions être moins sûrs encore que, ces dissentiments une fois écartés, les grandes puissances fussent toutes également disposées à envisager en face un des plus terribles problèmes européens. Mais le conseil spontané que le B. Committee donne aux gouvernements de Bulgarie, de Serbie, de Grèce et de Roumanie — pour ne pas parler de celui du Monténégro — est indubitablement sensé et sain dans son ensemble.

Et après avoir déploré les dissentiments qui séparent les divers intéressés, le *Times* ajoute :

La politique que le B. Committee invite les gouvernements de Sofia, de Belgrade, d'Athènes et de Bucarest à suivre d'un commun accord, est une politique idéale. En fait, elle serait peut-être impuissante à les mener à la réalisation de leurs désirs.

Il y a des difficultés qui s'y opposent, difficultés que le Balkan Committee évite sagement de mentionner : telle l'existence de l'Etat Ottoman, les traités européens qui garantissent son intégrité, la force et la résolution des armées qui la défendent et les rapports d'amitié connus ou inconnus qui unissent le Sultan et d'autres souverains. Le B. Committee lui-même semble tenir compte de l'importance de ces facteurs car finalement l'assurance qu'il donne et par laquelle il s'engage dans la partie finale de son memorandum, paraît tant soit peu boiteuse et faible. Cette assurance ne semble au fond promettre que ceci, à savoir que si les Etats balkaniques et danubiens parvenaient à s'accorder et à présenter au monde la solution définitive des questions qui les divisent et qui entretiennent cette mortelle inimitié entre eux, il serait absolument impossible aux puissances de méconnaître entièrement semblable solution.

Le *Times* se montre pessimiste quant à l'efficacité des conseils du Balkan Committee, tout en ajoutant qu'il serait des premiers à se réjouir si l'événement venait démentir ses doutes. Il termine en émettant l'avis que le débat soit porté devant la cour de La Haye.

Pour notre part, nous ne partageons le pessimisme du *Times* que tout autant que les divers compétiteurs persisteront à nourrir des ambitions démesurées. Nous avons maintes fois regretté à ce propos l'intransigeance dont les Bulgares font preuve. Et il faut bien dire qu'en cela ils ont été longtemps encouragés par la presse anglaise, et avant tout par le *Times* lui-même. Aussi longtemps que le bulgarisme se montrera si peu conciliant, on peut être sûr à Sofia qu'on n'aura rien à y gagner. Pour notre part, nous souhaitons ardemment la réalisation des vœux du Balkan Committee. Nous réclamons le « débat amical et sincère » qu'il préconise. Et il y a longtemps que nous avons demandé une enquête en Macédoine ayant pour objet de consulter les populations sur leurs sentiments, leurs tendances et leurs aspirations. Il nous semble qu'une enquête de cette nature ferait faire un très grand pas vers la solution définitive. Mais il faudrait d'abord mettre fin au terrorisme qui sévit en Macédoine; il faudrait que les bandes, à quelque nationalité qu'elles appartiennent, évacuent le pays, que le calme, la confiance renaissent, ramenant la paix et la sécurité dans ces provinces si profondément troublées. Mais il ne faut pas demander aux seuls Grecs de désarmer. C'est surtout à Sofia qu'on doit prodiguer les conseils de modération et de sagesse.

C'est aux comités bulgares, auteurs responsables de la situation actuelle, qu'il faut persuader de désarmer leurs émissaires. Et quand ce résultat aura été obtenu, on pourra songer à ouvrir une enquête et à appliquer la clause de l'accord de Muersztegg qui prévoit la réforme tendant à établir un groupement plus rationnel des nationalités : que ce serait la délimitation de sphères d'influences.

Le *Times* paraît douter de l'efficacité d'un « débat sincère et amical ». Le principe de l'intégrité de l'empire ottoman, les traités internationaux et la force des armées lui semblent des obstacles sérieux à l'ouverture de ce débat destiné à amener une entente. Sans doute, nous ne nous en dissimulons point les difficultés. Mais nous retrouvons ces mêmes difficultés, aggravées de bien d'autres, dans le projet d'une « autonomie macédonienne ».

Naguère encore on croyait à Londres à la possibilité, à la nécessité même de l'autonomie. Il n'était point alors question de l'intégrité de l'empire ottoman; loin de là, la presse anglaise, le *Times* y compris, reprochait aux Grecs de ne pas se joindre aux Bulgares pour « affranchir » la Macédoine. Aujourd'hui qu'il est question d'une solution basée sur un principe de justice et conforme aux droits de chaque nationalité, le *Times* formule des objections et des réserves qui ne manquent certes pas de valeur, mais qui n'en eussent pas moins eu à l'égard du projet qui consistait à rendre la Macédoine autonome.

Quoi qu'il en soit, il est certain que consulter les Macédoniens de nationalités diverses sur leurs aspirations et assigner sa place à chacune des nationalités, est unmoyen de résoudre le problème, autrement efficace et équitable que de chercher à réunir en un Etat autonome des provinces qu'ensanglantent les pires rivalités de races.

L'entreprise sera peut-être longue et difficile, mais jamais plus longue ni plus difficile que celle qui consisterait à tenter de rapprocher et d'amalgamer des populations qui se haïssent, s'entredéchirent et s'entretuent. Un régime autonome présuppose

communauté de sentiments et d'aspirations des populations qui en bénéficient, des tendances à se grouper, une action centripète, si l'on peut dire; tandis que les nationalités macédoniennes, hostiles entre elles, subissent au contraire une action centrifuge et cherchent chacune à se rattacher à l'un des Etats voisins qui, à leur tour, ne demandent qu'à réunir un jour les frères de race ou d'adoption qu'ils comptent en Macédoine.

Le Poète Denys Solomos

Dans cette revue, nécessairement trop rapide, que nous passons dans nos conférences des forces modernes de la Grèce (1), la littérature ne doit pas être oubliée; il lui faudrait même une place plus large qu'il ne sera possible et que je ne serai capable de la lui faire dans l'espace d'une heure, comme aujourd'hui.

Heureux les peuples qui ont écrit! Heureux ceux-là même qui ont rêvé seulement, sans avoir pu nous transmettre leur rêve autrement qu'en des légendes, dont l'écho caractéristique nous bercera toujours! Ces peuples privilégiés ont travaillé pour les autres. Toutes les grandes époques littéraires ont été de belles époques d'humanité. Il convient de remarquer, en effet, que la littérature, ce besoin de s'extérioriser, ce besoin de se répandre, est la marque des peuples généreux. Les peuples sans littérature sont les peuples égoïstes. Ils conquièrent ou, plutôt, ils ne savent même pas conquérir, puisqu'ils ne vivent que pour eux-mêmes dans leur conquête. Aussi, quand ils s'en vont, ne laissent-ils derrière eux qu'un nom, parfois mystérieux, qui fait, plus tard, songer le philologue, parfois un nom longtemps encore détesté après le passage du conquérant. Tels ces Huns qui appelaient leur roi du surnom de *père* — vous savez que c'est là le sens du mot *Attila* — et qui n'ont pas traité leurs semblables comme des frères. Tels les Turcs, quand ils auront un jour disparu. L'humanité ne leur devra aucun bienfait et ils n'auront rendu à la Grèce qu'un service : celui de sa résurrection éclatante.

Le poète Denys Solomos, dont j'ai l'intention de vous entretenir aujourd'hui, renoue, dans la Grèce moderne, la chaîne, brisée pendant des siècles, de la grande littérature. Il naît à Zante en 1798, et meurt à Corfou en 1857. Ses débuts poétiques coïncident — et ce ne fut point là le résultat d'un hasard — avec la guerre même de l'indépendance hellénique : dès 1824, dans son Hymne célèbre à la Liberté, Solomos chantait les premiers faits d'armes de cette insurrection, qui est, incontestablement, un des plus beaux réveils d'âme qu'on ait jamais vus.

Pour saisir toute la portée de l'œuvre de Solomos, pour nous expliquer ce phénomène troublant d'un poète qui surgit tout à coup, sans préparation apparente, dans un pays, après un silence plusieurs fois séculaire de la poésie, nous avons besoin de le replacer dans le milieu moral où il se produisit. Il faut donc que je vous dise quelques mots de l'esprit même de cette insurrection. Je n'ai nullement l'intention de vous en retracer l'histoire. Je veux vous en indiquer certaines causes. Elles nous ramèneront — surtout la dernière — tout droit à Solomos. Nous sommes habitués à nos manuels d'histoire. Les faits qui nous paraissent les plus naturels ont des causes profondes, souvent difficiles à démêler.

Quelles sont donc celles qui ont amené, le 25 mars 1821, le soulèvement de la Grèce?

(1) Conférence prononcée le dimanche, 17 mars, à la salle des Ingénieurs civils, dans une des réunions organisées par la *Ligue française pour la défense des Droits de l'Hellénisme*, présidée par M. Ch. Homolle, membre de l'Institut.

Elles sont multiples. J'en retiendrai trois essentielles. Il y a d'abord la stupidité, la férocité turques qui vont toujours de pair. Le maître ne pardonne qu'aux personnalités qui se renient et qui rampent. La vie ne devenait plus vivable. Cette raison pourtant ne suffit pas. Il peut exister des peuples maltraités, mais que le vainqueur s'assimile, qu'il fond avec son propre peuple. Alors c'est le peuple entier qui se révolte. Il ne songe pas pour cela à former une nation à part.

Il y avait donc autre chose. Il y avait, disons-le tout de suite, la *grande idée*. C'était de reprendre Constantinople. J'ai nommé à dessein la grande idée, avant de parler du sentiment national, parce que le sentiment national s'incarnait précisément alors, presque tout entier, dans la grande idée.

D'où venait-elle, cependant, aux Grecs? De la Grèce ancienne? Nullement. La Grèce ancienne n'avait rien à voir à Constantinople. De plus, les Grecs de 1821 voulaient tous se constituer en nation. Or, l'unité nationale est une conception que les Grecs anciens n'ont jamais eue, pour ainsi parler. Nous retrouvons bien plus tard, en Grèce même, quelque chose de leur esprit, mais pas en 1821. M. C. Sathas, parmi tant de publications, nous a donné des textes importants pour la littérature et l'histoire de la Crète au Moyen âge. Au XVIIe siècle, la Crète, détachée, depuis le XIIe siècle de Byzance, avait songé à s'affranchir du joug vénitien. Croyez-vous qu'elle ait, à ce moment, pensé à la constitution d'un royaume hellénique? Non pas, et la raison en est curieuse. Il y avait, à cette même époque en Crète, une espèce de renaissance classique, qui ne portait point, d'ailleurs, sur la langue, dont les Crétois n'avaient jamais songé à ressusciter les formes grammaticales, mais sur la littérature elle-même, sur le fond. Ils voulaient avoir un théâtre à eux. Ils avaient des poètes. Ces poètes, dans leur parler nouveau, invoquaient les souvenirs glorieux d'autrefois, plaçaient leur grande île sous la protection de Jupiter. On dirait que cela ait suffi pour les remplir de l'esprit des ancêtres, puisqu'un de ces poètes, dans un hymne magnifique à la Liberté, demande l'indépendance pour sa Crète, autour de laquelle alors les autres pays grecs viendraient se grouper. Ainsi, cette île admirable, qui, aujourd'hui encore aspire à son union avec le royaume hellénique — et qui l'obtiendra — rêvait, même au XVIIe siècle, le rêve particulariste de l'antiquité.

Le rêve des combattants de 1821 est tout autre. La gloire ancestrale n'est pas seule à les mettre en mouvement. Leur conception de l'unité nationale, leur conception de l'Etat, leur vient de Byzance. Qui dit Byzance dit Rome, presque toujours. De la sorte, un des principaux courants de la révolution hellénique nous présente un confluent harmonieux de l'esprit romain, par l'unité, de l'esprit grec, par la gloire des souvenirs, et résume en lui la pensée des deux plus grands peuples du monde antique.

Je le note ici à l'honneur de cette *grande idée*, que souvent on raille à tort. Aussi profondément que certains mots latins sont à tout jamais entrés en grec, aussi indélébilement que certains noms de mois latins (1) ont pris racine dans la langue, la grande idée, elle aussi, s'est ancrée dans les cœurs grecs. Elle sort des entrailles mêmes du passé. Elle est un fait historique, avec lequel il faudra donc compter de toutes façons. On m'objectera qu'elle est un idéal. Je ne connais rien au monde de plus pratique. Seul l'idéal cherché nous permet de réaliser quelque chose, et, pour avoir visé Constantinople, les Grecs ont eu Athènes.

(1) Les noms des mois de Janvier, Février, Mars, Avril, Mai et Août sont toujours vivants dans le peuple sous leurs formes latines, plus ou moins modifiées. Pour les autres, Juin, Juillet, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre, à côté des noms latins, le peuple en connaît d'autres, fort pittoresques, qui sont de son invention et dont quelques-uns, comme le Semeur, pour Novembre, rappellent les fameux noms de la Convention, Floréal, etc.

La troisième cause du soulèvement de 1821 m'amène, comme je vous l'annonçais, à Solomos. On lit ces mots dans une de ces notes qu'il aimait à jeter sur le papier : « Alors la tyrannie turque arriva à son point extrême; les solitudes et les montagnes, aussitôt, devinrent les pèlerinages de la Liberté, se remplirent de dieux vivants et les échos retentirent simultanément du bruit des armes et du bruit des chansons. »

Voilà un mot qui fait rêver. Il y a dans les peuples, comme parfois chez certains individus, un instinct sûr et mystérieux qui les avertit de leur valeur, qui la leur affirme, et j'entends ici leur valeur future, la vertu intellectuelle dont ils peuvent même n'avoir pas encore donné les preuves. Les Athéniens, aux guerres médiques, ne défendaient pas seulement Homère; ils défendaient déjà Sophocle et Euripide et Thucydide et Platon. Par une coïncidence remarquable, Botzaris était, à la fois, poète et guerrier, comme Sophocle avait été poète et stratège. Ce n'est donc point la guerre comme on le prétend communément, qui possède en elle je ne sais quelles forces créatrices de poésie. Les grandes éclosions littéraires précèdent, ne fût-ce qu'en puissance, les batailles, et la preuve en est qu'elles ne les suivent pas nécessairement. Nous ne voyons pas que les Turcs, après 1453, aient produit des œuvres quelconques. Un autre pays, admirable par la riche intimité de ses dons poétiques, est pour nous un exemple plus frappant encore. Voici trente ans que la terre de Goethe, de Schiller et de Heine, se tait. Dans les dernières années seulement, en pleine paix, se sont levés quelques écrivains. Je vous citais tout à l'heure les Crétois du XVIIe siècle. Ils nous montrent clairement que le génie littéraire se réveille avant les armes, puisque ces armes, les Crétois ne les ont pas maniées; ils y avaient songé seulement. Un peuple se sent menacé dans son développement intellectuel, même latent, et alors il se soulève pour frayer un cours libre à son génie.

Ainsi Solomos arrive, au moment voulu, pour être l'expression même du génie de sa race. Remarquons que les chansons populaires — le plus beau joyau de la littérature néo-hellénique — les chansons des Klephtes, d'autres encore, naissent subitement de toutes parts, antérieurement même à 1821, après un marasme poétique qui, on peut dire, a duré autant qu'a duré Byzance, puisqu'en définitive il n'y a pas, à quelques rares exceptions près, de littérature byzantine, si, par littérature, on entend des œuvres d'imagination. Les Byzantins se tenaient trop loin du peuple. Solomos s'est constamment inspiré de la Muse populaire. Il a salué comme un grand événement la publication du recueil de Fauriel. Il a su voir les trésors de la poésie et d'art que ces compositions renfermaient. Peut-être, cependant, est-ce une autre raison qui le détermina à se servir de sa langue maternelle, au lieu de la langue artificielle et savante qui s'écrivait alors autour de lui et dont un pur philologue, Koray, était le représentant principal. On raconte, en effet, qu'un jour, en se promenant à Zante, il rencontra un mendiant qui, pour gagner son pain, allait, comme aux temps homériques, récitant quelques vers aux portes des riches.

Le poète fut ému profondément. Et il comprit — « Voilà comment il faut que je chante », se dit-il. « Voilà ma langue! »

Si l'histoire n'est pas vraie, la trouvaille en est d'un symbolisme accompli. Le poète est d'autant plus humain qu'il s'adresse à un plus grand nombre d'hommes. « Beaucoup de peuple me suivait, » dit Odysseus à Nausicaa. Le poète doit pouvoir en dire autant de lui-même.

Solomos fut à la hauteur de sa tâche. Je vous drais vous montrer qu'il fut un grand poète, u

poète qui ne le cède en rien à ses confrères, ou plutôt à ses frères d'Occident. Mais me voici tout à coup fort embarrassé. *Neogræca sunt; non leguntur!* Et puis, tout le monde ici n'est pas obligé de savoir le grec moderne. Le livre en mains — Solomos n'a laissé qu'un seul livre — je pourrais essayer de vous en faire toucher du doigt quelques beautés. Vous m'objecteriez peut-être aussi que la beauté, ça se sent, ça ne se démontre point. Eh bien! je ne le crois pas tout à fait. Souvent la beauté a besoin d'être comprise, pour être sentie. Je vais plus loin. On peut, à mon sens, démontrer, j'ai presque envie d'ajouter mathématiquement, quels sont parmi les poètes ceux qui méritent le titre de grands poètes. Je vais donc essayer de vous exposer ici les traits caractéristiques de la grande poésie, tels du moins qu'ils m'apparaissent. Chemin faisant, nous verrons ceux de ces traits qui se retrouvent dans Solomos.

Ce qui distingue généralement dans tous les temps et dans tous les pays, le poète de race, c'est le coup d'archet. D'autres aimeront peut-être mieux l'appeler le coup de l'inspiration. J'entends ici, d'une façon précise, l'inspiration qui, dès le premier vers, jaillit et aussitôt se cristallise, j'entends le vers du début, l'attaque de tout le morceau, dans l'ordre héroïque aussi bien que dans l'ordre sentimental, pourvu que ce vers dise tout de suite ce qu'il veut dire, qu'il soit inattendu et définitif.

Baudelaire a beaucoup de ces coups d'archet, qui frappent immédiatement :

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse

Solomos en est plein.

Ainsi, son ode funéraire à Byron qui venait de succomber à Missolonghi, commence par cette strophe :

O Liberté cesse un moment
De harceler avec ton glaive,
Pleure avec moi. La mort t'enlève
Le héros qui fut ton amant (1).

Et, dans un tout autre genre, ces vers à une morte :

Mes chansons, tu les apprenais toutes
Celles-ci, tu ne l'apprendras pas;
Ce n'est plus, helas! toi qui m'écoutes,
Car la mort t'a croisé les deux bras (2).

On peut citer aussi en prose de ces coups d'archet, car il est des prosateurs dignes du nom de poètes, plus poètes même que les autres :

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir...

Chez les anciens, on trouve de ces débuts magnifiques, comme, par exemple, celui-ci dans une antistrophe significative d'un des chœurs de l'*Electre* de Sophocle :

Elle vient, elle vient la déesse aux cent pieds, la déesse aux cent mains, elle sort du fond des lieux terribles où s'embusque, l'infatigable Erinnys.

Je paraphrase, plutôt que je ne traduis, car, une critique subtile pourrait ici chicaner le poète, qui, oubliant lui-même son coup d'archet, les *cent pieds* qu'il prête à la déesse, nous parle, quelques vers plus bas, dans un composé identique, *des pieds d'airain* d'Erinnys : « la déesse aux cent pieds, la déesse aux cent mains, » puis : « l'Erinnys aux pieds d'airain (1) ». Logiquement, cela signifierait qu'elle a autant de pieds d'airain qu'elle a de pieds. Or, vous m'avouerez que tous ces pieds d'airain c'est un peu trop, même pour les dieux. C'est bien pis que des pieds nickelés. Cependant, le critique subtil aurait tort et le poète aurait encore raison. Ne croyez pas que je me plaise ici à vous présenter un paradoxe : la loi de ces coups d'archet que je vous vantais, c'est que, dans la plupart des cas, ils sont suivis de vers plus faibles, passez-moi le mot, de quelques mauvais vers, et ces mauvais vers sont même un des signes les plus certains auxquels on reconnaît, non pas précisément le parfait rimeur, le bon poète, mais le poète de haut vol. On dirait que les poètes moyens n'ont pas le courage de faiblir. Les autres, ça ne leur fait rien. Vous voyez qu'un Sophocle n'échappe pas au sort commun. Et encore ne savons-nous pas assez le grec ancien pour y dépister ces défauts trop humains, qui nous apparaissent aussitôt chez un moderne. Je vous citais Baudelaire. Il est rempli de ces chutes lamentables. Solomos en a sa large part. Vigny, qui, quand il plane, plane plus haut que tous, a des pages pénibles, quand il ne plane plus. Lamartine et Musset, surtout Lamartine, paient leurs grands vers par des arrêts brusques et méchants. Victor Hugo a su simplement l'art de boucher ses trous avec de l'or — quelquefois aussi, convenons-en, avec du melchior.

Je me rappelle pourtant, un soir, un mot que M. Hugo disait à un jeune poète, — pour lui tous les poètes étaient jeunes. Ce poète voulait lire un poème et le maître lui demanda le nombre de vers qu'il comportait. Il en avait deux cents! M. Hugo, qui était très galant, tourna je ne sais plus quel compliment aux femmes présentes; les femmes, dit-il, ont droit à ce que tout soit beau autour d'elles; puis, s'adressant au poète :

— Monsieur, personne n'a jamais fait de suite deux cents beaux vers.

Cette parole est profonde. Le vers concentre et illumine. La prose développe. C'est pourquoi l'apparition de la prose, j'entends la prose littéraire, est un si gros événement dans un pays, je dirai même un avènement, puisque c'est celui de la logique. La pensée désormais se suit, se critique et se surveille. Elle se construit. Et cet effort conscient et continu aboutit à ce que M. Nisard appelait justement *l'éloquence*. Rien de possible sans la prose, ni science, ni progrès.

La grande image qui bouscule le pittoresque encombrant, qui se fraye passage même à travers les impédiments verbaux, est aussi un des apanages du vrai poète.

— « La plaie s'est élancée de la hache », dit encore Sophocle, qui voit aussitôt le visage d'Agamemnon ensanglanté directement.

— « J'ai peur, dit-il ailleurs, comme l'œil de la colombe volante », sans s'inquiéter ni de la syntaxe ni de la précision apparente de la comparaison.

Solomos reconnaît de même la Liberté « à cet aspect qui parcourt la terre à grands pas ».

Agrippa d'Aubigné ne parlait-il pas aussi de Dieu

De qui l'*œil tout courant* et tout voyant aussi?

Solomos nous représente la Liberté sortant parfois de son tombeau antique, en cachette. Elle s'en allait à l'étranger quêter quelque secours.

Et le poète ajoute :

Tu pris seule les grands chemins
Et tu t'en revins toute seule.
Les portes ne sont point faciles,
Quand le besoin vient y cogner.

Et puis, il y a ces vers tout d'une venue, d'une coulée définitive, ou sombres ou riants, riches d'un sentiment ou d'une pensée, souvent même simplement sonores et d'une beauté, en quelque sorte, inutile, comme ces vers de Chénier que Sainte-Beuve aimait :

L'or reluisait partout aux axes de tes chars.?

Ou, si vous préférez la coulée sentimentale :

L'homme est un apprenti : la douleur est son maître.

Solomos, dans des vers de cette nature, cherche à mettre des pensées en foule. Il en a d'infiniment tendres, il en a de purement musicaux, il en a d'une trempe d'acier :

Ta force est une mer, un roc, ma volonté (1) ...

Je pourrais vous citer de ces vers complets, de ces vers éclatants, en ayant toujours soin de les choisir chez les poètes célèbres, dans plusieurs langues : en grec ancien, en latin, en français, en anglais, en allemand ,en italien — Dante en est rempli — et en russe. Vous voyez donc bien que c'est là un trait distinctif, commun à tous les grands.

Notons, en passant, qu'il n'y a pas de vers plus aisés à retenir, précisément parce qu'ils sont pleins. Et c'est là encore une fortune qui échoit seulement en partage aux grands poètes et aux grands vers.

Mais ici je touche à une caractéristique plus profonde encore, à un don plus rare, à une vertu spéciale, dont bénéficient peu de privilégiés.

Solomos a fait, entre autres poèmes, deux pièces, l'une sur la mort d'un berger, l'autre sur la mort d'une bergère — ou d'une *pastoure*, comme disait l'autre jour mon ami Fougères. Ouvrez le recueil des *Carmina Popularia Graciæ recentioris* d'A. Passow. Vous y verrez figurer les deux pièces. C'est qu'il les avait prises pour des chansons populaires! Vous riez? Il n'y avait point là de sa faute : elles étaient devenues populaires. Solomos venait de passer à l'état de poète anonyme.

C'est peut-être la plus grande gloire qui puisse advenir à un poète, comme c'est pour tout écrivain l'honneur le plus sûr, qu'on répète ses pensées sans le savoir et quelquefois même alors qu'on le combat.

Songez à ce qu'il faut de dons heureux pour disparaître ainsi dans la foule. Nous sommes tous une foule immense d'âmes inconnues les unes aux autres qui se croisent. Parfois l'éclair jaillit, la connaissance est faite. Le poète recueille cet éclair, où s'est portée vers lui, à un moment précis, l'âme entière de la foule. Il a senti comme elle sent, il a pensé comme elle pense. Il a donné la forme à la conscience de son peuple.

Solomos a eu ce bonheur. Pour l'apprécier comme il convient, il faut comprendre à quel point, dans tous les pays, le phénomène est rare. Gœthe a fait de sa Marguerite un type aimé de ses compatriotes, un cœur dans lequel d'autres amantes se retrouvent, et bien des vers de Heine

---

(1) Le grec dit : Viens ici maintenant et pleure — sur le cadavre de Byron. Je m'excuse de cette méchante traduction où sans doute à tort j'ai voulu rimer.

(2) Le vers de neuf syllabes dans lequel j'essaye de traduire le rythme original, se trouve déjà dans Molière, *Pastorale comique*, sc. XV :

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

(1) Soph. El., 487 :

Ἥξει καὶ πολύπους καὶ πολύχειρ ἀ δεινοὶς
κρυπτομένα λόχοις χαλκόπους Ἐρινύς.

S'il n'y a pas *cent* dans le texte, l'augmentatif πολύ ne vaut pas mieux. Tout le passage est difficile à serrer de près (δεινοίς, λόχαις, etc.). Mais le mouvement n'en est pas moins superbe.

(1) Je pourrais faire ample moisson chez nos poètes contemporains, sans parler du Parnasse, d'Anatole France ou de Mme de Noailles. Par exemple, ces deux vers de Frédéric Plessis:

Ne crains pas si la route est sombre où je te mène
L'ombre y vient des lauriers mêlés aux tamaris.

Celui-ci de P. de Nolhac, dans les tout récents *Sonnets* :

Et la douleur du monde unie à ses douleurs.

Je ne puis m'empêcher d'aimer ce vers de G. Deschamps dans le *Rythme de la vie* :

Je chanterai ta grâce afin que l'univers,
Epris d'une chanson flexible et cadencée,
Mesure ma misère au charme de mes vers.

circulent dans les contrées allemandes. Je ne connais aucun de ces *lieds* qui soit devenu populaire, alors même que Heine en avait emprunté le thème à son folklore natal. Shakespeare a su dresser dans ses drames des figures nationales. En France, hélas! — sauf quelquefois, dans Molière — nous n'avons rien de semblable : pas d'abstraction vivante où le Français se résume. Cela tient, si je ne m'abuse, à ce que la littérature française est, au fond, une littérature aristocratique. Ce qualificatif ne signifie point qu'elle s'écrive en langue *puriste*, puisque le grec puriste aux yeux de quelques-uns — peut-être même dans cette salle — semble constituer une sorte de parangon de l'aristocratie. Non, Molière écrivait sans rougir : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles » — et cette simple phrase constitue, elle aussi, un principe d'écriture qui domine la prose française. Je l'appelle aristocratique, parce qu'en définitive, les écoles s'y succèdent aux écoles depuis le XVIIe siècle, où dominait l'école classique, or, qui dit école aristocratise toujours. Il faut remonter jusqu'à Rabelais, cet écrivain d'un génie incalculable, pour voir le bon forgeron à son atelier, fondant tous les métaux antiques, le fer, le cuivre, le bronze et l'or, et frappant de son marteau sur l'enclume, pour y fabriquer l'armure où se meut à son aise un géant, né, sur le sol de France, de la légende et de la vérité, symbolique et facile (1).

Je vais achever en quelques mots cette revue des qualités fondamentales du poète digne de ce nom. Aucune d'elles ne vaut sans le don suprême. Je ne parle pas du don créateur; l'expression n'a pas de sens, on ne crée pas, on combine; je veux parler du don recréateur. Il s'agit de prendre au moins un lambeau de cette vie qui palpite autour de nous et en nous, de la transporter sur le papier glacé, et, là, de la faire revivre dans sa fraîcheur qui va se perdre. Ce que je vous ai dit jusqu'ici de Solomos vous montre qu'il possédait cette faculté. Les petits poèmes de ses débuts : *L'Empoisonnée*, *L'Inconnue*, *la Querelle*, *La Blonde*, qui couraient dans la société de Zante et de Corfou, étaient des poèmes vivants puisque dans chacun d'eux il sut fixer un moment de sa vie propre ou de la vie des autres. Vous verrez par la suite à quel point il eut ce don de résurrection.

Ceci m'amène à vous entretenir des deux périodes importantes et distinctes de la vie de notre poète. Après les caractères généraux de la grande poésie que nous avons reconnus en lui, nous allons voir qu'il les marqua de son cachet personnel. Sur le canevas commun il sut piquer ses couleurs propres.

Solomos, qui était né à Zante et avait appris, enfant, la langue maternelle, revient dans sa patrie en 1818, après avoir fait en Italie de fortes études d'humanités, et s'établit à Corfou en 1828.

Ce fut la période heureuse de sa vie et de sa Muse. Il ne s'occupe pas de ce qui a été fait ou dit ou écrit avant lui. Il arrive, et dès ses premiers chants, créa en Grèce la poésie lyrique, à peu près comme en 1820 Lamartine, avec sa divine ignorance et parce qu'il ne sait rien du passé, brusquement, dans son *Lac*, révèle à ses contemporains des sentiments nouveaux, aussi nouveaux que les étoiles d'un autre hémisphère.

Au surplus, aucune ressemblance entre Solomos et les romantiques. En plein byronisme, on ne peut surprendre ni dans sa vie, ni dans ses vers, rien de ce qui s'appelle une attitude. Pas la moindre rhétorique, à l'époque de Foscolo, ce poète au cœur profond, mais au verbe tendu. Tommaseo disait à Solomos : « Les Allemands réussissent à rendre profondes les pensées les plus communes; toi, tu as trouvé le moyen de nous rendre communes les pensées les plus profondes. »

Cela fut toujours vrai de Solomos. Cela fut même un principe chez lui. Le mérite ne lui en revient pas uniquement. La rhétorique est impossible dans la langue nouvelle de la Grèce. Elle n'a rien de déclamatoire. Par je ne sais quelle grâce d'état ou quel don, peut-être héréditaire, les sourires familiers de Platon courent tout le long d'une prose qui, jusque dans les sujets les plus graves, à l'air de causer avec son lecteur.

Le sourire, un sourire qui n'en est pas un, qui est plutôt un état d'âme, la simplicité, la bonhomie, ne manquent jamais, à y regarder bien, dans les morceaux les plus lyriques du poète. Ces qualités se manifestent encore davantage, avec le rire en plus, dans les satires de Solomos, car, comme tous les génies complets, il avait l'explosion aussi forte dans le rire que dans le sanglot. Il y avait alors, dans la petite société où il vivait, un nommé Roïdis, aussi méchant médecin que méchant rimeur. Solomos, qui, d'ailleurs, le fréquentait beaucoup, prompt à saisir tous les côtés comiques des hommes et des choses, l'accablait d'épigrammes, écrivait contre lui toute une satire. On raconte que parfois Roïdis répondait et que Solomos, dès qu'il rencontrait dans ces satires un bon vers, courait à Roïdis, lui donnait l'accolade et le félicitait.

Les rires ne durèrent pas longtemps. Du moins, nous n'en voyons aucune trace dans l'œuvre, pendant la seconde période de l'activité littéraire de Solomos. En 1826, il semble qu'il y ait eu un drame dans sa vie, sur lequel nous sommes mal renseignés. Solomos ne parlait jamais de lui-même. Les témoignages s'accordent toutefois à nous dire — et certains détails dans ses propres vers confirment ce propos — qu'une jeune fille mourut d'amour pour lui, qu'elle s'empoisonna. C'est précisément celle à qui Solomos adressait la chanson que je vous signalais tout à l'heure (1).

Est-ce pour cela qu'il quitta Zante, en 1828, ne pouvant, à l'épreuve, supporter les lieux où elle n'était plus? Une révolution se fit-elle en lui? La mort des êtres chers, quand elle ne nous emporte pas avec eux, a sur quelques-unes de nos natures l'effet singulier, après la prostration, de nous raffermir dans le devoir et, en quelque sorte, dans notre douleur même. Solomos a-t-il senti, au passage de la mort, qu'il fallait faire œuvre qui dure? Se dit-il qu'il devait maintenant consacrer son effort entier au pays où avait pu naître la créature de choix dont il exaltait dans ses vers le dévouement et la pureté? Jusque-là, du moins dans ses premières années, Solomos hésitait encore sur sa voie. Il ne savait pas bien encore s'il n'écrirait pas en italien. Il aurait assurément donné un grand poète de plus à l'Italie. Il était un de ceux, comme l'a dit M. P. Meyer de G. Paris, qui auraient partout brillé au premier rang. Mais, dans sa seconde période ou dans sa seconde manière, il se voue complètement à la Grèce et l'Art élargit en lui une conception nouvelle.

Il y a, dans cette transformation de Solomos, tant d'éléments intéressants, qu'il faut les prendre un à un. Nous pénétrerons mieux ainsi le mystère de ses dernières années.

Vous connaissez sans doute la belle parole de Solomos : « Enferme la Grèce dedans ton âme et tu y sentiras palpiter toutes sortes de grandeurs. »

Solomos n'entend point ici seulement la Grèce moderne qu'il idolâtre, la Grèce de 1821, qui se lève. Il pense à la Grèce ancienne. En Italie, il avait étudié les textes; le culte d'Hellas l'avait saisi. Toutes les fois — et c'est là une constatation suggestive — toutes les fois, que dans la Grèce moderne, il y a chez les écrivains un réveil de l'idiome national, ils songent aussitôt aux immortels. Ils en sont obsédés et comme meurtris. Leur sommeil est troublé par l'odeur des myrtes anciens, qui le traverse. La feuille amère du laurier d'Atthis prend pour eux je ne sais quel goût de douceur qui hante leur palais. Les poètes malheureux travaillent et rêvent aux ancêtres. Sont-ils jaloux des mêmes gloires? Je l'ignore. Je sais du moins d'où leur vient le souci : c'est qu'il faut continuer! Il faut que l'ancienne littérature grecque soit continuée, il faut que le beau livre n'ait pas à jamais clos sa page dernière, il faut, par un effort nouveau, reprendre aujourd'hui l'œuvre de jadis, laquelle est colossale. Voilà pourquoi les poètes se rappellent et s'efforcent de faire revivre les aïeux.

Pour cela il y a deux moyens, il n'y en a pas trois. Ou bien avoir du génie comme eux, et, donc, faire tout autrement : c'est le parti qu'a pris Dante et qui a été généralement suivi en Occident. La seule façon d'imiter les anciens, d'entrer dans leur idéal, c'est, précisément, de ne les point imiter. L'originalité est la meilleure marque de respect qu'on puisse leur rendre. Le second moyen est plus modeste, plus humble, plus terre à terre. Mais il comporte encore d'inouïes difficultés, toute une recréation : il s'agit de les traduire, il s'agit, par là même, de les ressusciter.

Eh bien! chaque tentative d'écriture en langue populaire se manifeste aussitôt par une traduction des classiques. Au XIe siècle, un auteur demeuré inconnu traduit en vers un traité d'Isocrate — et nous donne ainsi un des monuments les plus anciens de ce que l'on nomme le grec vulgaire (1). Vous avez vu qu'en Crète, au XVIe siècle, si l'on ne traduisait pas — et il y a pourtant quelques passages qui sentent la traduction dans l'*Erophile*, un des drames de cette époque — on se réclamait puissamment des ancêtres. Au commencement du XIXe siècle, le poète Christopoulos — un vulgariste, comme on dit, et de marque — traduisait la première rhapsodie de l'Iliade. Aujourd'hui, où le réveil est encore plus conscient de lui-même, les traductions abondent. Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Thucydide, Longus, Lucien même, se transfusent et s'adaptent aux besoins nouveaux. Ce ne sont point là de vulgaires traductions; ce sont des œuvres créatrices, comme les traductions d'Amyot ou de Calvin. Enfin Solomos n'a pas échappé à la loi commune; on a de lui quelques fragments traduits de l'Iliade.

Cet attachement à l'œuvre des aïeux est touchant et caractéristique. M. Taine a démontré qu'en réalité une langue est intraduisable, irréductible en une autre. Mais cela n'enlève rien à la valeur moderne ni au sens historique de ces documents. Solomos, lui, songeait à traduire autre chose : il songeait à traduire en moderne l'idéal même des anciens. Et ce fut là, par la vigueur qu'il y apporta, un des tourments de la seconde partie de sa vie.

Ce ne fut pas le seul. Il connaissait à fond les écrivains de l'Italie. Il avait appris à aimer chez eux la littérature latine, cette littérature toute de force, d'éclat souvent, mais aussi de grande pitié. Ils sont toujours beaux, toujours féconds, ces contacts du génie grec et du génie latin en un seul cerveau, elles sont heureuses en pétrissures

(1) Les légendes de Gargantua et de Pantagruel sont bien françaises (P. Sébillot, *Gargantua, dans les traditions populaires*, Paris, 1883, 12°). Pour Gargantua, Rabelais a utilisé un vieux mythe populaire, qu'il a complètement transformé en y introduisant des éléments tout récemment retrouvés (Abel Lefranc, *Les navigations de Pantagruel*, Paris, 1905, 8°, et *Revue des Et. rabelaisiennes*, passim.). Pour Pantagruel, il a pris comme point de départ la légende fort menue d'un diable de mystère (Cours professé au Collège de France en 1906-1907 sur le *Pantagruel* de Rabelais, Livre II). Note que M. Lefranc a bien voulu me communiquer sur ma demande.

(1) On a dit que ces vers avaient été faits en l'honneur d'une jeune fille qui s'empoisonna réellement, mais à cause d'un autre amour. Psychologiquement, cette hypothèse est invraisemblable. Solomos nous apprend lui-même qu'un jour la jeune fille, parlant à sa personne, lui avait dit qu'elle mourrait et que le poète à ce moment n'avait pas ajouté foi à ces paroles. En 1833, donc sept ans plus tard, il revient, comme pris de remords, dans une autre pièce, sur la morte. Tout le morceau, dont nous citons le début, porte un cachet personnel.

(1) Voir *Mélanges Renier*, 1887, p. 261 et suiv. C'est l'auteur désigné communément sous le nom de Spaneas I. Le traité d'Isocrate, *Ad Demonicum* — qu'il paraphrase, n'est pas authentique; mais, pour le fond, cela revient au même.

des deux terres dans une seule main. Solomos cherchait évidemment à faire bénéficier le grec, qui naissait à peine, de tout l'art, de toutes les finesses, de toutes les ruses d'une vieille littérature expérimentée comme la littérature italienne. Ses manuscrits sont instructifs à cet égard. Les variantes s'y accumulent, il fait, il refait cinq, dix fois le même vers, jusqu'à ce qu'il ait pu le plier à sa volonté, jusqu'à ce qu'il ait réussi à y enfermer un monde, car, souvent, il ne rêvait pas moins (1). « Laisse-toi gouverner par la langue de ton peuple, s'écriait-il un jour; ensuite, dompte-là, deviens-en le maître. » C'est par là qu'il mérita d'être appelé par Dora d'Istria « le véritable enfant intellectuel d'Athènes et de Rome ».

Sous cette double préoccupation, Solomos se mit à l'œuvre. Dans la première partie de sa vie — à l'époque de l'*Hymne* ou de l'*Inconnue* — il aimait un peu à se laisser aller. Il composait volontiers des vers pendant qu'on lui jouait de la musique, comme Musset avait aussi coutume de le faire. Peut-être aussi se négligeait-il quelquefois. Il est, du moins, très sévère pour ses jets d'alors. Ne le soyons pas comme lui. Les malins, aujourd'hui, affectent parfois de mépriser, eux aussi, les premières inspirations de Solomos. Il lui arrive un peu ce qui est arrivé à l'auteur des *Iambes*, quelque distance, au profit de Solomos, qu'il y ait entre les deux poètes. Les *Iambes*, de Barbier, nous dit-on, ne sont rien. C'est le *Pianto* qu'il faut admirer. Voilà ce qu'on nous dit aussi des derniers poèmes de Solomos.

Eh bien non! Il y a souvent, dans nos opérations intellectuelles, dans nos opérations sentimentales aussi, un troisième mouvement par lequel nous revenons au premier, d'une façon plus réfléchie, puisque nous avons passé par le deuxième, et si le premier est le bon, c'est ce troisième qui est le meilleur. Ce que Barbier a pu faire de mieux, ce sont ses *Iambes*. Et ce que Solomos a fait dans sa jeunesse demeure excellent. Mais cela ne nous empêchera pas d'admirer ce qu'il fit dans son âge mûr.

Au surplus, il n'y a pas entre ses deux manières une différence aussi profonde. L'homme est le même toujours. Il ne faudrait pas croire que Solomos est ce qu'on appelle le poète de l'inspiration. Monti, qui était un grand personnage à cette époque, le patriarche du Parnasse italien, s'impatientait un jour contre Solomos, que d'ailleurs il admirait, à cause d'un vers de Dante, dont le jeune Grec voulait à toute force pénétrer le sens exact.

— « Il suffit de sentir », s'écria Monti.

— « Non, répondit avec fermeté Solomos, il faut comprendre. »

Il voulait que l'esprit fût conscient des œuvres, parfois obscures, du cœur. Les pièces de la première époque sont elles-mêmes empreintes d'un parfait caractère d'impersonnalité, d'un art très averti. J'espère vous en donner tout à l'heure une idée plus précise aux projections qui iilustreront une de ces pièces (2).

Quelle est donc celle — Qui descend — Toute blanche — Du mont?
Maintenant que cette — Vierge paraît — L'herbe devient — Une fleur tendre.
Aussitôt la fleur découvre — Sa beauté charmante — Et sa tête — Souvent s'incline.
Toute amoureuse — Elle prie l'inconnue — De ne point passer à côté d'elle — Sans la fouler.

(1) Je n'exagère pas : *Le cheval de l'Arabe, l'intelligence du Français, la balle du Turc, le canon de l'Anglais*, tout cela doit rentrer dans un seul vers. Il le tourne, le retourne et finit par y tout mettre (*Œuvres complètes*, Athènes, 1901, p. 192).

(2) L'illustration est due à M. Jacobidès. La pièce est celle de l'*Inconnue*, qui a été lue en français et en grec pendant les projections. Nous la donnons ici, pour donner en même temps une pièce du poète qui soit complète.

Rouges et belles — Sont ses lèvres — Comme les feuilles — Du rosier.
Au point du jour — Lorsque l'Aube — Répand la pluie — Fine de sa rosée.
Et la belle foule — De ses cheveux — Sur sa poitrine — Brille blonde.
Ses yeux ont — En riant — la couleur qui est — Au ciel.
Quelle est donc celle-ci — Qui descend — Toute anche — Du mont?

Vous voyez comme le poète idéalise. Les jeunes corfiotes ne s'en vont pas ainsi sur la montagne en cheveux. Le poète avait été frappé par la beauté de la fille du gouverneur anglais de Corfou; elle s'habillait de blanc et elle aimait les fleurs. *Ce blanc* devient la note dominante de cette petite composition très méditée. l'apparition, impersonnalisée, est le symbole de toute inconnue qui surprend et qui charme. Cette inconnue peut-être aussi la poésie qui, de la montagne, descend aujourd'hui dans les plaines d'une Grèce toute moderne.

Comme Goethe, Solomos possédait le don rare d'analyser ses sensations à la minute même où il les éprouvait avec le plus de violence. L'esprit voyait battre le cœur. Admirons les qualités qui se trouvaient accumulées en cet homme, par éducation ou par naissance. Il avait naturellement des idées générales et savait donner de l'air à ses idées; il connaissait plusieurs langues et, pour reprendre un mot d'Ennius, s'était fait ainsi plusieurs âmes. Et puis, ce qu'il pensait était grand tout de suite. Enfin, il exécutait avec une minutie merveilleuse, soignant le moindre détail, ses conceptions les plus amples.

L'objectivisme, dans la seconde partie de sa vie, devient un principe absolu. Il est à la fois théorique et créateur. Et il travaille. Il parle quelque part de ces couleurs du crépuscule qui n'ont pas de noms et qui ont des beautés infinies. Il veut rendre ces nuances par l'étude et par le pinceau. Il rêve un mélange de la simplicité et de la profondeur, du germanisme et de la lumière hellène; de ce qui est purement grec, il veut dégager ce qui est universel. Ce côté du génie de Solomos a été merveilleusement saisi par un grand poète contemporain, K. Palamas, assurément fait pour comprendre chez autrui ce qu'il trouve en lui-même (1). Je n'insiste donc pas. J'aime mieux vous choisir deux traits des poèmes venus dans cette période et avec des aspirations pareilles.

Un fait divers se produit à Corfou, en 1849, un accident. Un jeune Anglais va prendre un bain et, pendant qu'il nage, la moitié de son corps est emportée par un requin. Cette bête, à Corfou, a la chance de s'appeler du beau nom de Porphyras. Le nom tente-t-il d'abord Solomos? Toujours est-il que le poète s'empare du fait divers. Mais il veut aussitôt faire large, faire humain. Il veut, comme disait M. Taine, « généraliser la particularité », ou, du moins, de ce cas particulier, tirer un symbole énorme. Le jeune homme, qui chez Solomos, perd toute nationalité, va se baigner la nuit dans les eaux calmes et bleues, entre deux mondes lumineux, le ciel et la mer qui reflète toutes les étoiles. Elles nagent avec lui, il va les saisir à pleines mains, il va conquérir l'espace et le mystère, quand il est mordu par Porphyras. Et le lendemain, sa tête, dit Solomos, est rejetée sur le rivage, « merveilleux reste de solitude et de grandeur ». C'est de toute beauté.

(*A suivre*)

(1) Les œuvres complètes de Solomos, dans la Bibliothèque Marasly, nos 138-139, Athènes, 1901, texte de Politis, préface de Palamas, J'ai beaucoup emprunté à cette préface de premier ordre. D'autre part, à l'inauguration de la statue de Solomos à Zante, en 1903, le comité d'organisation m'ayant fait l'honneur de m'inviter, je me trouvai empêché de partir et j'envoyai un discours écrit, naturellement en grec, où je développai quelques-unes des idées que j'ai exposées dans cette conférence. Cette lettre a paru dans le *Compte rendu*, publié par le comité d'organisation à Zante, 1903, p. 83 et suiv.

La Fête nationale grecque
A PARIS

La colonie grecque a célébré, le 7 avril, la fête de l'Indépendance hellénique avec la solennité accoutumée.

Le matin, à l'église grecque de la rue Bizet, un *Te deum* a été chanté par l'archimandrite, Mgr Germanos Vassilaki, assisté du chœur de l'église, en présence de MM. N. Delyanni, ministre de Grèce; S. Levidis, premier secrétaire; P. Delyanni, deuxième secrétaire; les officiers de l'armée hellénique en mission en France, et des membres de la colonie.

Le soir, un banquet organisé par l'Association des étudiants hellènes de Paris, sous la présidence de M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a réuni au Palais-d'Orsay les hellènes et philhellènes.

A la table d'honneur, autour du président, avaient pris place : MM. N. Delyanni, ministre de Grèce; Dr Pappas, président de l'Association; l'archimandrite Mgr Germanos Vassilaki, et MM. Th. Homolle, directeur des Musées nationaux, président de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme; Henry Houssaye, de l'Académie française; Marqueste, de l'Institut; P. Grimanelli; Aulard, Ch. Diehl, Hauvette, Fougère, professeurs à la Sorbonne; Psichari, professeur à l'Ecole des langues orientales; Paillarès, publiciste; S. Levidis et P. Delvanni, premier et deuxième secrétaire de la légation; Jean Moréas; Silvain, de la Comédie-Française; le capitaine Ractivan, le lieutenant Nicolopulo, le lieutenant Tsounkas, le lieutenant Picoulas, officiers de l'armée hellénique; Campinchi, président de l'Association générale des étudiants; P. Salvago, A. Vlasto, Th. Petrocochino, Emm. Rodocanachi, D. Sgyouta, N. Ralli, Dr Scrini, G. Triantaphyllides, prince Petrocochino, P. Ducas, Caramano, Th. Rodocanachi, Pallis, Nicolaou, etc.

La série des toasts fut ouverte par une allocution du président de l'Association des étudiants hellènes qui, après avoir relevé la signification de la date du 25 mars, ne retrace les grandes étapes de la guerre de l'Indépendance que pour mieux faire ressortir ce que les Grecs doivent à la France :

La France, dit-il en terminant, n'a pas seulement contribué à l'affranchissement de notre Patrie, elle l'a soutenue moralement.

Elle nous a suivis et secondés sans cesse dans nos progrès et dans la conquête de nos justes revendications.

Aujourd'hui la lutte en Orient est devenue plus âpre.

Aux prétentions hardies et injustifiées, aux mensonges, la Grèce oppose ses droits imprescriptibles et la vérité. Et c'est en France qu'elle trouve encore justice.

Des hommes illustres, dont plusieurs nous font l'honneur d'assister à ce banquet, ont fondé la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme ». Ils ont entrepris d'éclairer l'opinion par une série de conférences que nous avon tous applaudies.

Aussi, messieurs, le voyageur qui parcourt le pays hellénique ne doit pas être non seulement dans les villes, mais aussi dans les villages les plus reculés.

C'est que nous connaissons les nobles efforts des Français pour notre cause. Et de nos cœurs à tous jaillit ce cri de reconnaissance :

Vive la France!

On applaudit aux cris prolongés de : « Vive la France! » pendant que l'orchestre entonne la *Marseillaise*.

M. Georges Perrot se lève pour prendre la parole :

Mon cher président, Messieurs,

Quand vous m'avez fait l'honneur un peu imprévu, de m'offrir la présidence de cette réunion, j'ai voulu, pour me remettre dans le courant de la vie moderne, relire les livres, déjà bien anciens, où j'avais réuni les souvenirs des courses en Grèce et en Asie Mineure qui, pendant quatre ans, m'avaient mis en rapports quotidiens avec vos compatriotes du royaume hellénique et de la Grèce *irredenta*, comme diraient les Italiens. Depuis bien des années j'avais un peu oublié la Grèce moderne pour la Grèce antique, pour les œuvres de ses poètes et de ses historiens, de ses sculpteurs, de ses peintres et de ses architectes. J'ai donc repris dans ma bibliothèque ces volumes, qui datent de quarante ans et plus, et j'ai passé toute une soirée à les feuilleter. Ce qui m'a frappé, au cours de ces lectures, c'est d'y trouver partout noté, par l'observateur que j'étais alors, ce goût de l'Association fraternelle qui vous a portés à vous grouper, perdus comme vous l'êtes dans la grande ville, pour vous retrouver, pour parler votre langue, pour vous prêter une aide mutuelle, pour vous occuper de vos intérêts communs. Partout où je m'arrêtais, non seulement dans les grandes villes de l'Anatolie, comme Brousse, Nicomédie, Koutahia, Insgat, Amassia, mais dans de gros bourgs qui n'ont même pas l'importance de nos sous-préfectures, je trouvais la communauté grecque, le *roum millet*, comme disaient les Turcs, très bien organisée par l'entente des chefs de famille. Elle avait son école, partout l'école élémentaire, et, dans tous les endroits où les ressources étaient suffisantes, l'école hellénique, où l'on prenait quelque teinture du grec ancien et de sa littérature. Elle avait son médecin, qui devait ses soins à toutes les familles. Médecin, *didaskalos* et *kathégétès*, étaient payés à frais communs.

Les contestations qui venaient à naître entre les membres de la nation, à propos de questions d'Etat ou d'intérêt, étaient portées devant l'évêque, qui jugeait, assisté des anciens, d'après le *Manuel d'Harménopoule*, cet abrégé du droit romain qui, sous les empereurs de Constantinople, était devenu le guide ordinaire des magistrats de l'empire byzantin. Il arrivait parfois, mais très rarement, qu'une des parties, ayant perdu son procès, fît appel de la sentence devant le *cadi*. Mais celui qui s'était permis cette infraction à l'usage avait à s'en repentir et ne recommençait pas. Il lui fallait corrompre son juge musulman, ce qui lui coûtait souvent plus cher que ne valait l'affaire, et, de plus, il était, comme un frère infidèle, mis au ban de l'opinion.

Il doit en être de même encore aujourd'hui, car, hélas! bien peu des groupes de population grecque que j'ai vus jadis dans la condition de *raïas* ont échappé, depuis quarante ans, à la domination turque. Continuez donc à suivre l'exemple que vous donnent vos frères non encore affranchis. Conservez, développez encore, parmi vous, au prix de sacrifices mutuels, ce génie de l'association. La Grèce libre, je n'ai pas à vous l'apprendre, a souvent souffert de la lutte des partis et surtout de leur morcellement. Les questions de personnes, les calculs des coteries y ont fait parfois perdre de vue, pour un temps, les intérêts du pays. Il n'en pouvait guère être autrement dans un pays nouvellement né à la vie publique et ce mal existe aussi, j'ai quelque honte à le dire, chez des nations dont l'éducation politique devrait être plus avancée. Ce sera à vous, mes chers amis, quand vous serez de retour dans vos foyers, quand vous serez électeurs, députés, ministres, de vous souvenir du profit que vous avez tiré de votre cordiale Association parisienne, et de faire ce qui déprendra de vous pour que les divisions traditionnelles s'atténuent, pour que toutes les bonnes volontés s'unissent dans les efforts sagement concertés de ce patriotisme panhellénique qui, après la mort de Constantin Dracazès sur le rempart de Byzance a, pendant les quatre siècles d'esclavage, sauvé l'âme de la nation grecque et maintenu vivants son culte du passé, sa foi dans les revanches de l'avenir.

Ce qui doit vous confirmer dans cette foi et dans cette espérance, c'est que, malgré les fautes commises, vous avez fait de réels et très grands progrès, qui frappent tous les yeux. Quand, après trente ans d'intervalle, j'ai, en 1892 et 1894, revu la Grèce que j'avais quittée en 1861, c'était à peine si je reconnaissais ce Pirée et cette Athènes, dont je trouvais la population triplée et ces provinces que j'avais jadis parcourues à cheval. J'y roulais maintenant en voiture, je les traversais rapidement, trop rapidement, en chemin de fer. Pendant les deux séjours que j'ai faits alors en Grèce, je n'ai pas eu une seule fois l'occasion et le plaisir d'enfourcher un alogo, une de ces montures ardentes et rétives qui, aux jours de ma jeunesse, m'avaient promené dans toutes les montagnes grecques et si souvent jeté par terre, sans jamais me faire d'autre mal que quelques meurtrissures bientôt oubliées.

Je vais, avant la fin de ce mois, avoir encore la joie de revoir Athènes; ce sera, je le crains, pour la dernière fois. Je suis certain de trouver votre capitale encore embellie et agrandie, vos admirables musées encore enrichis, grâce aux soins et à l'intelligence de l'éminent directeur du service des fouilles et antiquités, M. Kavvadias, que l'Institut de France a, depuis longtemps déjà, inscrit au nombre de ses correspondants. J'irai voir, à Epidaure, le riche champ de fouilles où M. Kavvadias a fait de si précieuses découvertes. A Delphes, déjà, en 1894, plusieurs des plus beaux fragments de sculpture du *Trésor des Cnidiens* étaient sortis sous mes yeux des tranchées qui venaient de s'ouvrir; j'irai voir achevé, par la patiente énergie de M. Homolle, le travail de déblaiement aux débuts duquel j'avais assisté. J'admirerai, relevé au milieu de la *Voie sacrée*, grâce au libéral concours de la *dimarchie* d'Athènes, le *Trésor des Athéniens* qui, m'assure-t-on, s'offre aujourd'hui aux regards du visiteur, à peu près tel que l'érigèrent, auprès du temple d'Apollon, dans quelqu'une des années qui suivirent de près leur mémorable victoire, les *marathonomachos* ou soldats de Marathon.

Je compte bien pousser aussi jusqu'en Crète, pour y apprécier, sur place, l'importance et l'intérêt de ces surprenantes trouvailles des Habherr et des Evans qui, venant après celles des Schliemann et les Tsoundas, ont ménagé à l'histoire de la race et de la civilisation grecques des arrière-plans si prodigieusement reculés et si fourmillants de vie. Toute rapide que doive être cette excursion, elle me permettra aussi de me faire une idée des changements qui se sont opérés dans l'état de la Crète, depuis que je l'ai quittée, en décembre 1857; il y aura bientôt cinquante ans de cela... Toutes mes sympathies seront pour l'homme d'Etat honnête et laborieux qui a bien voulu accepter la tâche de veiller provisoirement aux destinées de la Crète. Je me garderai bien d'ajouter aux difficultés de sa situation en faisant valoir contre lui les droits que je pourrais avoir à réclamer la place qu'il occupe aujourd'hui, le pouvoir dont il est le détenteur.

Vous vous demandez, je le crains, Messieurs, si les excellents vins de la cave du Palais-d'Orsay ne m'ont pas fait perdre la raison, quand je vous parle des droits dont je renonce à me targuer. Rassurez-vous — quand on doit prononcer un discours au dessert, on mange à peine et l'on ne boit guère que de l'eau — et permettez-moi de m'expliquer. En 1857, un de mes camarades de l'Ecole d'Athènes, M. Léon Thenon, et moi, nous avions passé trois mois dans l'île, et, sauf la province la plus orientale, nous l'avions parcourue tout entière. C'était surtout à Sfakia, au cœur des monts Blancs, que nous avions fait un séjour prolongé. Nous n'y avions guère trouvé de ruines ni même d'inscriptions; mais nous y avions été retenus par l'originalité que présentait la construction même de ce district, avec ses vallées fermées et presque inaccessibles, par la singularité du dialecte, qui a gardé quelques traits de l'ancien dialecte dorien, par les récits que nous faisaient les vieillards des batailles autrefois livrées aux Turcs, par les *Tragoudia* que nous écrivions sous leur dictée et où étaient célébrés les exploits de leurs chefs. Nous avions parmi eux beaucoup d'amis. C'est ce qui nous valut, un soir, de la part de ces braves gens, une proposition que je ne puis me rappeler sans sourire. Nous avions, pendant plusieurs heures, causé avec des chefs sfakiotes, nous nous étions fait raconter leurs vieilles traditions, leurs combats d'autrefois; nous avions paru nous associer à leurs douleurs et à leurs espérances, et sans doute notre sympathie les avait émus. Nous les vîmes alors, pendant le repas, causer entre eux à voix basse et se consulter longuement; puis quand ils revinrent s'asseoir auprès de nous, notre hôte, le plus âgé de la bande, nous expliqua qu'ils étaient tout prêts pour un soulèvement, que, dans des cavernes qu'ils nous montreraient, ils avaient des dépôts d'armes et de poudre. Si nous voulions nous mettre à leur tête, ils entreraient dès le lendemain en campagne contre Véli-pacha et, une fois le Turc chassé, il nous proclameraient leurs souverains; nous nous partagerions l'île comme nous l'entendrions et la France ne pourrait manquer de reconnaître des princes français qui rattacheraient à son influence et qui placeraient sous son protectorat une si belle province. Tout en les remerciant cordialement, nous eûmes beaucoup de peine à les convaincre que la chose n'était pas aussi facile qu'ils le croyaient et que le temps était passé de pareilles aventures. C'eût été beau pourtant de porter le sceptre d'Idoménée et d'être les successeurs de Minos, ce mortel qui, comme le dit Homère, « causait familièrement avec le grand Jupiter ». *Dios megalou oaristès.*

Ces droits que le suffrage de ces vaillants hommes était prêt à nous conférer ne valent-ils pas, messieurs, beaucoup de ceux que promènent à travers l'Europe bien des Majestés et des Altesses sérénissimes qui ont été mises en disponibilité par les révolutions et les annexions. Si d'ailleurs je suis prêt à m'effacer devant M. Zaïmis, à plus forte raison est-ce avec enthousiasme que j'abdiquerai en faveur du roi Georges. Je vous invite tous, messieurs, à lever vos verres en l'honneur du roi Georges, souverain aimé et respecté du royaume de Grèce.

M. Th. Homolle, succédant aux précédents orateurs, s'adresse plus particulièrement aux étudiants hellènes, « ses camarades » et « ses concitoyens », car il est, dit-il, plusieurs fois, citoyen hellène, et les engage à continuer à aimer la France qui restera fidèle à ses traditions philhelléniques. Remerciant ensuite M. le ministre de Grèce de ses « paroles flatteuses », à l'adresse de la Ligue, il est heureux, dit-il, de constater que cette Ligue est en communion d'idées avec tout l'hellénisme qui a approuvé son programme; et « ce programme, n'est autre que celui que vient de tracer M. le Ministre en termes si nets, précis et modérés ».

Le Dr Trilimingras a clos la série des toasts par quelques vers dits en grec dont nous traduisons ici les dernières strophes :

« Salut, ô France! Ton sang répandu sur la terre grecque sera une semence féconde qui fera naître des Titans prêts à se sacrifier pour toi.

« Salut beau pays du général Favier, pour toi, je lève ma coupe, pour toi, le symbole de tout ce qui est beau et grand. »

La musique militaire du 89e d'infanterie, sous la direction de M. le capitaine A. Gironce, mise gracieusement à la disposition de la colonie grecque par M. le général commandant de la place de Paris, a contribué au succès du banquet.

Une soirée artistique a suivi le banquet, qui avait attiré une foule élégante. M. et Mme Sylvain nous firent la surprise d'une scène de l'*Iphigénie* de Moréas : ils ont été parfaits et obtinrent le succès qu'ils méritaient.

Mlle Dussane, de la Comédie-Française; Mlle Marguerite Roche, M. Stephen, Mlles Farnès, du Conservatoire, Breitner, Lever; MM. Sayetta, soliste des concerts Colonne; Albert, du Conservatoire; et les artistes hellènes, Mlle Stylianidés, brillante élève de Mme Rose Caron; MM. Anemoyani, violoniste virtuose, et Eustratiou, jeune pianiste, ont été successivement applaudis.

L'auditoire ne s'est pas montré moins enthousiaste pour Mlle Biasy-Mavro, de la colonie grecque.

L'étonnante petite Marie Palsamachi a eu le

plus vif succès en disant le « Drapeau grec » de Paraschos. La soirée a pris fin par un acte joué par Mlles Farnès, Dussane de la Comédie-Française, Roche et M. Stephen.

M. Delyanni, ministre de Grèce prononce ensuite l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

L'anniversaire de l'Indépendance hellénique n'est pas une fête exclusivement grecque, c'est aussi une fête française : celle du philhellénisme, de cette noble manifestation des sentiments de droit, de justice, de liberté et d'humanité du peuple français.

Si l'évêque de Patras, Germanos, arbora, il y a 86 ans, le drapeau de lá liberté, nous n'oublions pas, que quelques années plus tard, ce furent les vaillants soldats français qui déblayèrent le sol arrosé par le sang de nos pères, en chassant les hordes barbares d'Ibrahim, qui menaçaient d'abattre ce drapeau sacré, et de le fouler aux pieds.

Honneur et gloire à ces enfants de la France magnanime et aux volontaires français, accourus, dès le début de la guerre, pour combattre à nos côtés.

Oui, monsieur le Président, nous célébrons aujourd'hui, en commun, une fête franco-grecque, et c'est avec une émotion indicible et des sentiments de profonde reconnaissance que j'aperçois autour de moi l'élite des philhellènes français, élevés, dès leur jeune âge, dans l'amour de l'hellénisme, amour qui englobe la Grèce classique et la Grèce moderne, pour se reporter sur le peuple grec, dont l'histoire occupe trente siècles dans la vie de l'humanité.

La réunion organisée, tous les ans, dans cette salle, avec un si grand succès, par l'excellente Association des étudiants hellènes de Paris, et qui prouve, entre autres, combien est large et généreuse l'hospitalité accordée par la France aux étrangers vivant sur son sol, acquiert, cette année, une signification toute particuière, parce qu'elle peut, en quelque sorte, être considérée comme une suite aux manifestations multiples, dont nous sommes, depuis quelques mois, témoins, de la renaissance du philhellénisme en France.

Ce n'est pas « renaissance » que je devrais dire ; car le philhellénisme ne s'est en effet jamais éteint en France, et a, depuis 1821, eu en maintes circonstances, l'occasion de s'affirmer. Il s'agit, plutôt, d'une action plus pratique et plus effective de ce philhellénisme, que les événements ont rendu nécessaire.

Les dangers que court, à l'heure actuelle, l'hellénisme, la lutte qu'il a dû entreprendre pour se défendre contre des ennemis visibles ou invisibles, ont ému les philhellènes français, qui ont senti qu'il fallait sauvegarder, à tout prix, ses droits sacrés.

Dans la pensée, dans la conviction, de nos nobles amis, défendre les droits de l'hellénisme, c'est défendre la justice, l'équité, en même temps que les traditions historiques et la civilisation.

Si l'hellénisme représente, dans les pays du Levant, le progrès et la civilisation, comment les dangers qui l'entourent auraient-ils pu laisser indifférent le peuple qui, par excellence, représente dans le monde entier les idées de progrès et de civilisation, le peuple français est la nation dont les sentiments d'humanité, de générosité et de justice, ont, de tout temps, inspiré la politique !

Comme représentant officiel de S. M. le Roi des Hellènes, mon auguste souverain, et du gouvernement hellénique, j'exprime ma profonde gratitude au Comité et aux membres de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme ; j'adresse mon salut ému à son éminent président, M Homolle, que je vois, ici, à mes côtés, et à ses courageux compagnons de lutte pour la défense de nos droits.

Les conférences que la Ligue a organisées à Paris, conférences si goûtées du public parisien, ont eu un retentissement considérable, non seulement en France, mais même au delà des frontières françaises.

Ce sont des savants français, des juges impartiaux et sincères, qui ont démontré dans ces réunions, avec une éloquence persuasive, appuyée sur des documents et sur des chiffres d'une authenticité indiscutable, ce qu'est la Grèce actuelle, ce qu'est l'hellénisme, sa force morale et matérielle, l'influence qu'il exerce. les progrès qu'il a accomplis dans toutes les manifestations de l'esprit et de l'activité humaine, et quel avenir lui est réservé dans l'est de l'Europe, en Egypte, en Asie Mineure.

Tous les Grecs, ici présents, s'uniront à moi pour dire un chaleureux merci à tous ces Français qui sont Grecs de cœur et de pensée, MM. Homolle, Diehl, Gaston Deschamps, Fougères, Paillarès, Prichari, Edmond Théry.

Il nous tarde, maintenant, d'assister à la conférence, déjà annoncée, qui sera faite par un autre Français, élevé et nourri, lui aussi, dans l'amour de la Grèce, mon éminent ami, M. Henry Houssaye, de l'Académie française.

M. Edmond Théry nous a parlé, l'autre jour, avec sa compétence spéciale, de la Grèce actuelle, au point de vue économique et commercial.

Le distingué directeur de l' « Economiste Européen » a élargi son sujet, en nous démontrant, non seulement ce que la Grèce est actuellement, mais ce qu'elle devrait être.

Eh bien, messieurs, ces six mots : *ce que la Grèce devrait être*, renferment tout le programme de l'action entreprise pour la défense des droits de l'hellénisme, car c'est la reconnaissance même de ces droits qui forme la base de ce que la Grèce pourra être un jour, puisque des pays helléniques, historiquement, géographiquement, ethnologiquement, unis à elle, n'ont pas été compris dans la formation du royaume de Grèce.

L'honorable conférencier a, en terminant, exprimé le vœu que la Grèce, sans porter préjudice aux droits des autres peuples des Balkans, obtienne, un jour, ses frontières naturelles. C'est une idée juste, et que tout patriote hellène approuvera sans restriction, car la Grèce ne revendique aucun droit qui ne soit son propre droit. La Grèce a toujours respecté, et respectera les droits des autres peuples chrétiens de l'Orient, mais le danger pour l'hellénisme réside précisément dans les tentatives faites par d'autres peuples, pour usurper ses droits, pour représenter à l'Europe des contrées foncièrement grecques comme leur appartenant, et pour travailler à y mettre la main. C'est là, je le répète, le danger, sur lequel il importe d'éclairer l'opinion publique en Europe et de la mettre en garde contre ces tentatives criminelles des ennemis de l'hellénisme. Nous n'attaquons personne ; nous nous bornons à nous défendre.

Nous ne voulons pas semer le désordre et la perturbation dans les pays voisins ; nous tenons à vivre en paix et en harmonie parfaite avec tous les Etats, grands et petits. Mais ce serait, pour nous, un suicide, si, en présence des troubles fomentés depuis des années, par d'autres, dans les pays qui forment partie intégrante de l'hellénisme, nous restions impassibles, si nous n'élevions pas la voix pour protester, par devant l'Europe, contre de coupables agissements.

Monsieur le Président, en acceptant de présider cette fête, vous nous donnez une nouvelle preuve de votre philhellénisme. Ces preuves sont déjà très nombreuses. En effet, vous êtes un ami sincère et précieux de la Grèce ; un ami de vieille date. Recevez, monsieur le Président, nos remerciements les plus chaleureux, et permettez-moi de lever mon verre en l'honneur de M. le Président de la République, et de boire à la gloire, au bonheur et à la prospérité de la France.

Victor-Emmanuel à Athènes

Voici dane l'ordre chronologique de leur transmission les principales dépêches provenant d'Athènes et rendant compte du séjour du roi d'Italie à Athènes :

10 avril. — Le roi Victor-Emmanuel est arrivé hier à Athènes. Le roi de Grèce est allé à sa rencontre au Pirée. La population du Pirée et celle d'Athènes ont fait une réception tout à fait chaleureuse au souverain italien.

Hier soir un dîner de gala a eu lieu au palais en l'honneur du roi d'Italie.

Etaient invités les ministres grecs et italiens, la corps diplomatique, le haut commissaire de Crète, M. Zaïmis, les chefs des partis de la Chambre grecque, MM. Dragoumis, Mavromichalis, Deligeorgis. M. Rhallys, empêché, s était excusé.

Le roi de Grèce a porté en français le toast suivant :

« Sire, en souhaitant à Votre Majesté la bienve-
« nue sur le sol classique de la Grèce, en ce jour
« heureux où il nous est donné de la recevoir,
« j'éprouve une vive joie en renouvelant à Votre Ma-
« jesté l'expression de ma profonde et très sincère
« reconnaissance pour l'accueil très affectueux que
« j'ai trouvé auprès d'elle lors de ma visite à Rome
« et auquel s'est associé avec tant de cordialité le
« peuple italien, le charme de cet accueil, les ma-
« nifestations d'une sympathie qui, allant par moi
« à mon peuple, a éveillé un vibrant et chaleureux
« écho dans tous les cœurs des Hellènes et il
« nous restera à jamais inoubliable.

« Je remercie Votre Majesté d'avoir donné par
« sa précieuse visite l'occasion au peuple hellène
« d'acclamer le souverain bien aimé de l'Italie et
« d'affirmer ainsi une fois de plus ses sentiments
« de fraternelle sympathie pour la noble nation ita-
« lienne ; c'est avec l'ardent désir et les vœux sin-
« cères de voir ces liens se perpétuer et s'affermir
« que je lève mon verre à la santé et au bonheur
« constant de Votre Majesté, de Sa Majesté la
« reine, à la grandeur et à la prospérité de l'Italie. »

Le roi Victor-Emmanuel a répondu en français par le toast suivant :

« Les manifestations si cordiales et si chaleu
« reuses par lesquelles j'ai été accueilli dans cette
« terre classique demeureront ineffaçablement
« gravés dans mon cœur, et les paroles affectueuses
« qu'il a plu à Votre Majesté d'adresser à ma per-
« sonne et à mon peuple réveilleront en Italie un
« écho de sympathie profonde.

« A Votre Majesté, ainsi qu'au peuple de la
« Grèce, j'exprime toute ma reconnaissance. Votre
« Majesté connaît mes sentiments de sincère ami-
« tié qui correspondent aux sentiments de la
« nation italienne pour la nation hellénique. Etant
« aujourd'hui l'hôte de Votre Majesté, j'éprouve le
» besoin d'affirmer hautement ces sentiments une
« fois de plus sur ce sol sacré de la Grèce où
« personne ne pourrait se sentir étranger ; ici, où
« l'image grandiose d'une civilisation qui ne connut
« point de frontières se dresse devant les yeux
« émerveillés, perpétuée dans des monuments qui
« survécurent aux vicissitudes de l histoire. Un
« peuple qui peut se vanter de traditions si illus-
« tres et sait s'en inspirer ne peut manquer d avoir
« un heureux avenir.

« C'est en formant ces vœux que je lève mon
« verre et que je bois à la santé de Votre Majesté,
« de Sa Majesté la reine, de la famille royale et à
« la prospérité de la Grèce. »

Le roi d'Italie a conféré le collier de l'Annonciade aux princes Georges, Nicolas et André ; la grand'-croix des Saints-Maurice-et-Lazare au ministre des affaires étrangères, M. Skousès, et au général Pappadiamantopoulos, chef de la maison militaire du roi de Grèce, et d'autres décorations à divers autres personnages.

Le soir, une retraite aux flambeaux a parcouru la ville et s'est arrêtée devant le palais. Les couleurs italiennes reproduites par mille lumières donnaient à la ville un effet féérique. La foule des spectateurs qui suivaient la retraite n'a pas cessé d'acclamer les souverains.

11 avril. — Hier, à la Chambre, en présence d'une grande affluence des députés et du public, M. Levidis, président, a adressé au nom du gouvernement un salut au roi d'Italie, hôte auguste du roi Georges Ier et du peuple hellénique. Des salves d'applaudissements, dont le président du conseil et les chefs des différents partis donnaient le signal, ont salué ces paroles.

Le président de la Chambre a continué en souhaitant au roi Victor-Emmanuel une gloire impérissable, et en formant des vœux pour le bonheur de l'Italie et les progrès de sa culture.

Le roi Victor-Emmanuel, accompagné du lieutenant-général Brusati, son premier aide de camp,

est sorti de bon matin en voiture, sans escorte. Il a fait le tour de la ville, a visité le temple de Thésée, puis l'Acropole.

Dans l'après-midi, le roi d'Italie, accompagné du roi de Grèce, des princes et de M. Tittoni, a visité le Musée national.

La foule, à la sortie du musée, a acclamé longuement le souverain, aux cris repétés de : *Zito O Vasileus tis Italias! Zito Italia!*

Les souverains se sont rendus ensuite au magnifique édifice de l'Académie ou musée des médailles et des monnaies. L'intérêt passionné que le roi Victor-Emmanuel prend à la numismatique donnait un caractère spécial à cette visite.

Le professeur Svoronos a entrepris une longue et intéressante discussion sur les diverses monnaies. Le roi a exprimé ses opinions personnelles qu'il a soutenues en discutant avec animation.

Le soir, le prince royal a offert, dans son palais, un dîner en l'honneur du roi d'Italie. Ce dîner a été suivi d'une représentation de *1807*, de MM. Aderer et Ephraïm, jouée par des amateurs, parmi lesquels se trouvait le prince Nicolas. Le spectacle a été particulièrement brillant. Le prince Nicolas tenait le rôle du colonel Montcornet.

12 avril. — Le roi d'Ittalie avec la famille royale de Grèce s'est rendu mercredi en automobile à la villa royale de Tatoï, à une distance de deux heures d'Athènes.

Le gouvernement hellénique a offert au roi un superbe moulage de l'*Hermès*, de Praxitèle, qui a été embarqué à bord du *Trinacria*.

Le roi a envoyé 15.000 francs pour les pauvres d'Athènes et 10.000 francs à la Société de bienfaisance italienne.

M. Tittoni, ministre des affaires étrangères d'Italie, s'est rendu au ministère de la guerre et a eu un long entretien avec le président du conseil, M. Théotokis.

M. Tittoni, en sortant de cette entrevue, s'est rendu chez M. Sousès, ministre des affaires étrangères, et a conféré longuement avec lui.

M. Zaïmis, haut commissaire de Crète, a été reçu en audience par le roi d'Italie. M. Zaïmis a exprimé au souverain ses remerciements pour sa nomination. Le roi l'a félicité des résultats de son administration. L'entrevue a duré une heure.

Mercredi soir a eu lieu au palais un grand concert auquel ont pris part les professeurs et les élèves du Conservatoire d'Athènes.

Le roi Victor-Emmanuel repartira jeudi soir.

13 avril. — Le roi Victor-Emmanuel III, après avoir assisté à la fête du Stade donnée hier en son honneur, a pris part à un dîner intime chez le prince Nicolas.

Il est parti dans la soirée, salué par les acclamations de la foule, sur le *Trinacria*, se dirigeant vers Catane.

REVUE DE LA PRESSE

Le roi d'Italie à Athènes

Du *Temps*, 11 avril :

Le voyage à Athènes du roi d'Italie s'accomplit dans les plus heureuses conditions. La France, qui fut joyeuse il y a quelques années d'avoir pour hôte le jeune et actif souverain qui a renoué vis-à-vis de notre pays les traditions de sa maison, comprend parfaitement les manifestations d'allégresse dont le télégraphe nous apporte la nouvelle. Le roi de Grèce, lui aussi, est un ami de la France. Et tout ce qui arrive d'agréable à lui et à son peuple trouve à Paris un écho. C'est une double raison de s'intéresser aux fêtes d'Athènes. Mais cet intérêt a un autre motif encore, qui est celui-ci : dans quelle mesure le voyage du roi d'Italie a-t-il une signification politique, et quelle est cette signification?

Quand les personnages officiels ont été interrogés sur ce point par la presse de Grèce et d'Italie, ils ont répondu que la visite était toute privée. Le roi Georges était allé à Rome l'an passé. Il était naturel que Victor-Emmanuel III désirât lui rendre sa visite. On rappelait récemment les liens qui unissent la Grèce à l'Italie, liens anciens qui remontent à la formation de cette admirable synthèse que fut la culture gréco-latine, liens récents resserrés en 1821 pendant la guerre d'indépendance hellénique et en 1897 pendant la guerre gréco-turque. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier le déplacement actuel. Et cependant on ne peut méconnaître qu'on a voulu donner à ce déplacement un particulier caractère de solennité. A Rome, le roi de Grèce n'était accompagné d'aucun ministre. A Athènes, M. Tittoni et l'amiral Mirabello accompagnent le roi d'Italie. Il est vrai que la Constitution veut que le président du conseil ou le ministre des affaires étrangères suive le roi quand il quitte le royaume. Mais M. Tittoni n'est pas seul. Le ministre de la marine, une puissante escadre escorte le yacht royal. Il est légitime de penser que tout cela n'est pas le fait du hasard.

On ne peut pas méconnaître non plus que cet échange de cordialités contraste avec l'attitude respective des deux pays au cours des dernières années. Bien des fois le roi de Grèce avait traversé l'Italie sans s'arrêter officiellement à Rome pour saluer Victor-Emmanuel. C'est à l'automne dernier que, pour la première fois, une rencontre officielle a eu lieu. A considérer d'ailleurs la situation politique de la Grèce et de l'Italie, on s'expliquait fort bien cette réserve. Le roi d'Italie est le gendre du prince de Montenegro. Il est en relations de famille avec la maison royale de Serbie, en termes tout à fait cordiaux avec le prince de Bulgarie. Dans le débat balkanique, il apparaissait donc plutôt comme un tenant du camp slave. La Grèce ne pouvait donc considérer le gouvernement italien comme sympathique à ses aspirations. Et effectivement c'est à Vienne qu'elle cherchait un appui. Or, à de certaines heures, être trop intime avec Vienne fut pour les puissances balkaniques une raison suffisante de ne l'être pas du tout avec Rome. Bien des gens à Athènes, d'accord avec une notable partie de l'opinion autrichienne, redoutaient une intervention italienne en Albanie. Enfin, la présence en Crète des carabiniers italiens donnait lieu à des froissements continuels, qui, par instants, produisirent des deux parts une vive irritation. Sans entrer dans le détail, on est autorisé à conclure qu'il y avait entre l'Italie et la Grèce matière à rapprochement.

Ce rapprochement a visiblement été désiré et voulu à Athènes aussi bien qu'à Rome. A Athènes, l'opinion, sinon le gouvernement, s'est beaucoup refroidie à l'égard de l'Autriche depuis que sous la direction de Vienne se développe la lente application du programme de Muerzsteg. L'Italie, de son côté, fidèle à cette politique d'action méditerranéenne d'où sont sorties ses deux « ententes cordiales », d'abord avec la France, ensuite avec l'Angleterre, a cherché à être agréable à la Grèce. En retirant de Crète les carabiniers italiens, elle a donné à la politique hellénique une preuve de confiance qui a été fort appréciée. On s'est, d'autre part, attaché à la Consulta à convaincre les Etats balkaniques que la politique orientale de l'Italie est une politique de *statu quo ;* que le gouvernement n'approuve pas les manifestations d'opinion en faveur d'une « plus grande Italie » sur l'autre bord de l'Adriatique. On n'a pas manqué de faire observer qu'en prenant ce *statu quo* comme base de ses accords avec l'Autriche, le gouvernement royal avait lié son partenaire de Vienne en même temps qu'il se liait lui-même. Tout cela a paru intéressant à la Grèce, — d'autant plus intéressant que ses relations avec la Roumanie étant rompues, ses relations avec la Bulgarie étant orageuses, elle avait le sentiment très net qu'une amitié sûre lui serait précieuse. Celle de l'Italie s'offrait. Elle l'a saisie avec empressement.

Qu'il y ait plus que cela, — un traité proprement dit, comme certains l'ont insinué, — nous ne le croyons pas, au moins pour le moment. Ce n'est pas à dire que l'Italie ne puisse juger expédient tôt ou tard de s'assurer dans la Méditerranée l'appui de la marine grecque qui est, dans le bassin oriental, la seule qui compte, puisque la flotte turque est un mythe. Mais rien n'autorise à croire qu'on ait jusqu'ici dépassé la phase du simple rapprochement. Cela suffit d'ailleurs à l'Italie pour consolider cette situation d'arbitre amical qu'elle paraît souhaiter dans les Balkans et à laquelle, pour notre part, nous ne voyons aucun inconvénient. Partisans résolus de la réconciliation des Etats balkaniques, nous envisageons avec plaisir tout ce qui peut, un jour, la rendre plus aisée. Leurs bonnes relations avec l'Italie sont de nature à favoriser cette désirable détente.

Armements Turs

De Constantinople à la *Tribuna :*

Le gouvernement ottoman met une grande activité à poursuivre ses armements aussi bien en Macédoine que sur les frontières d'Andrinople-Moustapha-Pacha, surtout depuis que la Sobranié bulgare a ratifié le crédit de 32 millions pour les besoins exceptionnels de l'armée. Dans les cercles politiques on ne peut, ou plutôt on ne veut donner la raison de ces armements, puisqu'au moins officiellement il n'existe aucune question de caractère aigu entre la Turquie et la Bulgarie. Tout au contraire, les rapports entre ces deux pays sont tout à fait normaux, ainsi qu'il ressort du fait que des représentants de la Bulgarie négocient paisiblement avec les délégués turcs au sujet de différentes questions d'ordre commercial relatives à la récente entente turco-bulgare. Malgré ces apparences pacifiques, on a la conviction que les préparatifs militaires de la Turquie sont destinés à tenir en échec la Bulgarie au cas où celle-ci, profitant d'une insurrection générale en Macédoine (?), tenterait un coup de main inattendu. Il est difficile de prédire si ces craintes sont fondées ou non. Ce qui toutefois est certain, c'est que le gouvernement ottoman est en train de renouveler le matériel d'artillerie du second et du troisième corps d'armée et de remplacer ses anciennes pièces par des canons Krupp à tir rapide. Seize batteries et 2.500 chevaux achetés en Russie et en Hongrie ont déjà été envoyés en Macédoine. On s'occupe, en outre, de l'achat de 2.000 autres chevaux destinés aux 22 batteries qui sous peu arriveront d'Allemagne. Pendant deux mois, 30 trains de marchandises transportèrent des mitrailleuses Hotkins et Maxim, des armes et munitions de tout genre destinées à l'armée de Macédoine, sans compter les armes et munitions envoyées par voie de mer à Salonique. D'un autre côté, le sultan s'efforce de s'assurer l'amitié ou du moins la neutralité bienveillante de la Roumanie et de la Serbie. Les lettres autographes et les riches présents envoyés par Munir Pacha aux rois Charles et Pierre, ne sont pas étrangers à ces desseins.

On télégraphie de Constantinople au *Temps* en date du 9 avril :

Le ministre de la guerre, poursuivant l'armement du corps d'armée d'Andrinople, a expédié quarante batteries d'artillerie et le ministre des finances, malgré l'état précaire du Trésor, a fourni les sommes nécessaires à l'augmentation des effectifs.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 9. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er MAI 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN **6** FR.
Union Postale . . — **8** FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Conférence de M. Henry Houssaye : *la Grèce héroïque.*

Le memorandum du Balkan Committee : *le principe d s nationalités.*

Le poète Denys Salomos : *conférence de* M. JEAN PSICHARI. — II.

L'appel du Balkan Committee et l'opinion bulgare : *lettre de Sophia.*

Un livre autrichien : *Autriche et Italie.* — II.

En Bulgarie : *les persécutions continuent.*

La propagande roumaine et les Koutzo-Valaques : *adresses au Patriarcat ; en Macédoine.*

Le sort des Grecs en Bulgarie : *l'exode; les refugiés; leur établissement en Thessalie.*

Takrirs du Patriarcat : *à la Sublime Porte.*

L'autonomie de la Macédoine : *lettre de Sophia.*

En Macédoine : *crimes bulgares; Turcs et Gréco-macédoniens; l'affaire de Nikoslavi; justice turque ; Serbes et bulgares ; truc turc, bandes grecques et bandes bulgares; à coups de baïonnettes* (le drame de Ghermani); *le massacre de Cladorapi ; le crime de Holista.*

Revue de la Presse : *Grèce et Italie, opinions diverses; sphères d'influence; les Hellènes valachophones.*

La neuvième conférence organisée par la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme » a eu lieu le 28 avril, dans la salle des Ingénieurs civils de France; elle a été faite par M. Alfred Berl, assisté de MM. Théodore Reinach, député, vice-président de la Ligue; P. Grimanelli, J. Psichari et Gr. Triantaphyllidès; l'orateur a traité de l'hellénisme contemporain en tant que facteur politique et « missionnaire de la civilisation » dans l'Europe orientale et en Asie-Mineure. MM. N. Delyanni, ministre de Grèce; Levidis, premier secrétaire de la légation; P. Delyanni, chargé du consulat; et de nombreuses personnalités politiques et littéraires se trouvaient au premier rang d'un auditoire nombreux.

Nous publierons dans notre numéro du 15 mai, la belle conférence de M. A. Berl.

Rappelons que la dixième conférence sera faite le dimanche 12 mai, *par M. Théodore Reinach, à 4 h. 3/4, p. m., salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. M. Reinach parlera de* La Grèce retrouvée par les Grecs.

Conférence de M. Henry HOUSSAYE

La huitième des conférences organisées par la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme a été faite par M. Henry Houssaye, de l'Académie française, vice-président de la Ligue, le 14 avril, à la salle des Agriculteurs de France, devant un auditoire composé de notabilités politiques et littéraires aussi bien que de dames élégantes de la haute société parisienne et de la colonie grecque. Nous avons remarqué au premier rang MM. N. Delyanni, ministre de Grèce ; S. Levidis, premier secrétaire de la Légation ; Mendel, chef adjoint du secrétariat de M. le président du Conseil ; comte de Mouy, ambassadeur honoraire, ancien ministre plénipotentiaire à Athènes ; P. Delyanni, chargé des affaires consulaires de Grèce à Paris, etc.

L'éminent académicien, entouré de MM. Th. Homolle, directeur des musées nationaux, président de la Ligue ; Théodore Reinach, député, vice-président de la Ligue ; Desmons, vice-président du Sénat ; Jules Lemaître, de l'Académie française ; Edmond Théry, directeur de l'*Economiste Européen ;* Grimanelli, G. Fougères, Emm. Rodocanachi, Gr. Triantaphyllidés, et des autres membres du Comité de la Ligue, a pris pour sujet de sa conférence la « GRÈCE HÉROIQUE DE 1821-1829. »

Nous en donnons ici le texte :

Mesdames, Messieurs,

Pour la première des conférences de notre Ligue, M. Homolle, notre honoré et cher président, avait pris ce beau sujet : *Pourquoi nous aimons la Grèce.* Avec une éloquence familière, il a donné les raisons du philhellénisme. — Le mot est peut-être un peu démodé, mais la chose est toujours bien vivante dans nos esprits et dans nos cœurs. — Il nous a dit l'art, la poésie, la philosophie de la Grèce antique, les principes de liberté politique qu'elle fut la première à trouver, à formuler et à pratiquer, son action de lumière sur les destins de l'humanité. Il nous a rappelé que le trésor des lettres grecques, conservé par les Bysantins et transmis par eux à l'Occident, fit la Renaissance. Il nous a montré, enfin, les efforts des Hellènes au siècle dernier, pour devenir une nation, leurs rapides, leurs surprenants progrès, leur commerce si florissant, leur industrie si prospère, leurs écoles si nombreuses et si fréquentées.

Il y a une autre raison pourquoi nous aimons la Grèce. C'est la valeur guerrière des Grecs dans leur lutte pour l'indépendance. Comme la Grèce antique, la Grèce moderne a eu ses temps héroïques. C'est de ces temps-là, c'est de la Grèce héroïque, que je veux vous parler aujourd'hui.

Dès le premier jour de la conquête turque, les Grecs de l'extrême nord et de l'extrême sud, de l'Epire et du Magne, prirent les armes pour la défense du sol hellénique et de l'étendard de la croix. Triomphants quelquefois, vaincus souvent, décimés, repoussés au haut des montagnes et dans le fond des ravines, mais faisant payer cher la victoire à leurs vainqueurs, ils ne se soumettaient que pour se révolter de nouveau. La domination des Ottomans ne fut jamais solidement établie en Grèce. L'incendie éteint ici se rallumait là.

Quand les Grecs ne se battaient plus, ils chantaient ; — « jamais, dit un tragoudi, jamais nous ne sommes inactifs du sabre ou de la voix » — et à leurs chants se levaient d'autres combattants. Par des récits de batailles et de mort glorieuses, de martyres et d'exploits, par des hymnes à la patrie et par des lamentations funèbres sur les vaillants tués à l'ennemi, l'improvisation populaire entretenait dans le cœur des Grecs le feu du patriotisme et de la foi religieuse.

Le capitaine Nicolas Tzouvaros lève l'étendard de la révolte, « l'étendard rouge et bleu sur lequel brille la croix d'argent ». Cerné par un gros de Turcs, il se fraie un sanglant passage et retourne à Karpénisi « faire la Pâque, fêter la résurrection du Christ, rôtir l'agneau et manger les œufs rouges ». Après vingt combats, les pallikares de Tzolkas, harassés de fatigue et mourant de faim, refusent de marcher à l'ennemi. Ils disent : « Comment veux-tu que nous combattions, capitaine, avec les chaleurs de juillet et l'ardent soleil d'août ? Nos fusils brûlants ne veulent plus manger de poudre. » Mais Tzolkas tire son sabre et répond : « Dégainez vos sabres et marchons en avant : il faut que villes et villages apprennent que le capitaine Tzolkas a combattu contre trois milliers de Turcs, avec les chaleurs de juillet et l'ardent soleil d'août. » Le combat dura trois jours et trois nuits, et le chef passa sur le ventre aux ennemis avec tous ses pallikares. « Et comme un épervier, il prit son essor vers la cime des hautes montagnes. »

« Trois braves ont formé le projet de surprendre la ville de Grabuze. Le premier, Buzo-Marco ; escalade le rempart, et à lui seul tue plusieurs hommes avec son sabre : — Venez, mes braves compagnons. Je ne puis plus avancer, car ma mort est arrivée. Le premier tué fut Buzo-Marco, mais bientôt, à la même place, ils tombèrent tous les trois. »

Ali, pacha de Janina, a en otage six enfants des Souliotes. Il en fait pendre quatre, puis il envoie dire aux deux chefs des révoltés, Tzavellas et Drakos, qu'il a épargné leurs fils, mais que si Souli ne capitule pas, ces deux enfants auront le sort des autres otages. « A ces paroles, Tzavellas et Drakos éprouvent une grande douleur. Ils réunissent leurs soldats et ils appellent le prêtre. Et ils disent : Agenouillez-vous et priez ; et toi, prêtre, chante les psaumes des morts pour nos six otages, les six enfants des Souliotes que le pacha a fait tuer. »

Comme ces coureurs antiques qui se passaient les torches, en Grèce les générations se succèdent et se transmettent l'épée du combattant : « Je suis trop vieux, dit Dimotzios, pour être capitaine : la première place ne me convient plus. Mais j'ai un fils pour le sabre, un fils pour le fusil, et j'en ai un autre, le plus jeune, pour porter l'étendard. »

Un pallikare, tué par trahison, s'écrie en mourant : « Je laisse après moi mes enfants ; ils rachèteront mon sang avec des têtes turques. » Le

capitaine Lambros, blessé mortellement, donne son sabre et son fusil à son fils, et lui dit : « Te voilà maintenant capitaine. Fais-moi une tombe, large et haute, afin que j'y puisse tenir debout, et fais-y une fente à droite pour que la voix de ton mousquet, dans le combat, arrive jusqu'à moi. »

Les pallikares n'estiment rien de plus beau, de plus enviable que la mort du champ de bataille. A la fin des repas de bivouacs, ils se portaient mutuellement cette santé : « A une heureuse balle! » Aussi les approches de la mort n'abattent pas le héros grec; elles l'exaltent, elles le transportent. Il jette son dernier cri comme on déploie une bannière de bataille : « Mange ma chair, dit un klephte du mont Olympe, mange ma chair, aigle, pour que ton aile croisse d'une aune et ta serre d'un empan. » — « Compagnon, dit Ghipthakis, je suis blessé. Achève-moi, coupe-moi la tête et cache-la, afin que les ennemis ne se réjouissent pas de ma mort! » — « Qu'importe ma mort, dit Kitzos, le sang des braves fait pousser des lames de sabre, dru comme le froment. »

Il y a chez les montagnards hellènes des réponses à la Léonidas. Un chef turc somme Tzélios de se soumettre au pacha de la province : « Tant que Tzélios est vivant, il ne se soumet pas. Tzélios n'a pour pacha que son sabre et pour vizir que son mousquet. » Le révolté Kontoghianis avait déjà fait graver sur la lame de son sabre : « Le sabre seul est la liberté, l'honneur et la vie. » Un autre chef klephte arrête au passage une troupe de Turcs, et il dit au pacha qui les commande : « Pacha, ici ce n'est pas le pays soumis aux Osmanlis; ici, ce n'est pas la Morée : ici, c'est les fusils des klephtes. »

La femme grecque n'a pas l'âme moins virile que celle de l'homme. Elle a des accents de mère spartiate : « Fanez-vous, platanes touffus; cessez vos chants, rossignols du mont Olympe, nous venons d'être vaincus. Et vous, mes enfants, soyez maudits et puissent vos corps ne pas pourrir si jamais vous faites votre soumission! » A Cordyle, il y a une Jeanne Hachette. « Dans le combat, son corsage se déboutonna, et l'on put voir ses pommes d'or cachées sous le lin. Et le Turc poussa un cri aigu et dit : « C'est contre une femme que nous nous battons, c'est une femme que nous attaquons, c'est le glaive d'une vierge qui décapite les janissaires. »

Ce ne sont encore que des faits d'armes sans lendemains, des actes d'héroïsme inldividuel, des lamentations vaines. Mais ces combats désespérés laissent des exemples et donnent des leçons; ces larmes se font nuées, et des nuées jaillira la foudre.

*
* *

Des historiens se sont efforcés d'indiquer les ferments immédiats et les causes occasionnelles de la Révolution grecque. Ils ont rappelé la fondation de l'Hétairie à Odessa par le Grec Skouphas; ils ont suivi les progrès de cette société secrète qui donnait pour but à ses affiliés : « la réunion armée de tous les chrétiens de l'empire ottoman pour le triomphe de la croix sur le croissant ». Ils ont exposé (oh! bien succinctement et avec beaucoup d'hypothèses), les menées des hétairistes en Grèce, de 1814 à 1820. Ils ont invoqué les vagues idées, les vagues projets et les vagues promesses du tsar Alexandre Ier. Ils ont raconté l'insurrection partielle, si facilement et si vite réprimée, qu'Alexandre Ypsilanti fomenta en Moldo-Valachie, et ils ont raconté aussi la rébellion d'Ali, pacha de Janina, contre la Sublime Porte, rébellion qui eut pour conséquence immédiate le retour des Souliotes dans leurs montagnes.

J'accorde que les hétairistes avaient parcouru la Grèce et avaient parlé d'un soulèvement prochain à quelques notables du clergé et des corps municipaux. Je reconnais que les expéditions contre Ypsilanti dans les Principautés danubiennes et contre Ali-Pacha en Epire, expéditions où la Turquie dut employer la majeure partie de ses troupes disponibles, facilitèrent indirectement les succès des Hellènes. Mais il ne faut pas dire pour cela que la grande révolution d'avril 1821 fut préparée. Elle était préparée dans les esprits, elle était préparée dans les cœurs, mais non point dans les moyens d'action ni dans les dispositions militaires. Il n'y avait nulle entente entre les capitaines d'armatoles, entre les chefs de klephtes, entre les municipalités pour la date d'une prise d'armes, ni pour un plan quelconque d'offensive, ni même de concentration. Dans toute la Grèce on attendait un signal. Ce signal ne vint pas. Les fusils partirent tout seuls. La Révolution grecque fut spontanée. Chaque canton prit impulsivement les armes pour la liberté, sans se demander si le canton voisin marcherait avec lui et sans regarder au nombre des ennemis.

A Patras, le 4 avril, c'est l'archevêque Germanos qui ameute la foule, plante une croix devant l'église de Saint-Georges et fait jurer au peuple assemblé de combattre jusqu'à la mort pour la délivrance de la Grèce. Dans le Magne, le 5 avril, ce sont deux chefs de clans, Kolokotroni et Pétro-Bey, qui réunissent leurs hommes et marchent sur Kalamata. En Laconie, c'est une jeune fille, Constance Zacharias, qui appelle aux armes cinq cents paysans, chasse les Turcs des villages et les contraint de se réfugier dans le château fort de Mistra. — Ah! mesdames, voilà du féminisme avant la lettre. — En Béotie, c'est le pallikare Diakos qui, avec trois cents hommes, insurge le pays. Dans les îles de la mer Egée, ce sont les tétrarques de Psara, les magistrats de Spetzia, les sénateurs d'Hydra qui proclament l'insurrection. Le Sénat hydriote vote à l'unanimité cette noble déclaration : « La nation grecque, lasse du joug qui l'écrase depuis quatre siècles, se lève et court aux armes pour briser ses chaînes. Les habitants d'Hydra, jaloux de partager ses dangers, ont décidé d'employer leurs ressources, leurs moyens particuliers et les avantages de la position de leur île, pour combattre l'ennemi commun. »

Acclamée par le peuple d'Hydra, cette proclamation fut envoyée à Psara, à Spezzia, dans toutes les îles, Tinos, Andros, Délos, Céos, Samos. Quelques jours suffirent pour transformer en marine militaire la nombreuse marine marchande des îles. Chacun mit la main à l'œuvre de guerre et de libération. Les canons sortirent des arsenaux pour armer jusqu'aux barques des pêcheurs; des tonneaux de poudre, des fusils, des munitions furent transportés à bord des bâtiments longtemps inoffensifs, mais qui avaient fait la fortune des insulaires — « avec lesquels, disait-on, ils moissonnaient en Egypte, recueillaient l'or en Provence, et vendangeaient sur tous les coteaux ». Des souscriptions furent ouvertes pour couvrir les frais d'une première campagne. Les dons abondèrent. Lazare Coundouriotis et un autre Hydriote, Orlandi, donnèrent chacun 56.000 francs par mois pour l'entretien de dix vaisseaux. Une riche veuve de Spetzia, la fameuse Bobolina, arma à ses frais trois bricks. La belle Modéna Mavrogeni équipa une petite flottille qui débarqua en Eubée un corps de volontaires sous les ordres de Zorbas et de Nikoklès; au départ, Modéna Mavrogeni avait déclaré que sa fortune et sa main appartiendraient à celui de ces deux chefs qui aurait tué le plus de Turcs. L'enthousiasme patriotique qui enflammait les courages et ouvrait les coffres-forts fit si bien qu'à la fin d'avril, la flotte insulaire s'élevait à cent soixante-seize bricks, chebecks, polacres portant ensemble plus de quinze cents pièces de canon.

En un mois, le feu de l'insurrection couvre toute la Grèce, du Taygète à l'Othrys, de la mer Ionienne à la mer Egée. La Morée entière, l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Phtiotide, l'Eubée, les Sporades, les Cylades, plusieurs des grandes îles du littoral asiatique sont en pleine révolte. Les petites garnisons turques se réfugient dans les acropoles et les châteaux forts, attendant du secours, et laissant aux Grecs les villes mêmes, Sparte, Mistra, Patras, Argos, Nauplie, Corinthe, Mégares, Athènes, Thèbes, Tinos, Andros, Samos, Hydra.

*
* *

Après cet éblouissant prologue, le drame va se prolonger, sanglant et glorieux, pendant plus de sept années. Ce grand drame, vous pensez bien que je ne vais pas vous le raconter ici. A peine trente minutes pour résumer les événements d'une guerre de quatre-vingts mois. Ce ne serait qu'une suite de dates et une table de noms. De la Guerre de l'Indépendance, je veux seulement rappeler quelques beaux faits d'armes, quelques actes d'audace ou d'intrépidité, propres à justifier le titre de cette causerie : *la Grèce héroïque*.

Ils sont innombrables, ces faits d'armes et ces vaillantes actions. La difficulté est d'y faire un choix. J'en citerai quelques-uns au hasard de ma mémoire.

Surpris avec dix hommes au défilé des Thermopyles, où marche l'avant-garde d'Omer Vrione, le pallikare Diakos se dévoue à la mort ainsi que ses compagnons. Il refuse un cheval que lui offre son fils adoptif, et commence de tirailler contre les Turcs. Il les arrête pendant une heure; ses compagnons tombent l'un après l'autre. Lui-même, grièvement blessé, incapable de se défendre, est terrassé, garrotté, conduit à Zitouni. Les Grecs n'étant pas considérés comme belligérants, les Turcs traitaient les prisonniers en rebelles pris les armes à la main. A cette loi si rigoureuse, le Code militaire de l'Islam mettait toutefois cette atténuation que le prisonnier pouvait, en se faisant musulman, sauver sa vie, sa liberté et ses biens. Diakos est conduit sur le lieu de l'exécution, il voit les apprêts de son supplice, le pal. Le pacha lui offre sa grâce au prix de l'apostasie. Il répond : « Tuez-moi! ma mort importe peu à la Grèce, car la Grèce a beaucoup de Diakos. »

Le 18 juin 1825, il y avait fête en rade de Chio, à bord du vaisseau amiral de Kara Ali. Baleste, officier français, qui combattait dans les rangs grecs, avait été tué en Crète, et l'on avait rapporté sa tête au Capitan Pacha. Tous les états-majors de la flotte étaient venus complimenter Kara Ali, Baleste étant très redouté. Le Capitan Pacha retint les principaux officiers à son bord et leur offrit un banquet. On se réjouissait, car on était victorieux, et on pouvait sans crainte passer une nuit de ramazan sur ce vaisseau monté par 2.200 hommes, armé de 80 canons et entouré de plus de 50 bâtiments de guerre.

Or, ce jour-là même, deux tout petits bateaux grecs avaient quitté Psara. L'un portait 20 marins, l'autre 14. Ces 34 hommes voulaient venger Chio. C'étaient des brulotiers, commandés par Constantin Canaris. Ils arrivent la nuit tombée à l'entrée de la passe, trompent les vigies des deux frégates turques qui la gardent, louvoient au milieu des bâtiments à l'ancre et s'approchent du vaisseau amiral. Rapide comme la flèche, le brûlot de Canaris fond sur le navire. Canaris s'accroche à la proue, atteint le beaupré où il se cramponne, jette les grappins dans les bossoirs. Cela fait, il redescend dans son brûlot, l'allume et saute dans sa barque dont il coupe l'amarre d'un coup de sabre. Son lieutenant, Georges Pépinos, qui a fait la même manœuvre avec le même succès contre la frégate du Riala-Bey, rejoint Canaris. Tous deux passent dans leurs barques sous le feu des Turcs en les saluant d'un cri triomphant : « Victoire à la Croix! » Ces intrépides marins dédaignent de se dérober à la vue de l'ennemi : leur œuvre est accomplie et ils ont un baril de poudre dans chaque barque pour se faire sauter si on leur coupe la retraite.

Mais les Turcs pensent surtout à l'incendie qui menace de s'étendre à tous les navires. Le vaisseau amiral s'est embrasé en un instant. Le vent, qui se lève soudain, active l'ardeur des flammes qui gagnent le pont, les haubans, les hunes. Partout le bois pétille; le navire devient fournaise. Sous l'action de la chaleur, les canons partent d'eux-mêmes, jetant dans la flotte l'épouvante et la mort. La flamme s'avance vers la soute aux poudres . Le Capitan Pacha descend dans une yole. Un mât embrasé tombe, engloutit l'esquif, brise les reins de Kara-Ali. Des matelots le transportent à la nage jusque sur la grève, où il expire dans d'atroces souffrances après avoir vu sauter son vaisseau amiral et brûler plusieurs de ses frégates.

Dix fois, vingt fois, durant les huit années de la guerre, Canaris renouvelle ce terrible exploit dans l'ombre de la nuit ou dans l'éclat du soleil. Le 16 mars 1824, avec un seul brûlot, et en plein jour, il aborda une frégate dans le détroit de Samos, et l'incendia. L'épouvante fut telle dans la flotte ennemie que l'animal renonça à forcer la passe avec ses vingt-sept vaisseaux.

Plus tard, le colonel français Voutier ayant prié Canaris de lui conter ses rencontres avec les Turcs, celui-ci répondit : « Je ne m'en souviens plus. La dernière fois, nous étions quinze hom-

mes à bord qui en ont fait tout autant que moi. Faites-les venir, ils vous diront comment ça s'est passé. » A un capitaine anglais qui lui demandait son secret pour préparer les brûlots de façon à en obtenir de si terribles résultats, Canaris dit en mettant la main sur son cœur : « Notre secret pour réussir est là. »

Sublime parole, messieurs, et qui sera éternellement vraie. On aura beau centupler les effets du canon et de la mousqueterie, transformer les champs de bataille en forteresses passagères, inventer de nouvelles tactiques, c'est toujours dans le cœur des combattants que sera le secret de la victoire.

Un mot encore de Canaris. Il disait qu'il n'avait aucun mérite à être brave, car les « balles ne prenaient pas sur lui ».

Les Grecs étaient inforçables derrière des rochers ou des murailles; excellaient aux surprises, aux coups de main, aux assauts soudains. Mais parfois, — pas toujours, — ils savaient vaincre en bataille rangée. Le 24 mai 1821, quatre mille Maïnotes et Messéniens, sous Kolokotroni et Mavromichalis, résistent tout le jour, sur la ligne Valtetzi-Vervena, à l'armée de Moustapha-Bey, forte de 12.000 Turcs et Albanais avec 1.500 chevaux et une bonne artillerie. Le lendemain, les Grecs prirent l'offensive contre l'ennemi épuisé par ses attaques de la veille et le rejetèrent en désarroi vers Tripolitza.

Après la bataille de Peta où toute l'armée de la Grèce occidentale avait été dispersée, Mavrocordato avec trente-cinq hommes et Marco Botzaris avec trente-sept gagnent Missolonghi. Cette petite ville n'a pour toute défense du côté de la terre qu'un rempart en ruines et un fossé à moitié comblé par des décombres. La mer est encore libre, et dans le port les barques sont nombreuses. Mavrocordato s'entête à ne point s'embarquer : « Je veux mourir ici, dit-il. » « Moi aussi », dit Botzaris. Cette mâle résolution détermine les habitants. Ils font partir les femmes, les enfants, les vieillards, et restent 350 hommes vigoureux. L'armée d'Omer Vrione approche : 11.000 hommes avec une forte artillerie. Les Turcs investissent la ville et commencent à la bombarder. Leurs boulets et leurs bombes n'intimident point les défenseurs qui ont fait le sacrifice de leur vie et de leurs biens. Omer Vrione ouvre alors des négociations. Mavrocordato feint d'y entendre. Afin de gagner du temps, il amuse l'ennemi par des promesses de capituler. On profite de ce répit pour consolider le rempart et pour fortifier les maisons qui s'élèvent derrière l'enceinte. Six semaines se passent. Omer Vrione continuait sans se lasser de négocier chaque jour et de bombarder chaque nuit. Alors arrive par mer un renfort de 700 Péloponésiens sous les ordres de Pétro-Bey, d'Andréas Zaimis et de Kanélos Delyanni : ce sont des hommes d'élite qui se sont aguerris dans la longue et meurtrière défense de l'Acropole d'Argos. D'autres renforts encore portent la garnison de Missolonghi à 2.500 hommes. Mustapha envoie une dernière sommation. Mavrocordato, cette fois, ne craint plus de démasquer ses intentions. Il répond par écrit : « Si vous voulez notre place, venez la prendre. » Les assiégeants ont perdu trop de temps; ils sont affaiblis par les privations, décimés par les maladies. Mustapha se détermine trop tard à donner l'assaut. Ses soldats y marchent bravement, mais maintenant les Grecs sont en nombre, invincibles derrière leurs murs de terre et leurs masures crénelées. L'ennemi laisse huit cents cadavres sur le terrain, et la semaine d'après, à la nouvelle de l'approche de Mavromichalis et d'Odysseus, il lève précipitamment le siège, abandonnant une grande partie de ses bagages et de son artillerie.

La nuit du 19 août 1823, Botzaris avec 400 Souliotes pénètre jusqu'au milieu du camp de Carpenitzi et y jette l'épouvante. Aux appels de son cor, aussi familier aux Hellènes que l'était le son de l'oliphant de Roland aux Francs de l'empereur Charlemagne, trois colonnes assaillent le camp sur trois points différents. C'est une mêlée furieuse. Botzaris, atteint à la cuisse d'un coup de baïonnette, continue de sabrer. Une balle le renverse, mortellement blessé; ses pallikares se pressent autour de lui en pleurant : « Mes frères, dit-il, je recommande ma femme et mes enfants à vous et à la nation. Soyez unis, fidèles à la patrie, humbles devant Dieu... Marchez sans peur à l'ennemi, et achevez l'œuvre que j'ai commencée... Pour moi, je meurs content, car j'ai payé ma dette à mon pays. »

Après la prise de Psara, en juillet 1824, deux cents Magnésiens enfermés dans la citadelle résistent huit jours à tous les assauts. Mais ils n'ont ni vivres ni eau. Ils se déterminent à mourir et se préparent les plus belles funérailles. A un nouvel assaut, quand les colonnes turques se pressent sous les murailles et commencent de dresser les échelles, ils jettent des torches dans les deux poudrières. La forteresse saute et les ensevelit sous ses décombres avec plus d'un millier d'ennemis.

Depuis le siège de Missolonghi, soutenu si glorieusement par les Grecs en 1822, les fortifications de la petite ville avaient été réparées et étendues. On avait construit quelques bastions et une tenaille; le fossé de l'enceinte avait été creusé plus profondément et pourvu d'un glacis et d'un chemin couvert. L'artillerie comprenait une soixantaine de pièces, canons de fer, mortiers et obusiers. Grâce à ces moyens de défense et surtout à l'intrépidité des défenseurs, une garnison de 3.000 hommes et un millier de Missolonghites résistèrent sept mois, d'avril à octobre 1825, à l'armée de Réchid Pacha. Ils résistèrent même si bien que les Turcs, sans précisément lever le siège, se rembuchèrent dans leur camp retranché et y restèrent trois mois sans tenter aucune attaque.

L'hiver suivant, Ibrahim Pacha avec l'armée égyptienne rejoignit l'armée de Réchid, tandis que la flotte ottomane venait mouiller devant Missolonghi. Cette fois, la ville était investie par terre et par mer. Les défenseurs, réduits à 2.500, se trouvèrent dans la proportion de 2 contre 20. Ils n'en résistèrent pas moins avec succès, opposant le feu au feu, repoussant tous les assauts, et détruisant, en d'audacieuses sorties, les travaux d'approche. Mais dès le 15 février, on dut rationner le pain à 180 grammes pour chacun, et le 1er mars, il ne restait plus de farine. Pendant six semaines, on se nourrit avec quelques réserves de riz, des chiens, des rats, des poulpes de mer, des algues marines. Le froid s'ajoutait à la famine, car le bois manquait totalement; enfin, la dysenterie sévissait avec violence. Ibrahim Pacha offrit une capitulation à ces conditions : Les habitants resteraient dans la ville où leurs personnes et leurs biens seraient garantis; les soldats sortiraient librement, mais après avoir déposé leurs armes. Kitzos Tzavellas répondit au parlementaire qu'on ne pouvait demander à des Grecs « de livrer des sabres, teints de sang ennemi ».

Pour éviter la mort par la faim, les assiégés se déterminèrent à sortir en masse et à gagner la montagne après avoir percé les lignes turques. Cette sortie eut lieu dans la nuit du 22 au 23 avril. On s'était fractionné en trois colonnes commandées par le vieux Notis Botzaris, par Kitzos Tzavellas et par Makris. Dans chaque colonne, les soldats marchaient les premiers; puis les femmes, les enfants, les vieillards capables de suivre; enfin un détachement d'hommes en armes. Les malades, les infirmes, les blessés se réfugièrent dans un vieux moulin à vent où était le dépôt des poudres. — Ils s'y firent sauter trois jours plus tard.

L'ennemi était aux aguets. A peine les Grecs débouchèrent des poternes qu'ils furent assaillis. Ils se frayèrent cependant un sanglant passage, mais en laissant la moitié des leurs sur le champ de bataille. Poursuivies par des Albanais jusqu'aux premiers contreforts du mont Zygos, des femmes, pour échapper aux outrages, se précipitèrent sur des rochers, renouvelant l'acte d'un sublime farouche des femmes Souliotes en l'année 1803. — Ce drame est bien connu, mais je le redirai encore. Soixante femmes de Souli se trouvaient au sommet d'un éperon sans autre issue qu'un étroit sentier où elles voyaient monter à leur poursuite les soldats d'Ali-Pacha. Elles firent une prière, lancèrent leurs enfants dans le gouffre, puis, se prenant toutes par la main, elles entonnèrent un chant de mort et commencèrent une sorte de farandole funèbre, dont chaque mouvement les rapprochait du versant à pic. Quand la femme qui menait le branle arriva au bord de l'abîme, elle s'y précipita, et chacune de ses compagnes s'y laissa tomber à son tour sans lâcher la main de celle qui la précédait.

L'intervention armée de l'Europe, la bataille de Navarin, le débarquement en Morée du corps du général Maison et surtout le passage des Balkans par les Russes de Diebitsch, mirent fin à la guerre. Mais il n'est pas juste de dire que, dès 1827, la Grèce était terrassée et dans l'impossibilité de faire désormais résistance. A cette époque, les Turcs et les Grecs étaient également épuisés. On peut croire que la Turquie, plus puissante, plus riche, mieux organisée militairement et ayant elle aussi des soldats vaillants et redoutables, eût fini par avoir la victoire, mais il lui aurait fallu encore beaucoup d'efforts et beaucoup d'années.

Malgré l'action décisive de la France, de l'Angleterre et de la Russie en faveur de la Grèce, les Grecs ont tout l'honneur de leur liberté conquise. C'est par leurs audacieux faits d'armes, leurs actions héroïques, leur longue résistance, qu'ils provoquèrent l'admiration et les ardentes sympathies de l'Europe et qu'ils finirent par imposer l'intervention des gouvernements, d'abord nettement hostiles à leur cause. La force des Grecs fut de s'animer par les défaites comme par les victoires, de combattre sans cesse, et, malgré tant de revers et de désastres, de ne jamais désespérer. « Dieu, disait Kolokotroni, a donné sa signature à la liberté grecque; il ne la reprendra pas. » Tous les chefs de l'insurrection pensaient et agissaient comme Kolokotroni. Ils voulurent toujours tirer ce dernier coup de canon qui, selon le mot du bailli de Suffren, « peut tuer l'ennemi ».

Le dernier coup de canon tiré des remparts croulants de Missolonghi ne tua pas l'ennemi, mais il fit tant de bruit, il eut un écho si retentissant et si prolongé, qu'il amena des flottes et des armées au secours des Hellènes.

Ainsi la téméraire prise d'armes des Grecs, leur indomptable fermeté et leurs efforts héroïques pendant sept années de guerre eurent le grand résultat qu'ils avaient espéré, l'indépendance de la Grèce.

Les lettres, les sciences, les arts, font l'éclat et la gloire des peuples. Ce sont les vertus guerrières qui font les peuples. Le mérite militaire n'est peut-être pas le plus louable, mais il est sans contredit le plus efficace. Que du cap Ténare au Mont Olympe, tant de sang n'eût pas été répandu, le monde n'en serait pas moins éclairé par le rayonnement des lettres antiques, et nous n'en lirions pas moins avec admiration Homère, Sophocle et Platon. Mais sans les fusils des rudes montagnards du Magne et de l'Acarnanie, qui pour la plupart ne savaient pas lire, il n'y aurait pas aujourd'hui de nation grecque.

(*Applaudissements prolongés.*)

M. Homolle remercie l'orateur de sa brillante conférence et ajoute que, quand on parle de l'héroïsme des Hellènes, il ne faut pas seulement songer au passé. Nous n'avons, dit-il, qu'à tourner nos regards vers la Macédoine où le vaillant Mélas et d'autres chefs viennent de prouver que la semence des exemples de bravoure et de patriotisme des héros de l'indépendance n'est pas perdue pour l'hellénisme contemporain.

LE
Mémorandum du Balkan Committee

Le principe des nationalités

On peut trouver plus loin, dans la lettre de notre correspondant de Sofia, les commentaires qui, dans la presse bulgare, ont accueilli le récent appel adressé par le Balkan Committee de Londres aux gouvernements des petits Etats balkaniques en vue d'ouvrir un débat loyal sur la question, qui puisse mettre fin à l'antagonisme actuel entre les nationalités, par la reconnaissance à chacune d'elles respectivement de zones d'influence. Les journaux de Sofia sont

unanimes à repousser semblable solution. Ils y voient une iniquité et un danger pour la Bulgarie ; il en est même qui la jugent offensante pour sa dignité. Et les plus modérés d'entre eux reprochent amèrement au Bankan Committee de trahir les intérêts du bulgarisme. D'autres journaux, plus violents, critiquent son appel en un langage dépourvu d'aménité et frisant l'ingratitude.

Le Balkan Committee est, on le sait, cette association anglaise qui a pour programme de défendre les intérêts des petites nationalités balkaniques. Composée de personnalités marquantes du monde politique et parlementaire anglais, cette association n'a pas cessé de suivre de près les événements d'Orient et leurs diverses phases d'évolution et d'intervenir auprès du gouvernement britannique chaque fois qu'elle l'a jugé utile et opportun. En dépit de son programme large et libéral, le Balkan Committee, sous l'influence de circonstances et de combinaisons sur lesquelles nous nous abstiendrons d'insister, a jusqu'ici témoigné d'une partialité manifeste en faveur des Bulgares et d'un parti pris non moins évident à l'égard des droits de l'hellénisme en Turquie d'Europe. Et l'on s'explique que nos adversaires aient toujours regardé ce comité anglais comme le meilleur, le plus précieux avocat de leur cause en Angleterre et même sur le continent. L'activité que cette association militante a déployée en faveur des Bulgares s'est développée avec une persévérance, une ténacité qui ne se sont jamais démenties. Avec cette constance dans l'amitié dont les Anglais sont capables, les membres du Comité londonien ont si bien servi la cause de leurs protégés que leur campagne avait fini par entraîner en faveur de ces derniers l'opinion publique, la presse, le monde politique du Royaume-Uni tout entier. Epousant les intérêts bulgares jusqu'à s'aveugler sur les droits les moins contestables des Hellènes, le Balkan Committee, naguère encore, il y a à peine trois mois, dans une lettre à Sir Edouard Grey, se faisait l'écho de l'infâme et stupide calomnie répandue par les gens de Sofia et représentant les Grecs macédoniens comme s'étant faits les défenseurs du régime hamidien.

Aujourd'hui le Balkan Committee revient à une appréciation plus saine de l'état de choses en Turquie d'Europe. L'insuffisance du facteur bulgare pour la délivrance de la Macédoine est surabondamment démontrée par les faits. L'impossibilité de résoudre le problème sans la participation des autres ayants droit est également évidente. Enfin la conception, prodigieusement monstrueuse, d'une Macédoine autonome, est abandonnée par ceux-là mêmes, les Bulgares exceptés, qui avaient le plus ardemment plaidé pour en faire triompher la réalisation. La nécessité de faire le départ entre les droits des divers éléments s'impose à tous les esprits.

C'est pourquoi nous avons souscrit avec empressement à la proposition du Balkan Committee — qui d'ailleurs cadre avec le programme que nous défendons ici depuis longtemps — comme nous avons applaudi à des propositions analogues faites antérieurement et émanant de compétences hautement qualifiées. Le but et l'esprit du mémorandum anglais sont excellents puisqu'ils tendent à garantir les droits de chacun et de tous et à mettre un terme à la lutte qui ensanglante la Macédoine. Il y a pourtant dans ce document un passage qui, nous tenons à le dire, ne nous inspire qu'une médiocre confiance dans les sentiments d'impartialité que présuppose le rôle d'arbitre amical que le Balkan Committee voudrait assumer : c'est celui où il est dit que, du fait de son attitude au Congrès de Berlin, l'Angleterre doit se considérer comme responsable de l'état de choses actuel en Macédoine. Or, ce que la diplomatie britannique fit à Berlin, ce fut de retrancher la Macédoine et la Thrace de cette Grande-Bulgarie qu'avait créée la Russie et San Stefano. Aux efforts des plénipotentiaires russes pour consacrer le plan balkanique du panslavisme, on sait en quels termes lord Salisbury répondait dans la séance du 17 juin 1878 : « Au moment, di-« sait-il notamment, où le sort de ces pays « va être décidé, les Grecs redoutent, et « avec raison, la subjugation de leur Eglise, « la suppression de leur langue, l'absorp-« tion et la disparition progressives de leur « race, si leurs rivaux se trouvent dans une « situation prépondérante... »

L'homme d'Etat anglais a très exactement prévu ce qui un quart de siècle plus tard devait arriver en Roumélie Orientale ; à vingt-huit ans de distance, les arguments qu'il faisait valoir au Congrès de Berlin conservent toute leur force ; ils empruntent aussi un surcroît de vérité aux attentats antihelléniques de l'été dernier.

Si la Macédoine et la Thrace étaient restées acquises à la Bulgarie, il s'y serait passé ce qui s'est passé dans l'autonome Roumélie Orientale usurpée en 1885 par la Principauté : leur population hellène eût été peu à peu exterminée et ces régions eussent fini par être un jour complètement slavisées.

C'est donc une œuvre d'élémentaire justice que l'Angleterre a accomplie en 1878, La regretter, comme le fait en passant dans son mémorandum le Balkan Committee c'est méconnaître les droits d'une immense population grecque. Et ce regret est d'autant plus surprenant que l'appel du comité de Londres s'adresse aussi aux Hellènes. Il n'y a pas là de quoi apaiser de légitimes défiances ni dissiper les soupçons auxquels l'attitude de cette association avait donné lieu, de chercher à sacrifier nos intérêts à ceux des Bulgares. Cette réserve faite, et pour nous en tenir aux termes du mémorandum, nous ne pouvons que féliciter ses promoteurs de l'initiative qu'ils ont prise. Et nous souhaitons vivement que le vœu qu'ils émettent réunisse les suffrages de tous les intéressés. Il est pourtant à craindre que Sofia ne persiste dans une erreur fatale et dans une injustifiable intransigeance. Mais, il n'est pas dit qu'il ne dépendra que des Bulgares de prolonger l'intolérable situation qu'ils ont crée en Macédoine. Et le jour n'est peut-être pas lointain où l'Europe aura enfin compris qu'il est temps d'en finir et que pour trancher une fois pour toutes cette terrible question macédonienne il faudra s'appuyer sur le principe des nationalités, basé lui-même sur la libre consultation des populations intéressées.

Le Poète Denys Solomos

II [1]

Ecoutez ceci encore. Il entreprend un long poème sur Missolonghi : *Les hommes libres assiégés*. Ce n'est pas un poème purement patriotique : c'est un poème de psychologie, de pensée, de réflexion. Mille obstacles viennent mettre à l'épreuve le courage des captifs, mille tentations en eux s'insinuent, font le siège des âmes. Mais voici le péril le plus grand : la chanson du printemps éclate tout à coup, le printemps exalte dans les cœurs l'amour de la vie, risque d'amollir la résistance et le devoir. Et vous voyez que cette chanson est d'un sens plus large encore que le célèbre chant de la « Walkyrie », chez Wagner.

A propos de ce poème, le poète, avec simplicité, notait sur un papier ceci : « Fais en sorte que dans ton petit cercle tu découvres les intérêts les plus essentiels de l'hellénisme, les intérêts moraux même de l'humanité, si tu peux ; de la sorte, ton sujet a quelques attaches avec le système universel. Voir Prométhée et, en général, les drames d'Eschyle. »

Vous saisissez maintenant comment Solomos s'inspirait des modèles inimitables. Oh ! la Grèce ancienne ! Je voudrais vous en parler longtemps. Je voudrais l'aimer longtemps avec vous. Chaque peuple arrive sur la planète avec son invention. L'homme invente tour à tour la pierre, le fer et l'or. Eux, ils ont trouvé, ils ont créé, non pas la poésie — tous les peuples sont poètes — non pas la pensée — l'homme pense partout — ils ont créé la valeur, la souveraine affirmation de la pensée et de la poésie — et c'est peut-être là ce qu'un grand esprit a pris pour l'invention de la gloire, qu'il leur attribue. La gloire est venue par surcroît, dans cette valeur générale de la pensée. Valeur définitive, car ils ont tout inventé pour toujours. Dante est dans Eschyle et la méthode de Claude Bernard déjà dans Hippocrate, avec des coïncidences saisissantes (2). Il n'existe assurément pas de plus grandes jouissances intellectuelles que celles qui coulent en nous d'un passage bien compris des anciens, à *flots continus* et longs. Les jouissances sentimentales y abondent plus souvent qu'on ne croit. Mais elles sont toutes rudes à conquérir. Il y faut beaucoup d'étude. Nous ne savons pas encore tous les passages d'Aristophane où il faut rire, et, malgré le succès actuel de l'Electre, on ne connaît pas tous les passages de Sophocle où il faut être ému, ni à quelle profondeur on doit l'être.

Eh bien ! je suis encore plus attendri par le poète de Zante, quand il écoute avec pitié l'humble mendiant grec. Je suis encore plus ému par le poète de Corfou, quand il veut, par ses propres forces, ne point déméríter des aïeux. Adorons la Grèce ancienne à genoux ; ne la profanons point par des imitations impossibles, et aimons, car elle en est digne, la Grèce moderne pour elle-même.

Denys Solomos ne partageait pas l'opinion du scholiaste de Denys de Thrace, lequel, magnifi-

(1) Voir l'*Hellénisme* 15 avril.

(2) J'espère pouvoir à une autre occasion indiquer de façon plus précise ces rapprochements.

quement, en pleine époque chrétienne, divisait en deux catégories les langues de la terre habitée : le grec, d'abord, puis les langues barbares (1). L'italien était devenu pour notre poète une langue maternelle. Nous savons même qu'il pensait en italien. Les notes qu'il prenait pour bâtir le plan de ses poésies, les détails de la construction, les idées qui lui venaient, tout cela est en italien dans ses manuscrits. Puis, quand il écrivait ses vers, il devenait Grec des pieds à la tête. La chimie de ce cerveau me fait rêver. Quelque disproportionné que soit le rapprochement, moi-même, dans ma vie toute parisienne, non, je dis mal — je suis très peu parisien, à la façon dont on entend ce mot — dans notre vie toute française, il est un moment, il est une heure ou deux dans la journée, parfois plus longtemps, l'été, dans la campagne bretonne, il est des heures où, quand je me mets à table pour écrire, la langue maternelle me prend tout entier ; j'entends avec précision, à des milliers de lieues de distance, les propos qui s'échangent dans les rues et dans les maisons. Le son en arrive net et clair à mon oreille, le parler natal me chante intérieurement sa règle et son harmonie — et c'est ainsi que j'écris, comme l'on parle.

Beaucoup rêvent, peu réalisent. Nous n'avons hélas ! que des fragments de la seconde manière de Solomos. Nous n'avons pas les poèmes complets. Pourquoi cela ? Nous touchons ici au mystère tragique de ses dernières années.

On m'a raconté à Zante que le poète avait coutume de lire ses vers à ses amis. Il trouvait chez eux peu d'écho. Un soir, il les convia pour leur lire des vers italiens de sa façon, disait-il, car il en faisait lui-même d'excellents. Il les leur lit. Silence glacial, mines confuses.

— « Qu'en pensez-vous ? » insista-t-il.

On lui répondit par des murmures indistincts.

— « Je le regrette, dit Solomos avec malice. Je viens de vous lire un des plus beaux sonnets de Pétrarque ! »

Ceci n'est qu'une anecdote. La vérité fut plus sombre.

Dans les cercles littéraires italiens de l'époque, auprès de gens qui s'appelaient Monti, Manzoni, Ugo Foscolo, Tommaseo, Solomos était prisé à un très haut prix. On parlait couramment de son génie. Tommaseo prononçait le nom de Dante, à son propos. On le traduisait en France. A Corfou même, un cercle de jeunes enthousiastes l'adorait. Le doux poète Jules Typaldo avait un culte profond pour son maître. Il faut ajouter qu'avec un esprit critique comme celui dont lui-même était doué, Solomos ne pouvait ignorer sa juste valeur ni l'importance de l'œuvre entreprise par lui pour la Grèce. Il arrive un moment où, pour certains esprits, le mot d'orgueil n'a pas plus de sens que celui de modestie. Solomos ne pouvait pas non plus s'empêcher de comparer les témoignages étrangers avec l'opinion qu'on professait généralement pour lui dans son pays même. C'est vraiment miracle que l'artiste puisse continuer de créer, dans le tête-à-tête en quelque sorte avec lui-même, sans jamais prendre contact avec la société indifférente ou hostile. On peut dire que le grand public l'ignorait. Il faut assurément aussi tenir compte des temps primitifs où il évoluait. Le royaume se constituait. Il ne pouvait se douter, certainement, de ce que Solomos lui-même avait fait pour la résurrection intellectuelle de la Grèce. Le roi Othon, qui était pourtant un prince éclairé, le trône nouveau, qui devait pourtant aux lettres son existence, n'avaient pas l'air de soupçonner qu'en Grèce il y eût des hommes de lettres.

Solomos dut éprouver des froissements plus profonds, des froissements indicibles et mortels. Son intelligence, extrêmement avertie, dut sentir bien des fois devant les crânes compatriotes l'impossibilité d'y pénétrer. Il eût fallu reprendre pour eux *ab ovo* la démonstration des choses les plus élémentaires en fait de langue et en fait d'art. Nous autres professeurs nous connaissons ces déboires : la réponse d'un élève, qui se destine parfois au haut enseignement, nous révèle des abîmes inquiétants, des trous sombres. Toute une éducation à refaire. Quand c'est possible, nous essayons. Quand ce ne l'est pas, nous nous séparons de lui.

Hélas ! c'est ce que fit Solomos, mais d'une façon qui dut lui saigner. Il se retira complètement du milieu corfiote, devint d'une misanthropie inabordable, ne se plaisait plus, dans ses promenades, qu'aux paroles des petits enfants, n'avait pour lui tenir compagnie au travail, que ces fleurs de *gazies* dont il ne pouvait plus se passer. On s'attendait, du moins, après sa mort, à trouver dans ses tiroirs, les poèmes achevés qu'il ne montrait à personne. Il est vrai que jamais poète ne prit moins que lui soin de ses manuscrits. Une légende court toutefois d'après laquelle Solomos, désespérant et dédaigneux, les aurait détruits de ses propres mains. Je ne puis croire qu'il ait songé à punir ainsi sa patrie. Il faut répondre par la bonté même à l'ignorance. Il faut que l'esprit de sacrifice exalte le penseur. Sans doute, il importe de rendre aux poètes, pendant qu'ils vivent, les honneurs les plus grands, puisque ce sont eux qui fondent, en réalité, comme nous l'avons vu au début. Mais la conviction du bien qu'ils font, la certitude des moissons futures doit leur suffire. Qu'aurait pensé Solomos, lui qu'un bon vers de Roïdis émouvait, s'il avait pu prévoir la renaissance littéraire d'aujourd'hui, dont j'aimerais un jour, vous entretenir, et saluer en notre contemporain Kosti Palamas un poète plus grand que lui, plus élargisseur et plus achevé ? (1)

Je ne serais point complet sur Solomos, si je n'ajoutais, en terminant, que sa plus grande gloire est d'avoir écrit dans ce qu'on nomme le grec vulgaire, et je manquerais de respect à mon auditoire et à la vérité, si je n'ajoutais un mot sur ce qu'on nomme la question du grec.

Solomos écrivit le grec comme il put, mais enfin il l'écrivit. Il sentait à fond l'idiome national et, à l'exemple de Dante, il savait choisir dans les dialectes, même dans certains patois, les vocables nécessaires. Ainsi se forment les langues communes. Ainsi plus tard, A. Valaority, une autre gloire littéraire de la Grèce, allait recueillir pieusement les mots sapides et lumineux dans son île de Madouri. Le point essentiel à noter pour Solomos est qu'il identifiait étroitement la délivrance nationale de la Grèce avec sa délivrance de la scolastique. Il détestait les pédants autant que les Turcs. Le même homme, qui, en 1824, montait sur les collines de Zante, pour crier de loin aux assiégés : « Tiens, bon, malheureux Missolonghi, tiens bon », Βάστα, καημένο, Μεσολόγγι, βάστα, sentait que cette langue seule pouvait servir d'expression au cœur et à la pensée (2). Ce fut dans ce sens qu'il écrivit, en prose, car, il eut ce mérite suprême d'écrire aussi en prose son beau dialogue entre le Poète et le Magister.

Pour ce qui touche la question du grec, je serai bref. Vous savez qu'en Grèce il y a deux langues, celle qui repose sur une tradition écrite et celle qui repose sur le développement normal de toute langue parlée. Celle-ci, historiquement, scientifiquement, mérite seule le titre de grec moderne, puisque l'autre avoue elle-même son imitation de l'ancien. Mais un peuple n'a jamais le droit de se désintéresser des autres peuples. La question est donc de la plus haute importance. La Grèce d'aujourd'hui est un des pays, intellectuellement, poétiquement, les plus riches, les plus originaux, les mieux doués. Il s'agit de savoir — et cela en vaut la peine assurément — par quels nouveaux trésors elle accroîtra les trésors acquis de l'humanité. Or la Grèce moderne ne peut nous dire son âme que dans un grec moderne et c'est à lui former cet instrument que l'on travaille aujourd'hui vaillamment.

Le débat a été mal posé dès le début, comme l'a dit un critique russe, excellemment informé, on a tenté je ne sais quelle *Restauration* de la Grèce ancienne, au lieu de travailler à la *Renaissance* d'un monde nouveau (1). Cependant, il importe aujourd'hui d'aviser. Nous sommes en présence de nécessités inéluctables. Il faut à un pays une langue que tout le monde dans ce pays puisse apprendre à parler, à lire et à écrire. Pour que cela soit possible, il faut une grammaire ; en d'autres termes, il faut une unité. Toute la question tient dans ces deux simples phrases. Ne nous laissons pas influencer par Denys de Thrace. Je connais la question depuis vingt-cinq ans que je l'étudie : la langue savante ne peut pas remplir les postulats indispensables. Les anciens philhellènes, quelques voyageurs du XVIe siècle, certains philologues du bon vieux temps, blâmés aujourd'hui par des savants mieux informés, ont contribué au mépris de la vraie langue moderne, qu'ils ont qualifiée de *vulgaire* et même de *barbare!* Une langue où Solomos cristallisa son âme est une des plus nobles langues du monde. Quant à certains détails grammaticaux, constitutifs de toute langue littéraire, il ne faut pas trop s'y arrêter, même quand ils surprennent au premier abord. Le beau mot de sollicitude choquait au temps de Molière. Il convient de voir les choses de plus haut, dans plus de lumière.

Aussi vais-je terminer par une petite histoire qui vous reposera de ces dissertations grammaticales. Laissez-moi remonter à la littérature des premiers siècles du christianisme, particulièrement à un des monuments de cette littérature apocryphe, qui exaltait la foi des premiers chrétiens, et qui devait charmer leurs veillées.

On raconte dans les Acta Thomae (2), que le saint apôtre, sur l'ordre exprès de Jésus, s'en était allé chez un roi d'Orient.

— « Que sais-tu faire ? » lui demanda le prince.

— « Je suis maçon, et je sais bâtir des palais », lui répondit-il.

— « Cela se trouve à propos. Tu vas m'en construire un. »

L'apôtre accepte, et le voici parcourant les villes et les campagnes, semant la bonne parole, répandant la doctrine et le courage parmi les abandonnés.

Au bout d'un temps assez long, le prince le fait venir et réclame son palais.

— « Ton palais, répliqua l'apôtre avec grandeur, je te l'ai construit. Mais pour le voir, il faut d'abord que tu sois mort. »

Vous devinez ce que fit le prince à ces mots : il jeta l'apôtre en prison.

Mon Dieu ! A des époques beaucoup plus ré-

---

(1) *Sch. in Dion. Thr.* dans les *Gramm. gr.*, t. III Hilgard, 1901, p. 446, l. 32)

(1) Selon une autre version un parent, un cousin, par suite de querelles de famille, se serait emparé de ces papiers dès la mort du poète et les aurait détruits. Enfin, on a aussi émis l'hypothèse que ces poèmes n'avaient jamais été achevés. Il semble toutefois certain qu'il y a eu des papiers et que ceux-ci ont disparu.

(2) Les paroles de Solomos, en grec *savant*, donneraient ceci littéralement traduites: « Ἄνθεξον, ὦ δύστυχες Μεσολόγγιον ἄνθεξον, comme qui dirait: *Obdures, infortunatum Messolongium, obdures.* Les personnes au courant de la question saisiront aussitôt la différence. On s'en rendrait compte à peu, près déjà, si on imaginait pour le français : *tiens bon*, quelque traduction telle que : *Tene bonum* . La langue puriste la plupart du temps, remet en formes anciennes du grec tout moderne. Cela s'est vu, jadis en Italie et en France, pour le latin et le français. Cela passera de même.

(1) M. Lykiardopoulo, dans la *Balance*, février 1906, p. 55 (en russe).

(2) M. Bonnet, *Acta apost. apocr.*, t. II, I, 1903, p. 99 et suivantes.

centes du christianime, nous avons vu quelques réponses analogues, et, en Grèce même, il ne ferait pas bon prêcher l'Evangile dans la traduction de M. Pallis.

Que faut-il, cependant, conclure de ce récit? Que nous ne verrons le triomphe du grec moderne qu'à notre mort? Certes non. Je dirai, tout au contraire, qu'il faut le voir, pour ne point mourir. Cela est urgent. M. Paillarès vous a très discrètement et très sûrement indiqué dans sa conférence sur la Macédoine, que le Macédonien ne se souciait pas d'apprendre Xénophon, qu'il court aux écoles où il peut satisfaire des besoins plus pratiques. La Macédoine risque d'y courir avec lui. Il faut donc aviser au plus vite. Le Phanar, qui a la haute direction sur l'enseignement, aura certainement soin d'y veiller. J'ai eu l'occasion d'admirer tout récemment l'intelligence du Patriarche œcuménique actuel de Constantinople, Joachim III. Il comprendra aisément que la question de langue, en pareilles conjonctures, est une question vitale pour une nation qui veut s'étendre.

Le mot de l'apôtre signifie autre chose. Il signifie qu'il faut surtout songer à l'avenir. Et, afin de nous ramener à un ordre d'idées plus positif, pour se préparer à l'avenir, il faut travailler, ou, plus modestement, il faut lire. Si on lisait, la question du grec n'existerait pas. Nous serions tous d'accord. Je connais un brave homme qui s'est mis tout récemment à discuter avec moi sur la question sempiternelle. Je lui demandai s'il avait lu les livres spéciaux. Il me répondit, naturellement, que non. Puis, il s'informa. Je mis les miens à sa disposition. Il ne vint jamais les prendre. C'est toujours ennuyeux d'avoir à changer d'avis. Beaucoup en ont changé cependant. Les partisans du grec moderne s'appellent légion.

Tout le monde n'est pas de l'avis de l'honorable M. Papamikhalopoulos, député, qui, le 22 février dernier, a dit à la tribune de la Chambre grecque : « Les *vulgaristes* sont des méprisables... Ils nous conseillent de faire sauter le Parthénon à la dynamite... Ce ne sont pas des chrétiens... Leurs œuvres sont des vomissements... elles sont funestes au point de vue national... La langue puriste a été employée deux fois par Dieu lui-même (Applaudissements » (1). Ces expressions savoureuses n'en sont pas moins exagérées : ce sont des *vulgaristes*, comme Solomos qui font quelque honneur à la Grèce moderne.

Il ne faut pas insister sur ces petits défauts, sur ces légers travers. Un Grec qui aurait aujourd'hui soixante-quinze ans serait encore plus âgé d'un an que le royaume hellénique. Il convient toujours de se mettre à ce point de vue pour apprécier l'effort immense fait par la Grèce depuis 1821. Voilà pourquoi on peut et l'on doit songer joyeusement à l'avenir et, pour rester de vrais Grecs, se fier avant tout au culte bien compris de l'Idée.

JEAN PSICHARI.

(1) Dans le *Noumas* — l'excellent organe *vulgariste* — du 25 février 1907. Il n'a rien été répondu de bien remarquable à ces paroles. Ce qui est frappant, ce qui n'arrive pas ailleurs et ce qui montre pour la Grèce l'importance spéciale de la question, c'est que, précisément, elle soit portée, même d'une façon si insuffisante devant la Chambre.

LETTRE DE SOFIA

L'appel du Balkan Committee et l'opinion bulgare

(De notre correspondant particulier)

Sofia, le 12 avril 1907.

Comme je vous le disais, dans ma dernière correspondance, le mémorandum du Balkan Committee a produit ici à la fois une vive déception et une irritation visible. Les Bulgares n'étaient pas sans s'apercevoir que depuis quelque temps déjà l'Europe avait cessé de voir la question macédonienne par les yeux des gens de Sofia, mais ils ne s'attendaient certes pas à ce que le Balkan Committee aille jusqu'à renoncer au principe si ardemment défendu par le bulgarisme, d'une Macédoine autonome. L'appel du Balkan Committee est significatif : il vient à point pour attester le changement survenu dans l'opinion publique anglaise sur la véritable nature de la question macédonienne. On pouvait s'attendre à ce revirement, et pour notre part nous n'avons jamais désespéré à cet égard : tôt ou tard la vérité finit par triompher.

Seulement les Bulgares, vous le savez déjà, n'entendent nullement partager les vues conciliantes de leurs adversaires, lesquelles sont aussi aujourd'hui celles du Balkan Committee et qui devraient être partagées par tous les esprits non prévenus et dûment avertis de l'état de choses en Macédoine. Vous jugerez de l'impression produite par cet appel à Sofia par les quelques extraits d'articles de journaux bulgares que vous trouverez ci-dessous.

Le *Den* (du 16/29 mars 1907) commente le mémorandum dans un article de fond ; il reconnaît que cet appel s'inspire du désir « sincère du Comité Balcanique d'aider « la population macédonienne et les Etats « balcaniques. »

Mais il déclare par contre « catégoriquement » qu' « *il est immoral et criminel de consentir à s'entendre sur le terrain proposé* » celui de reconnaître la part de chaque compétiteur.

« Les partis intéressés se sont prononcées à ce sujet. En Bulgarie il n'y a pas « deux avis sur cette question : le peuple « bulgare veut l'autonomie de la Macédoine « dont les frontières coïncident avec le « rayon de l'action réformatrice. Les Grecs « et les Serbes demandent le partage. Le « peuple bulgare peut-il adopter une pro« position qui a pour fondement le morcel« lement de sa culture et de sa nationalité « auquel on s'efforce de parvenir « en as« sassinant et en persécutant ses enfants « (*sic*). » Et plus bas il est dit que « non seu« lement le peuple bulgare n'adoptera « jamais une proposition tendant à son « morcellement, mais qu'il y résistera de « toutes ses forces. »

Cet article est reproduit par *Le Courrier de Sofia* (18/31 mars) organe officieux.

Le *Mir* (20/2 avril), commentant lui aussi le mémorandum, dit que les Bulgares n'ont pas voulu « provoquer une brusque solution « de cette question pour faire triompher la « justice et amener une solution sans mor« cellements ultérieurs. » Et il ajoute que « tout Bulgare ou tout homme d'état bul« gare qui aurait hâte de faire des conces« sions sur ce point, agirait en traître « envers sa patrie », car la proposition faite par le Balkan Committee ne touche pas à la question de l'autonomie. Et plus bas : « le « mémorandum du Balkan Commitee vient « souligner les déclarations de Tittoni, celles « du *Temps* et les assertions personnelles « de quelques-uns des membres du Comité « Balcanique. Il n'est pas nécessaire, s'écrie« t-il, de faire le bien à nos dépens » comme on l'a fait naguère « au traité de Berlin » !

Le *Narodin Prava* (24/6 avril) organe du parti libéral, dit que « l'idée du Balkan Com« mittee suggérée dans son mémorandum « du 5/18 mars engageant les États des « Balkans à s'entendre et à régler entre eux « la politique à suivre pour arriver à une so« lution définitive, restera probablement « un rêve irréalisable. »

Le *Dnevnik* (du 20/2 avril) dit que le Balkan Committee tout de suite après sa fondation en 1903, « a développé une activité fiévreuse en faveur des Bulgares ». Après avoir cité quelques passages du memorandum il ajoute : « La proposition du Balkan « Committee est aussi étrange qu'inaccep« table. La haine qui sépare les populations « des Etats balkaniques n'est pas une haine « momentanée, mais une haine de races, « une haine séculaire. Entre Grecs et Bul« gares et entre Roumains et Grecs, la haine « est si profonde que nul accord diploma« tique ne saurait amener une entente fra« ternelle. » Et plus loin : « Le mouvement « macédonien (!) *n'est pas une tentative* « d'expansion bulgare, c'est un mouvement « suscité par les populations macédonien« nes elles-mêmes qui ont tous les moyens « de self-government ! » L'hypocrisie, le mensonge, l'impudence des gens de Sofia n'ont vraiment pas de bornes.

La *Balkanska Tribuna* (19/1) écrit : « Ce « memorandum est dur, surtout pour nous, « car le Balkan Committee est l'unique ins« titution connue qui veille sur les intérêts « de notre cause, et qui ait défendu jusqu'ici « devant le monde les prétentions légitimes « des Macédoniens (*lisez* : les convoitises « bulgares).

« Le voilà à présent engagé dans la voie « d'une solution qui fera crouler notre « idéal. » Et voici un avertissement qui est un aveu dépourvu d'artifice : « Nous saurons « par des démonstrations menaçantes em« pêcher le morcellement de notre patrie. »

La Macédoine ferait donc partie du patrimoine bulgare ! Mais alors que devient la devise : « la Macédoine aux Macédoniens ? » Et l'organe bulgare attaque les comitadjis qui, « plutôt que de servir les principes, évo« luent au milieu des intrigues, des ruses « et des ambitions personnelles » pour le plus grand préjudice de la cause nationale.

Le *Makedono-Odrinski Plegled* (18/31 mars) journal de l'Organisation intérieure, dont je vous ai déjà signalé la campagne contre le projet d'une solution qui ne favoriserait pas exclusivement le bulgarisme, ne se montre pas moins hostile à ce memorandum qu'il qualifie de « *monstrueux* », car, « dit-il il apparaît sous une forme qui ré« vèle totalement le véritable caractère de « ce déjà trop fameux Comité balkanique. » L'ingrat ! mais tout cela s'explique par cette seule phrase : « l'autonomie, pas un « mot pour elle ! » Et parlant de l'action du Comité balkanique il s'écrie : « Ce conseil « venant après tant de déclarations et de « promesses hardies est même *injurieux*. « Injurieux parce qu'il recommande l'en« tente avec des Etats pour lesquels l'idée « de l'autonomie est dénuée de valeur ; in« jurieux encore parce qu'il met sur le « même rang des Etats qui n'ont pas de « droits à faire valoir lors d'une solution de « la question macédonienne. » C'est là une allusion à la Roumanie surtout et à la Serbie envers laquelle la feuille de l'Organisation intérieure se montre particulièrement hostile. Et le journal qui reflète les idées des comitadjis termine par cette constatation attristante : « Donc le Balkan Committee a

« abandonné l'idée de l'autonomie », et plus loin : « A présent, toutes les illusions « s'évanouissent. » Parbleu!

La *Changova Vetcherna Pochta* (17/30 mars) dit que « le peuple bulgare ne se lais- « sera pas tromper par quelques appels du « Balkan Committee ». Au besoin, ajoute-t-il, il imposera sa volonté par la force! Ces rodomontades n'effraient personne. Les Bulgares sont passés maîtres dans l'art de « bluffer ». Mais leur jeu ne prend plus : il ne trompe guère plus que quelques naïfs.

L'officieuse *Vetcherna Pochta* (22/4 avril) conseille aux patriotes bulgares de ne pas se décourager. Plutôt que de s'en prendre aux étrangers, il serait préférable de « travailler ; » on n'a pas plutôt cessé, dit-il, de mener la campagne de presse bulgare en Occident que des bruits alarmants pour l'avenir de la race parviennent à Sofia!...

On voit de tout ce qui précède à quel point d'insolente et sotte intransigeance les Bulgares en sont arrivés. Et voilà qu'il repoussent jusqu'aux conseils de modération et de sagesse de leurs meilleurs amis, de ces membres du Balkan Committee qui sont devant l'opinion anglaise les défenseurs attitrés de la cause bulgare. Ce qui les exaspère, c'est qu'ils ne soient plus considérés comme constituant l'unique nationalité ayant des droits sur la Macédoine. A la rigueur ils admettent le facteur grec, mais pour une si petite, si faible part. Eux seuls, les Bulgares, comptent en Macédoine, à eux seuls doit revenir la succession du Turc!

UN LIVRE AUTRICHIEN

AUTRICHE-HONGRIE ET ITALIE

II (1)

Aussi, Serbes, Grecs et Roumains qui se combattent, du reste, partout en Macédoine se sont en des cas particulièrement dangereux coalisés contre les incursions victorieuses des Bulgares. C'est pourquoi une partie de l'agitation bulgare s'est vue forcée de masquer son but. Il s'en est suivi une division des comités : un des partis, dont les chefs sont Mikailowsky et Zontchef, combat encore pour l'annexion de la Macédoine, pendant que Sarafof, le leader de l'autre comité, jette de la poudre aux yeux du monde, en adoptant comme mot d'ordre l'autonomie. « La Macédoine aux Macédoniens », cela sonne bien et n'engage à rien; cela circule aisément comme une fausse monnaie sans que sa non-valeur intrinsèque apparaisse du premier coup.

Cette devise devrait valoir aux Bulgares les sympathies des autres nationalités et adoucir la résistance que l'Europe oppose aux plans d'expansion bulgares.

Une administration indépendante de la Macédoine sous l'autorité bulgare, autant dire introduire le loup dans la bergerie!

Cette espèce d'autonomie qui, en outre, signifie la guerre au couteau contre toutes les autres races et contre leurs églises, devrait tôt ou tard aboutir à la confiscation de la Macédoine par la Bulgarie. Elle serait une étape et pas un but. C'est dans cette pensée que les Bulgares opposent une résistance acharnée à toute réforme administrative en Macédoine.

Le danger de la réalisation des espérances panbulgares s'est trouvé notablement atténué et en raison de ce que la Russie a jugé bon de s'éloigner effectivement de la Bulgarie et que les comités panslavistes se sont trouvés désorganisés à la suite de l'imbroglio de leur propre Etat. L'effort bulgare « vers Salonique ne s'en trouve sûrement « pas amoindri et leurs essais de provoquer une « révolution deviennent peut-être plus énergiques « Mais il y a d'autres peuples qui veillent à ce « que l'arbre bulgare n'atteigne pas le ciel! Les « aspirations des autres nationalités balkaniques « sont là, comme des barrières de fer : celles des « Grecs au Sud et celles des Serbes et des Alba- « nais dans le vilayet d'Uskub. »

. . . . . .

Les incursions des peuples slaves et leur possession plus ou moins éphémère du pays, y ont donné naissance à un mélange de populations. Il est sorti des divergences et des rivalités qui ont conduit naturellement à des luttes acharnées. A la suite de ces luttes et à l'appui de ses vues, chaque race s'est donné libre carrière à la confection de statistiques fantaisistes et destinées à prouver le bien fondé de ses revendications. « Nous rele- « vons ainsi, entre autres, la statistique établie « par M. Goptchévich dans son ouvrage *La Macé- « doine et la Vieille Serbie*. L'auteur y trouve « moyen de découvrir bien plus d'un million de « Serbes en Macédoine (1,3 millions Serbes or- « thodoxes et 0,3 millions de Serbes musulmans) « auxquels il n'oppose que 50.000 Bulgares. Les « appréciations de source bulgare d'autre part « varient quelque peu. Ainsi, avec la meilleure « volonté du monde, Kyntchef ne peut trouver un « seul Serbe au pays macédonien, mais en re- « vanche il savoure avec délice la joie patrioti- « que d'y rencontrer quelque chose comme « 1.178.000 de ses compatriotes. Le gouverne- « ment bulgare y procède avec un peu moins « de dureté à l'égard des Serbes : ses statisti- « ques officielles accordent généreusement envi- « ron 429.000 Serbes, Grecs et Koutzo-Valaques « contre un million de Bulgares dans les vilayets « de Kossovo (Usküb), de Monastir et de Saloni- « que. C'est là une façon de se moquer des réa- « lités et de considérer l'élément grec comme une « bagatelle. Ce procédé trouve naturellement dans « les statistiques grecques la réfutation qui lui « est due. » Ces différentes statistiques, qui sont les « preuves » sur lesquelles se basent les aspirations réciproques, nous offrent, de la population macédonienne le très varié tableau que voici :

STATISTIQUE DE	VALAQUES	GRECS	SERBES	BULGARES	TURCS	ALBANAIS	JUIFS
GOPTCHÉVICH	—	222.000	1.600.000	50.000	225.000	80.000	?
NICOLAÏDÈS	50.000	650.000	250.000	200.000	620.000		80.000
KYNTCHEF		211.000	—	1.178.000	495.000	115.000	?
GOUVERNEMENT BULGARE	429.000			1.038.000	1.324.000		80.000
GERCIN	80.767	228.702	1.182.036		499.204	28.711	67.840
VERDÈNE (*)	520.000	500.000	800.000		900.000	2.600.000	95.000
SOURCE ITALIENNE	375.000	250.000	50.000	450.000	300.000	300.000	100.000

(*) Verdène y compte aussi les vilayets de Scutari et de Janina, tout en en séparant celui de Salonique.

Nous passons maintenant avec M. Chlumecky à la question koutzo-valaque ou plutôt à la question roumaine, que nous devons faire précéder de quelques lignes explicatives.

La Turquie étant un état théocratique par excellence, ne reconnaît une autre nationalité qu'en tant qu'elle a une religion distincte, un culte spécial. Donc, après la prise de Constantinople en 1453, tous les chrétiens du nouvel Empire étant orthodoxes, et orthodoxie étant pour les Turcs synonyme d'hellénisme, tous les chrétiens de Turquie étaient considérés par les conquérants comme Grecs. Par conséquent, les peuples subjugués par l'Islam tendaient, dès que leur conscience nationale s'éveillait, à obtenir une église autocéphale. C'est ce que firent les Bulgares lorsqu'ils déclarèrent le schisme. Plus tard, les Serbes voulurent suivre leur exemple.

Ils soulevèrent la fameuse question Firmilian et n'eurent de cesse qu'ils n'eussent obtenu du Patriarcat la nomination d'évêques serbes dans les diocèses de la Vieille Serbie. La Roumanie voulant acquérir des droits en Macédoine, a cru bon d'user du même mode de procéder et, avec d'importants sacrifices pécuniaires, elle a réussi à soulever la question koutzo-valaque en se servant surtout des prêtres.

Nous laissons la parole à M. de Chlumecky :

« Les Koutzo-Valaques étaient de longue date « les partisans les plus fervents des Grecs, ayant « perdu jusqu'à la conscience d'une nationalité « à part. En Epire et dans certaines villes de la « Macédoine, ils étaient même considérés comme « le pilier de l'hellénisme.

« On se rappelle que lors de la dispute ecclé- « siastique d'Usküb, qui dura plusieurs années, « les Valaques prirent fait et cause pour les Hel- « lènes et empêchèrent une incursion slave. Ail- « leurs aussi ils ont prouvé à maintes reprises que « les Koutzo-Valaques étaient plus Hellènes que « les Hellènes eux-mêmes, et souvent plus Grecs « que le Patriarcat. Aussi les dons pécuniaires « que les Koutzo-Valaques, enrichis par leur com- « merce et grâce à leur esprit d'entreprise, firent « à l'hellénisme, sont-ils importants. On peut « même prétendre avec certitude, que sans leur « généreux concours la Grèce seule n'aurait jamais « pu suffire à l'entretien de ses nombreuses écoles « et faire en même temps face à la situation diffi- « cile suscitée par l'attitude hostile des adversaires « de l'hellénisme.

« Pourquoi les Koutzo-Valaques n'auraient-ils « pas embrassé la cause de l'hellénisme, d'autant « plus qu'ils étaient Grecs de cœur et qu'ils avaient « largement profité de l'influence civilisatrice hel- « lène? N'étaient-ils pas devenus Grecs eux-mêmes « et les Sina, les Dumba, les Arsakys, etc., con- « tinuaient-ils peut-être à se considérer encore « comme Koutzo-Valaques? Seul le peuple sans « culture parle parfois un dialecte... qui toutefois « était et reste absolument incompréhensible aux « Roumains. Cependant tous ceux qui pouvaient « prétendre à une certaine culture, ne connais-

(1) Voir l'*Hellénisme* du 1er avril.

« saient comme langue courante que le grec.
« M. Bérard raconte qu'en 1889, M. Weigand qui
« faisait une de ses tournées de propagande rou-
« maine, fut arrêté par les Valaques et livré aux
« Turcs : il venait, en effet, de parler, devant
« une assemblée de Valaques, de la « Grande
« Roumanie, de frères latins, d'ennemis grecs,
« de la persécution de la langue valaque et de la
« tyrannie du clergé grec. » (*La Turquie et l'Hel-*
« *lénisme contemporain*).

On ne saurait avoir de meilleure preuve de l'attachement des Koutzo-Valaques à l'hellénisme ; pourtant la Roumanie s'avisa de les attirer à elle :

« On vit alors l'action d'une propagande sourde
« qui tâchait de réveiller le sentiment national
« des Koutzo-Valaques et de détacher de l'helléⁿ
« nisme, ces fervents adeptes de la cause grecque.
« A l'heure qu'il est, personne n'ignore que c'est
« le gouvernement roumain qui a suscité et sou-
« tenu ce mouvement, qui lui coûtait près de deux
« millions par an. On pourrait cependant se de-
« mander quels sont les avantages tangibles que
« le gouvernement roumain espère obtenir de ce
« réveil de la conscience nationale koutzo-valaque.
« Il ne peut pas songer à un accroissement terri-
« torial ; la position géographique de la Macé-
« doine et de l'Epire sera toujours un obstacle in-
« surmontable contre lequel se buteront invaria-
« blement les projets roumains. D'un autre côté,
« les sacrifices matériels sont trop importants pour
« qu'on puisse prétendre que la Roumanie ne pour-
« suit là qu'un but purement civilisateur et huma-
« nitaire. L'auteur croit que le but de cette pro-
« pagande acharnée est surtout d'ordre économi-
que. Les Koutzo-Valaques habitant la Roumanie
« envoient annuellement des sommes considéra-
« bles soit en Macédoine, soit en Grèce.

« Il s'agirait d'empêcher par des moyens très
« radicaux d'ailleurs (tels que l'expulsion de ri-
« ches commerçants, de riches banquiers, etc.)
« que ces fonds ne sortent du pays.

« Qui oserait prétendre que les Koutzo-Valaques
« sont plus heureux depuis que la propagande
« roumaine les a éclairés sur leur origine latine
« et excités par tous les moyens contre leur patrie
« d'adoption ? Bien au contraire, car si les Koutzo-
« Valaques constituent en Macédoine et en Epire
« l'élément le moins arriéré au point de vue de
« l'intelligence et de la culture, c'est bien à l'in-
« fluence grecque qu'ils le doivent. C'est grâce à
« l'hellénisme que plusieurs d'entre eux sont par-
« venus à se créer une position indépendante, voire
« même brillante. Dès lors quoi de plus naturel
« qu'ils prennent fait et cause pour l'hellénisme et
« qu'ils expriment leur conviction que son exten-
« sion sera un bienfait pour leur peuple ? Par là
« ils ne font qu'obéir à un sentiment de reconnais-
« sance bien naturel. »

M. de Chlumecky expose ensuite le rôle que joue l'Italie dans l'imbroglio balkanique et notamment dans la question albanaise. Nous trouvons la raison pour laquelle le gouvernement italien favorise la propagande roumaine, dans le livre de M. Pellegrini, *Verso la Guerra?* Il s'exprime en ces termes : « En Turquie, les Grecs protègent leurs congénères, les Autrichiens les catholiques, les Russes les Slaves. La politique de l'Italie est dès lors tout indiquée. Ne doit-elle pas tendre en effet à s'arroger la protection des Albanais mahométans et des Valaques ? »

Citons, pour conclure, encore le passage suivant par lequel l'auteur autrichien termine son très intéressant ouvrage :

« Dans notre lutte contre la propagande ita-
« lienne, nous pourrions trouver une alliée utile
« dans la Grèce, qui a les mêmes intérêts que nous.
« Nous pourrions l'aider à empêcher la latinisa-
« tion complète de l'Albanie. La prépondérance
« de l'Italie et de la Roumanie en Albanie est
« tout aussi dangereuse pour l'Autriche, que pour
« la civilisation grecque et l'hellénisme. H.

En Bulgarie

Les persécutions continuent

Projets d'extermination radicale.
Délibération ministérielle.
La Situation

Sofia, 16 avril.

J'apprends à l'instant même la grave nouvelle que voici : les ministres bulgares, réunis en conseil au bureau de la presse, au ministère des Affaires étrangères, sont en train de délibérer sur de nouvelles mesures à prendre contre les Grecs de Bulgarie et qui sont de nature à aggraver davantage leur situation déjà si précaire. Je tiens de source sûre que c'est Ghenadieff, le protecteur avéré des comitadjis et dont on connaît la haine particulière pour les Grecs, qui a eu l'initiative de ce projet, tandis que les ministres Goudeff et Stanchiof se montrent hésitants.

Une vive et très légitime inquiétude règne parmi ceux des Grecs qui ont eu connaissance de la chose. Vous savez déjà à quel point de gravité extrême notre situation est arrivée : privés de leurs églises, de leurs écoles, des libertés les plus élémentaires, du droit même, dans bien des cas, de faire usage de notre langue, les Grecs, n'ont même pas la faculté de quitter librement le territoire bulgare, et se voient contraints à fuir clandestinement du côté de la frontière turque, au milieu de privations et de souffrances de toutes sortes. Que va-t-il advenir de nous si, non contents de tout cela, les ministres bulgares s'ingénient à trouver de nouveaux moyens de persécution contre nous ? On se demande même ce qu'ils peuvent encore inventer dans cet ordre d'idées, car il serait vraiment difficile de renchérir. Il s'agirait, paraît-il, d'y aller plus carrément, plus brutalement, et il serait question d'attaquer, pour commencer, la ville grecque de Kavakli, pour faire ensuite le tour des autres localités grecques de la principauté et amener ainsi l'extermination ou la bulgarisation complète de l'élément grec.

La presse bulgare continue à exciter le peuple contre les Hellènes. Et pour entretenir le fanatisme et la haine déjà si vifs de la foule, les journaux publient des dépêches fausses, fabriquées au bureau de la presse, et parlant de prétendus massacres organisés par les Grecs de Macédoine pour exterminer les Bulgares !

Leur échec macédonien a porté leur rage à son comble. De là cette œuvre de haine et de lâche vengeance sur la population grecque de Bulgarie, qui est à leur merci.

Alors même que les mesures que Ghenadieff voudrait faire arrêter ne seraient pas appliquées, notre sort continuera à être des plus misérables. Au lieu de l'extermination brutale qu'on n'osera peut-être pas organiser, c'est le crime obscur perpétré chaque jour contre notre conscience, notre liberté, notre honneur et notre travail.

M.

Sofia, 19 avril.

Les rivalités des divers comités de Sofia ayant sensiblement paralysé l'action bulgare en Macédoine, vous savez que le gouvernement est intervenu en médiateur pour réconcilier ces frères ennemis. On assure que l'accord a été établi et que Sarafoff, Gh. Petroff et Stefanoff sont élus « représentants de l'organisation intérieure ». Boris Sarafoff aurait déclaré qu'il « supprimerait » tout journaliste bulgare qui ferait mention de cette entente ou ferait une révélation quelconque de nature à compromettre les comités et la cause bulgaro-macédonienne. Les résultats de la réconciliation se font déjà sentir : outre les préparatifs qu'ils font, les comités organisent des bandes et leur font journellement franchir la frontière. Les autorités bulgares les secondent de leur mieux. Ceci est attesté formellement par le *Correspondenz-Bureau* (26/9 avril) qui dit que les postes frontières bulgares se livrent à des attaques des postes turcs afin de détourner leur attention et de faciliter le passage des bandes. Déjà plusieurs engagements ont eu lieu sur divers points entre postes bulgares et turcs, et la Porte a renforcé sa frontière pour empêcher le passage des bandes.

Après ces révélations, il sera difficile d'expliquer les démarches que les représentants russe, autrichien et turc ont faites auprès des cabinets d'Athènes et de Belgrade, sans le moins du monde se croire obligés de déranger les diplomates de Sofia.

Mais ce n'est pas tout ! Pour faire contrepoids à la prétendue entente entre bandes grecques et serbes, les Roumains ont résolu de prendre une part plus active dans la lutte en Macédoine. Il est certain qu'on a établi ici une succursale du comité révolutionnaire roumain de Bucarest, afin de se rapprocher du champ de l'action. De nombreux bandits sont déjà arrivés de Roumanie et seront incessamment dirigés sur la Macédoine. Ils agiront séparément, mais obéiront aux ordres des comités ocaux bulgares et le mot d'ordre commun sera « l'extermination du Grec ». Ce qui semble surprenant, c'est que, malgré les troubles qui ont secoué le pays et qui le menacent d'une crise financière dont on ne saurait calculer les conséquences, la Roumanie s'obstine dans sa politique mégalomane et gaspille son argent dans des entreprises chimériques et destinées même à desservir ses propres intérêts. Car, au bout du compte, elle ne travaille qu'au profit du prince Ferdinand qui, tôt ou tard, se tournera contre elle pour revendiquer la Dobroutcha.

Le *Den* du 23/6 avril demande au gouvernement bulgare ce qu'il a fait des 500.000 fr., crédit voté par le Sobranié « au profit des victimes des bandes grecques (?) en Macédoine ». Et il s'écrie : « Où sont ces 500.000 fr. ? A-t-on secouru les victimes des Antartes ? Nous l'ignorons et le public bulgare veut être éclairé sur cette affaire. »

Nous lui recommandons de s'adresser à Sarafoff et aux amis de celui-ci ; il saura alors que cette somme est destinée non pas à secourir les prétendues victimes des Grecs, mais à faire des victimes grecques. En effet, j'ai eu l'occasion de vous expliquer que cette somme de 500.000 francs était destinée en réalité et uniquement à soutenir la propagande bulgare en Macédoine.

*
* *

La situation des Grecs en Bulgarie empire de jour en jour. La question des écoles et des églises usurpées reste en suspens. Le manque d'églises nous est particulièrement sensible aux approches des fêtes de Pâques. Il n'y a personne ici qui envisage l'avenir avec optimisme et tout pousse à l'émigration. On annonce des émigrations

en masse pour après Pâques. Au demeurant, les Hellènes ne sont pas un instant laissés tranquilles : on invente mille moyens de molestation et de terrorisation. La *Balkanska Tribuna* du 27/10 avril, insistant sur l'émigration incessante, dit : « Ceux qui « contribuent à l'émigration des Grecs, ce « sont les agents zélés du parti gouvernant. « Ainsi, la semaine dernière, on avait ré- « pandu le bruit à Anchialos qu'un meeting « antigrec allait y être tenu. Les Grecs « qui y sont encore restés et pour qui un « meeting signifie : incendie, meurtre et « pillage, se sont effrayés et, rassemblant « leur mobilier, ont commencé à s'enfuir. « Ce n'est qu'après de grands efforts que le « maire est parvenu à les rassurer. »

Vous voyez que les Bulgares eux-mêmes avouent que la situation des Grecs en Bulgarie n'est pas tenable. Cependant l'inconscience bulgare ne connaît pas de bornes ; le *Dnevnik* du 23/6 avril dit : « Les relations « entre la Grèce et la Bulgarie continuent « à être mauvaises Il n'y a pas de symp- « tômes d'amélioration ; au contraire, elles « deviennent de jour en jour plus tendues. « Coupables de cette situation sont les « Grecs qui, d'après les renseignements « officiels du gouvernement bulgare, ne « cessent de persécuter les Bulgares, de « leur susciter des embarras, voire même « de les tuer. Et ils commettent ces actes « non seulement en Macédoine, mais au « cœur même de la Grèce, à Athènes. (?) « Notre gouvernement a décidé de mettre « fin à cette situation des Bulgares en « Grèce. (?) Il a ordonné que tout départ de « Bulgares pour ce pays soit signalé à « l'agence diplomatique à Athènes et en « même temps il a donné des instructions « à cette agence d'avoir à agir énergique- « ment toutes les fois que, soit le gouverne- « ment grec, soit les Grecs en général « auraient molesté un quelconque de ses « nationaux, » Quelle impudence ! C'est 'éternelle fable du loup et de l'agneau !

*
* *

Exposition d'hommes. — (*Dnevnik* du 23/6 avril). « Le gouvernement serbe a dé- « cidé d'envoyer à l'Exposition balkanique « de Londres un groupe de Macédoniens. « L'idée est née dans nos hautes sphères d'y « envoyer aussi un groupe de Bulgares « macédoniens. Vu le rôle sérieux que « l'Angleterre a joué et jouera dans la solu- « tion de la question macédonienne, la « réalisation de cette idée est à souhaiter. « Elle ne pourra que profiter à la cause « bulgare ! »

*
* *

Le chef du parti national bulgare M. Guechof, interviewé par le correspondant du journal *Die Zeit*, a déclaré entre autres : « D'une part le régime dissipateur finan- « cier, souvent excessif et contraire à la « Constitution et, d'autre part, l'échec de « sa politique macédonienne ont rendu le « Cabinet actuel impopulaire. Il se vantai « de maintenir par une main de fer l'ordre « à l'intérieur et le prestige de la Princi- « pauté à l'étranger. Mais les neuf derniers « mois ont prouvé qu'il a piteusement « échoué sur ce point. Les excès regretta- « bles d'Anchialos et de Philippopoli de « l'été dernier et la manifestation blâmable « du 3/16 janvier contre S. A. R. le prince « ont démontré que le Cabinet actuel ne « sait point garder l'ordre et le prestige du « pays. Le mouvement antigrec de l'été « dernier était vraiment national, mais les « attaques des éléments exaltés pouvaient « être prévenues, comme elles le furent à « Sofia. Quant à la manifestation du 3/16 jan- « vier, les ministres ont avoué à la Cham- « bre qu'ils en avaient bien eu connaissance « et qu'ils auraient pu arriver à la déjouer. « Ils n'ont su prendre avant la manifesta- « tion les mesures élémentaires qui s'impo- « saient et ce n'est qu'après qu'ils voulu- « rent y parer par des procédés qui ne « pouvaient que soulever l'indignation de « la conscience publique du pays et de « l'étranger. On a fermé l'Université jus- « qu'au mois d'octobre 1907, on a révoqué « les professeurs innocents, chassé les « 1.300 étudiants dont la plupart n'avaient « fauté en rien et on a pour la première « fois (!) décrété chez nous la confiscation « des journaux. Ils n'ont réussi par là qu'à « ravaler la Bulgarie au niveau de l'Afgha- « nistan, comme l'a dit le professeur Ire- « cek. L'indignation contre une telle humi- « liation a grandi à la suite des persécutions « auxquelles sont exposés des gens inno- « cents, de la part des partisans de Petcoff. « En attendant je dois signaler que, tant « les excès d'Anchialos que la manifes- « tation du 3/16 janvier et l'assassinat de « Petcoff auraient pu être prévenus, si « le ministre Ghenadieff avait insisté pour « que des mesures de police fussent pri- « ses ! »... (*Le Mir* du 24/7 avril 1907.)

M.

La propagande roumaine et les Koutzo-Valaques

Adresses au Patriarcat.

Le Patriarcat œcuménique reçoit constamment des adresses des communautés gréco-valaques de Macédoine, se plaignant des sollicitations dont ils sont l'objet de la part de la propagande roumaine, et protestant contre les agissements de ceux qui cherchent à les faire passer pour Roumains.

Voici un extrait de l'adresse de la communauté koutzo-valaque de Katerina, datée du 3 mars et publiée par l'*Ecclissiastiki Alitheia :*

Aujourd'hui qu'on veut *par la force* donner au terme « Koutzo-Valaque » un sens qu'il n'a pas, aujourd'hui que par tous les moyens la propagande roumaine cherche à trouver parmi nous quelques personnes, si rares fussent-elles, qui, contre de l'argent, adresseraient des pétitions dans lesquelles on chercherait de propos délibéré à confondre les termes *Koutzo-Valaque* et *Roumain*, nous sentons le besoin de nous adresser à Votre Sainteté, seul représentant légal de notre nationalité et de notre religion, et nous la chargeons de proclamer que de tout temps nous fûmes Grecs, unis de façon indissoluble par des traditions et des mœurs communes avec nos frères hellènes, que nous n'avons jamais fait de distinction entre eux et nous, car nous sentons que nous formons avec eux une seule et même nation.

Citons entre autres adresses, celle de la communauté de Klissoura, signée des éphores, des démogerontes et de 304 notables de la localité. Les signataires de cette requête, après avoir exposé les circonstances dans lesquelles la propagande roumaine, malgré ses offres alléchantes, n'a guère fait de prosélytes parmi les Klissouriotes, ajoutent :

Il en résulte que sur les 625 familles parlant l'idiome koutzo-valaque parmi nous, il n'y a pas eu depuis 40 ans plus de 15 familles ayant adhéré au roumanisme. Et encore ces 15 familles ne sont autres que celles des maîtres et maîtresses de l'école roumaine qu'entretient à grands frais la propagande roumaine.

. . . . . .

Leur unique argument, quelque spécieux qu'il soit, consistant en l'usage que nous faisons de l'idiome koutzo-valaque, nous le supprimons. Réunis en assemblée plénière, nous avons décidé et nous déclarons que dorénavant nous répudions une fois pour toutes cet idiome koutzo-valaque et en excluons l'usage dans nos familles, dans la rue et en général dans tous nos rapports publics et dans nos transactions réciproques. A partir d'aujourd'hui il ne sera plus parlé à Klissoura que la langue nationale qui est parlée dans les îles de la mer Egée, et nous faisons humblement connaître à Votre Sainteté que notre communauté fait désormais partie intégrante des communautés purement hellénophones, pour la plus grande confusion de ceux qui tentent de pêcher en eaux troubles.

Nous appelons humblement sur nous les bénédictions de Votre Sainteté.

Propagande roumaine

De Drama on transmet les suggestifs détails que voici : les autorités turques, pourtant si désireuses d'être agréables à la propagande roumaine, ont été obligées de repousser la pétition par laquelle celle-ci demandait l'autorisation d'ouvrir une école à Drama. La propagande, après une longue et coûteuse campagne, était parvenue à réunir treize signatures, mais l'un des signataires s'est empressé de rétracter son acte et de rendre l'argent reçu ; quant aux douze autres, ils n'avaient aucun droit de signer la pétition, car ils étaient soit mineurs, soit étrangers au pays, soit privés de leurs droits civiques. Voici au surplus les noms et qualités des signataires :

1) Cyrus Fitzos de Croussovon, *failli*, vit d'un traitement que lui fait la propagande.

2) Jean C. Fitzos, fils du précédent, *âgé de douze ans.*

3) Takis N. Raptis, *condamné pour incendie, n'a pas encore purgé sa peine.*

4) Victoria Pandou, *femme de mauvaise vie, n'est pas même d'origine koutzo-valaque.*

5 et 6) Jean et Georges Soutsis, *deux aventuriers de Verroia, complètement étrangers au pays.*

7) Euthimios Papa-Nicolaou, de Croussovon, *a rétracté sa signature et rendu l'argent que lui avait donné Fitzos.*

8) Stamatios Kafetzis, étranger à la région, *réside à Dolaton et non à Drama.*

9) Nicolas Kouyoumdjis, de Néveska, *mineur âgé de seize ans.*

10) Thomas Costas complètement *étranger au pays*, d'origine et de profession inconnues.

11) Takis Papa-Yannis, de Samarina, installé par la propagande à Drama, *il y a trois mois seulement.*

12) Basile Papa-Yannis, neveu du précédent, *âgé de douze ans.*

13) Georges Kountouradjis, complètement *inconnu, probablement signature forgée.*

La coopération bugare-roumaine

Notre correspondant de Sofia en parle dans une de ses lettres que nous publions plus haut. Voici une dépêche de Sofia, qui se rapporte à la même question :

« La bande d'Apostolaki, dont on a annoncé « le prochain départ de Bucarest, est arrivée dans « notre ville ; le nombre de ses partisans, primi- « tivement de sept, est aujourd'hui de quinze. « Ils sont en train de s'équiper ici, où toutes les « facilités leur sont offertes. Apostolaki franchira

« bientôt la frontière turco-bulgare et se dirigera « vers le sud-ouest de la Macédoine. »

Les Grecs de Roumanie

On écrit de Bucarest au *Bulletin d'Orient* (6 avril) :

« Le *Diminetsea* (*Matin*) et plusieurs autres journaux roumains donnent des détails sur la mort du Grec Panaghis Komis.

« Komis, originaire de Céphalonie, habitait chez son ami et compatriote St. Razis. C'est là que les émeutiers vinrent le chercher. La maison fut mise au pillage. Komis fut d'abord blessé d'un coup de revolver puis on l'assomma à coups de *tchoumaks* (espèce de massue). Le cadavre mis dans un sac, fut alors transporté dans la salle principale de la maison, où se trouvait un piano. Là il fut soigneusement dépecé et les différentes parties du corps furent accrochées aux tableaux qui ornaient les murs. Cette décoration terminée, les émeutiers, aux sons du piano, se mirent à danser une sarabande infernale, insultant la tête du défunt et détruisant les meubles.

« St. Razis, sa femme et ses trois enfants, dont l'aîné est âgé de sept ans, n'échappèrent que par miracle au sort de Komis. »

Intrigues roumaines.

Le métropolitain de Grevena, Mgr Agathanghelos, écrit au Patriarche que les notables du village de Varessi, habité par 40 familles toutes grecques, ont été conduits à Grevena pour être jetés en prison, sous prétexte que des armes et des cartouches auraient été trouvées chez eux, alors la cause réelle de leur arrestation est due à ce qu'ils avaient refusé, il y a deux ans, d'accepter un maître d'école roumain dans leur village. — En outre, deux des principaux notables de Grevena, MM. Nicolaos Coussidis et Georges Boussios, tous deux négociants très estimés, ont été mis en prison sous prétexte qu'ils excitent les passions phylétiques, mais en réalité parcequ'ils refusaient de recevoir chez eux un prêtre roumanisant, suspendu par le Patriarcat. Et comme l'accusation qu'ils excitent les passions était très abstraite, on a ajouté l'argument, devenu très commun, qu'un document, compromettant pour eux, aurait été trouvé sur la route de Cozane à Kayalar à une distance de deux jours de Greneva.

Ces faits disent assez quelles faveurs la propagande roumaine rencontre auprès des autorités turques, prenant exemple sur le grand-vizir Ferid.

Le sort des Grecs de Bulgarie

L'exode — Les réfugiés — Leur établissement en Thessalie

Dans la première semaine d'avril, 274 réfugiés sont arrivés à Athènes ; il y en eut 760, la seconde et 862 la troisième semaine d'avril. La plupart de ces émigrants, empêchés de s'embarquer dans les ports bulgares, se voient contraints de fuir par la frontière et de gagner le littoral turc en passant par la Thrace. C'est un voyage long, souvent périlleux. C'est ainsi qu'une famille entière, celle de Jean Zoulas, composée du père, de la mère et de trois enfants en bas âge, a péri, en traversant le mont Sakar, ensevelie sous une avalanche. Mille autres misères, des difficultés sans nombre accablent les malheureux qui abandonnent leurs foyers pour fuir l'infâme système d'extermination qui se poursuit en Bulgarie avec une régularité méthodique. Le littoral bulgare de la mer Noire, peuplé en majorité de Grecs, est devenu le repaire de malandrins qui sont des espèces de bachi-bouzouks bulgares. Ils attaquent et dévalisent impunément les Grecs. A Pyrgos (Bourgas), quatre cents de ces bandits circulent librement, répandant la terreur dans les quartiers grecs. Le 2 avril, ils tentèrent de mettre le feu au seul quartier d'Anchialos qui ait échappé à la destruction. Et le 7, jour anniversaire de la proclamation de l'Indépendance hellénique, ils annoncèrent qu'ils iraient saccager les villes grecques de Messemvria et de Sozoupolis.

Aux méfaits des bandes de gens sans aveu s'ajoutent les persécutions provenant des autorités : arrestations arbitraires, dénis de justice, taxes onéreuses, attentats à la liberté de conscience, interdiction de faire usage de la langue grecque, usurpation des églises et des écoles. Il n'est pas jusqu'à l'évêché grec de Philippopoli qui n'ait été livré aux Bulgares : l'évêque bulgare Maxime y a été même installé officiellement. Le magnifique collège grec Marasli, construit aux frais du bienfaiteur national, M. Marasli, ancien maire d'Odessa, a été également transformé en gymnase bulgare.

L'école de l'archimandrite Nicodème, bâtie aux frais de l'ecclésiastique dont elle porte le nom, est aujourd'hui aux mains d'un comité officiel. C'est également entre les mains des Bulgares, nommés administrateurs des biens de nos églises, que se trouvent les écoles de Sainte-Marina et de Saint-Constantin, fondées, il y a dix ans à peine, par le comité des dames grecques de Philippopoli.

C'est encore en vertu d'une mesure officielle qu'a été confisquée la fortune de la communauté grecque de cette ville, provenant de dons et de legs de nos congénères.

Dans les rares écoles qui leur restent, la fameuse loi sur l'enseignement, si contraire aux traités internationaux, est si bien appliquée que bientôt il ne restera plus en Bulgarie une seule école grecque. Pour les églises de même. Il n'y en a guère plus entre les mains des Grecs et encore dans celles, très rares, qu'on leur a laissées, on n'a pas autorisé la présence d'ecclésiastiques grecs ! C'est ainsi que depuis près d'un an, la majeure partie de nos congénères de la Principauté sont obligés d'enterrer leurs morts sans cérémonie religieuse ; ils ne peuvent davantage faire célébrer les mariages et les baptêmes, et ce faute d'églises ou de prêtres, comme c'est le cas de Pazardjik et de Couclaina.

Voici un extrait du rapport de l'archevêché grec de Philippopoli, en date du 18 février-3 mars, adressé a uPatriarche œcuménique, et où sont décrites les révoltantes injustices dont les Grecs sont victimes en Bulgarie :

« Le 10 de ce mois, fête de l'église de Saint-Haralampos à Marassi, qui nous a été enlevée le 16 juillet, l'archevêque bulgare Maxime a célébré la messe et a prêché en prenant comme sujet « l'amour et la tolérance » ; nous puisons ce renseignement dans le journal bulgare *Dnevnic*.

« Hier au soir un bal a été donné par les Bulgares à l'école Marasli, pillée le 16 juillet, enlevée le 2 novembre et dans laquelle les Bulgares se sont installés le 2 janvier. De sorte que c'est le gouvernement bulgare lui-même qui dirige les persécutions.

« Tandis que les autorités militaires livrent à l'archevêché bulgare notre palais archiépiscopal, tandis que le préfet lui-même, M. P. Manoloff, conduit officiellement et installe solennellement le nouveau métropolitain bulgare dans le palais qui nous a été arraché, le gouvernement bulgare, par la bouche de son président, désapprouve ces faits et promet au public de châtier les coupables.

« Tandis que les bandes des paysans sauvages et fanatiques s'emparent de nos couvents, l'archevêque bulgare et le Synode bulgare de Sofia approuvent les rapines et les actes de banditisme, installent des supérieurs dans nos couvents, nomment les conseils.

« Tandis que l'ex-directeur de la police à Philippopoli, M. Tourtseff, qui avait eu quatre ans de prison pour vols et divers forfaits, a agi en véritable criminel le jour de la catastrophe, l'archevêché bulgare l'a nommé marguillier de notre église de Sainte-Marine et l'a chargé de l'encaissement des loyers de cinquante maisons de notre communauté. Et cependant le gouvernement bulgare, par des articles dans les journaux et par des dépêches, affirme que pleine tranquillité et un ordre parfait règnent en Bulgarie et que les Grecs, loin d'être malheureux, y constituent une classe privilégiée. C'est ainsi malheureusement que l'on écrit l'histoire. »

Et pourtant on s'ingénie à créer mille difficultés aux Grecs qui fuient cette intolérable situation. Le prix d'un passeport revient à 150 francs. De plus, il a été défendu aux Bulgares d'acheter des propriétés grecques. On compte que les propriétaires ne pouvant se défaire de leurs biens resteront dans le pays. Le gouvernement princier a fait aussi imprimer et distribuer à plusieurs milliers d'exemplaires, une brochure, écrite en grec, et tendant à montrer aux Grecs qu'il est de leur intérêt de ne pas quitter le pays, la situation des réfugiés en Grèce y étant décrite sous les couleurs les plus sombres. Mais, comme le remarquent les réfugiés, cette publication se concilie mal avec les persécutions dont souffrent les populations auxquelles elle s'adresse.

Ceux qui, bravant ces difficultés, réussissent à quitter la Bulgarie, sont recueillis par le gouvernement grec qui s'occupe de les établir en Thessalie.

Cette question est définitivement réglée. La loi qui vient d'être votée par la Chambre range les réfugiés en deux catégories : les populations du littoral (Anchialos, Sozoupolis, Pyrgos, Varna) ; les populations de l'intérieur (réfugiés de Roumélie orientale et de Roumanie).

Le règlement du sort des secondes ne présentait pas trop de difficultés. On partagera entre elles et les métayers qui les cultivent actuellement, les grandes propriétés que l'Etat possède à l'intérieur de la Thessalie.

Chaque réfugié recevra 80 stremmes (8 hectares environ) de terres dans la province de Trikkala ou 150 dans celle moins riche de Larissa. De plus on lui avance 1) 1.000 dr. pour la construction d'une maison ; 2) 1.000 autres drachmes pour l'achat d'une paire de bœufs et de semences ; 3) 100 drachmes pour des instruments de travail ; 4) 900 dr. pour qu'il puisse vivre jusqu'à la récolte suivante.

Le cas des populations maritimes était plus délicat ; elles voulaient des propriétés à proximité du littoral, l'Etat en possède, mais en nombre insuffisant ; de plus, sur les 750 familles d'Anchialites, 150 sont des familles d'artisans, qu'on ne peut transformer en laboureurs. On a résolu le problème de la façon suivante :

La « Nouvelle Anchialos » sera construite dans le district maritime d'Almyros. Chaque réfugié, parmi les cultivateurs, recevra quatre-vingts stremmes de terre, dont vint de pâturages, plus 1) deux stremmes de terres potagères ; 2) 1.000 dr. pour sa maison ; 3) 1.100 dr. pour achat d'animaux de labour, instruments de travail et semences ; 4) 1.000 dr. pour l'entretien d'une année. Aux terres gouvernementales insuffisantes, on joindra des terres d'une valeur de 1.200.000 dr., à acheter par l'Etat.

Les artisans n'auront pas de terres, dont ils ne sauraient faire un usage utile, mais ils recevront un terrain, plus 1.800 dr. en espèces, soit 1.000 dr. pour bâtir une maison, et 800 dr. pour vivre pendant les premiers mois.

Les sacrifices *en argent*, que l'Etat fera pour les réfugiés, se montent donc :

1) Achat de propriétés sur le littoral..... dr. 1.200.000

2) *Réfugiés du littoral :* 600 familles de cultivateurs ; 3.000 dr. par famille..... 1.800.00
3) *Réfugiés du littoral :* 150 familles d'artisans ; 1.800 dr. par famille 270.00
4) *Réfugiés des autres localités de Bulgarie ou de Roumanie :* 1.000 familles ; 2.400 dr. par famille..... 2.400.00

Total.....dr. 5.670.00

Cette somme sera couverte par un emprunt conclu avec les banques grecques.

Dans toute cette affaire de l'immigration, le gouvernement hellénique appréhendait avec raison que de trop nombreux arrivages ou que de trop grandes exigences de la part des réfugiés ne le missent dans une position financière difficile. D'un autre côté, ce nouvel établissement en Thessalie aurait pu provoquer des soulèvements en masse au sujet de la solution radicale de la question agraire. Les questions de cette nature sont toujours ardues et difficiles, et l'on comprend que le gouvernement s'étant trouvé devant de sérieux embarras, ne se soit pas actuellement senti à la hauteur d'une solution définitive. Heureusement la commission préposée à l'étude de ce projet de loi a réussi à parer à la situation et à prêter un concours précieux au gouvernement. Dans l'espace de quelques semaines cette commission est parvenue à présenter un projet de loi assez complet dans la plupart de ses dispositions, et qui tout en donnant satisfaction presque entière aux demandes des immigrés ne rencontre pas dans la pratique des obstacles insurmontables.

Takrirs du Patriarcat Œcuménique à la S. Porte

Sur la situation des Grecs en Bulgarie

I

Le Patriarche Œcuménique
à Son Altesse le Ministre de la Justice et des Cultes.

Altesse,

Par des takrirs consécutifs, nous avons porté à la connaissance du Gouvernement Impérial les crimes et injustices sans précédent, d'ailleurs connus par lui, qu'a commis en Bulgarie et en Roumélie Orientale une populace sans frein, contre nos métropoles et contre la population grecque orthodoxe desdits endroits, avec la tolérance des autorités locales et du Gouvernement local, qui, non seulement n'a pris aucune mesure pour protéger ses propres sujets pillés, non seulement n'a rien fait ensuite pour réparer les injustices ; mais qui a complété, pour ainsi dire, les dépradations par l'application de la loi, déjà connue, de l'instruction publique, par laquelle toute la population grecque orthodoxe de la Bulgarie et de la Roumélie Orientale est privée de son droit reconnu de faire instruire ses enfants dans sa propre langue. Tout ce qui a été commis contre nos chrétiens orthodoxes en Bulgarie et en Roumélie Orientale constitue de tels abus qu'on est en droit d'être surpris en voyant que toutes les protestations continuelles des victimes, toutes les dénonciations consécutives du Patriarcat Œcuménique, toutes les démarches bienveillantes du Gouvernement Ottoman en leur faveur n'ont produit aucun effet.

Attendu que le Patriarcat Œcuménique en sa qualité d'autorité spirituelle légale des chrétiens orthodoxes ne pourra jamais garder le silence en présence de pareils excès et d'injustices inouïes ; qu'il ne peut, non plus, tolérer que l'éducation et l'enseignement des enfants orthodoxes soient confiés et dépendent de professeurs non orthodoxes ; nous osons de nouveau invoquer la protection bienveillante du Gouvernement Impérial, dans le but d'obtenir prompte réparation des injustices, conformément aux droits et aux traités officiels et garants : soit la réintégration de chaque archevêque éloigné de son siège au for de ses propres ouailles, la restitution des églises, des écoles, établissements communaux et des biens aux communautés spoliées, la reconnaissance de l'existence et le fonctionnement des écoles grecques, et la garantie aux orthodoxes du droit de vivre dans la Principauté et en Roumélie Orientale avec toutes les prérogatives légales qui leur sont reconnues par les traités.

J'ai l'honneur, etc.
Le 25/7 février 1907.

JOACHIM,
Patriarche de Constantinople.

Les réclamations de l'exarchat

II

Le Patriarche Œcuménique
à Son Altesse le Ministre de la Justice et des Cultes.

Altesse,

Les tentatives consécutives de l'exarchat bulgare dans le but de consolider et d'étendre son existence, qui est illégale, à Constantinople, par le moyen d'établir son siège dans le centre même de notre archidiocèse, ou à Péra, nous obligent d'attirer à nouveau l'attention sérieuse du Gouvernement sur les faits, actes et tendances illégales dudit exarchat.

Le Gouvernement Ottoman, reconnaissant l'exarchat bulgare comme une autorité ecclésiastique à part, fonde sa reconnaissance sur la base du haut Firman de 1870 ; il la reconnaît, par conséquent, comme une autorité ecclésiastique orthodoxe, ayant sa subsistance et son organisme, pour tout ce qui la concerne, conformément aux saints canons et aux saintes institutions de l'Eglise orientale orthodoxe. Mais, d'après ces canons et ces institutions, tout le monde sait que pour aucune raison il n'est permis de reconnaître en une seule ville et éparchie la coexistence de deux évêques orthodoxes. Or, ce principe et cette loi fondamentale de notre Eglise orthodoxe n'ont été nullement respectés par l'exarchat bulgare qui n'a pas cessé de violer ledit principe.

L'exarchat bulgare, grâce à la tolérance du Gouvernement, en est arrivé à demander aujourd'hui l'érection de son propre siège dans le centre même de notre archidiocèse. Le Gouvernement comprendra sans doute le grand scandale qui sera provoqué par la réalisation de cette prétention tout à fait illégale canoniquement et n'ayant aucune raison d'être. Nous sommes persuadé que pareille chose ne sera jamais permise ; mais en dehors de cette question et afin de prévenir tout ce qui est de nature à troubler l'Eglise orthodoxe, il serait à indiquer qu'il est utile de recourir à des moyens plus radicaux, c'est-à-dire forcer ledit exarchat de se conformer aux institutions fondamentales et aux canons de l'Eglise orthodoxe pour qu'il puisse aussi être reconnu par le Gouvernement civil comme autorité ecclésiastique orthodoxe, à moins que cette autorité ne se considère comme totalement détachée et étrangère au corps de l'Eglise orthodoxe et que le Gouvernement ne la reconnaisse comme telle : soit étrangère et non orthodoxe. En pareil cas, il est bien entendu que notre Eglise n'aura rien à redire pour tout acte ou action de cette autorité, exercée dans la sphère de sa juridiction ; mais il faudrait pour cela que la distinction entre cette autorité et la nôtre soit établie d'une façon réelle et sensible, par l'application de toutes les mesures qui sont imposées en pareille circonstance ; c'est-à-dire sa reconnaissance, avant tout, par l'autorité civile comme autorité ecclésiastique schismatique ayant pour conséquence le changement de la coiffure, de l'habit et de tout autre insigne comme nous l'avons déjà plusieurs fois demandé.

J'ai l'honneur, etc.
Le 27/9 février 1907.

JOACHIM.
Patriarche de Constantinople.

L'Autonomie de la Macédoine

Sofia, 22 avril.

Pour comprendre l'aversion dont fait preuve la Bulgarie pour toute solution autre que celle de l'autonomie de la Macédoine, il faut tenir compte : 1° des statistiques bulgares qui représentent la grande majorité de la population macédonienne comme purement bulgare ; 2° de la censure sévère qui s'exerce sur les nouvelles provenant de la Macédoine et qui, en dénaturant les faits, empêche la vérité de se faire jour sur tout ce qui a trait aux affaires de ce pays. Ainsi :

a) Toute statistique n'émanant pas de source bulgare ou bulgarophile, est inaccessible en Bulgarie. De là la conviction des masses en Bulgarie, que la population macédonienne est essentiellement bulgare ;

b) A ce compte, les populations grecques et serbes n'existant pas en Macédoine, on fait accroire à Sofia que les corps grecs et serbes sont envoyés par leur pays respectif pour exterminer les Bulgares. Pour étayer ces assertions, les gens de Sofia ont donné ordre à l'Agence télégraphique bulgare de ne publier que des dépêches parlant des soi-disant meurtres commis par des Grecs et des Serbes, sur de paisibles femmes et enfants bulgares ;

c) On évite à Sofia de discuter ou de se prononcer sur toute solution de la question macédonienne — si équitable soit-elle — autre que l'autonomie ; les journaux s'efforcent, au contraire, d'inspirer à tous une aversion profonde pour le projet de partage de la Macédoine que le *Den* qualifie d'*immoral et de criminel*. Pour envenimer cette aversion, on est allé jusqu'à publier à Sofia des gravures représentant la Macédoine sous les traits d'une jeune fille menacée de tous côtés par les Grecs, les Serbes, les Monténégrins et les Albanais qui la guettent, le poignard à la main, tandis que le Bulgare, l'apôtre de la liberté, vient l'affranchir !

On arrive ainsi à empoisonner tout un peuple et à porter son fanatisme au dernier degré de paroxysme.

Et de même que naguère, les chefs du mouvement avaient réussi à répandre en Europe cette idée que, seul un régime autonome pouvait sauver la Macédoine, de même ils firent partager cette erreur au peuple bulgare. Peut-être même qu'à force de le répéter, ils finissent par y croire eux-mêmes !

Comment, de quel droit, en vertu de quel mandat les Bulgares parlent-ils, au nom des populations macédoniennes, du régime dont elles souhai-

tent l'avènement? Celles-ci n'ont point de conscience nationale unique; certes, elles aspirent toutes à une ère de paix, de liberté, de justice. Mais comment peut-on raisonnablement prétendre qu'abandonnant les haines qui les divisent, elles puissent s'accommoder d'un régime politique autonome sous lequel on voudrait les fondre, mais qui ne ferait en réalité que perpétuer, envenimer, exaspérer les conflits de race? « La haine, « dit l'organe de Sofia, le *Dnevik*, qui sépare « Grecs et Bulgares, est séculaire, et nulle com« binaison diplomatique ne saurait leur assurer « une existence où ils vivraient fraternellement. » Le *Dnevnik* a raison. Mais alors, sur quoi se base-t-il pour plaider en faveur d'une autonomie de la Macédoine? Comment concilie-t-il ces inconciliables? Et quel peut être le *modus vivendi* entre ces races qui ne prennent contact que pour s'entredéchirer.

La conception autonomiste est absurde; elle est aussi chimérique. D'ailleurs, elle dissimule, on le sait assez, l'arrière-pensée d'une mainmise de la Bulgarie sur la Macédoine qui, une fois autonome, serait débarrassée des troupes du sultan. On s'en emparerait donc sans coup férir, comme on l'a fait pour la Roumélie Orientale. A cela les Bulgares répondent : « Que l'Europe garantisse l'autonomie de la Macédoine. Et alors, nous le voudrions que nous ne pourrions l'annexer. » Mais l'Europe a bien garanti l'autonomie de la Roumelie en 1878, ce qui n'a pas empêché la Principauté d'usurper cette province en 1881, ce qui ne l'a même pas empêchée d'y exterminer, petit à petit durant vingt ans, puis brutalement dans le courant de l'été dernier, la population hellène, en dépit des clauses qui en garantissaient la vie nationale.

* * *

Il y a une autre raison pour laquelle, à Sofia, on persiste à réclamer l'autonomie : c'est la question de l'armée.

Je m'explique : pour réaliser un plan aussi hardi que celui qu'on y a conçu : s'emparer de la Macédoine, une fois celle-ci affranchie de la domination turque, il fallait avoir une forte armée. On sait que c'est le ministère de la Guerre qui absorbe la majeure partie du budget. La *Changova Vetcherna Pochta* nous dit à propos du mémorandum du Balkan Committee : « La Bulgarie ne se laissera pas tromper par les pieux évangélistes de Londres. Le peuple bulgare est assez fort pour imposer sa volonté! » L'autre *Vetcherna Pochta* nous disait naguère que grâce aux sympathies qu'elle compte en Occident, la Principauté pourrait aisément résoudre la question macédonienne. Et voici sur quoi s'édifiait ce rêve de l'organe bulgare : le jour où le prince Ferdinand déclarera la guerre au Turc, la Russie tiendra en laisse la Roumanie; la Serbie, n'oubliant pas la défaite de Slivnitza, n'osera pas bouger; la Grèce ne pourra pas non plus intervenir, car les flottes européennes sauront, par un blocus analogue à celui de 1886, réprimer ses velléités d'intervention. Donc, la Bulgarie sera libre de régler son compte à la Turquie!...

Dans un article récent intitulé *Une occasion précieuse*, le *Dnevnik* caressait le même espoir et donnait quelques conseils suggestifs : « Dans « la vie des peuples, disait-il, comme dans celle « des particuliers, il est des moments qu'on ne « doit pas laisser passer... sinon, il faut atten« dre de longues années pour retrouver une occa« sion analogue... » Et voici en quoi l'occasion était si rare qu'il la fallait saisir par les cheveux : la Roumanie, impuissante à se lancer dans une guerre, au lendemain des troubles agraires qui l'ont secouée, garderait une prudente neutralité; la Serbie de même, trop occupée dans ses démêlés avec l'Autriche; la Grèce aussi, qui n'est point remise de la guerre de 1897! Le moment était donc unique pour la Bulgarie! Et le *Dnevnik* engageait le pays à partir en guerre contre le sultan, d'autant, disait la feuille de Sofia, que la Principauté peut compter sur les sympathies de l'Angleterre, sympathies si vives qu'elles valent « le concours matériel le plus considérable ». Et l'auteur de l'article estimait que son pays devait aller de l'avant pour en finir d'un coup, tandis que sans une guerre le succès de l'entreprise sera d'une réalisation plus longue et plus difficile : *il faut d'abord obtenir l'autonomie de la Macédoine et puis procéder à un coup d'Etat.* Donc l'instant était rare et l'occasion propice. Ah! si on était à Sofia, aussi sûr qu'on le dit, de l'issue d'une guerre, il y a beau temps qu'on aurait passé des menaces aux hostilités et des paroles aux actes!

EN MACÉDOINE

Crimes bulgares

On écrit de Kavalla que le 31 mars, une forte bande bulgare a pénétré dans le village de Bolatia et incendié la maison du primat grec Mintsos. Le village était gardé par un détachement de dix hommes; mais les soldats n'ont pas osé se mesurer avec les Bulgares qui ont pu partir sans être inquiétés. Les paysans ont déposé une plainte contre le sous-officier commandant le détachement.

Le même jour, à Plevna, un jeune grec, Constantin Anghélou, étant allé se faire raser chez un barbier bulgare, y a été assassiné. On a fait disparaître son cadavre. Le barbier et ses complices ont été arrêtés.

* * *

Une dépêche de Drama annonce que les Bulgares ont incendié au village Oulak, la maison du notable grec Mitso Evanghélou.

* * *

On écrit d'Uskub qu'une bande bulgare de quarante à cinquante partisans, sous les ordres du chef Basile, a attaqué dans la nuit du 29 mars le village de Routnik (caza de Vélessa), habité par 45 familles serbes et 10 familles bulgares.

Les Serbes ont opposé aux assaillants une résistance armée et les ont forcés à battre en retraite après leur avoir tué dix hommes. En se retirant, les Bulgares ont mis le feu au village; vingt maisons ont été détruites par l'incendie; il y a eu aussi sept paysans blessés. Cette affaire marque le renouveau de l'activité des comités dans le district de Vélessa.

Turcs et Gréco-macédoniens

On écrit de Castoria qu'un corps gréco-macédonien a eu un engagement avec les Bulgares à Gabrès, des Corestia. Les Bulgares ont eu deux tués. Au bruit du combat un détachement turc est accouru sur les lieux et les adversaires ont dû se retirer.

On écrit de Salonique qu'à Hourovista, du caza de Zihna, un corps gréco-macédonien a été attaqué par l'armée turque. Les Grecs ont eu un tué; on ignore le chiffre exact auquel se montent les pertes des Turcs.

On écrit de Castoria qu'un petit corps gréco-macédonien, sous les ordres de Christos, a été attaqué par un fort détachement de soldats turcs à Gosti, entre Kozani et Siatista. Les troupes ont eu un sous-lieutenant et 8 soldats tués ainsi qu'un certain nombre de blessés.

L'Affaire de Nikoslavi

Nous avons parlé dans notre numéro du 1er avril de l'engagement de Nikoslavi, au cours duquel périt le courageux Papa-Paschalis et trois de ses compagnons. Le *Bulletin d'Orient* (30 mars), donne sur cette affaire les détails suivants :

« Papa-Paschalis (qui était âgé de 32 ans), était originaire de Sakaftsia, où toute sa famille était connue pour ses sentiments patriotiques et le courage avec lequel elle défendait le village contre les attaques des comités bulgares. Aussi ceux-ci avaient-ils décidé de tuer le prêtre et d'exterminer sa famille. Après plusieurs tentatives infructueuses, le 28 septembre 1905, une bande bulgare entrait à Sakaftsia, dans ce dessein. Mais les troupes d'Orliako, avertis à temps, cernèrent la bande et la détruisirent. C'est sur le cadavre d'un des partisans que les autorités trouvèrent cette fameuse correspondance qui révéla le projet qu'avait formé le comité bulgare de tuer le Métropolitain orthodoxe, le consul de Grèce et un certain nombre de notables grecs de Serrès.

« A la suite de cet échec, les Bulgares redoublèrent d'efforts pour tuer Papa-Paschalis; celui-ci fut bientôt contraint de se réfugier à Serrès, mais les Bulgares se vengèrent en tuant son père, en blessant mortellement sa mère, qui étaient restés à Sakaftsia, et en mettant le feu à sa maison. En vain le prêtre s'adressa-t-il aux autorités pour obtenir aide et justice : on lui refusa jusqu'à la permission de porter des armes.

« C'est alors que Papa-Paschalis, désespérant de trouver une protection quelconque, et voyant que les Bulgares pour l'atteindre s'en prenaient à son village natal tout entier, s'entendit avec quelques autres Macédoniens, également proscrits par les comités bulgares, et constitua avec eux un corps, dont il prit le commandement, pour défendre les villages orthodoxes de sa région. Sous le pseudonyme de capitaine Androutsos, sans se livrer à aucune violence, et sans abandonner pour ainsi dire son caractère religieux, il soutint, encourager et défendit avec une courageuse obstination ses compatriotes contre les attaques des Bulgares. Les autorités elles-mêmes comme les adversaires du prêtre reconnaissent que Papa-Paschalis n'a laissé commettre ni un crime, ni un meurtre, qu'il n'a pas versé une goutte de sang. Aux yeux des paysans, il personnifiait la défense macédonienne, à la fois religieuse et nationale, qui cherche autant par la décision que par la patience à délivrer le pays des comités. Et de fait, les bandes bulgares furent à la longue contraintes d'abandonner le pays dont Papa-Paschalis avait assumé la défense.

« Il y a quelques jours, ayant appris qu'une bande bulgare était entrée dans le village de Xylotros, le capitaine Androustos se hâta de se porter à sa rencontre sans pouvoir joindre cependant la bande qui se retira à temps. Mais, tandis qu'Androutsos se trouvait dans le village voisin de Nikoslavi, sa présence fut révélée aux autorités turques qui, profitant de la trahison, firent cerner le village par les troupes, *accompagnées de nombreux bachi-bouzouks*, que guidait le fameux brigand turc Pardo.

« La lutte dura deux heures et demie. Trois Macédoniens furent tués, quatorze soldats furent tués et blessés, bien que les autorités n'avouent que trois morts. Papa-Paschalis, blessé à la cuisse et au bras gauche, vit alors que tout espoir de rompre le cercle des assaillants était perdu; il renvoya les trois Macédoniens qui l'entouraient encore, faisant diversion et attirant sur lui toute l'attention des ennemis afin de faciliter leur retraite. Les Macédoniens parvinrent, en effet, à tromper les soldats et àse sauver; quant à Papa-Paschalis, après avoir brûlé sa dernière cartouche, il tomba entre les mains des soldats et des irréguliers qui, à coups de couteau, de hache et de revolver, achevèrent le malheureux.

« Le cadavre de Papa-Paschalis a été ensuite profané. On dit même que ses yeux ont été crevés. Une autopsie permettrait de confirmer ces faits, mais personne n'ose demander une enquête

sur l'affaire de Nikoslavi. Une cruelle expérience a appris aux paysans gréco-macédoniens qu'ils n'avaient pas à attendre aide et protection, même auprès de ceux dont c'était le devoir de leur fournir l'une et l'autre.

« Un point surtout mériterait de retenir l'attention, c'est le rôle joué par les bachi-bouzouks. Tandis qu'un ordre formel défend l'emploi de ces irréguliers, ceux-ci ont été employés à Nikoslavi et ailleurs. On devrait rappeler le gouvernement ottoman au respect d'une mesure, qu'il a lui-même édictée. Dans l'espèce, il est hors de doute que les bachi-bouzouks. ont participé à l'action, au su et peut-être sur l'ordre des autorités supérieures. Pardo et deux de ses compagnons sont en effet venus à Serrès et ne se cachaient pas d'avoir reçu une forte somme d'argent pour le rôle qu'ils avaient joué dans l'affaire du 9 mars.

« L. S. La presse officieuse bulgare si prompte jadis à condamner l'emploi des bachi-bouzouks, rendant compte de l'affaire de Nikoslavi, estime que, en l'espèce, les autorités turques méritent *un bon point* (*sic*). Les mêmes feuilles représentent Papa-Paschalis comme ayant participé à l'affaire de Karadja-Keuy. Il a été pourtant démontré que Paschalis, qui n'a jamais versé le sang, n'était pour rien dans ce malheureux incident et se trouvait à Serrès, lorsqu'il s'est produit. »

Justice turque

Le contre-coup du rapprochement turco-bulgare, que l'on signale de divers côtés, se fait sentir de plus en plus fréquemment, et en particulier dans la manière dont les autorités turques de Macédoine, agissant sur les ordres de Stamboul, traitent les prisonniers, les prévenus et les assassins bulgares. Nous nous contenterons de citer l'exemple de l'acquittement dont bénéficièrent les Bulgares qui ont exécuté le 25 décembre dernier le massacre de Klepousna, dont quelques scènes, photographiées, ont été publiées dans le supplément illustré que nous avons fait paraître le mois dernier. Les 24 bandits qui avaient poignardé et brûlé vifs, sept Grecs de Klepousna, dont 4 femmes et un enfant, furent tous acquittés par le tribunal extraordinaire, sous prétexte d'insuffisance de preuves!

Ces scandaleux procédés de la justice turque deviennent d'autant plus graves qu'ils ne se renouvellent que trop souvent sous une forme ou sous une autre. C'est ainsi que le nombre des criminels bulgares amnistiés par le sultan, s'accroît de façon inquiétante. Et le correspondant du *Times* à Constantinople qui réserve toutes ses sympathies aux Bulgares, transmettait à son journal (26 mars), le télégramme suivant :

« Le Sultan a fait grâce à 127 Bulgares condamnés pour délits politiques en Macédoine; sur ce nombre, 87 figuraient dans la liste de cent noms soumis à Sa Majesté par M. Guéchof, l'agent diplomatique bulgare. Cet acte magnanime du sultan a produit un excellent effet dans les cercles bulgares. »

On se demande quelle impression cet acte de clémence du souverain magnanime, produira sur les populations macédoniennes.

On mande d'Uskub que quarante-sept détenus pour crimes politiques, ont été amnistiés. Sur le nombre il y a 34 Bulgares et seulement 3 Grecs, dont deux, Kitsos Makis et Nicolas Vantsos, sont natifs de Monastir.

Serbes et Bulgares

Le 22 mars, deux bandes serbe et bulgare en sont venues aux mains à Desna, du caza de Kiupruli (vilayet de Kossovo). Pendant l'engagement, des troupes turques sont survenues qui ont obligé les deux bandes à se retirer. On a relevé un mort et un blessé.

Quelque temps auparavant, une grande bande bulgare avait été attaquée par quatre petites bandes serbes sous les ordres de Grégori Liamev, Stéphan Kélessi, Joseph Vasili et Tséné Markof, auprès du village de Vladikoftosi, du caza de Vélessa. L'armée est également intervenue et un vif combat s'est engagé entre les trois adversaires, au cours duquel le chef bulgare Anton Chosséк, *Tchèque originaire de Prague*, a été tué. C'était le commandant de la circonscription de Tikfés. Les Bulgares ont perdu deux tués et trois blessés, les Serbes trois à quatre tués.

Une bande serbe a attaqué le village bulgare de Mirsovtsé, du caza d'Uskub, tuant un paysan, blessant grièvement un autre, et faisant sauter cinq maisons avec des bombes. On ignore le nombre des victimes qu'ont faits ces explosions. Les Serbes ont également mis le feu à plusieurs greniers.

Il semble que les Serbes aient voulu venger ainsi l'attaque du village serbe de Roudnik.

Une bande serbe a attaqué des villageois bulgares de Bérovo (caza d'Osmanié) qui se rendaient à Osmanié avec le pope Dimitri, curé de leur village. Les Serbes ont tué à coups de fusil le prêtre et blessé plusieurs paysans.

Truc turc.

On écrit de Serrès au *Bulletin d'Orient* (20 avril) :

« Depuis quelques jours le bruit s'est répandu qu'une bande avait fait son apparition dans les environs de Nigrita (S. O. de Serrès); sa nationalité restait indéterminée, mais dans certains cercles on la qualifiait de grecque. Aujourd'hui le mystère s'est éclairci. Cette bande se compose de sept musulmans originaires de Crète, qui, ayant comme tous les musulmans de l'île, le grec comme langue maternelle et s'étant de plus affublé de la fustanelle, se présentaient aux habitants des villages comme des gréco-macédoniens destinés à les protéger contre les bandes bulgares. Ils demandaient aux paysans de leur indiquer les endroits où se trouvaient des partisans grecs, car ils voulaient aller combattre avec eux.

« Ces propos éveillèrent les soupçons; les Bulgares ne sont jamais descendus jusqu'à Nigrita; en conséquence les habitants de cette région purement grecque n'ont jamais eu besoin de former de bandes. Pourquoi leur en parlait-on? Aussi, encore que les sept partisans en question parlassent le grec à la perfection, les Macédoniens refusèrent d'entrer en rapports avec eux. La bande a cependant continué à errer dans le district; elle a forcé les habitants de Croussovon (caza de Serrès) à lui fournir des vivres et le 21 mars on signalait sa présence près du couvent de Saint-Démétrius.

« On ignore encore les raisons qui ont présidé à la formation de cette bande. Pour les uns, on serait en présence de musulmans émigrés de Crète et voulant spéculer sur la communauté de langue pour exploiter les Macédoniens.

« Pour les autres, cette bande aurait été formée avec des Crétois enrôlés dans l'armée ottomane par les autorités elles-mêmes, qui auraient espéré obtenir ainsi des paysans des renseignements sur les mouvements des bandes gréco-macédoniennes.

« Cette version trouve ici crédit; on a peine à y croire. Une pareille mascarade n'est pas de nature à rehausser le prestige de l'administration turque, car elle prouverait que cette administration ne possède pas les moyens légaux de maintenir l'ordre. Chose plus grave, l'envoi d'une pareille bande dans une région non contestée, où il n'existe pas de bandes, grecques ou bulgares, tendrait à prouver que les autorités n'ont pas même à leur disposition des moyens d'information suffisants. Créer des incidents et des désordres dans un des rares districts tranquilles de la Macédoine, au lieu de s'efforcer de pacifier les districts troublés, constituerait un paradoxe qu'on a peine à admettre comme possible.

Bandes grecques et Bandes bulgares.

On écrit de Constantinople au *Bulletin d'Orient* (6 avril) :

« Les Bulgares ne cessent de prétendre que les bandes bulgares ont suspendu toute action en Macédoine et que l'ordre n'est plus troublé dans cette province que par les bandes gréco-macédoniennes. Je vous avais communiqué une statistique officielle (Cf. *Bulletin* n° 154) d'après laquelle il y avait dans :

	Bandes bulgares	Bandes gréco macédoniennes
Le vilayet de Monastir..	23	10
— de Salonique..	38	12

Voici une statistique officielle plus récente :

	Nombre des rencontres	Chiffres de leurs pertes et tués	Nombre des rencontres	Chiffres de leurs pertes et tués
Mars	7	57	4	28
Avril	8	73	5	34
Mai	3	29	2	52
Juin	5	17	6	13
Juillet	4	5	4	27
Août	2	3	2	8
Septembre	4	8	3	2
Octobre	3	8	1	11
Novembre	3	6	4	2
Décembre	7	13	1	0
Janvier	6	17	1	0
Février	4	6	1	4
	56	242	34	181

« Il résulte de ce tableau que les bandes bulgares ne sont pas seulement les plus nombreuses mais encore les plus actives et que, d'autre part, les bandes gréco-macédoniennes ont gardé, pendant ces derniers mois, une attitude purement passive, sans quoi les Turcs n'auraient manqué de les poursuivre aussi activement qu'ils l'avaient fait pendant le premier semestre. »

A COUPS DE BAIONNETTES

LE DRAME DE GHERMANI

Récit d'un témoin

On a pu lire dans notre dernier numéro, sous le titre : « Une exécution capitale », le récit d'une de ces tragédies qui se déroulent si souvent en silence dans les villages macédoniens et que nous signalons en quelques lignes périodiquement dans ce journal.

*Voici un autre récit émanant d'un témoin, le prêtre papa Stavros, de Pissodéri, qui fut lui-même assassiné le 9 septembre dernier (Cf. l'*Hellénisme, 15 *oct.* 1906. *C'est quelque temps avant d'être tué que papa Stavros avait remis à un de nos amis, à Serrès, la note suivante sur le crime de Ghermani, qui, pour remonter au 1er mai* 1905, *n'en vaut pas moins d'être connu comme étant caractéristique des circonstances dans lesquelles s'exécutent les sinistres forfaits du bulgarisme.*

Après Pâques l'évêque bulgare d'Okhrida avertit par lettre le moukhtar et la communauté grecque de Germani que les habitants de cette localité et leur prêtre eussent à lui adresser ainsi qu'aux autorités de Nacolets une requête officielle pour le prier de venir célébrer la messe chez eux le 12 mai 1905, jour de la Saint-Germanos. Il leur fit savoir en outre que pour chaque mariage ils devaient obtenir la permission de son supérieur ecclésiastique de Praïtsino (dis-

trict de Prespa) et verser 18 piastres, au lieu de 10, le surplus de 8 piastres étant destiné à la caisse du comité bulgare.

Les habitants du village, réunis en conseil, s'adressèrent au prêtre pour le consulter sur la réponse à donner. Le prêtre et Ignatios se rendirent sur la place du village et le prêtre Nicolas dit :

— Le Patriarcat existe depuis l'époque de Jésus-Christ ; il est resté fidèle à ses croyances même aux époques les plus orageuses de la domination ottomane ; si en ce temps-là le Patriarche et le basileus Constantin avaient consenti à embrasser le schisme catholique, les Turcs n'auraient pas pris Constantinople, mais ils préférèrent perdre le royaume et conserver leur foi. Moi non plus, je n'abjurerai pas ma religion pour appartenir à l'Eglise bulgare. Notre église a l'honneur de porter le nom de Saint-Germanos, Patriarche de Constantinople et ses restes reposent ici.

Ignatios parla de même. Mais Mitros Traïkos Malissan dit :

— Ne parlez pas ainsi parce que vous « mangerez vos propres têtes » (1).

Alors Ignatios attaqua violemment les comitadjis et le clergé bulgares et tout le reste. Trois jours après le prêtre Nicolas m'écrivit me racontant tout ce qui s'était passé et me priant de faire dire à Caravitis, le chef grec dont la bande se trouvait dans la région, de se rendre à Germani pour protéger la population ; c'est ce que je fis, mais Caravitis me répondit que cela lui était impossible, vu qu'il était occupé ailleurs.

Le 30 avril, une bande bulgare, composée de 8 hommes que commandait le maître d'école Klimof, arriva à Germani. Le 1er mai, après le service divin, le prêtre alla voir un de mes amis et lui parla de son départ pour l'Anatolie ; il ne se doutait pas que son heure approchait. Vers le soir on fit venir le prêtre et Ignatios dans la maison où se trouvait le chef de bande bulgare :

— Bonsoir, dirent les nôtres.

— Dobro doïde grécoman (sois le bien venu, grécomane), leur répond Klimof. As-tu célébré le service divin aujourd'hui ?

— Oui, répond le prêtre.

— Et pour qui as-tu prié ?

— Pour mon patriarche et pour mon évêque, dit le prêtre.

— Ne sais-tu pas qu'Okhrida appartenait autrefois au royaume et au patriarcat bulgares ?

— Non, dit le prêtre, je sais seulement que Germanos était patriarche de Constantinople.

— Eh bien ! — reprit Klimof sur un ton ironique et significatif — je te ferai, moi, évêque ; et toi Ignatios continueras-tu à psalmodier dans cette sale langue et à te vanter d'être Grec, quand ce sont les Grecs qui nous ont amené le Turc dans le pays ? Avez-vous rencontré le prêtre avec les antartes grecs ? Quand viendront-ils à Germani ?

— Je ne les ai pas rencontrés, dit Ignatios.

— Et pourquoi ne veux-tu pas de nous ? demanda Klimof.

— Parce que vous êtes la cause de mes misères. Vous avez percé les yeux à l'effigie du sultan et vous m'aviez fait exiler pour cela à Diarbékir. Et qu'avez-vous fait de bon ?

Sur l'ordre de Klimof on renvoie tous les paysans sauf trois.

Klimof dit au prêtre :

— Allons à l'église pour voir les livres grecs.

Le prêtre et Ignatios sortirent les premiers sur la cour, les comitadjis et Klimof les suivirent en fermant la porte de la cour derrière eux pour empêcher les paysans de sortir.

— A la baïonnette ! ordonna Klimof.

Et on souleva le prêtre au bout des baïonnettes. Comme il poussait des cris perçants, on lui trancha la tête et on se mit à l'achever à coups de pierres. Quant à Ignatios, huit baïonnettes le transpercèrent.

Ensuite on larda leurs cadavres de coups de poignard.

Le prêtre Nicolas avait 35 ans, il laissa quatre enfants en bas âge. Ignatios n'avait pas d'enfants.

(1) Expression grecque qui signifie : « vous serez les artisans de votre perte. »

Le Massacre de Cladorapi

Rapport de l'archevêque de Mogléna, en Macédoine.

Très saint Père,

C'est avec une peine profonde que je me vois obligé d'informer Votre Sainteté des événements douloureux qui eurent lieu dans ma province, au village de Cladorapi, près de Florina.

Dans la nuit du 20 décembre dernier, des hordes de comitadjis bulgares sortis des villages environnants se jetèrent sur le susdit village orthodoxe, distant d'une heure de Florina, dans le but de le saccager et de le dévaster.

Ils commencèrent l'exécution de leurs sinistres projets en mettant le feu au dépôt et à la grange de Bozini, notable du village. Ce dépôt et cette grange furent rapidement consumés avec les céréales et autres marchandises qu'ils contenaient et dont la valeur est estimée à 600 livres turques environ.

Heureusement les habitants comprirent, à temps, le danger qui les menaçait et, aidés des gardiens du village, ils opposèrent une énergique résistance aux comitadjis qu'ils obligèrent à se disperser dans leurs villages.

Le lendemain, des recherches adroites ayant été opérées par les autorités dans les villages schismatiques environnants, trois comitadjis blessés, habitants du village Kaliniki, distant de deux heures de Florina, furent arrêtés dans ce village et sont encore gardés en prison.

Mais ce que les bandits ne purent faire alors, ils réussirent à l'exécuter, en partie, dernièrement, pendant la nuit du 4 courant, en tuant trois hommes et deux femmes et en blessant mortellement un autre habitant du village.

Le blessé fut amené ici où il est soigné actuellement. Quant à l'enterrement des victimes, il eut lieu le lendemain et je m'y rendis, ainsi que mon devoir me le commandait, afin de donner aux habitants les consolations et les encouragements qui convenaient. Je réussis également à les persuader de rester dans leur village qu'ils commençaient à déserter, par suite de la panique qui les avait saisis.

Voici les noms des tués :

André Basiliou.....	marié	30 ans
Trintos Anastassiou.....	»	35 »
Constantin Anastassiou...	»	60 »
Jeanne Constantinou.....	»	55 »
Marie Sotiriou.....	»	28 »

Celui qui fut mortellement blessé se nomme Nicolas Stefou.... marié 32 ans

Florina, 10 février/23 mars 1907.

ANTHIMOS,
archevêque de Mongléna.

Le Crime de Holista

Extrait d'un rapport de l'évêque de Castoria au Patriarche œcuménique
(en date du 28 février — 13 mars 1907)

Très saint Père,

Il y a deux ans une bande bulgare pénétrait nuitamment dans le monastère d'Aghyi Anarghyri, situé près de Holista, et pillait l'habitation de l'*higoumène*, le père Daniel, auquel elle extorquait 30 livres turques. Celui-ci avait même failli être assassiné par ces brigands et il ne dut son salut qu'à la promesse qui lui fut extorquée de remettre le monastère entre les mains de bulgarisants.

Le lendemain, le père Daniel quittait le monastère et venait se réfugier à Castoria où il demeure actuellement.

Depuis lors, le monastère échappa à de grands dangers. Au mois de juin dernier, une députation de paysans bulgares s'y rendit et s'y installa dans le but d'en prendre, arbitrairement, en mains la direction et l'administration. Grâce à des démarches faites sur place et à une intervention efficace, le couvent fut sauvé : les envahisseurs en furent expulsés et des gardes furent chargés de le protéger contre tout attentat.

Au mois de novembre, me trouvant à Salonique, j'emmenai avec moi, à mon retour, le révérend père Constantin, de Samos, que j'installai, provisoirement, comme directeur du monastère, jusqu'à ce que se fût écoulée la période biennale de l'*higoumène* titulaire.

Le 18 février, après la messe, le révérend père Constantin, accompagné de cinq autres hommes du monastère, sortit, vers trois heures à la turque, pour faire une excursion aux alentours,

Le soir, à leur retour, ils tombèrent dans une embuscade de comitadjis bulgares commandés par le nommé Couzos. Ce dernier s'était caché dans le village de Tsérénitsa avec trois de ses acolytes. Dès qu'il fut avisé de la sortie du père Constantin, il rassembla près de dix paysans bulgares armés, et, ayant suffisamment de temps devant lui, il s'embusqua et attendit le retour du père Constantin.

A 10 heures à la turque, une violente fusillade éclata ; le gardien du monastère, Pierre, et le courageux Zirka, habitant de Blatsion, furent tués ; le père Constantin fut blessé mortellement et le nommé Mareo

de Blatsion plus légèrement. Quant aux deux autres compagnons des victimes, ils purent se sauver comme par miracle.

Quoique blessé, le révérend père se posta derrière un rocher et attendit d'heure en heure le fatal dénouement. Le chef bulgare, croyant que sa victime avait expiré, ordonna à son fils adoptif d'aller chercher la tête du mort. Malgré sa blessure, le père Constantin, qui s'était muni d'une arme, attendait, le fusil en mains, et à peine le bandit s'était-il approché à une distance de dix mètres, qu'il lui déchargea son arme dans la région abdominale. Deux autres balles du revolver du père Constantin étendirent raide mort le fameux criminel Kyriaco, originaire de Tsérénitsa, le sinistre massacreur de Georges et Cosma de Holista, d'Arghyri de Comanitsovo et de nombreux autres Grecs.

Dangereusement blessé, le père Constantin continuait pourtant à se défendre ; ce ne fut qu'à cinq heures du soir que la gendarmerie fit son apparition, on plaça le blessé sur un cheval pour le transporter au monastère, mais il succomba en route ; il fut enterré avec les deux autres victimes dans le monastère.

Quant à ses autres compagnons, Marc, qui avait été blessé, est en danger, tandis que Ghiorghi, qui, pour se sauver, séjourna pendant cinq heures dans un torrent, est atteint de pneumonie. Tous deux sont soignés à l'évêché.

REVUE DE LA PRESSE

Grèce et Italie.

La *Tribuna*, commentant le voyage du roi d'Italie, parle des malentendus qui avaient altéré les rapports des deux pays, et dont il rend responsables les Hellènes.

Mais petit à petit les choses ont changé ; le changement n'est pas venu de nous, mais, ainsi qu'il convenait, de la part des Grecs ; il a reçu sa consécration par la visite du roi Georges au Quirinal ; il est aujourd'hui hautement, solennellement attesté par l'ambiant qui entoura à Athènes la visite du roi Victor Emmanuel. Nous nous en réjouissons, surtout parce que nous y voyons une satisfaction de notre amour-propre et ensuite parce que nous n'avons jamais méconnu l'importance du rôle moral et politique que l'hellénisme peut jouir dans l'évolution des questions balkaniques, sinon dans leur solution qui est encore lointaine...

De l'officieuse *Italie :*

Nous évitons soigneusement d'amoindrir le caractère de courtoisie amicale qu'avait avant tout le voyage du roi d'Italie à Athènes, mais nous comptons trop sur la perspicacité de M. Tittoni, sur l'expérience du premier ministre grec et de M. Skouzès pour ne pas croire que cette visite aura des conséquences intéressantes au point de vue politique pour la nation amie, surtout après le sincère et prudent travail qui a été fait par les représentants diplomatiques des deux gouvernements dont les efforts ont été couronnés de succès...

Le *Messagero*, sous la signature du député Brunialti :

De même que Xerxès est monté à l'Acropole, de même la Russie lancera probablement un jour ses hordes de cosaques sur l'Orient grec ; peut-être aussi l'Autriche gravera ses aigles sur les portes de Salonique. Mais la Grèce, dédaigneuse de la diplomatie, parviendra à rassembler sous ses ailes tous ses enfants parlant grec sur les rives de la Méditerranée. Je ne sais si, après l'entrevue de Rapallo, notre roi peut, au nom de l'Italie, transmettre cette promesse et ce vœu à la Grèce, mais je puis assurer que c'est là l'expression de l'âme nationale, le souhait de tous les Italiens qui accompagne notre souverain...

Le *Giornale d'Italia* après avoir relevé l'enthousiasme du peuple grec et le fait que la visite du souverain italien « satisfait en même temps l'amour propreet les sentiments de ce noble peuple », dit :

La signification politique de cet échange de visites entre les deux souverains, consiste uniquement dans le rapprochement des deux peuples dans un but essentiellement civilisateur et pacifique. Ceux qui voient en imagination des menées italiennes dans la péninsule balkanique et des accords secrets avec tel ou tel pays, sont dans une grosse erreur. La politique de l'Italie dans l'Orient européen ne s'écarte pas du principe de la sauvegarde des intérêts supérieurs de la civilisation et de la paix.

La *Perseverenza*, sans prêter au voyage de Victor-Emmanuel une importance politique considérable, pense qu'il n'en est point totalement dépourvu. L'organe milanais consacre au rapprochement gréco-italien deux longs articles où tout en défendant la cause absurde du roumanisme en Macédoine, il parle des rapports des deux pays en termes non exempts d'hostilité envers l'hellénisme. Il ajoute pourtant :

Nous espérons maintenant que les Grecs sont convaincus que l'Italie ne nourrit pas des vues sur la côte occidentale de l'Adriatique, pouvant continuer la réalisation de leur idéal national, puisque les engagements de l'Italie envers l'Autriche-Hongrie, relatifs à l'Albanie, se basent sur le principe d'une abstention réciproque de toute intervention ou acquisition territoriale, les pays de la Péninsule balkanique devant appartenir aux populations autochtones, en cas de nouvelles modifications de la carte orientale. Cette politique ne priverait pas la Grèce de cette partie de l'Epire et de la Macédoine, sur laquelle elle pourrait faire valoir des prétentions logiques. Mais les sujets du roi Georges ne devraient pas penser que l'Italie voudra partager leur impatience...

Nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on ne méconnaisse pas nos droits, qu'on ne les sacrifie pas aux ambitions des uns et des autres soit pour servir des vues personnelles soit pour satisfaire les « impatiences » de nos compétiteurs. Impatients, les Grecs ne le sont point. C'est là un reproche que la *Perseverenza* pourrait adresser à d'autres qu'à nous.

Le correspondant du *Temps* (23 avril) à Athènes transmet les commentaires suivants.

Quels seront les effets politiques du voyage du roi d'Italie en Grèce?

D'abord les relations, qui étaient presque froides entre Athènes et Rome, deviendront plus amicales. On s'est convaincu des deux parts qu'il n'y a pas d'antagonisme fatal entre les deux Etats.

La Grèce, cela ne fait de doute pour personne, désire autant que l'Italie, plus que l'Italie même, le maintien du *statu quo* dans les Balkans, mais elle ne se résignera pas à laisser la Macédoine ou l'Epire passer en d'autres mains si elles venaient à tomber en déshérence.

Il a donc été question, je vous en donne l'assurance, de la Macédoine et de l'Epire, et surtout de la Crète dans les entretiens qui ont eu lieu entre Georges, Victor-Emmanuel et leurs ministres. M. Tittoni a fait des déclarations rassurantes sur l'Epire, sur laquelle l'Italie n'a pas les prétentions qu'on lui a attribuées. Il a parlé de la Crète de façon à laisser espérer que l'Italie ne s'opposera pas à l'annexion à la Grèce, et que les circonstances aidant, elle pourrait bien prendre l'initiative d'un arrangement qui donnerait satisfaction aux Crétois et aux Hellènes, tout en ménageant la dignité de la Turquie.

Les feuilles allemandes, quelques-unes du moins, et des journaux de Pest et de Vienne n'ont pas caché leur mauvaise humeur en apprenant que les Grecs avaient fait une brillante réception au roi Victor-Emmanuel. De fait, les Italiens (je dis les Italiens et non pas l'Italie officielle qui est obligée de cacher son jeu) ont un objectif qui ne cadre ni avec les visées allemandes ni avec les visées magyares et qui contrarie sérieusement les projets d'expansion slave. Redoutant la présence des uns et des autres dans les mers de l'Archipel et sur les bords de la mer Ionienne, leur politique tend à les en tenir éloignés le plus possible.

Chaque fois que j'ai eu occasion de causer avec des hommes politiques italiens ou des publicistes ayant quelque autorité, il m'a été donné de constater leurs inquiétudes à l'endroit des progrès que fait l'Autriche-Hongrie en Orient et des tendances de la Russie. Mais l'Italie n'a rien à redouter de la Grèce, qui ne sera jamais une grande puissance militaire, même si son « idéal » venait à se réaliser dans son intégralité. Voilà pourquoi l'entente est facile entre les deux puissances, l'Italie n'ayant d'ailleurs pas la moindre concession à faire et la Grèce presque rien à demander.

Extrait d'une lettre d'Athènes à la *Gazette de Lausanne*, 18 avril :

En premier lieu, des malentendus qui avaient surgi ces dernières années, par suite notamment de l'attitude des Italiens en Crète et en Epire, semblent s'être dissipés. L'officieuse *Tribuna* déclare que les Grecs ont eu tort de penser que l'Italie songeait à renier par ses actes le principe des nationalités, auquel elle doit sa résurrection. En outre, l'on commence à mieux comprendre le rôle civilisateur que les Hellènes entendent jouer, tout en veillant à la sauvegarde de leurs droits ethniques. La même *Tribuna* remarque : « Nous n'avons jamais méconnu l'importante part que peut représenter l'hellénisme, au point de vue moral comme au point de vue politique, dans l'évolution — sinon dans la solution encore lointaine — des questions orientales. »

C'est bien à tort que le journal gouvernemental de Sofia, la *Wetcherna Pochta*, s'inquiète que la Grèce ait des amis, craignant que cela n'entraîne un encouragement pour les bandes grecques en Macédoine. Nous avons déjà expliqué que ces bandes n'ont qu'un caractère défensif. Elles disparaîtront le jour où tout danger aura disparu pour les populations grecques de la part des agitateurs bulgares ; pas avant. Nous sommes les premiers à regretter les circonstances qui rendent leur action nécessaire, comme nous serons les premiers à nous réjouir le jour où elles deviendront inutiles par le respect assuré de la conscience nationale hellénique des populations macédoniennes. Il n'y a, on le voit, aucune incompatibilité entre nos aspirations pacifiques et civilisatrices et notre légitime défense.

Enfin, la question de l'Albanie ainsi que celle de l'Epire étant connexes à celle de la Macédoine, il en a été évidemment question à l'occasion de la

visite royale. Il semble qu'on est d'accord pour le maintien du *statu quo*, amélioré par des réformes sincères, et il est possible qu'un échange de vues ait eu lieu pour le cas où, par la faute d'autrui, ce *statu quo* ne pourrait plus être maintenu.

Je n'insiste pas sur les détails des belles fêtes, qui ont rehaussé l'éclat de ces quatre jours de fraternisation gréco-italienne. Salué par une délégation de Crétois au Pirée, le roi d'Italie a pu voir de près les malheureux réfugiés victimes des persécutions de Bulgarie, de Roumélie et de Macédoine, qui se sont présentés devant le Palais royal avec leurs bannières, et apprécier la commotion morale et la lourde charge matérielle que cause leur présence en Grèce.

Extrait d'un article de M. Adossidès dans le *Journal de Genève* (23 avril) :

... Ces récriminations n'influèrent heureusement pas sur les vues conciliantes qui finirent par prévaloir tant à Rome qu'à Athènes. De part et d'autre on souhaitait un rapprochement. Du côté grec, la chose était toute naturelle dans un moment surtout où l'hellénisme a le plus besoin de la bienveillante amitié des grandes puissances libérales. De son côté, l'Italie avait tout intérêt à ménager sa petite voisine : en dépit de sa faiblesse comme royaume, l'hellénisme joue en Orient, en tant que race, un rôle des plus actifs. Et l'on s'explique que l'Italie, qui cherche à concurrencer l'Allemagne et à répandre son influence dans le Levant, ait cherché en l'hellénisme un auxiliaire, sinon un allié. Le moment était propice : la Grèce, qui, se sentant trop isolée il y a huit ans, s'était laissé attirer par l'Autriche, a fini par s'en éloigner de plus en plus depuis qu'en Macédoine l'intrigue autrichienne a pris des proportions inquiétantes; le rapprochement gréco-italien achève de l'en détacher. Et l'on comprend qu'en enregistrant la visite du roi d'Italie à Athènes, la presse viennoise ait laissé percer le vif mécontentement que cet événement produit au Ballplatz.

Telle semble être la signification de l'entrevue d'Athènes, à laquelle, ainsi que le disait l'autre jour l'officieuse *Tribuna*, « le scepticisme international le plus blasé ne peut ne pas reconnaître une importance politique ». La presse grecque, de son côté, tout en commentant la visite de Victor Emmanuel conformément à l'esprit et aux termes des toasts royaux, d'où était bannie toute allusion politique, souligne l'importance des entretiens de M. Tittoni avec MM. Théotokis et Skouzès. Elle insiste aussi sur le fait que dans le grand débat ouvert dans les Balkans, la Grèce ne réclame aucun traitement de faveur. En effet, ce que les Hellènes demandent aux grandes puissances, c'est uniquement que dans leur politique orientale elles ne sacrifient pas les intérêts des uns à ceux des autres. Nous réclamons simplement pour nous, comme pour nos compétiteurs, une œuvre de justice qui soit par voie de conséquence une œuvre de paix. Aussi avons-nous éprouvé une vive satisfaction à entendre M. Tittoni déclarer récemment à la Chambre italienne que c'est sur la base du *principe des nationalités* que doit se résoudre le problème macédonien.

Sphères d'influence

L'*Hellenic Herald* (n° de mars) reproduit une longue lettre adressée par " *A Gladstonian Liberal* " à la *Westminster Gazette*, en réponse à un article publié par ce journal et où les Grecs auraient été, paraît-il, assez malmenés, à propos des affaires balkaniques. Le " libéral glastonien " rappelle les persécutions des Grecs de Bulgarie, l'usurpation de leurs églises et leurs écoles.

Si donc — ajoute-t-il, — la Bulgarie tient à se ménager les sympathies des libéraux d'Occident dans une guerre à mort avec la Turquie, elle doit se montrer digne de la grande tâche qui lui incomberait dans le cas où elle en sortirait victorieuse.

Quant à l'allusion faite « aux bandes grecques « armées, qui portent la guerre et le feu dans de « pacifiques villages bulgares » ce n'est là qu'un prétexte oiseux. Comme sir Edward Law l'a fait remarquer dernièrement dans sa lettre au *Times*, l'organisation de bandes grecques en Macédoine est la conséquence directe du même mode de procéder, qui avait déjà été inauguré en 1898 par les bandes bulgares.

L'auteur de cette lettre mentionne ensuite les propositions faites par le Balkan Commitee dans son récent mémorandum et émet le vœu de voir s'établir une entente entre les différentes nationalités des Balkans en vue d'un partage de la Macédoine en sphères d'influence sous un contrôle international.

Le correspondant de la *Westminster Gazette* se montre sceptique sur le succès final de la Bulgarie, en cas de guerre avec la Turquie, à moins qu'elle ne soit soutenue par les autres Etats balkaniques. Il termine en engageant les divers intéressés à entamer un débat sincère, amical et loyal sur leurs revendications respectives.

Nous éprouvons une vive satisfaction à constater que l'idée que nous défendons dans l'*Hellénisme*, d'une solution de la question macédonienne, basée sur ce principe des nationalités, fait chaque jour du chemin et réunit les suffrages des esprits non prévenus.

*
* *

Dans une interview accordée au correspondant du *Corriere della Sera* de Milan, le président du Conseil hellénique, M. Théotokis, interrogé sur les vues de la Grèce dans la question macédonienne, a dit entre autres :

C'est une erreur de croire que les Grecs ne veulent pas de l'autonomie de la Macédoine et qu'ils sont partisans du maintien du régime turc. Si les Turcs doivent s'en aller, ce n'est pas nous autres Hellènes qui essaierons de les retenir en Europe, d'autant que c'est nous les premiers qui avons entrepris contre eux la lutte. Mais nous ne tolérerons point que, sous couleur de créer une Macédoine autonome, on remplace les Turcs par les Bulgares. Nous n'envions aucun des peuples voisins; nous n'entendons causer préjudice à aucun d'entre eux. Les Bulgares dominent au nord, les Grecs au sud, et quant à la Macédoine centrale, les forces des deux peuples se compensent. Si l'Europe veut l'autonomie, qu'est-ce qui empêche qu'au lieu d'une Macédoine autonome, il y en ait trois? Les difficultés qui peuvent surgir dans la Macédoine centrale disparaîtraient si on avait recours là à un plébiscite. Que la majorité de la population de cette région soit consultée et que celle-ci soit administrée conformément au vœu de la majorité. La Grèce, rattachée par la Macédoine à la Thrace, ne permettra jamais qu'un peuple étranger descende sur le littoral de l'Egée, puisse apporter solution de continuité à des territoires grecs et disloque et finisse par absorber peu à peu la nation hellène.

Les Hellènes valachophones

Le *Corriere d'Italia* (8 avril) publie une longue étude sur les Koutzo-Valaques, où est analysée l'étude de M. S. Papaghéorgis, Koutzo-valaque lui-même et agrégé à l'Université d'Athènes. L'auteur de l'article, après avoir signalé les points principaux de cette étude, émet sa propre conclusion, d'où nous détachons le passage suivant :

... Quoique les sentiments grecs de la population valachophone de la Macédoine, soient un fait indiscutable, au point que les Roumains eux-mêmes et leurs partisans, se voient contraints de se l'avouer, ceux-ci persistent à ne pas désigner ces populations comme « grecques » mais comme valachophones « hellénisantes »; cette dénomination arbitraire ne saurait cependant avoir aucun résultat pratique.

Il faudra dorénavant constater et conclure, que les Koutzo-Valaques ne sont pas des Roumains, mais qu'ils font partie de la famille hellène; et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date leur conscience grecque; de tout temps, ils en ont donné des preuves historiques on ne peut plus probantes.

Si nous comparons aux Valaques transdanubiens, les Valachophones du Pinde, de l'Olympe et des provinces macédoniennes, nous verrons qu'ils en diffèrent essentiellement par le costume, les mœurs et le caractère. Ceux-ci possèdent en effet les aspirations et la mentalité hellènes. Ils ont en outre conservé tous les traits particuliers de la vie familiale hellène, ainsi que les coutumes et les traditions du foyer domestique grec.

Pendant la période la plus douloureuse du joug turc, ces glorieuses populations avaient fait de l'Olympe et du Pinde la forteresse de l'hellénisme et de la liberté grecque; refuge et centre de la résistance contre le tyran. Ils célébraient dans leurs chants poétiques, leurs hauts faits glorieux, leurs souffrances, l'héroïsme des leurs tombés au combat. Ces vers et ces chants étaient en langue grecque et ils étaient inspirés du souffle de l'idée grecque. Il est à remarquer, en outre, que les Valachophones aujourd'hui encore chantent en grec, des hymnes de malédiction contre les Turcs et contre l'antique servage, par contre les chants en idiome koutzo-valaque ne traitent que des sujets de la vie de famille et des beautés de la nature, l'épopée se chante en grec, la chanson lyrique en idiome koutzo-valaque!

Ne sont-ce pas les Koutzo-Valaques qui ont doté l'histoire grecque d'une vraie pléiade d'Armatoles et de Klephtes célèbres et de héros nationaux? N'ont-ils pas prouvé leur généreux patriotisme par des œuvres admirables? Ce sont eux qui ont multiplié les lumières de la culture, et rêvé la grandeur de la nation grecque.

Les Sina, les Dumba, les Averof, les Stournaras, les Tossitsas qui comptent parmi les plus grands bienfaiteurs de la Grèce, furent Koutzo-Valaques. Et bien, ils n'ont jamais dépensé la plus minime part de leur fortune au profit d'institutions roumaines, ou pour défendre les intérêts roumains. Leur mémoire proteste avec énergie contre l'offense qui leur est faite aujourd'hui, d'être assimilés à des Roumains.

Leurs sentiments correspondent à ceux de toute la population koutzo-valaque, et les clameurs de quelques charlatans stipendiés ne sauraient y rien changer. Les efforts et les tentatives à coup d'or du prosélytisme roumain, répétés sans trêve depuis vingt-cinq ans, ont misérablement échoué, malgré les tentatives les plus diverses entreprises par les hommes d'Etat des pays transdanubiens contre les aspirations nationales des Valachophones de l'Olympe et du Pinde.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 10. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 MAI 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L' HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Le sort des Grecs de Bulgarie : *l'émigration.*
En Thessalie : *les réfugiés.*
Suisse et Grèce : *inauguration du buste Eynard.*
Tâche et efforts de l'hellénisme : *un parallèle.*
La France et la Grèce : *à l'époque du Directoire.*
En Macédoine : *crimes bulgares; finances macédoniennes; préparatifs de comitadjis.*
Rapport de l'Evêque de Castoria : *un long martyrologe.*
Revue de la Presse : *le débat macédonien; les Grecs de Russie; Anatole France à Athènes; Grèce et Arménie; le chantage en Bulgarie.*

La conférence de M. Alfred Berl sur le rôle de l'hellénisme en Orient ne paraîtra que dans notre numéro du 15 juin.

La série des conférences organisées cette année par la Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme, a été clôturée dimanche soir 12 avril, à la salle des Agriculteurs de France, par la conférence de M. Théodore Reinach, vice-président de la Ligue, devant un auditoire nombreux, au premier rang duquel se trouvaient MM. Thomson, ministre de la marine; Charles Dupuy, ancien président du Conseil; MM. Delyanni, ministre de Grèce; S. Levidis, premier secrétaire de la légation; P. Delyanni, chargé du consulat de Grèce, etc.

Le conférencier, assisté de M. Th. Homolle, président de la Ligue, et des membres du comité, a exposé les efforts et les travaux des Hellènes contemporains pour retrouver la Grèce ancienne, en découvrant et publiant les manuscrits enfouis dans les bibliothèques et en mettant au jour, par des fouilles savamment conduites, des chefs-d'œuvre de l'art classique qui constituent aujourd'hui l'immense richesse de nos musées, dont les principaux ont été élevés grâce à la générosité des Evergètes, *ces Mécènes de la Grèce libre et irrédimée.*

M. Homolle remerciant l'orateur de sa brillante conférence, a constaté l'approbation qu'a reçue l'œuvre de la Ligue en France et dans l'hellénisme et ajoute que la Grèce devra vivre et prospérer parce qu'elle est nécessaire pour l'équilibre de la Méditerranée et l'éducation des peuples qui l'entourent.

*La conférence de M. Th. Reinach paraîtra dans l'*Hellénisme *du 1er juin.*

Le sort des Grecs de Bulgarie

Les Grecs de Bulgarie, fuyant les maux dont le gouvernement du prince Ferdinand les accable sans cesse, continuent à émigrer. Du 20 avril au 10 mai, *cinq mille six cent trente* (5.630) refugiés ont débarqué au Pirée. Des télégrammes d'Andrinople et de Dedé-Agatch annoncent que d'autres émigrants sont en route, qui se chiffrent par plusieurs centaines.

Le nombre total des émigrés dépasse actuellement treize mille.

Voilà dix mois que ce système d'extermination méthodique d'une race sévit en Bulgarie. L'Europe, pourtant garante des droits de la population hellène, ne s'en émeut point. Les protestations que les victimes ont élevées, les réclamations formulées par le cabinet d'Athènes contre cette violation flagrante du droit des gens, des traités et de la civilisation, se sont perdues dans l'indifférence générale. Et les malheureux en faveur desquels nul gouvernement n'élève la voix, abandonnent leurs foyers, leurs biens, la terre même où ils virent le jour et qui leur appartient, après avoir appartenu à leurs pères.

Beaucoup de ces émigrés sont des paysans, des cultivateurs; profondément attachés au sol natal, ils n'hésitent pourtant pas à fuir en masse, tellement odieux sont les attentats perpétrés chaque jour contre leur liberté de conscience, leur honneur et leur sécurité.

Nous avons exposé, dans nos numéros précédents, à quels graves dangers ils s'exposent en restant en Bulgarie, à quelles rigoureuses mesures ils sont soumis aussitôt qu'ils manifestent l'intention de s'en aller. Dans les ports d'embarquement, d'innombrables difficultés leur sont suscitées qui les obligent à prendre la route de la frontière turque, moins surveillée, mais longue, pénible et même douloureuse. Les pires souffrances leur sont réservées; beaucoup d'entre eux arrivent à Andrinople ou à Dedé-Agatch dans un état de santé fort précaire. Le 14 mars, un convoi de 97 familles grecques provenant de Kavakly et qui, pour échapper aux gardes bulgares qui les traquaient, avaient pris par des sentiers impraticables, fut surpris par une tempête de neige en traversant le mont Sakar. La famille de Jean Zoula, composée du père, de la mère, d'un garçon de 14 ans et de deux fillettes, a péri, ensevelie dans la neige. Le convoi tout entier eût eu le même sort sans le secours inespéré de soldats turcs de la garnison voisine qui prodiguèrent leurs soins aux voyageurs, les dirigèrent sur un village, portant eux-mêmes sur les épaules ceux des enfants qui ne pouvaient plus marcher. Il y a là un de ces traits d'humanité qui ne nous étonne pas; nous avons plus d'une fois rendu hommage aux qualités natives de douceur et de bonté du peuple turc — quand il n'est pas fanatisé par ses chefs.

Ceux des réfugiés qui atteignent péniblement le port turc de Dedé-Agatch, où ils prennent passage à bord des paquebots en partance pour le Pirée, y arrivent le plus souvent dénués de ressources. Beaucoup d'entre eux possédaient en Bulgarie, qui une maison, qui un champ. Si, du moins, avant de quitter ce pays, ils pouvaient vendre leurs biens! Mais il n'est pas jusqu'à ce droit qui ne leur soit refusé — en fait. Les formalités de vente ont été si savamment compliquées par les autorités, pour tout propriétaire qui est Grec, qu'elles rendent la vente quasiment impossible. Que si, par hasard, on a surmonté toutes les difficultés et les tracasseries d'une procédure d'exception, le droit de vente n'en est pas moins rendu illusoire, les acquéreurs bulgares ayant constitué une espèce de trust qui, exploitant la situation des Hellènes, arrive à acheter à vil prix. On cite le cas d'un Grec ayant dû céder sa maison pour 40 francs. Le *Bulletin d'Orient* signalait l'autre jour celui d'un Sozoupolite qui, en vendant sa vigne, s'estimait encore heureux de « recevoir *pour chaque cep le prix d'un œuf* »!

Ainsi, non seulement la liberté scolaire et confessionnelle est refusée aux Grecs demeurés encore dans les Etats du prince Ferdinand, mais le droit même de propriété n'existe plus pour eux, en tant qu'individus aussi bien que comme communautés.

Renchérissant sur toutes les mesures d'intolérance que nous avons signalées, les autorités entendent forcer les Grecs à suivre l'office dans les églises qu'elles leur ont enlevées et qui aujourd'hui sont entre les mains du clergé bulgare. Les Grecs de Philippopoli reçurent récemment une circulaire, datée du 24 mars, sub. n° 4, et ainsi conçue :

Monsieur, la Commission de l'église Saints Constantin et Hélène vous fait connaître que vous êtes inscrit sur la liste des paroissiens. L'église est ouverte tous les jours. Vous êtes invité dans l'intérêt de l'église d'assister régulièrement aux services avec les membres de votre famille.

(*Le sceau de la Commission.*)

L'église en question fut édifiée, il y a

quelques années à peine, aux frais de la communauté grecque et par les soins de l'association de bienfaisance des dames grecques « Eurydice » de Philippopoli.

Ce dernier détail a son importance. Les Bulgares prétendent, en effet, que les églises construites antérieurement au schisme avaient été bâties en commun par les Grecs et les Bulgares et ne doivent pas rester la propriété exclusive des premiers. Pour rester logiques avec eux-mêmes, ils auraient dû laisser aux orthodoxes les églises construites après le schisme et tel est le cas de la grande majorité des églises, écoles, et palais épiscopaux qui, d'ailleurs, ont été confisqués.

Ainsi, après la spoliation de la presque totalité des édifices du culte et des écoles, après l'expulsion de nos prêtres, le gouvernement de Sofia met le comble à son œuvre d'odieuse intolérance en essayant d'obliger les Hellènes à prier dans leurs propres églises bulgarisées. C'est une dernière tentative de bulgarisation. Elle n'aura d'autre résultat que d'accroître le courant d'émigration.

Ce mouvement, préjudiciable aux Hellènes qui abandonnent leurs biens, ne l'est pas moins pour le pays qu'ils désertent et à la prospérité duquel leur activité économique a puissamment contribué. Les Bulgares le reconnaissent. Et la presse de Sofia en fait l'aveu en déplorant l'émigration grecque. Récemment, la *Balkanska Tribuna* en rejetait la responsabilité sur le gouvernement auquel il reprochait de ne prendre aucune mesure propre à défendre les Grecs contre les agitateurs et les meneurs du mouvement antihellénique. L'organe bulgare pourrait ajouter que ce sont les gouvernants eux-mêmes qui encouragent ce mouvement. Enfin, une bonne part de responsabilité incombe à la presse elle-même, qui ne cesse d'exciter le peuple par la publication contre les Hellènes d'articles violents, haineux et de nouvelles effrontément mensongères sur l'action de l'hellénisme macédonien.

En Macédoine, aussi bien que dans leur pays, les Bulgares mettent une férocité inouïe à attaquer les Grecs. Là du moins, les nôtres peuvent leur tenir tête. Mais que dire des violences perpétrées contre la petite population grecque de Bulgarie, sinon qu'elles constituent la pire des lâchetés et la plus abjecte infamie ?

Les Réfugiés en Thessalie

M. Aster Alexandre, de la section de l'« Hellenismos » à Almyros (Thessalie), nous écrit :

Un grand nombre des Grecs de Bulgarie qui, fuyant cette terre inhospitalière, arrivent à Athènes, sont dirigés sur Almyros qui est un des principaux centres où ils sont établis par les soins du gouvernement. L'arrivée de nos malheureux congénères parmi nous donne, à chaque fois, lieu à des manifestations de vive sympathie, et qui sont parfois touchantes. Ils débarquent, tout émus et les larmes dans les yeux — des larmes d'émotion qui les gagnent quand ils posent le pied sur ce sol grec où ils sont appelés à vivre désormais en paix, parmi leurs frères de race. L'accueil qu'ils trouvent ici est unanimement empressé et cordial.

La population d'Almyros s'attache à faire oublier aux infortunés qu'un sort douloureux a arrachés à leurs foyers, à leurs biens, à la terre où reposent les cendres de leurs pères, les maux et les souffrances inénarrables qu'ils eurent à subir depuis des mois et plus tard au cours de l'exode auquel ils durent se condamner.

La commission instituée en vue de s'occuper de leur installation, composée des principales notabilités d'Almyros assistées de nombreuses dames, s'est multipliée pour faciliter leur établissement et donner satisfaction à tout le monde. Mais à côté des membres de cette commission, beaucoup de citoyens se sont fait un agréable devoir de contribuer au soulagement de nos congénères.

Les fêtes de Pâques ont donné à notre ville l'occasion de rendre aussi agréable que possible le début de leur séjour parmi nous. Chacun, dans la mesure de ses moyens, a voulu en avoir sa part : les commerçants d'Almyros ont fourni des étoffes, de la toile, des vêtements. Les cultivateurs ont envoyé des œufs, des légumes ; les bergers ont mis à la disposition des réfugiés des agneaux. L'agneau pascal et les œufs rouges constituent, on le sait, le menu traditionnel des fêtes de Pâques grecques. Enfin les médecins et les pharmaciens de la ville ont offert leurs services, également gratuits, à tout Grec émigré de Bulgarie.

La sollicitude du Gouvernement pourvoit d'ailleurs à leur entretien, mais le concours de la bonne volonté et de l'initiative individuelles n'est pas de trop quand il y a tant de misères à soulager.

En attendant qu'ils soient définitivement installés dans les terres que leur accorde le gouvernement, ils sont un peu nos hôtes. L'état précaire où ils sont réduits a vivement ému tout le monde. De nombreux actes de générosité et de libéralité sont à signaler. Je me contenterai de mentionner l'offre si patriotique de M. K. Charokopos, qui a mis son domaine de Thessalie « Kalogriana » à la disposition des réfugiés. C'est un don magnifique que M. Charokopos vient de faire là.

Les Persécutions en Bulgarie

On écrit de Tatar-Pazartzik (Bulgarie) :

Les différentes communautés grecques s'étant adressées aux tribunaux pour rentrer en possession de leurs biens confisqués, les Bulgares n'ont négligé aucun moyen d'intimidation, tant avant que pendant les débats, pour amener les Grecs à retirer leurs plaintes.

La première affaire, qui devait être jugée le 20 avril, était celle de notre communauté réclamant la restitution de son église et de ses deux écoles. Quelque temps avant cette date, les Bulgares se mirent à menacer les Grecs de notre petite localité pour les amener à renoncer à leur action. Un des éphores se laissa ainsi intimider et se retira. Un autre, L. Papadopoulos, fut averti par l'ancien sous-préfet du district que s'il se présentait à l'audience il serait tué ; deux exécuteurs judiciaires, Vaglarof et Nicolof, firent les mêmes menaces à l'avocat de la communauté, Papazoglou. Enfin, les trois derniers jours précédant l'audience, l'association du *Gardien patriote* tint des séances secrètes sous la présidence du maire Pourtof, pendant lesquelles on décida entre autres d'organiser des meetings.

Le 20 avril, les comités avaient si bien pris leurs mesures et excité la foule, qu'il fut impossible aux plaignants de se rendre à l'audience. Tous les Grecs menacés dans les rues, durent se tenir enfermés chez eux. Quant aux avocats, le bulgare Gagof, hué par la populace, dut se retirer avant l'audience, et le grec Papazoglou, menacé de nouveau de mort, cette fois par le maire lui-même, ne put se présenter devant le tribunal. Enfin, des témoins n'ayant pu se rendre à l'appel, l'affaire fut renvoyée. Deux députés, les avocats Matakief et Stéref, s'étaient chargés de défendre le maire, auquel avait été adressée l'assignation.

On prévoit que ces scènes se renouvelleront à chaque procès.

On écrit de Philippoupolis :

La violente campagne de presse, menée ces temps derniers par les journaux bulgares contre la Grèce, fait craindre un nouveau mouvement antihellénique semblable à celui de l'année dernière. La réunion à Philippoupolis d'un grand nombre d'individus de mauvais aloi a fortifié ces craintes. Du reste, certains d'entre eux se sont livrés déjà à des actes de chantage et de violence contre des notables grecs : c'est ainsi que le marchand Œconomidis a dû leur verser deux cents francs ; M. Ar. Michaïlidis a reçu de son côté la visite d'un individu qui lui a remis, de la part du Comité de l'Organisation Intérieure en Macédoine, la lettre de menaces suivante :

Monsieur Aristide,

Les Comités vous ont condamné à payer deux cents levs (francs) en vue d'une œuvre de bienfaisance en Macédoine. Si vous ne les remettez pas immédiatement au porteur de la présente, ou si vous révélez à qui que ce soit le contenu de cette lettre, votre existence est perdue. Le reçu vous sera envoyé par la poste.

La Liberté ou la Mort.

Le président : M. Naoumoff.

Mikaïlidis ne se laissa pas intimider. Il porta plainte, produisit la lettre à la police, et grâce à l'intervention de son consul, parvint à faire arrêter le maître chanteur qui fit des aveux complets et livra même les noms de plusieurs de ses complices.

On écrit de Dédé-Agatch (Turquie) :

Les réfugiés de Bulgarie continuent à affluer dans notre ville. Avant-hier on comptait quatre cent cinquante arrivées, aujourd'hui on en relève six cents autres. Ces malheureux sont dans un tel état de dénûment qu'ils n'ont pas même de quoi payer leurs frais de transport au Pirée ; les compagnies de navigation ne leur réclament pourtant que 20 piastres (environ cinq francs) par tête. Les habitants de notre ville leur donnent des vivres et parfois de l'argent ; un commerçant de passage à Dédé-Agatch, ému de tant de malheurs, leur a donné cinquante livres turques.

SUISSE & GRÈCE

L'inauguration du buste Eynard

Genève 10 mai

Le samedi 5 mai eut lieu la cérémonie d'inauguration du monument érigé à la mémoire du grand bienfaiteur de la Grèce, Jean-Gabriel Eynard, par souscription des étudiants hellènes de Genève, Lausanne, Neuchâtel, Zurich et Saint-Gall. Dès 2 heures, les cinq associations grecques, drapeaux en tête, arrivaient au jardin du palais Eynard, qui se peuplait rapidement d'invités. Dans l'assistance : Mlle Alice Favre, et plusieurs autres dames de la société genevoise ; MM. Imer-Schneider, conseiller administratif ; Straüli, président, et Cherbuliez, vice-président du Conseil municipal ; Chapuisat, Jaccoud, Viret, du Conseil municipal ; de Stoutz, consul de Grèce ; Bernard Bouvier, recteur de l'Université ; de nombreux professeurs, des représentants de la presse, etc., etc. La famille d'Eynard était représentée par M. de Westerweller-Eynard, son petit-fils ; M. Henri Le Fort-Diodati et famille ; Mme Jean Diodati, Mme et M. Bedot-Diodati, Mme et M. Pictet de Rochemont-Eynard, M. Monod de Westerweller.

Un grand nombre de membres de la colonie grecque de Genève répondirent à l'invitation de nos étudiants. En somme assistance nombreuse et choisie.

L'Association des Etudiants hellènes de Paris était représentée par M. Léontidès, son vice-président, docteur en droit.

Le monument, exécuté d'après les plans de MM. Monod et Laverrière, s'adosse à un mur garni de lierre; il affecte la forme d'un autel auquel on accède par un petit hémicycle en pierres de taille; sobre et simple, il est en pierre blanche. Une niche carrée le surmonte d'un effet médiocrement heureux; au centre de cette niche, le buste d'Eynard en bronze; il a été ciselé avec une extrême finesse par Aug. de Niederhausern-Rodo. Dœ brèves inscriptions, en grec et en français, disent avec simplicité la pensée des étudiants hellènes.

Au nom du comité de souscription, M. le Dr Yennaropoulos prend le premier la parole :

L'amitié d'un grand homme, dit-il avec à-propos, est un bienfait céleste. Lorsque la Grèce prit la résolution suprême de secouer le joug qui pesa sur elle quatre siècles durant, elle eut besoin d'amis ; elle devait non seulement lutter contre ses tyrans, mais aussi contre ses adversaires d'Europe, comtre une diplomatie hostile ou indifférente.

La cause hellénique eut le grand privilège d'avoiir la sympathie précieuse d'hommes de cœur de tous les pays, de toutes les classes, de toutes les professions. Pour tous ces bienfaiteurs notre reconnaissance sera éternelle. Sans leur appui moral, sans leur secours matériel la lutte de nos pères pendant la guerre de l'indépendance serait restée peut-être stérile et sans grand résultat, mais le nom de Jean-Gabriel Eynard est la plus brillante étoile qui orne le ciel de la Grèce libre affranchie. Ce que cet homme illustre et ce grand financier a fait pour la nation grecque depuis le commencement de la révolution jusqu'aux derniers jours de sa vie, dix langues et dix bouches — pour employer une périphrase d'Homère — ne pourraient le raconter.

L'orateur rappelle tout ce que la Grèce doit à Eynard, la modeste dette de reconnaissance que la jeunesse universitaire grecque de Suisse acquitte là à la mémoire du philhellène genevois. Il termine par une chaleureuse péroraison, en remettant le monument à M. le conseiller administratif Charles Piguet-Fages.

On applaudit, cependant, que Mlle Pictet de Rochemont, arrière-petite-fille d'Eynard, offre à M. Yennaropoulos une gerbe de fleurs.

M. Piguet-Fages répond en exprimant les remerciements des autorités municipales et de la population genevoise pour l'hommage à l'un des plus grands citoyens suisses :

... Votre président, M. le Dr Yennaropoulos, vient de retracer avec autant de justesse que de chaleur communicative le rôle éminent joué par Eynard dans la lutte héroïque pour l'indépendance de la Grèce et les services rendus par lui à cette nation illustre entre toutes, mère et bienfaitrice de nos civilisations modernes, à cette terre sacrée qui a révélé au monde la beauté pure et l'idéal humain. Répéter ces éloges ce serait les affaiblir. Vous les avez tous énumérés dans une formule saisissante en décernant à notre concitoyen le titre glorieux de grand bienfaiteur de la Grèce qui restera inscrit, pour la postérité, sur ce marbre lui-même.

Il me sera du moins permis d'ajouter que son dévouement à la cause d'un peuple opprimé ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait à son pays ou, pour mieux dire, ce fut dans l'amour passionné qu'il portait à sa patrie, dans ses principes de justice et de liberté dont elle a toujours gardé le culte, qu'Eynard trouva la force d'accomplir sa mission. N'est-ce pas d'ailleurs au Congrès de Vienne, alors qu'avec Pictet de Rochemont il plaidait si éloquemment, devant les arbitres de l'Europe, la cause de son pays, qu'il put nouer les hautes relations qui devaient lui être si précieuses quelques années plus tard en faveur de la Grèce !

La foi, dit-on, transporte les montagnes ; il ne fallut rien moins, en effet, qu'un miracle de foi, de dévouement et d'énergie pour briser les liens de la captive et l'arracher aux mains de ses bourreaux.

Ce miracle, une poignée de héros, un simple particulier surent l'accomplir et c'est un noble spectacle que celui de cet homme se levant, presque seul tout d'abord, pour défendre l'opprimé et parvenant, dans cette lutte inégale, à obtenir de l'Europe officielle le geste libérateur.

Mais à côté des chancelleries, il y avait alors une opinion publique capable d'enthousiasme et de générosité. Le scepticisme politique, les luttes commerciales et économiques, les conquêtes lointaines aux dépens de peuples plus faibles n'avaient pas encore éteint en elle tout sentiment chevaleresque, tout élan généreux. C'est là le puissant levier dont Eynard va s'emparer, qu'il saura manier d'une main sûre et infatigable, et c'est par lui qu'il brisera enfin toutes les résistances d'une étroite et sèche diplomatie.

Mais il lui fallait un point d'appui et c'est ici même qu'il le trouva, Genève, la Suisse toute entière, emportées d'un mouvement unanime, furent les premières à répondre à la voix d'Eynard pour embrasser la cause qui fut celle de sa vie et restera son éternel honneur. La Suisse en effet qui, en face de l'Europe féodale, avait, bien des siècles auparavant, proclamé le droit des peuples à l'indépendance, aurait-elle pu demeurer indifférente sans renier ses origines, et Genève pouvait-elle oublier sa lutte séculaire pour le maintien de ses libertés?

Messieurs, en vouant à l'admiration et au respect des générations futures les traits du grand philhellène, à proximité de cette promenade qu'il contribua généreusement à créer, dans le voisinage de cette demeure qui témoigne de la pureté de son goût, de son sens délicat des meilleures traditions de l'art classique, vous n'avez donc pas rempli seulement un pieux devoir de reconnaissance et honoré une mémoire restée chère à vos concitoyens.

Vous avez élevé, dans notre libre pays, un monument à la liberté, vous avez proclamé, par un éloquent symbole, le droit imprescriptible des peuples à revendiquer leur indépendance et à demeurer maîtres de leurs destinées.

Telle doit être la portée supérieure, la signification dernière du monument que nous inaugurons aujourd'hui. La Grèce, il y a près d'un siècle, a été pour le monde un exemple à jamais mémorable ; ses défenseurs comme les Suisses de St-Jacques, ont donné pour la patrie, leurs corps à l'ennemi et leurs âmes à Dieu.

Vous avez voulu, Messieurs, associer Genève, dans la personne d'un de ses fils, à ces souvenirs de gloire, et lui permettre ainsi de les célébrer avec vous. Notre émotion et notre reconnaissance répondent pour nous à des sentiments si cordiaux, à une manifestation si flatteuse et si touchante.

Au nom des autorités municipales, j'ai l'honneur de recevoir ce monument. Nous le garderons fidèlement pour le transmettre à ceux qui viendront après nous, en mémoire de l'ardente sympathie qui vint unir étroitement Genève à la Grèce, lorsque sonna l'heure de la lutte suprême, et comme gage impérissable d'une étroite amitié.

M. Michel Kebedgy, professeur à l'Université de Berne, fait à son tour l'éloge d'Eynard. Il rappelle la prodigieuse activité de l'homme, ses grandes qualités de cœur et d'esprit qui commandent le respect et l'admiration de tous.

Eynard à lui-même décrit la pensée dont il était dominé et qui agissait en lui comme un ressort secret.

Son nom est indissolublement lié à l'histoire de la libération de la Grèce. Une lettre, datée du 3 juin 1826, que le comité philhellénique de Zurich lui avait adressée, disait : « Votre nom s'attachera à jamais au sort du peuple grec ». La fête organisée par les étudiants hellènes l'atteste.

Ce qui précède nous permet de saisir toute la portée du mot dans lequel on peut résumer les sentiments des Grecs pour Eynard, mot qu'ils répètent toujours avec respect et gratitude, et qui domine la fête de ce jour : honneur à lui.

En montrant le mouvement qu'Eynard détermina, M. Kebedgy n'a garde d'oublier les Genevois qui secondèrent ce grand bienfaiteur.

En terminant, l'orateur montre aux Hellènes leur devoir futur : une telle œuvre doit être poursuivie ; les Hellènes en ont contracté l'obligation par reconnaissance pour la mémoire d'Eynard. Car les résultats en demeurent encore très incomplets, mais l'élan ne s'est pas ralenti. Pour cela, il faut développer chez les Grecs l'esprit de pénétration avec les autres peuples. Et, à ce propos, M. Kebedgy se félicite de voir le nombre des étudiants grecs en Suisse s'accroître d'année en année.

M. Bernard Bouvier, recteur de l'Université, exprime ensuite aux étudiants hellènes la reconnaissance de celle-ci pour son invitation à cette cérémonie.

Ce mouvement, dit-il, témoignera de l'attachement d'étudiants étrangers, fils d'un pays libéré du joug par sa vaillance et sa foi, pour un autre pays qui s'est lui-même, en des temps lointains du Gruttli, alors que l'idée de patrie était obscurcie, étouffée et comme morte, créé une patrie libre et forte. Aux feux allumés dans la nuit du moyen-âge, sur les monts de la Suisse primitive, répond à travers les siècles le signal de libération de la Grèce moderne.

La puissance de l'idée a ressuscité la Grèce au cœur de ses enfants et de tous ceux qui avaient bu aux sources de la poésie, de la sagesse et de l'héroïsme antiques. Jean-Gabriel Eynard fut de ceux-là. Nous autres, modestes ouvriers de l'esprit, nous nous réclamons aussi de ce culte qui ennoblit la vie ; et vous, étudiants hellènes, héritiers de ces traditions qui ont imaginé des demi-dieux pour ancêtres à l'humanité, vous voulez travailler à la conduire, de progrès en progrès, à la réalité d'une humanité meilleure.

Ici, l'orateur se reporte à la date de 1820 « où, au sortir d'une jeunesse singulièrement agitée et batailleuse, le XIXe siècle entrait dans une jeunesse brillante et ardente ».

Tandis que l'Europe hésitait, l'enfant grec demandait à son tour « de la poudre et des balles ». Les hommes de cœur et les poètes leur donnèrent de l'argent et des chants magnifiques.

M. Bernard Bouvier évoque Hugo, Béranger, Lamartine et surtout Goëthe dans son *Eupharion*.

Ce souffle d'enthousiasme, éternelle gloire de la génération romantique, Eynard le fit passer dans l'âme des Genevois, qui, eux-mêmes venaient de se reconquérir. Et bientôt, la Grèce ressuscitée vainquit à son tour la tyrannie pour se donner la discipline de la liberté.

Dans une péroraison très applaudie, M. Bouvier parle au cœur des étudiants grecs, faisant leur éloge; les conviant aussi à agir sur eux-mêmes, à tremper leur volonté et leurs convictions. Les générations passent, l'idée demeure et grandit. Genève a vécu à travers des périls sans nombre par la foi de ses fils en sa destinée et par le respect des peuples libres pour sa liberté. Ainsi les descendants des uns et des autres resteront amis et frères dans la véritable indépendance, dans le respect de tous les droits, dans l'amour de la justice et le service de la liberté.

M. de Stoutz, consul général de Grèce, déclare qu'il tient à apporter là un témoignage personnel, celui de la reconnaissance des étudiants grecs envers Eynard et son pays. En termes éloquents, M. de Stoutz dit la gratitude de cette jeunesse pour le large et cordial accueil qu'ils reçoivent en Suisse et en particulier à Genève.

Si avec Eynard, ajoute-t-il, et depuis Eynard Genève a toujours prodigué ses bienfaits aux Grecs, Genève, on peut le dire, n'a pas eu affaire à des ingrats. Les étudiants hellènes notamment se sont en toutes circonstances montrés dignes de ces bienfaits et de l'intérêt qui leur a été porté, et cela par leur conduite, leur bonne tenue, leur union, par le respect qu'ils ont toujours voué à nos lois et à nos institutions démocratiques inspirées par ce large esprit de justice et d'égalité qui les a séduits.

Ces jeunes Grecs nourrissent tous pour Genève une réelle affection qui ne s'est jamais démentie, aimant à participer à nos fêtes nationales, à applaudir nos orateurs, à suivre nos cortèges patriotiques, heureux de voir leur bannière harmoniser ses couleurs helléniques avec celles d'une nation qui lui est chère et pour laquelle ils professent une grande admiration.

Que ce monument, élevé dans un bel élan de reconnaissance pour honorer la mémoire du grand philhellène, resplendisse toujours à Genève comme l'étincelle lumineuse provoquée par les courants de sympathie réciproque échangés entre la Suisse et la Grèce amies !

En terminant M. de Stoutz donne lecture d'une lettre de M. Ernest Naville par laquelle l'éminent philosophe nonagénaire s'excuse auprès de M. Yennaropoulos de n'avoir pu venir assister à cette fête comme il l'avait un moment espéré.

Un poète grec, originaire de Samos, docteur en droit de l'Université d'Athènes, M. Cléanthe Vassardakis lit une poésie en langue grecque, chaleureusement applaudie.

La série des discours est terminée par une allocution de M. Le Fort, juge à la Cour d'appel, qui excuse son beau-frère M. Jean Diodati, empêché par une indisposition, d'assister à cette fête. M. Le Fort se fait l'interprète de la famille pour remercier les étudiants grecs domiciliés en Suisse, et plus spécialement M. le Dr Yennaropoulos, président du comité pour l'érection du buste de Jean-Gabriel Eynard.

La famille d'Eynard est vivement touchée de ce témoignage de grande sympathie ; elle viendra souvent ici admirer les traits de son aïeul, dont la physionomie semble revivre au milieu du lierre qu'il a lui-même planté.

A l'issue de la cérémonie une brillante réception a été offerte aux invités dans les salons du palais Eynard par M. Jean Diodati et sa famille.

Le soir, banquet à l'hôtel Métropole, présidé par M. l'ingénieur Travlos et réunissant les étudiants et les Hellènes qui avaient assisté à la cérémonie de l'après-midi. M. Kebedgy a le premier pris la parole pour nous parler de notre pays, des progrès qu'il a accomplis et qu'il a constatés par lui-même au cours de son récent séjour à Athènes. M. Vassardakis a parlé du succès de la journée. Il a dit les efforts inlassables de M. Yennaropoulos pour faire aboutir le projet du buste Eynard. M. Yennaropoulos, qui en est le promoteur, a été aussi le principal artisan de l'œuvre qui honore nos étudiants.

A minuit, tous les assistants se sont rendus à la chapelle russe à la messe de Pâques.

Dimanche matin on se retrouvait à la station du Genève-Veyrier, à Rive, pour l'excursion au Salève, coïncidant avec la cinquième assemblée annuelle des étudiants grecs en Suisse.

L'assemblée a eu lieu à l'hôtel des Alpes, sous la présidence de M. Nicolas Corillos, président de la société de Saint-Gall. Elle a adopté les statuts et règlements d'une Fédération des sociétés d'étudiants grecs en Suisse. M. le professeur Kebedgy (Berne) a été nommé président ; M. Yennaropoulos (Genève), trésorier. Au cours de l'assemblée, M. Yennaropoulos a été nommé membre honoraire de la société « Minerva », de Genève.

Une commission a été nommée pour la publication d'une brochure consacrée aux deux journées ; en font partie MM. Kebedgy, Yennaropoulos et Vassardakis.

Tâche et efforts de l'Hellénisme

Un correspondant de la *Gazette de Lausanne* (Suppl. 8 mai) se demande d'où vient que, non contente d'assister en spectateur impassible à l'extermination des Grecs de Bulgarie et aux méfaits du bulgarisme en Macédoine, l'Europe se montre pleine d'indulgence pour tout ce qui se fait à Sophia : cette indifférence et cette partialité lui semblent imputables au fait que « la Grèce a mal administré son patrimoine », tandis que la Bulgarie, disent ses amis d'Occident, quels pas de géants elle a faits depuis 30 ans ! Le correspondant, établissant un parallèle entre les deux pays, examine leur « mise de fonds » respective :

La Grèce a commencé avec 500.000 habitants qui étaient dans un état psychologique et économique lamentable. Tout était à faire ou à refaire après 1829. L'insurrection n'avait laissé que des ruines. L'Etat a dû secourir les invalides, les veuves et les orphelins alors que ses finances étaient dans un état plus lamentable que celles des particuliers. En 1832, les puissances protectrices estimaient les recettes possibles à 820.000 francs. En 1843, elles avaient à peine atteint 10 millions de francs. Au moment même où elle fut reconnue comme Etat indépendant, la Grèce avait déjà une dette publique extérieure de 70 millions, empruntés dans les années 1824 et 1825 pour les besoins de l'insurrection. En 1832, la dette publique extérieure montait à 130 millions de francs, soit quinze fois les recettes ; 230 francs par tête d'habitant, chiffre à peine dépassé aujourd'hui dans quelques Etats prospères.

La Bulgarie, elle, a commencé avec 3.000.000 d'habitants, qu'une seule campagne menée par la Russie et la Roumanie a émancipés sans pour ainsi dire que les Bulgares aient collaboré à leur propre affranchissement. N'ayant ainsi subi aucun épuisement économique et ayant été dotée d'un patrimoine suffisant, la Bulgarie s'est trouvée dès le début dans une excellente situation financière qui lui a permis de se tirer d'affaire sans fatiguer le monde de questions d'argent et sans donner prise à la critique.

Aujourd'hui la Grèce a 2.500.000 habitants sur 64.000 kilomètres carrés ; la Bulgarie en a 3.700.000 sur 95.000 kilomètres carrés. L'une et l'autre ont donc la même densité, soit à peu de chose près 39 habitants par kilomètre carré. Mais tandis que la population bulgare est répartie sur un rectangle compact, la population grecque est dispersée sur une superficie de 180.000 kilomètres carrés, en comprenant la surface des mers intérieures. Ainsi la densité réelle de la population en Grèce est seulement de 13 habitants par kilomètre carré. Son territoire est à ce point déchiqueté par la mer que les régions les plus voisines n'ont souvent aucune relation ou dépendance mutuelle économique ni intellectuelle. Il y a en Grèce des points qui sont éloignés de 700 kilomètres à vol d'oiseau, distance plus considérable que celle de Paris à Marseille. En hiver, plusieurs îles restent même des semaines sans moyen de communication avec le reste du pays.

Voilà certes des circonstances géographiques qui sont loin de favoriser l'action gouvernementale ; elles ont au contraire pour effet de développer l'esprit de clocher au détriment des intérêts généraux du pays.

Pour subvenir aux besoins de 3.700.000 habitants, c'est sur une superficie de 95.000 kilomètres carrés seulement que le gouvernement bulgare a à pourvoir aux divers services publics, tandis que le gouvernement grec a les mêmes devoirs envers 2.600.000 habitants, répartis sur une superficie de 180.000 kilomètres carrés. On doit en effet tenir compte des services auxquels l'Etat doit pourvoir sur mer, tels que ports, voies navigables, phares, câbles, police de mer, subventions aux transports par mer effectués à perte, etc.

Cette considération permet de comparer : d'abord les dépenses affectées à un certain développement des services publics en Grèce et en Bulgarie, en elles-mêmes et par rapport au nombre des habitants auxquels incombent ces dépenses ; ensuite l'utilité relative de ces services en Grèce et en Bulgarie. En ce qui concerne ce dernier point, l'utilité d'un service étant proportionnelle à la population qui en tire profit, elle est proportionnelle à la densité de la population. Elle est donc en Bulgarie (39), juste le triple de ce qu'elle est en Grèce (13). On conçoit alors qu'une même entreprise puisse avoir un caractère tout différent en Bulgarie et en Grèce : urgente ou simplement nécessaire en Bulgarie, elle peut constituer pour nous autres Grecs un luxe coûteux.

Ajoutez qu'en Bulgarie certains services publics, et spécialement les réseaux des télégraphes et des voies ferrées, se trouvent rémunérés partiellement par l'étranger, parce que grâce à sa situation sur les routes qui conduisent de l'Europe occidentale, de Hongrie, de Russie, de Roumanie à Constantinople et vers l'Orient, ces réseaux transportent un grand nombre de télégrammes et de voyageurs en transit. Par contre, les services des phares et des ports de la Grèce sont *gratuitement* au service des bâtiments étrangers qui croisent dans nos mers pour le service de la Turquie et de la mer Noire. De ces bâtiments, ceux-là seulement qui font escale dans nos ports (pour ravitaillement, charbon, outillage, etc.) seraient tenus de payer une rémunération s'ils séjournaient plus de 72 heures. Mais vous comprenez bien qu'ils s'arrangent de façon à ne point dépasser ce séjour légal.

Cette infériorité de la Grèce, où l'on voudra bien observer que les transports par mer suppléent les voies ferrées, n'empêche pas qu'elle a, par rapport à sa superficie continentale, plus de kilomètres de chemins de fer que la Bulgarie ; ce rapport est 24 : 18.

Au point de vue du développement industriel, la Bulgarie peut assurer à son industrie, par des mesures légales de protection, 3.700.000 clients. La Grèce n'a que 2.500.000 clients. Ainsi le rapport des chances de prospérité de l'industrie en Bulgarie et en Grèce est 37 : 25. De plus, grâce à la découpure de ses côtes et à sa situation sur les routes des transports maritimes, tous les points de la Grèce sont accessibles aux exportations de Hambourg, d'Anvers, de Londres, de Marseille, de Gênes, de Trieste, etc., aussi directement qu'aux expéditions du fabricant indigène. La majeure partie de la Bulgarie, au contraire, est soustraite à la concurrence étrangère grâce à son éloignement des côtes et des routes maritimes ; elle est donc plus exclusivement acquise à l'industrie nationale. Malgré cette double infériorité, la prospérité industrielle de la Grèce l'emporte sur celle de la Bulgarie.

L'agriculture est sans contredit un des facteurs économiques des plus importants à la prospérité d'un pays. Vous savez dans quelles conditions nous sommes pour lutter à cet égard avec la Bulgarie. Ecoutez plutôt Brockhaus :

« En Bulgarie l'agriculture est à *un niveau très*
« *bas*. Les instruments agricoles sont très primi-
« tifs. En revanche, *la qualité moyenne du sol est*
« *excellente* et rapporte presque sans engrais. »

Et pour la Grèce :

« Le sol est dans son ensemble *peu fertile ;* la
« plupart des montagnes manquent d'humus et
« sont chauves et nues ; les 59 centièmes de la sur-
« face du pays sont improductifs et sont bons tout
« au plus à paître des moutons et des chèvres. »

Le fisc grec a particulièrement à se plaindre de la nature. Grâce à notre développement côtier, qui est plus considérable que celui de la France, et du voisinage des côtes turques, la contrebande s'est développée au point de priver annuellement le fisc d'environ quatre millions de francs.

Sommes-nous mieux placés en ce qui constitue les nécessités de la défense nationale ? Pour nous couvrir du côté de la mer nous sommes obligés d'entretenir une marine de guerre, dépense dont la Bulgarie est dispensée. Les équipages de cette marine étant choisis parmi les recrues de l'armée de terre, la force numérique de cette dernière s'en trouve réduite ; de sorte que la différence déjà

grande, exprimée dans le rapport normal 25 : 37, entre le nombre des baïonnettes grecques et bulgares, se trouve augmentée, le rapport étant 20 : 37. Il faut noter, en dehors de notre sujet, que les conditions économiques ne permettent pas à la Grèce d'atteindre même ce rapport. Les 37.000 hommes de la Bulgarie, à peu près la force normale de son armée sur pied de paix, sont répartis sur une superficie compacte de 95.000 kilomètres carrés, tandis que les 20.000 hommes de l'armée grecque sont répartis sur une superficie de 180.000 kilomètres carrés. Il est donc évident que grâce au concours du nombre et des conditions de distance, il est infiniment plus facile à la Bulgarie de former régulièrement l'unité nécessaire pour exercer ses troupes et ses officiers aux grandes manœuvres. On voit à quoi tient le prestige de sa supériorité militaire.

Cette supériorité, la seule d'ailleurs que nous ayons à reconnaître, ne s'étend toutefois pas au développement moral. Peut-être bien que le militarisme n'est pas la passion du peuple grec ; mais la Grèce d'aujourd'hui est la propre création de son peuple. Il n'y a pas au monde un peuple qui puisse se vanter d'avoir suppléé, dans la mesure où l'a fait le peuple grec, l'Etat empêché d'assumer diverses charges intellectuelles et autres. C'est là, nous semble-t-il, qu'il faut chercher la mesure du développement d'un peuple, et non dans les moyens dont il dispose pour écraser ses voisins.

En résumé, la Grèce est plus mal partagée sous tous les rapports. Pour surmonter les difficultés que lui suscite ce partage, elle a fait de son mieux. Mais cette tâche était au-dessus de ses forces et les mesures qu'elle a prises dans cette intention ont tourné à son détriment. Ce qui nous étonne, c'est la conclusion qu'en tire l'opinion publique de l'Europe, conclusion qui nous paraît directement opposée à la logique.

En effet, au lieu de protester contre l'injustice dont souffre la Grèce et d'exiger une augmentation de son patrimoine pour qu'elle arrive à se suffire à elle-même aussi bien que la Bulgarie, l'Europe, insoucieuse de l'écrasement de l'hellénisme, applaudit, au contraire, aux convoitises de la Bulgarie sur la Macédoine et les seconde. Tel est même l'état de l'opinion aujourd'hui, qu'on trouve inopportun de reprocher à la Bulgarie quoi qu'elle fasse en Macédoine ou chez elle contre l'élément grec. Aussi la Bulgarie ne s'est-elle nullement gênée d'accroître ses biens nationaux en enlevant cet été leurs établissements aux communautés grecques de la Roumélie Orientale.

En attendant la dette extérieure de la Grèce s'accroît de 10 millions destinés à parer aux conséquences de cette spoliation. On sait en effet que la Chambre grecque a dû voter 10 millions affectés presque en totalité à l'établissement des Hellènes qui par milliers fuient la Bulgarie, afin de se soustraire à d'intolérables persécutions et se réfugient en Grèce laissant aux mains des Bulgares leurs fortunes privées et communales. C'est là une cause de perturbation pour la balance économique de la Grèce qui, depuis l'arrangement de Crète, semblait ne devoir pas être troublée.

La France et la Grèce

A L'ÉPOQUE DU DIRECTOIRE

Athènes, 20 avril.

M. Spyridon G. Pappas, directeur du *Monde Hellénique*, a donné le 15 avril à la salle de la Société « Parnassos » à Athènes, une conférence sur « la France et la Grèce à l'époque du Directoire ». Une foule nombreuse, parmi laquelle on remarquait MM. La Boulinière, ministre de France à Athènes ; Lefebvre-Pontalis, secrétaire de la légation ; Lebé, vice-consul ; A. Skouzès, ministre des Affaires étrangères ; D. Vocotopoulos, ministre de la Justice ; Baltazzi, Schliemann, Lidorikis, députés, était venue applaudir le conférencier qui a parlé des tentatives faites sous le Directoire pour amener un soulèvement général des Grecs.

Avant d'entrer dans le cœur de son sujet, c'est-à-dire avant d'étudier les relations franco-grecques pendant le Directoire, l'orateur a cru devoir reconstituer le milieu ambiant, dans lequel ont vécu les personnages dont il allait parler.

« La République naissante en France, fait-il remarquer, devait naturellement chercher des exemples et des inspirations dans les républiques grecques. Mais ce n'est pas seulement dans les discours où les personnages antiques sont pris constamment pour modèles et servent continuellement de points de comparaison, ce n'est pas seulement dans les réunions publiques où l'on se flatte de ressusciter la liberté de la parole et des opinions à l'exemple de l'antiquité que se glisse l'imitation servile du grec. La grécomanie sévit partout et surtout pendant le Directoire. Le costume féminin a subi une transformation complète. Les paniers et les vertugadins sont oubliés et se perdent dans la nuit des temps... »

A une époque où l'on s'enivrait de liberté reconquise, où on imitait dans l'art, dans les mœurs les habitudes du peuple le plus libre qui ait jamais existé, il aurait été étonnant que l'on oubliât les « restes d'une nation autrefois illustre » comme écrira plus tard Talleyrand. La campagne des armées de la République en Italie fit tourner les regards vers la Grèce. La prise des îles Ioniennes en 1797 imprima une force nouvelle au mouvement : Bonaparte estimait que la possession de ces îles avait une importance très grande et valait plus que l'occupation de toute l'Italie.

Le premier Grec qui, à cette époque, songea réellement à mettre les Français au service de l'idée de l'Indépendance hellénique fut incontestablement Rhigas qui mourut victime d'une trahison et sema ce que d'autres récoltèrent, mais il ne fut jamais en relations avec Bonaparte, pendant le séjour de celui-ci en Italie.

Par contre, le futur empereur s'entendit avec deux autres personnages, Grecs d'origine, mais nés en Corse, Dimo et Nico Stephanopoli, l'oncle et le neveu. Voici dans quelles circonstances, ces deux Corses furent mêlés aux projets de régénération de la Grèce. Le bey du Magne, Zannetto Grigorakis, avait envoyé en 1796 son fils aîné auprès du général Bonaparte pour lui soumettre un plan d'insurrection et lui demander des secours. Le jeune homme fut bien accueilli, mais il dut se retirer sans promesse sérieuse ; cependant un an plus tard, le Directoire, sous le fallacieux prétexte de recherches scientifiques, chargea les Stephanopoli d'une mission auprès du bey ; ils devaient ensuite parcourir la Grèce et faire revivre l'espoir de la délivrance. En dépit de tout, les deux émissaires ne purent rien obtenir de précis, ni de Zannetto Grigorakis, ni des envoyés des différentes contrées de la Grèce qui subordonnaient leur concours à l'entrée de Bonaparte en Morée à la tête de 6.000 hommes. Leurs voyages n'eurent donc que des résultats très minces.

Si le voyage des Stephanopoli n'eut pour la Grèce aucun résultat, le Directoire, sous une autre forme, mettait à l'essai un projet nouveau dont un Grec fut encore le promoteur.

Le 2 avril 1799, raconte M. S. Pappas, le ministère recevait de la commission d'Ancône les lignes suivantes :

« Le Directoire exécutif de la République Française a décidé que la Grèce serait libre ! L'humanité et la gloire appelaient depuis longtemps cette grande et belle résolution. La justice, en ce moment, la réclame et la faveur des circonstances ne tardera pas à en démontrer l'utilité. »

Qu'était-ce donc que cette commission d'Ancône ? Elle avait été constituée, le 14 novembre 1798, sur les injonctions pressantes de Constantin Stamaty, Grec d'origine au service de la France.

Une lettre du ministre des Relations extérieures du 27 novembre de la même année fait connaître le but secret de cette institution.

« Vous pénétrerez aisément, disait-il, que cet établissement, commercial en apparence, n'est réellement qu'un comité d'insurrection pour les Grecs d'Albanie et de Morée, etc., contre la Porte ottomane, qui, depuis près de quatre siècles, tient sous le joug le plus dur les restes d'une nation autrefois illustre. »

Cette agence était composée de trois personnages : Constantin Stamaty, Bernard Mangourit, Emile Gaudin ; sur le premier on n'a que de vagues renseignements. Il naquit à Constantinople en 1764, et en 1787, il se rendit en France. Il y arriva donc à la veille de la Révolution. Ce spectacle de la France qui brise ses fers, lui rappelle sa patrie et exalte ses sentiments patriotiques ; c'est ce qui explique son intervention dans l'agence, mais auparavant, et dès 1793, on le voit consul de France à Hambourg, puis nous le retrouvons successivement à Altona, agent secret en Valachie ; la République le nomme consul général pour les provinces d'au-delà du Danube, mais la Porte lui refuse l'exequatur ; enfin attaché au ministère des Affaires étrangères. Après la disparition de l'agence d'Ancône, il continua à représenter la France et mourut à Rome vers 1818.

Le second membre de la commission était Michel-Ange-Bernard Mangourit, qui naquit à Rennes le 21 août 1752 et mourut à Paris le 17 février 1829. Il fut d'abord avocat, puis juge, enfin consul de la République à Charleston, à Naples, à Ancône.

Le troisième, Gaudin, avait été secrétaire général de la légation de France à Bucarest et à Vienne, enfin il arriva à Ancône ; plus tard nous le retrouvons commissaire du Directoire, membre du conseil des Cinq-Cents, puis du Tribunat, enfin inspecteur du cadastre.

Ce fut Stamaty qui fut l'âme de l'agence, et s'aboucha avec les négociants grecs d'Italie, médita leurs avis. L'agence d'Ancône envoya au Directoire un rapport sur les moyens à suivre pour affranchir la Grèce : dans ce rapport, la commission proposa d'envoyer en Morée, en Thessalie, en Epire, en Macédoine et même à Constantinople des émissaires, de constituer un comité insurrectionnel composé de Grecs intelligents et patriotes qui auraient à diriger l'impression des journaux, manifestes et écrits divers, de créer une phalange grecque ; elle réclamait un crédit de 400.000 francs. Un peu plus tard, Stamaty, dans une note à Talleyrand, demandait l'autorisation de fonder à Céphalonie un comité d'insurrection qui devait correspondre avec Zanetto-bey par l'intermédiaire de Constantin Michalopoulos, mais sur ces entrefaites l'agence fut supprimée, car elle s'était immiscée dans les affaires de la République romaine et les tentatives de libération de la Grèce cessèrent en même temps.

Cet exposé historique, accompagné de projections lumineuses qui témoignent des qualités de chercheur du conférencier, a été accueilli par de vifs applaudissements, et l'orateur a été vivement félicité par les notabilités présentes de l'hommage qu'il avait voulu rendre à la France républicaine en rappelant les efforts que celle-ci avait faits pour tirer la Grèce de l'esclavage.

EN MACÉDOINE

Crimes bulgares

Nous avons publié, dans notre supplément illustré du 1er avril (p. 7), une photographie représentant les décombres de la maison Combokis, à Egridéré, (caza de Zihna, district de Serrès) que les comitadjis bulgares avaient incendiée le 15 août 1905, après avoir massacré le primat Basile Combokis, sa femme Anastasie, ses trois brus et ses petits enfants. Le même village d'Egridéré a été attaqué une seconde fois, le 28 janvier 1906, par des bandits bulgares, et une troisième fois, il y a un mois. La bande pénétra dans la maison du frère du précédent, Panayotis Combokis, que les autorités turques avait arrêté sur des calomnies bulgares et qui avait été acquitté le 4 mars dernier après quatre mois de détention préventive. Panayotis tomba entre les mains de comitadjis qui le massacrèrent après l'avoir torturé. Sa famille, qui était parvenue à s'enfuir, avertit les gendarmes turcs, mais ceux-ci, comme d'ordinaire, arrivèrent trop tard.

Il y a trente ans, lors de la première apparition des Bulgares, le chef de la famille Combokis avait été enlevé, attaché à un arbre, couvert de pétrole, puis brûlé.

Le 28 mars, en plein Monastir, Pierre Yankos, âgé de 30 ans, tailleur de son état, a été assassiné dans la rue centrale de Hamidié, par des Bulgares qui lui ont tiré une balle dans la tête ; les coupables n'ont pas été arrêtés.

Le même jour, vers onze heures du soir, quatre paysans grecs de Lysolaï (village situé au N. de Monastir), Jean Talis Tsindaris, âgé de 28 ans, Jean Nédelkos, 30 ans, Simos Markos, 35 ans, et Kotsos Tolos, 26 ans, rentraient dans leur village, revenant du marché de Monastir, lorsqu'ils tombèrent dans une embuscade de Bulgares déguisés en gendarmes turcs. Talis put se sauver ; Nédelkos, dont le frère Christos avait été tué en automne par les Bulgares, a été blessé ; les deux autres, qui laissent une nombreuse famille, furent tués.

L'enterrement des victimes a eu lieu en grande pompe à Lysolaï avec le concours d'un prêtre orthodoxe, envoyé de Monastir. Il faut noter, en effet, que, depuis que les Bulgares ont incendié le couvent des Taxiarques et tué le prieur, Ath. Slavakos, aucun prêtre orthodoxe ne peut demeurer dans le district.

A Serrès, un jeune homme de Djoumaya, nommé Elie, coupable d'avoir déclaré être Grec, après avoir été terrorisé pour se dire Bulgare, a été assassiné. Sa tête a été jetée en pâture aux chiens. Son cadavre portait 52 blessures.

Un convoi de petits commerçants grecs de Soutsovon, se rendant à Vodena, à l'occasion des fêtes de Pâques, a été attaqué par une bande bulgare. Deux Soutsovites ont été blessés et un autre tué.

Une bande bulgare, sous le commandement de Maritsali Job, s'est rendue au village de Pésosnitsa, de caza de Florina, afin d'en punir les habitants qui refusaient obstinément de remettre de l'argent au comité. Un certain Naoum fut mis à mort ; le prêtre Traïko eut les oreilles coupées ; son fils Christo fut battu ; enfin, la bande brûla la maison du paysan orthodoxe Evanghéli, qui ne put s'enfuir qu'à grand'peine.

On écrit de Salonique qu'à proximité de Prosotsani, du caza de Drama, à Kali-Bounar, les Bulgares ont assassiné le Turc Emroula-Effendi.

***

On mande d'Andrinople les détails suivants au sujet de l'attaque par les comitadjis du village d'Ispitli, au nord-ouest d'Andrinople (Thrace). Les bandits, ayant pour complices trois paysans, ont envahi la maison du notable grec O. Dimou, et lui ont demandé de leur verser 200 L. T. Sur son refus, ils lui ont coupé l'oreille ; ils ont enlevé ensuite un des doigts de la main droite de son fils et ont entrepris de mettre la maison à sac. L'éveil ayant été donné, ils se sont retirés en tirant des coups de fusils sur les paysans qui accouraient de tous côtés et dont l'un a été grièvement blessé.

Le général commandant la division de Moustapha-pacha a pris, un peu tardivement, la décision de faire garder désormais Ispitli par une garnison de vingt hommes.

On écrit de Sofia qu'une bande de 100 partisans et deux bandes de 40 hommes chacune, sous le commandement de Poziarlief et Vinof, s'apprêteraient à entrer en Macédoine.

***

A Sofia un *Te Deum* a été célébré à la cathédrale pour le repos... de l'âme de deux féroces bandits bulgares, Mitro Vlacho et Kolé Dobroilski, tués il y a trois mois aux Corestia de Macédoine, à la grande joie des malheureux Macédoniens, dont ces brigands avaient fini par devenir la bête noire. Les journaux de Sofia disent que les compagnons de Vlacho, pour venger la mort de leur chef, ont mis à mort les Grecs Dimitri Apostolou et Gabriel Sisios ainsi que l'exarchiste Itso Popof.

Finances macédoniennes.

En Macédoine, personne, pas même les Turcs, n'espèrent rien des réformes judiciaires annoncées par le gouvernement ottoman. On sait que ces mesures ont été dictées par le seul espoir de prévenir l'intervention de l'Europe. Mais, on doute de plus en plus que l'Europe elle-même eût été capable de réaliser des réformes sérieuses, étant donné l'état des finances macédoniennes.

Le déficit du budget en cours est évalué à :

Déficit prévu	L. T.	860.000
» laissé par l'exercice précédent		300.000
» que provoquera la suppression de la capitation (50.000 L.) et de la taxe sur les animaux		80.000
Soit.		1.200.000

Il est à prévoir que ce déficit s'accroîtra par suite des dégâts énormes qu'ont causé les dernières inondations. En attendant, les magistrats n'ont pas reçu de traitement depuis trois mois.

Turcs et Gréco-macédoniens.

On écrit de Monastir que le 16 avril, un corps gréco-macédonien s'est rencontré avec une bande bulgare au village de Christofare, à proximité de cette ville. Un détachement turc est intervenu, attaquant les Grecs, mais sans aucun succès car ceux-ci purent se retirer sans avoir subi de pertes.

On mande de Cozani qu'une bande gréco-macédonienne de onze hommes s'est rencontrée à Vélistà avec la troupe ; un officier et trois soldats ont été tués.

Comitadjis bulgares.

Les autorités avaient arrêté à Monastir, dans une maison du quartier Yéni-Mahala, un individu suspect. Au cours de l'enquête, celui-ci a fini par avouer que, originaire d'Eski-Zara (Bulgarie), il se nommait Colé et était officier dans l'armée bulgare. Ce n'était pas d'ailleurs sa première visite en Macédoine, car il avait déjà servi dans le district de Castorie en qualité de *voévode* (chef) de bandes bulgares. Il était venu à Monastir pour s'entendre avec les schismatiques de cette ville ; il avait accepté l'hospitalité d'un prêtre bulgare, qui, depuis, a été également arrêté.

***

Les comités bulgares convaincus que la prolongation de l'état de choses actuel est désastreux pour l'influence bulgare en Macédoine, ont paraît-il, résolu de frapper un grand coup afin de provoquer l'intervention de l'Europe et de hâter la solution de la question macédonienne.

On annonce de Vélessa, qu'une bande bulgare, provenant dernièrement de la Principauté, a fait son apparition aux environs de la ville, et se propose de s'opposer aux menées serbes dans ces régions.

On apprend qu'une autre bande très nombreuse se forme en Bulgarie pour aller opérer dans les mêmes parages. Les autorité ont renforcé les troupes à la frontière, autour de Djoumaya, pour s'opposer au passage de cette bande en Macédoine.

Suivant les nouvelles de Névrocope, on constate une recrudescence très marquée de l'activité des comités bulgares dans tout le nord de la province de Serrès. Le nombre des bandes s'est accru dans des proportions inquiétantes ; tout dernièrement une très forte bande a pénétré en Macédoine par les passes d'Anô-Djoumaya.

Rapport du Métropolitain de Castoria

A. S. S. LE PATRIARCHE OECUMENIQUE

Le patriarcat œcuménique vient de publier trois longs rapports de l'Evêque grec de Castoria (Macédoine) un des districts les plus éprouvés par les attaques du bulgarisme. C'est à la fois un réquisitoire contre le banditisme bulgare et un interminable martyrologe.

Nous en extrayons les passages essentiels :

Il y avait à Zobanichta deux prêtres : un schismatique qui, au lendemain de la prétendue insurrection, abandonna sa famille et se réfugia en Bulgarie, et un orthodoxe, Papa Arghyrios, ecclésiastique instruit et honnête et qui, menacé de mort par les envahisseurs bulgares s'il refusait de se convertir au bulgarisme, opposa une vive résistance et fut obligé, il y a quatre ans, de quitter son village. Il avait été sauvé, comme par miracle, des mains de la bande bulgare, mais il laissa à la merci des Bulgares tous ses biens meubles et immeubles Il s'est réfugié avec son père chez nous et, jusqu'aujourd'hui, il est notre hôte, à Castoria. Quelques jours avant leur fin tragique,

son frère, Dimitrios Tyrpou, son cousin Stavro Zissou et son parent par alliance Nicolaos Terpou, avaient demandé à cet ecclésiastique de regagner sa paroisse. Ils assuraient que le village tout entier était prêt à rentrer dans le giron de l'Eglise orthodoxe. Peu après les bandits bulgares accomplissaient leur massacre.

Ce forfait n'était pas plutôt perpétré qu'une lettre, émanant d'un village voisin, est venue aviser qu'une nouvelle attaque était imminente : huit femmes, venaient d'être proscrites par le comité bulgare.

Cette nouvelle eut pour effet de disperser les familles des victimes, et, en ce moment, des dizaines de femmes et d'enfants, en état de complet dénûment et sous le coup de la plus grande terreur, se lamentent dans la Métropole cherchant asile et protection.

Il a été établi, Très Saint Père, que deux Bulgares du village et deux maîtres d'école bulgares jouent le premier rôle dans cette odieuse affaire. Ils ont pour œuvre de corrompre toute conscience et de familiariser le peuple avec le meurtre systématique qui est en quelque sorte à l'ordre du jour.

Et c'est ainsi que la propagande bulgare, enhardie par l'indulgence excessive qu'on témoigne à son égard et par une extraordinaire habileté à travestir les événements, entend persévérer dans la voie dans laquelle elle s'est engagée et cela dans l'espoir de retenir par la terreur des villages qui l'exècrent et dans l'intention de provoquer des représailles de la part de notre population opprimée qui cherche à se défendre.

. . . . . .

J'ai entrepris des tournées dans les districts de Clissoura, de Nasselitza, de Nevesca et de Florina, afin d'apaiser la soif de vengeance d'une population si cruellement éprouvée. Mes tournées ont été couronnées de succès. Les actes de représailles ont diminué au point que durant les sept derniers mois, on n'a eu à compter que très peu de victimes bulgares, tandis que les criminels bulgares, encouragés par cette trêve des armes grecques, ont trouvé le moment propice d'exterminer les notables grecs orthodoxes.

Au retour de ma tournée de Clissoura, j'apprends subitement l'assassinat de Cosma et de Yorghi à Holichta ; d'Arghyri, à Komanitchovon et de Constantin à Tchérilovon, coupables d'avoir invité, selon un ancien usage, l'évêque à visiter leurs villages.

En même temps plusieurs autres Grecs orthodoxes étaient massacrés dans d'autres villages : Vassilios, à Roulia ; Athanasios, à Tcharnovichta ; Christo et Stavro, à Dubeni ; Naoum et Philio (une femme), à Tyrnavo ; Efthymios, à Sétoma ; Pando, Athanasios et Nicolaos, à Teicholista ; Stoyani et Nicolaos, à Dranoveni.

Il y a eu des cas pires encore du côté de Nasselitza : dans un même jour sont massacrés : six femmes, Aghoro, Yannoula et Zoé de Bedelousti ; la vieille Zissaina et sa bru (âgée de 18 ans), de Libissovon ; Aghoro, de Nestimio et deux hommes du même village, tués pendant qu'ils revenaient de la foire de Chroupichta. Peu après on tue les nommés Chrysostome, de Chroupichta ; Naoum, de Staritchani ; Naoum et Constantin, de Dranitzi ; Zoïtza (une femme), de Staritchani ; et Nicolas, maître d'école de Zelengouchti.

Mêmes crimes dans le district de Neveska. Deux hommes sont tués à Neveska même et trois à Negovani.

Au retour de ma tournée du mois de juillet dernier dans le district de Florina, je me suis trouvé en présence de crimes successifs. Les plus marquants d'entre nos prêtres tombaient l'un après l'autre sous le poignard des assassins. C'est ainsi que le prêtre Stoyanni, du village de Nereti, est tué avec trois autres, parce qu'il m'avait invité dans son village où nous avions célébré la messe ensemble, à la grande joie de la population. Vient ensuite le meurtre de : Papa Stavro, de Pissodérion ; Papa Constantinos, de Nevoliani ; Papa Christo, de Vambélion ; Papa Dimitri, de Tchiterokion ; Naoum de Zelovon ; une femme à Tchiflik ; Vassilios, de Dranoveni. Souvent les parents des victimes, terrorisés, gardent le silence sur le coup qui les frappe. C'est aujourd'hui seulement que j'apprends qu'il y a quelques mois, une femme grecque de Sistevon a été emmenée à Badjori, d'où elle avait disparu ; que le nommé Naoum Stoïtche a été pendu à Conemlati. Son corps ayant été trouvé hors du village on a raconté qu'il mourut de froid. Trois autres femmes avaient été tuées hors d'Ostitchani. Il est établi aujourd'hui qu'elles ont été exterminées par les Bulgares.

En rentrant des funérailles de feu le métropolitain de Corytza qui avait été assassiné par des Roumains et par des Albanais, je passai par Zobanichta, lorsqu'au milieu de la route je découvris, pendus par les pieds à deux arbres, deux cadavres que le nombre des blessures avait rendus méconnaissables. C'étaient deux femmes de Zobanichta. Leurs intestins avaient été étendus de branche en branche, comme des fils de télégraphe. Une demi-heure plus loin je trouvai près de Maniakoi le cadavre d'un berger qui avait été mis en pièces.

Cette situation continue aujourd'hui encore. Il y a à peine quelques jours, les criminels bulgares tuaient le prieur du monastère des Saints Anargyres avec trois de ses compagnons et, avant-hier, cinq habitants de Zobanichta.

Très Saint Père,

Si j'ai été amené à donner dans ce rapport un récit succinct des crimes commis par les Bulgares contre nos ouailles pendant l'année qui finit, la cause en est le takrir envoyé à la date du 17 octobre 1906 par l'Exarque bulgare au gouvernement impérial et dans lequel il attaque les Serbes et les Grecs orthodoxes, au mépris de toute vérité. Les crimes dont l'Exarque nous accuse, il est le seul à les inspirer, comme seuls à les commettre sont ses créatures et ses agents.

Ici l'évêque de Kastoria rappelle au St-Synode que c'est : 1° en instaurant en Macédoine le règne du meurtre et du massacre : 2° en poursuivant en Europe une campagne mensongère qu'ils réussirent un moment à faire croire à leur prépondérance dans les provinces qu'ils convoitent.

Quelques explications sur leur premier point.

Vers la fin de l'année 1903, le comité bulgare recevait de son président l'ordre de mettre les paysans devant l'alternative de choisir entre l'Exarchat et la mort. La plume se refuse à retracer les abominations qui ont été commises dans le pays. Il est impossible d'esquisser les mauvais traitements, les actes de brigandage, les meurtres odieux qui devaient servir à la réalisation de ce plan d'action. Le seul district de Castoria avait été envahi par 15 bandes bulgares. Elles y semèrent la terreur, promenant des requêtes au gouvernement et à l'exarchat qu'elles faisaient signer, le couteau à la gorge, et destinées à faire croire que le pays était bulgare. La population, terrorisée par les crimes précédents qui avaient coûté la vie à des prêtres et à des notables marquants des villages, saisie de panique, se laisse faire. Le bruit des armes se fait entendre à Komanitsovon. On incendie la maison de Théodore, Grec orthodoxe ; on tue une vieille femme de 80 ans et un bébé de 4 ans, et c'est ainsi que, tout d'un coup, toute la région de Popolis tombe entre les mains de l'Exarchat. A Nestramion, un Grec orthodoxe, nommé Marco, lutte dans sa maison pendant huit heures, armé d'un fusil de chasse, contre une bande de trente hommes. Il tue dans l'enclos de sa maison un des partisans de Mitro Vlacho. Il peut ainsi sauver sa vie, mais, le lendemain, il doit quitter son village. Après les massacres de Tsouka, le village de Nestramion et toute la région tombent entre les mains de l'Exarchat. Courestia, après le meurtre du prêtre Stoyani, de Tyrsia, du maître d'école de Setovo et d'autres notables, capitule. A Castanochoria, Athanassios, de Zouzeltchi, Philippe et Outis, le moukhtar d'Ostitchani, le prêtre Constantin, de Zélénion, sont massacrés et les villages de Castanochoria avec toute la plaine de Castoria succombent à leur tour. A Aétosion, sept paysans originaires de Lehovo sont tués. La maison du prêtre grec Alexi est incendiée. Le prêtre lui-même est sauvé comme par miracle et se réfugie à Neveska où il se trouve encore. Aétosion et toute la circonscription avec le monastère qui s'y trouve sont alors perdus. Et c'est ainsi qu'en quelques jours seulement 90 villages avaient été forcés à faire acte d'adhésion à l'Exarchat. Seule la petite ville de Gorenska restait fidèle, comme une citadelle inexpugnable. Mais il faut que celle-ci aussi tombe et avec elle tout le pays jusqu'à l'Aliakmon, afin que le programme panslaviste soit réalisé, ne fût-ce qu'en imagination. Déjà la bande de Traïko Damianoff circule nuitamment dans la petite ville et, se glissant dans les maisons des prêtres et des notables, le couteau à la main, elle extorque aux habitants des signatures. Mais il y a un Dieu pour les opprimés. Au moment où le bandit pénétrait dans la maison du prêtre Damianos et sommait l'ecclésiastique de signer une requête toute prête, le chef de la bande, cerné par les troupes, fut capturé et conduit, avec toute sa bande, à Castoria. Et avant que le criminel Traïko eût eu le temps d'envoyer les documents à l'Exarchat, il dut les déposer entre les mains des autorités : ces pétitions figurent encore dans les archives du gouvernement.

Après la répression de la prétendue insurrec-

Nous publierons dans notre prochain numéro la fin du rapport de l'évêque de Castoria.

REVUE DE LA PRESSE

Le débat macédonien.

Les *Basler Nachrichten* consacrent dans leur numéro du 27 avril un article de fond à la question macédonienne. Parlant de la recrudescence des hostilités entre les diverses nationalités chrétiennes de la Macédoine l'auteur de l'article signale les préparatifs alarmants de la Turquie le long de la frontière bulgare. Entrant dans l'examen de la question macédonienne, l'auteur dit que, malgré les conseils amicaux du roi d'Italie au sujet du retrait des bandes grecques en Macédoine, le gouvernement hellénique le voudrait qu'il ne saurait enrayer le mouvement.

Les Grecs ont eu trop à souffrir l'année précédente des attaques des Bulgares. Dans cette lutte, la devise est : « Œil pour œil, dent pour dent. »

Les Serbes paraissent maintenant faire cause commune avec les Grecs, parceque les Bulgares sont l'adversaire le plus brutal tant des Grecs que des Serbes. Les bandes serbes opèrent surtout dans le Sandjack d'Uskub et semblent principalement formées sur territoire serbe. Le gouvernement bulgare regarde avec amertume ce mouvement...

L'auteur après avoir rappelé les données du problème macédonien, et la nature du débat, signale la campagne de l'*Hellénisme* en faveur de la récente proposition du Balkan Committee en vue de la cessation des massacres et d'une entente entre les divers intéressés. A la Bulgarie de recon-

naître les droits des autres, de respecter aussi les traités internationaux qu'elle a si gravement méconnus, ainsi, disent les *Basler Nachrichten*, que l'a si bien démontré le professeur de l'Université de Berne M. Michel Kebedgy, dans la *Revue de droit international et de législation comparée:* A Berlin, les puissances s'étaient portées garantes des droits des Grecs de Roumélie Orientale. Les Grecs, dit le rédacteur de l'organe bâlois, « ont le droit aujourd'hui « d'exiger réparation des maux qu'ils ont « endurés en Bulgarie, et la restitution des « églises, monastères et écoles qui leur y « furent enlevés ». Aujourd'hui leurs droits sont presque nuls.

Maintenant les Bulgares s'efforcent d'atteindre en Macédoine au même résultat que celui qui leur a si bien réussi en Roumélie Orientale. Seulement ils y rencontrent une résistance acharnée, ce dont on ne peut en vouloir trop aux Grecs, qui ne font que défendre énergiquement leur existence nationale menacée.

Les Grecs de Russie

Du *Messager d'Athènes* :

Depuis quelque temps, écrit-on d'Odessa, les communautés grecques sont entourées d'une atmosphère de sympathie de la part des populations russes et des autorités. Il faut dire, pour justifier ce retour aux vieilles, mais un moment oubliées, sympathies des Russes pour les Grecs, que la conduite de ces derniers, en ces temps troubles, a été parfaitement correcte et de tous points irréprochable et que rien n'égale le loyalisme des nombreux fonctionnaires civils et militaires grecs au service de la Russie.

Nous lisons à ce propos dans le *Cosmos*, journal grec fondé récemment à Odessa : « De nouvelles communautés helléniques ont été officiellement reconnues, outre celles de Sébastopol, d'Odessa, d'Yalta, de Batoum, de Taganrog, d'Ekatérinodar, d'Assapa, de Crismaya, de Novorossisk, de Rostow, de Sohum et de Tiflis. C'est ainsi qu'à trois lieues de Novorossiski, une communauté grecque qui avait négligé jusqu'ici de donner aux enfants une éducation nationale a été autorisée à fonder une école grecque et l'évêque russe du diocèse a fait venir un prêtre grec pour célébrer en grec les cérémonies religieuses.

Anatole France en Grèce

De l'*Himérissia* d'Athènes :

Au cours du déjeuner offert mercredi par Mme Schlieman en l'honneur de M. Anatole France, qui est notre hôte depuis quelques jours, et de M. Georges Perrot, Anatole France a exprimé le désir de visiter les réfugiés grecs de Bulgarie. Le lendemain l'éminent académicien, accompagné de M. Lambros Coromilas, s'est rendu parmi ces malheureux dont l'état l'a profondément ému. Il a généreusement mis à la disposition du comité 1.000 francs.

M. Anatole France est parti hier pour Mycènes.

Grèce et Arménie.

Sous ce titre notre compatriote Simos Ménardos consacre dans *Arménia* de Bostos (n° de mars) un éloquent article à la similitude des destinées historiques des deux peuples, ainsi qu'aux efforts communs qu'ils doivent poursuivre. Il rappelle dans des termes émus les siècles d'oppression et d'esclavage que Grecs et Arméniens eurent à subir dans le passé et le poids d'une domination encore trop lourde dans le présent. Le souvenir de ces souffrances communes, de l'existence historique vécue côte à côte pendant 25 siècles, doit former un lien indissoluble entre les deux peuples et leur faire oublier leurs divergences d'opinions ou les petites différences existant dans leur religion. Ni les Grecs ni les Arméniens ne doivent oublier qu'ils ont un grand et noble but à remplir en commun et que ce but ne peut être atteint que s'ils ont confiance en l'avenir et dans le triomphe de la cause sacrée.

Simos Ménardos évoque en termes émus le souvenir d'une rencontre avec un Arménien à bord d'un steamer autrichien, lors d'une traversée de la mer Egée :

Nous étions à table lorsque le capitaine remarqua joyeusement que chacun des convives était couvert par un drapeau différent: « Nous n'avons même pas de drapeau », répliqua tristement l'Arménien.

Le ton dont il prononça ces paroles émut profondément Ménardos, qui essaya de le consoler, de l'encourager :

Je lui rappelais, dit-il, que la Grèce aussi ne possède un emblème national que depuis quelques dizaines d'années à peine et que même de nos jours les habitants de ces îles pittoresques, dont les pics se profilaient si gracieusement sur l'horizon, contribuent à remplir les coffres du Sultan, sans oublier nos plus riches provinces et Constantinople, cette véritable métropole de l'hellénisme qui gémissent sous le joug turc.

L'auteur évoque en passant la grande figure de Jean Zimiscès, cet empereur des Grecs « aux yeux bleus et au nez aquilin » qui infligea une défaite aux Russes. Zimiscès était, on le sait, d'origine arménienne. Il parle de Chypre et de l'Arménie qui ont eu des rois francs de la même famille et des généraux arméniens qui ont mis leur épée au service des îles grecques.

Après avoir rappelé l'accueil enthousiaste que les étudiants d'Athènes avaient fait à Tigrane Yergate, le grand porte-parole de l'Arménie et les liens de sympathie qui, unissant les deux races, tendent à se resserer de plus en plus, Simos Ménardos finit par un appel éloquent en faveur de l'idée nationale sans laquelle ne peut vivre aucun peuple.

Il ne faut pas, dit-il, que l'âme des Grecs et des Arméniens soit moins résistante que le dôme de Sainte-Sophie ou le majestueux palais des anciens Pagratides à Ani, qui sont toujours debout bravant le temps et les tempêtes. Le géant moscovite aussi bien que le bourreau turc peuvent continuer leur vigilante surveillance sur notre idéal national. Mais il n'y a pas de force qui puisse venir à bout d'une grande idée.

M. Sevasly, le distingué avocat arménien de Chypre, nous donne ensuite dans un court résumé quelques notes sur Ménardos.

M. Ménardos, dit-il, est non seulement un savant et un patriote distingué, mais aussi un poète. Comme Psichari, Eftaliotis, Palamas et d'autres, l'illustre Chypriote, est un ardent partisan de l'idiome populaire. Il s'est complu à traduire en langue populaire les plus grands lyriques de la Grèce antique. Mais M. Ménardos se distingue avant tout par ses recherches de forkloriste ainsi que par ses études historiques et linguistiques sur le moyen-âge et notamment en ce qui concerne son île natale, Chypre. Pour terminer, M. Sevasly s'étend sur la grande sympathie que M. Ménardos témoigne à la cause arménienne et tous les avantages que comporteraient pour les deux peuples une entente étroite et une sincère amitié.

Le chantage en Bulgarie

Ces derniers temps, il a beaucoup été question d'une tentative de chantage dont les agents consulaires de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Italie, de Grèce et de Turquie à Bourgas (Bulgarie), furent l'objet de la part de Bulgares qu'on suppose être de très authentiques comitadjis.

Le Consul de France en cette ville a en effet reçu par la poste la lettre suivante qui, pour n'être pas un modèle de style et d'orthographe, n'en sera pas moins lu avec un vif intérêt.

En voici le texte tel que le publie le *Bulletin d'Orient* :

Bourgas, le 11 avril 1907.

Monsieur le Consule de France, d'Autriche-Hongries, d'Italie, de l'Angleterre, l'Agence Commissaire de Turquie et Mr le Consul de Grèce, En Ville.

Nous autres aujourd'hui nous avons faits notres paroles entre nous et nous avons désignés pour vous avertires ça et tousses en même temps nous avons jourés que nous allons accomplires ce jourement.

D'aujourd'hui nous vous avoirtison de partir d'ici allieur parceque ce jour nous commacenement par vous et après ça par les négociants que sont rétirés de nous autres, parce que nous les avonts avertis avants quelques jours par lettres, pour que nous prépares de l'argent, et alors çeci ils onts prit les gourages pars vous autres les Consules et pieu ont ne veux pas savoir rien de nous autres appartir d'aujourd'hui nous vous avertisomes de prendre vous mesures et nous n'avons pas peur du Gouvernement, et nous avons de preparations ce que ont n'a fais à Péra a Constantinoples et dans pays a Maçédoines c'est-à-dire des bombes. Avertisse cekretéments a vos jouges qu'ont nous remettres la moitiés ce que nous avonts demmandes pour faires la pâques nos frères en maçédoines où autres ments faites votte contes d'aujourd'hui jusqu'à dimanche nous allons entandrès un reponse favorables, et ci nos Dieux ça et nous autres, et nous avons de bones préparations pour vous autres et pour le préfaits aussi. Avertissés je vous pries avos collect, autres Consules c'est-à-dire aussi eux qu'ont prenent leurs messures, seulement à vous nous envoiyons cette favorable letire pour avertir vos collect et vos jugée pour qu'ont prenent leurs mesures et de nous préparés l'argent aussi secretement de nous la remettres.

Avec Resp.

Signé : PÉTROSE APONDRE.

15 jours avec Resp. nous vous soterons avec le drapeaux ensembre avec la bombe.

Ce document n'est pas apocryphe : l'organe bulgare, le *Courrier de Sophia* (2 mai) l'a publié intégralement. Ce journal avoue que la population grecque de Bulgarie est « *exploitée par une catégorie de gens sans aveu que la police poursuit sans relâche (!!) mais dont un certain nombre reste insaisissable (!!!)*. Néanmoins, dit le *Courrier de Sophia*, l'auteur de cette lettre ne doit pas être un Bulgare. Donc, n'est-ce-pas, c'est un Grec ! Comme c'est malin !

Le Directeur-Gérant : A. ADOSSIDÈS.

Levallois-Perret. — Imprimerie WELLHOFF et ROCHE
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 11-12. LE NUMÉRO . 25 CENTIMES. 1er-15 JUIN 1907

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN **6** FR.
Union Postale . . — **8** FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Conférence de M. Alfred Berl : *la Grèce dans l'Europe Orientale.*
Echos : *les Grecs de Bulgarie; une agression brutale; conférence de M. L. Paternostro; la campagne bulgare en Occident; le commerce extérieur de la Grèce; le lac de Yennitsé; préparatifs de comitadjis; la Grèce à la conférence de La Haye; compagnie transatlantique grecque; un meeting à New-York; « affaires de famille ».*
En Bulgarie : *à propos d'un meeting.*
L'émigration grecque : *une mesure du gouvernement.*
Lettre de Sophia : *politique autrichienne.*
Questions ouvrières en Grèce : *(La Gazette de Lausanne).*
Correspondance : *une histoire de passeport; à propos de la mort de G. Marasly.*
En Macédoine : *le crime de Tyrn; les bandes, etc.*
Revue de la Presse: *la situation parlementaire en Grèce; Grecs et Italiens; la question de Macédoine.*

Ce numéro porte la date du 1-15 juin notre numéro du 1er n'ayant pas paru, par suite d'une absence prolongée du directeur de cette revue.

Ce que la Grèce Moderne représente dans l'Europe Orientale

[*Conférence faite par M. A. Berl, sous les auspices de la "Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme"*]

Mesdames, messieurs,

En inaugurant la série de ces conférences, l'éminent président de notre ligue en avait fort heureusement précisé le but : faire connaître et aimer la Grèce moderne comme on connaît et comme on aime la Grèce antique.

Il ne lui échappait pas que depuis nombre d'années, l'enthousiasme d'autrefois avait fait place à l'égard du peuple grec non seulement aux critiques plus ou moins justifiées, mais au dénigrement systématique, au préjugé hostile. La littérature avait suivi le courant, le pamphlet avait succédé au dithyrambe, la satire caricaturale du *Roi des Montagnes* à la poétique exaltation des *Orientales*. D'une part les fautes politiques et financières, et plus encore les malheurs de la Grèce avaient découragé d'anciens philhellènes et les entraînaient dans l'injustice générale.

Certains affectaient de se réfugier dans l'admiration de la Grèce antique pour avoir le droit de décrier la Grèce moderne : le souvenir de l'une servait à écraser l'autre, et les pierres des Propylées après avoir été un piédestal devenaient un tombeau sous le poids duquel on prétendait l'ensevelir. « L'Hellade contemporaine n'était plus que la fille dégénérée de l'ancienne, ou plutôt elle se targuait d'une filiation mensongère : la race des Hellènes authentiques avait disparu depuis longtemps. Les guerres civiles, les invasions étrangère, les massacres, les mélanges serviles, les infiltrations asiatiques ou slaves, avaient tari jusqu'à la dernière goutte ou noyé ce sang illustre autant que rare. Il ne restait plus rien des 40.000 citoyens d'Athènes et des 7.000 Spartiates de la grande époque, rien de toutes les races où s'était recruté l'armée d'Alexandre ! Les Grecs modernes n'étaient donc pas les véritables héritiers du nom hellène, ils n'en étaient que les usurpateurs. » Leur mérite personnel n'était pas moins imaginaire que leur hérédité; on les dépouillait de toutes les vertus dont on s'était plu à les parer, on les déclarait incapables de se gouverner ou de se laisser gouverner : l'on préférait ouvertement les autres pays de la péninsule balcanique, on méconnaissait tous les progrès de la Grèce, on sacrifiait à ses rivaux ses aspirations les plus légitimes et ses droits les plus indiscutables. Aussi, l'œuvre de notre ligue n'aura peut-être pas été superflue, et les efforts de ses conférenciers inutiles.

Il y a un mois, M. Théry montrait que les erreurs financières de la Grèce résultaient moins de la mauvaise administration que des vicissitudes de la question crétoise et des devoirs onéreux que cette question avait fait peser sur la mère-patrie ; il mettait aussi en lumière les difficultés de la situation générale, l'exiguité des ressources économiques et du territoire que l'Europe avait marchandées à la Grèce.

M. Houssaye rappelait récemment l'héroïsme des Hellènes auxquels la Grèce devait son indépendance, ses huit années de lutte qui lui avaient été nécessaires pour vaincre l'indifférence de l'Europe et réveiller sa conscience.

Pour réveiller sa justice, les amis de l'hellénisme, espérons-le du moins, auront plutôt fait de dissiper les erreurs et les calomnies répandues par ses ennemis. C'est dans cette pensée de réparation que je viens, à mon tour, vous soumettre les résultats de l'enquête qu'il m'a été donné de faire il y a quelques années, au cours d'une longue mission remplie dans la péninsule balcanique. Dans ce rapide essai de psychologie politique et ethnographique, je m'efforcerai de dégager devant vous les dominantes de la nation grecque, ce qui la distingue des autres races de l'Europe orientale, ce qui constitue son originalité propre, ses vertus, ses vices, par où elle se rattache à ses devanciers, par où s'expliquent ses erreurs et ses progrès, d'où dépend son avenir.

Ce n'est point manquer à l'impartialité que d'affirmer la supériorité de la civilisation grecque, entre toutes les autres races qui peuplent le Balcan. Educateur du monde européen et asiatique, dans l'antiquité, l'hellénisme l'a encore été jusqu'à la fin de la période byzantine; il l'a été au moyen âge qui ne fut pas pour lui ce qu'il fut pour l'Occident, une période d'ignorance et de ténèbres; il l'a été au commencement des temps modernes par la participation qu'il a eue dans la Renaissance en Italie; il l'est resté enfin jusqu'à nos jours, sous la conquête turque, pour toutes les races chrétiennes qu'il avait dominées par les armes, puis gouvernées par l'administration, groupées enfin par la religion. A la chute de Constantinople, toutes ces populations slaves, finnoises, moldovalaques, n'avaient pas encore accédé à une civilisation autonome et complète. Leur développement était encore des plus primitifs et elles continuèrent sous le Turc à relever, au point de vue religieux et moral, de l'éducateur grec et du magistère phanariote; notamment la civilisation des principautés danubiennes fut si bien l'œuvre des Phanariotes que la plupart des villes roumaines furent créées par eux et sous leur Gouvernement et que leurs descendants, les Ghika, les Morouzi, les Mavrocordato, les Soutzo, les Cantacuzène ont conservé leurs noms hellènes, tout en devenant roumains.

Messieurs Diehl et Deschamps vous ont dit le rôle du Phanar, de l'église grecque et des grands professeurs ou *didascaloi* — qui du XVIe au XIXe siècles ont empêché la prescription de la science, dans toutes les contrées qui avaient constitué l'empire grec. Ils ont montré le patriarche œcuménique devenant le tuteur, le représentant légal et le répondant de tous les chrétiens orthodoxes auprès des autorités turques.

C'est leur capital de savoir et leur avance de civilisation qui permirent aux Hellènes de survivre même politiquement à leurs défaites; comme après la conquête romaine, la Grèce vaincue saisit le vainqueur ignorant, de même et plus encore, après la victoire de Mahomet II, les Grecs surent se rendre nécessaires à leurs nouveaux maîtres, et le Phanar où s'étaient recrutés l'administration et le haut clergé byzantin, continua de fournir au Turc les agents et les fonctionnaires indispensables à la direction et aux besoins moraux de leurs sujets chrétiens.

De la sorte, la tradition nationale ne fut jamais rompue chez les Hellènes; avec la culture ancestrale ils conservèrent la conscience de leur personnalité ethnique; ils continuèrent à participer activement à l'administration du pays, par le fait que les Turcs, insoucieux d'assimiler les éléments conquis, préféraient leur laisser une certaine autonomie. Dans un savant ouvrage, M. Sathas a montré quelle activité subsistait dans la vie administrative des provinces, soit dans les villes, soit dans les villages de l'empire, et quel rôle y jouait de temps immémorial, la Démogérontie, c'est-à-dire le Conseil des anciens, élu par tous les habitants chrétiens du bourg ou de la ville.

Ces démogérontes respectées par l'Empire byzantin et qui étaient peut-être une survivance des anciennes libertés de la cité grecque, fonctionnèrent sous la domination turque, — et par là se maintint l'habitude d'un « self gouvernment »

inconnu jusque-là aux autres races; — d'autre part, sa supériorité intellectuelle força les Turcs à recourir souvent à l'élite de la société grecque pour les emplois de la diplomatie. Tous ces motifs, au moment où commencent l'affaiblissement et le déclin de la Turquie, rendaient la population hellène plus prête et plus mûre que les autres pour la révolte, pour l'indépendance et la liberté.

Aussi bien, lorsqu'on voyage à travers la péninsule balcanique et qu'on séjourne dans chaque pays assez longtemps pour observer les mœurs et la vie politique de chacun, lorsque à travers l'identité presque absolue de leurs constitutions respectives, on pénètre par delà la lettre et les formes constitutionnelles, on constate, dans le fond des choses, de singulières différences. Seule entre toutes, la nation grecque apparaît comme une nation libre. Chez elle, le régime représentatif et parlementaire est une réalité, ailleurs c'est une fiction. Dans les autres Etats balcaniques, affranchis au cours du XIX[e] siècle, le régime réel, sinon écrit, est celui de la soumission au bon plaisir du souverain. La libération du joug turc ne les a pas déshabitués de servir. Tous, avant la conquête, obéissaient à des chefs nationaux, tsars ou voiévodes, ou à une féodalité indigène. Après l'émancipation, ils obéirent aux princes étrangers dont les gratifiait l'Europe; rien, si ce n'est l'exemple des Grecs, ne les avait familiarisés avec la conception d'un gouvernement libre; ils ne pouvaient en retrouver le principe ni dans leur histoire, ni dans leurs aptitudes nationales. Au contraire grâce aux démogérontes que nous avons rappelées, les Hellènes en avaient gardé la tradition, mais surtout, grâce à leur idiosyncrasie, grâce à l'esprit grec qui s'exprime et se synthétise par l'amour de la parole, de la délibération publique, par le goût de la dialectique et de la discussion politique ou religieuse; en un mot par le *Logos*, qui avait été dans l'Agora, l'âme de la cité antique, la cause de ses dissensions et aussi de sa gloire, et qui fut plus tard la raison du schisme d'Orient, c'est-à-dire la victoire de l'individualisme en matière religieuse, le *Logos* leur rendant impossible la soumission aux dogmes de Rome, à une doctrine étrangère à laquelle il aurait fallu adhérer sans critique et sans examen.

Quoi qu'il en soit, cet individualisme des Grecs se manifeste dès le réveil de l'indépendance.

Il se manifeste à l'égard du grand Hellène Capo d'Istria qui aimait sa patrie plus qu'il ne connaissait ses compatriotes, et qui paya de sa vie les méthodes de gouvernement autocratique qu'il voulut implanter de Russie en Grèce.

Il se manifesta contre le roi Othon qui voulait gouverner à l'allemande ses sujets grecs, aussi indociles qu'intelligents, et qui perdit sa couronne à la tâche.

Le premier, le roi George comprit le peuple sur lequel il était appelé à régner : il le gouverna à la grecque, c'est-à-dire en souverain respectueux de la constitution, à l'égal d'un monarque britannique ou d'un président français.

Que cet esprit de liberté et de démocratie extrêmes n'aille pas sans inconvénient, que pour une nation jeune encore ou qui se réveille indépendante après un long asservissement, la liberté absolue soit un danger, qu'il eût mieux valu procéder par étapes; qu'enfin le suffrage universel ait eu des fruits aigres et malsains — cela est indéniable — et nous ne nous interdirons pas les critiques à ce sujet; mais une chose reste qui nous impose à nous, Occidentaux et Français, sinon l'approbation complète, du moins la sympathie et le respect, c'est que le peuple grec est un peuple, faillible assurément, mais maître et responsable de ses actes; c'est une personne morale vivant, agissant, se gouvernant d'après ses sentiments et ses idées propres, à l'européenne, et non — comme ses voisins — un assemblage grégaire, un troupeau sans âme, marchant sous la houlette de ses bergers ou plutôt sous le gourdin de ses maîtres, à la manière asiatique, possédant le droit de vote — en théorie, — mais en fait, n'osant jamais refuser ses suffrages au ministère en fonction, quel qu'il soit, et incapable de se libérer des abus ou du despotisme d'une manière pacifique, légale, autrement que par le complot ou l'assassinat!

Une autre observation s'impose, à l'honneur des Grecs, c'est que la politique n'a pas été pour leurs hommes d'Etat un moyen de s'enrichir. Si le Grec moderne comme les anciens, en a poussé le goût jusqu'à la passion, c'est une passion désintéressée.

Sans parler de tous ces Hellènes qui ont sacrifié leur fortune, souvent considérable, à l'indépendance nationale, tels les Coundouriotis, les Apostolis, les Zaïmis, les Mavromichalis, les Boudouris, les Kanellos tous ceux qui depuis lors ont gouverné la Grèce sont morts pauvres ou se sont appauvris au pouvoir; Collettis, Métaxas, Boulgaris, Grivas, Déligeorgis, Coumoundouros, Tricoupis, Delyannis ont laissé leurs familles dans le besoin et à la charge de leurs concitoyens. MM. Théotoki et Rhallis n'ont pas, non plus, que l'on sache, augmenté leur patrimoine, en gérant la chose publique : le même désintéressement se retrouve aux échelons de la hiérarchie élective. Les Démogérontes ont toujours exercé gratuitement leur mandat : le Grec est fier de diriger les affaires publiques; est-ce l'influence de l'exemple ou le sang des ancêtres? Ce qui est certain, c'est qu'il pense à ce sujet comme les Athéniens de Périclès, que la politique est la seule occupation digne d'un homme libre. Et si une trop nombreuse catégorie de citoyens vit pour la politique, il serait injuste de dire qu'elle en vit. A ce sujet (soit dit en passant), bien des exagérations ont trouvé créance sur la foi d'écrivains mal informés; lorsqu'on voit de près les statistiques, la multiplicité des métiers dont s'occupent les Hellènes prouve combien variées sont leurs aptitudes. Toutes les branches de l'activité humaine, en dehors des carrières libérales et des fonctions administratives, ont trouvé, depuis une vingtaine d'années, après les premiers tâtonnements de la vie nationale, une répartition de mieux en mieux équilibrée dans le commerce, l'agriculture et les différentes professions.

La liberté politique avec ses ressources et ses périls, avec sa noblesse et ses écarts, voilà le premier trait caractéristique de la civilisation grecque et le fruit de sa tradition plusieurs fois millénaire.

Un autre apparaît qui se relie logiquement au premier et ne contribue pas moins à différencier les Hellènes des autres populations de l'Orient; c'est la nature de leur patriotisme. En Orient tous les peuples professent un patriotisme aigu, explicable peut-être chez des peuples, récemment délivrés d'un joug odieux, qui n'ont pas achevé leur formation territoriale, tous ignorants et avides, entourés de rivaux également ignorants et ambitieux : patriotisme étroit, farouche, basé sur les instincts égoïstes de la nature humaine, sur les fatalités physiques du sang et de la race dont l'homme est irresponsable, patriotisme des nations primitives, mécontentes du présent et inquiètes de l'avenir, qui s'exprime surtout par l'animadversion contre tout ce qui est allogène et qui est synonyme de xénophobie. Xénophobes les Bulgares, les Roumains qui voient encore dans tout étranger l'ennemi devant lequel ils doivent n'ouvrir jamais les portes de la patrie — quitte à violer les règles du droit international et de l'hospitalité à l'égard d'hommes paisibles et laborieux, qui souvent sont nés, établis depuis des générations sur leur sol, ou sont venus y travailler loyalement sans arrière-pensée pour concourir à son enrichissement et à sa prospérité. Méfiants et exclusifs à l'exemple de Thoas, le roi Scythe de la Tauride, ces peuples sont toujours prêts, dans leur fureur nationaliste, à proscrire, à exterminer, jamais à assimiler et à accueillir. Tout autre est le patriotisme grec : il se manifeste en Orient sous un aspect unique. Il a le caractère du patriotisme des pays les plus avancés de l'Occident. Le principe sur lequel la nationalité repose est tout moderne : c'est le principe, proclamé en 1789, du libre choix, du consentement volontaire : chaque peuple est indépendant et souverain au dehors comme au dedans; comme il choisit ses représentants pour le gouverner, de même il s'agrège au groupe ethnique qui l'attire, ou se détache du groupe avec lequel il ne sent ni affinités, ni communion morale. C'est la conscience qui est la base de la patrie, et non la conquête, le sang ou la religion. Le Grec est Grec parce qu'il se sent Grec, et non parce qu'il est de souche hellénique. Peu importe la désinence slave ou koutzo-valaque de son nom s'il a fait librement adhésion à l'hellénisme, s'il est attaché de cœur et s'il ne veut pas être arraché à la civilisation grecque. Ce patriotisme est une idée plus qu'un fait matériel. De là, sa force et sa grandeur, c'est par là qu'ont été acquises à l'hellénisme ces populations slavophones et valaques de Macédoine que revendique, le fer et la bombe à la main, au nom d'une origine soi-disant commune, le nationalisme roumain ou bulgare, et qui préfèrent à l'abjuration de l'hellénisme, la ruine, les supplices et la mort.

C'est parmi les Koutzo-Valaques que se sont recrutés en 1821 de nombreux champions de la guerre de l'Indépendance, les Botzaris et les Tzavella; c'est parmi eux que se trouvent beaucoup des bienfaiteurs nationaux, les Evergètes; Averof qui légua une fortune de six millions pour la construction d'écoles et de vaisseaux, le baron Sina dont les fondations sont aussi généreuses que multiples, Rizzaris et Zossimadis, l'Epirote Zographos, Zappas le fondateur de la magnifique école de Constantinople à laquelle l'œuvre d'Arsaki, autre Koutzo-Valaque, peut seule être comparée; enfin Hadjicosta, Tossizza, Stournari, Pangas et tant d'autres.

Voilà qui fait de la Grèce le représentant des idées occidentales et des principes de la Révolution de 1789, soit dans sa politique intérieure où elle est le tenant du libéralisme et de la démocratie, soit dans sa conception nationale où elle incarne le droit contre la force, le principe des nationalités contre le principe historique ou racial, — comme l'Alsacien le représente en Occident, en dépit de son idiome local et de la conformation, plus ou moins particulière, de son crâne; et par là les Hellènes ont un double titre à notre sympathie de républicains et de Français.

Les Grecs ont-ils emprunté à notre Révolution ce principe moderne des nationalités ou l'ont-ils seulement retrouvé dans leur histoire? Est-ce un héritage du passé ou un emprunt au présent? Peu importe. Assurément le patriotisme hellène n'a pas tout d'abord revêtu cette forme libérale, compréhensive, attirante. Il se traduisit aussi, à ses débuts, par le mépris sinon la haine de l'étranger, ou du moins, du Barbare. Il eut aussi pour base primitive l'orgueil de race et l'exclusivisme civique. Mais, peu à peu, nous le voyons, dès le quatrième siècle, se dégager de ces étroitesses, s'épurer et s'élargir. La fierté d'une civilisation supérieure élève le Grec au-dessus de l'égoïsme refouleur. Il comprend les liens moraux qui rattachent tous les êtres, et les obligations qui en découlent. C'est un Grec qui le premier pensa, s'il ne formula pas : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » La culture grecque n'est pas un privilège qu'il veuille monopoliser jalousement; au contraire, il souhaite d'absorber en hellénisant, et de partager le bienfait de sa civilisation avec tous les peuples qui désirent sortir de la barbarie. Isocrate s'inspirait déjà de cette idée, lorsqu'il écrit dans son panégyrique d'Athènes : « Notre ville a surpassé tous les peuples du

« monde dans l'éloquence et la philosophie. Les « disciples chez elle sont maîtres ailleurs, et si « le nom de Grecs désigne moins un peuple parti- « culier qu'une société d'hommes éclairés et polis, « si l'on appelle Grecs plutôt ceux qui partici- « pent à notre éducation que ceux qui partagent « notre origine, c'est à nos institutions qu'on le « doit. »

Nous voici loin de la formule brutale et archaïque de la patrie fermée, inaccessible. Le concept moral s'est déjà substitué à la fatalité matérielle.

Après la conquête turque, les Grecs de Byzance, des Iles et de l'Hellade n'ont plus que ce patriotisme intellectuel : privés de leur indépendance nationale, ils courent le monde ; leurs philosophes, leurs savants, leurs marins, leurs négociants se mêlent aux peuples occidentaux. Sans cesser d'être grec, l'hellénisme se fait de plus en plus cosmopolite : ainsi les fameux condottiere, les Stratiots, à la fois poètes et militaires, viennent apporter à Venise, aux rois de France et d'Espagne et à d'autres princes, avec le secours de leurs armes, les ressources de leur stratégie, leur souplesse d'esprit, qui, sans leur faire oublier leur origine, leur permettent de s'adapter à tous les milieux sociaux et de se dire les compatriotes des autres peuples. Déjà suivant la légende, au moyen âge, le Stratiote Gorgouto abordait le paladin Roland par ce singulier salut : « Je suis Grec, ô ! « Roland. Je suis le descendant de l'ingénieux « Ulysse, et ma patrie est le monde que je par- « cours en aventurier. »

Ulysse, voilà le héros national de la Grèce, il unit l'esprit pratique et subtil au goût de l'aventure ; qualités qui s'associent harmonieusement chez les navigateurs. Et c'est par là que le Grec moderne, même s'il n'était pas issu d'eux, ressemble tellement à ses ancêtres.

Aujourd'hui comme jadis, le Grec est un marin : il ne vit pas au fond des terres, uniquement occupé d'agriculture comme les habitants des plaines et des montagnes : la plaine limite, la montagne enferme, la mer conduit ! Le Grec n'est nulle part un déraciné, son pays ne tient pas en d'étroites frontières, il l'emporte avec lui au loin, il fonde des colonies ; ce sont autant de petites Grèces nouvelles. Il aime sa terre natale et ses morts, mais il ne s'y confine pas. Il voit surtout dans la Grèce la Grande Idée, un ensemble de souvenirs et d'espérances. C'est le souvenir des grandes choses accomplies par ses aïeux ; c'est l'espoir de celles qu'il accomplira, lui ou sa descendance.

Ce réaliste fait dans la vie la part de l'idéal, comme jadis, dans l'éducation, il savait faire la part du corps et celle de l'esprit. Il pratique le cabotage et le commerce sur les mers grecques ; mais il est parti, jadis, jusqu'en Colchide, à la poursuite de la mythique Toison d'Or. La mer est la voie de la fortune, elle est aussi pour lui la route de l'inconnu et de l'infini, elle est le prolongement de la Grèce ; elle y ramène. Rappelez-vous le transport de joie et d'enthousiasme qui souleva les Dix Mille, à la fin de leur glorieuse retraite qui ne fut qu'une longue suite de victoires, lorsque après avoir traversé la Mésopotamie, l'Arménie, le Kurdistan, du haut des montagnes Pontiques, ils aperçurent le Pont-Euxin et s'écrièrent « Thalatta, Thalatta », la mer ! la mer ! c'était déjà l'approche de la patrie sinon la patrie elle-même.

Donc, aux peuples maritimes l'initiative intelligente et hardie, le développement commercial, les colonies, la richesse, et, ce qui en est le couronnement chez les races bien douées, le progrès des arts et des lettres.

Avec l'observation d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres humanités, l'horizon intellectuel s'étend, les points de comparaison se multiplient, la curiosité de l'esprit s'éveille, et le génie national s'égale peu à peu aux espaces parcourus ou rêvés. Outre la liberté politique au dedans, il en résulte un patriotisme éclairé s'harmonisant avec le sentiment de solidarité qui relie tous les peuples et les fait à la fois les témoins et les juges les uns des autres.

Un de mes amis, qui, malheureusement, n'est pas celui des Hellènes, leur reprochait d'être trop sensible à la sympathie et à l'opinion d'autrui, de montrer, disait-il, un état d'âme amoureux, de peuple qui veut être aimé pour lui-même. L'indifférence à l'égard de l'opinion européenne ne m'apparaît pas, à vrai dire, comme un signe de supériorité morale ou politique. La pudeur ou l'amour-propre est chez les nations le commencement de la vertu, sinon la vertu elle-même. C'est un hommage rendu à l'idéal, et si même cet hommage est plus apparent que réel, la manifestation en est salutaire.

Affecter certaines qualités n'est pas un mauvais moyen pour les acquérir, et ce qui est d'abord une attitude devient finalement une habitude.

Forte de ces dons qui furent le lot de la Grèce antique, la Grèce moderne est fondée à espérer un brillant avenir s'il lui est donné de remplir son destin. Quand elle se sera complétée de la part qui lui revient sur mer et sur le continent, quand sa marine de guerre sera proportionnée à l'étendue de ses côtes et à son essor commercial, son rôle politique ne peut manquer de devenir considérable dans l'Europe Orientale où elle constituera un des facteurs essentiels de l'équilibre méditerranéen.

En dehors de toutes les affinités intellectuelles, cela suffirait à expliquer l'intérêt que la diplomatie française a toujours porté au royaume et aux contrées helléniques, ainsi que le souci d'y maintenir notre influence ; la correspondance de Thouvenel en fait foi. Or, cet intérêt, loin de s'affaiblir, s'est accru depuis le jour où des nations étrangères à la Méditerranée s'efforcent d'y disputer la place aux peuples riverains. Une politique avisée ne saurait abandonner ces clients traditionnels de la France, dont l'élite sociale parle et pense en français, qui font enseigner notre langue dans tous les établissements d'instruction secondaire, qui entretiennent, à Constantinople, un lycée gréco-français : ce serait une faute inexcusable de les sacrifier à des concurrents inconnus hier, que rien ne rapproche de nous, dont rien ne nous garantit la fidélité.

Pourquoi cette injuste préférence, et pourquoi refuser à la race hellénique le crédit que justifient les progrès passés et les efforts actuels ? D'un pays que les Turcs avaient toujours négligé, que huit ans de guerre avaient ruiné, laissé désert, sans villes, sans routes, dénué d'outillage économique et d'écoles, les Grecs ont, malgré tout, fait un état vivant doté d'un organisme moderne.

La marine marchande a été créée et se développe sans cesse ; un travail de régénération s'est opéré, obscur, lent, difficile mais fécond, en même temps que l'œuvre de propagande hellénique se poursuivait, au prix des plus méritoires sacrifices, dans les provinces du royaume et dans celle de l'Empire. L'instruction publique a été le grand levier de cette propagande : en 1831 tout est à créer, aujourd'hui il ne reste qu'à compléter. L'instruction primaire est obligatoire depuis 1834, c'est-à-dire que la Grèce a précédé, dans cette voie, tous les autres pays de l'Europe.

En 1827 Capo d'Istria fondait 71 écoles, les premières du pays. En 1906 il y en avait 3.607 avec 246.000 élèves.

De 50.000 drachmes, le budget de l'Instruction publique s'est élevé à 5 millions. L'élan vers l'instruction fut toujours universel en Grèce. Edmond About lui-même constatait que l'élève paresseux n'y existe pour ainsi dire pas. Il cite des jeunes gens pauvres qui, pour subvenir aux frais de l'instruction supérieure, s'engagent comme domestiques et dépensent leurs gages à prendre leur grade de médecin, d'avocat ou de professeur.

Beaucoup d'institutions scolaires sont fondées par les libéralités des *Evergètes*. A côté de l'Etat, il est un champ d'action propre à l'hellénisme : celui des syllogues, associations indépendantes, spontanées, dues à l'action privée qui s'unissent pour faire les frais et s'occuper de certaines entreprises d'enseignement.

Parmi les plus dignes d'attention, citons l'*Hétairie Philecpédétique* qui s'occupe exclusivement de l'enseignement des jeunes filles : elle étend son action hors du royaume, partout où la langue grecque est parlée. Elle possède à Athènes l'Arsakeion, vaste institution qui comprend des écoles primaires, secondaires, un établissement supérieur et une école normale. Elle distribue l'instruction à 550 enfants du sexe féminin. La Grèce avait donc des lycées de jeunes filles bien longtemps avant que la France en fût pourvue.

Durant mon séjour à Athènes j'ai pu interroger plusieurs de ces jeunes filles ; elles comprenaient toutes, et beaucoup parlaient notre langue, de même qu'au Zappeion de Constantinople. Leurs réponses affirmaient le libéralisme et la largeur de l'enseignement dont elle sont nourries. L'une d'elles, à qui je demandais quels étaient les deux hommes qu'elle préférait de toute l'histoire grecque, me répondit Socrate et Alexandre : l'un parce qu'il avait proclamé les droits et les devoirs de la conscience individuelle, l'autre parce qu'en répandant et en faisant rayonner le génie grec à travers le monde, il avait travaillé non seulement pour la Grèce, mais pour toute l'humanité.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ; si les Grecs veulent concilier le respect des droits de l'humanité avec la sauvegarde des leurs, ils n'iront jamais jusqu'à sacrifier ces derniers à des considérations plus ou moins sincères tirées de l'ordre religieux. Il est un reproche que leurs adversaires aiment à leur prodiguer : c'est celui de trahir en Macédoine l'intérêt chrétien en faisant cause commune avec les Turcs. Plaisant grief en vérité, dont le meurtre récent du lieutenant Mélas suffirait à montrer la valeur ; plus plaisant encore quand on connaît les compromissions, dont, à toute époque, les peuples balcaniques ont été coutumiers avec le gouvernement turc, pour faire échec à leurs rivaux encore que chrétiens.

La Grèce du moins ne s'est jamais abaissée à certaines complaisances que connurent d'autres pays. Ce n'est point une Chambre grecque, c'est une Chambre roumaine qui consentit jadis à expulser de son territoire les Arméniens fugitifs échappés aux massacres de 1897, aux cris odieux de « Vive le sultan » — alors, comme en 1848, lorsqu'elle refusa de livrer à la puissante Autriche des réfugiés hongrois, elle remplit non pas son devoir de nation chrétienne envers des chrétiens, mais son devoir d'humanité envers des êtres humains.

Ce n'est ni la différence, ni la similitude de la confession religieuse qui dicte aux Hellènes leur sympathie et leur politique, c'est l'intérêt national. La religion est devenue en Grèce une chose d'ordre privé : le peuple grec n'éprouve aucune haine envers les Turcs en tant que musulmans ou même en tant que Turcs. Que le gouvernement ottoman assure à tous ses ressortissants hellènes l'égalité et leur garantisse les libertés sans lesquelles un peuple moderne ne saurait vivre, et la Turquie n'aura pas au dedans des sujets plus fidèles, au dehors d'alliés plus dévoués que les Grecs.

A la fin du XVIIIe siècle, le poète Rigas appelait à la révolte, sans distinction d'origine, tous les opprimés chrétiens et musulmans. En 1821, les insurgés rouméliotes n'auraient pas hésité à reconnaître le musulman Ali Tébélen comme chef suprême, s'il s'était dévoué à l'indépendance hellénique. Nombreux sont les Hellènes qui, à l'exemple de Deligeorgis, proclament, au point de vue grec, l'utilité du maintien de l'Empire ottoman, et

qui applaudiraient à sa réforme et à sa consolisation. Ils considèrent le Turc comme moins menaçant, pour la nationalité hellénique, que ces chrétiens de Roumanie qui, hier encore, sans autre motif que la rage injuste de leur impuissance en Macédoine, ont spolié, maltraité, expulsé des sujets helléniques, citoyens inoffensifs et utiles : et ne sont-ils pas chrétiens aussi ceux qui, en Roumélie, ont, au mépris des traités diplomatiques et du droit naturel, perpétré les attentats et les sauvageries d'Anchialos?

La Grèce est arrivée à un degré de civilisation trop avancé pour s'inquiéter, dans la conduite de ses intérêts nationaux, de considérations confessionnelles. Sa foi religieuse est sincère, mais exempte de fanatisme, et l'hellénisme est la première de ses croyances. Tout autres sont les critiques qu'on pourrait adresser à la politique grecque et ce sont les Philhellènes qui sont fondés à les formuler si leur attachement à l'hellénisme suffit à leur en conférer le droit et à leur en faire pardonner la sévérité.

Les Grecs, nous l'avons proclamé, sont les missionnaires incontestables de la civiliatsion en Orient; nous les avons montrés les plus instruits, les mieux doués, les mieux placés pour jouer un rôle primordial parmi toutes ces populations dont ils étaient, hier encore, les éducateurs : mais notre tâche serait incomplètement remplie si, après avoir dit le bien et les mérites, nous taisions les vices, les fautes et les lacunes.

Les vices proviennent des qualités elles-mêmes, de l'excès de ces qualités. Il est beau d'être les représentants des idées modernes de liberté et de démocratie : il est dangereux d'en exagérer le principe et la pratique. C'est le cas des Grecs : leur activité publique à force d'individualisme est indisciplinée, voire même anarchique. Aussi bien leur politique intérieure manque de suite et de persévérance, leur diplomatie d'assise et de continuité.

Les compétitions politiques sont intenses, la multiplicité des partis et des factions divise le pays et le Parlement jusqu'à les rendre stériles et impuissants.

La brièveté des ministères engendre l'instabilité administrative, le mauvais fonctionnement des services publics et va jusqu'à compromettre la sécurité nationale. Les agitations de la rue ont sur le Parlement une répercussion d'autant plus dangereuse qu'il n'y a plus qu'une Chambre unique depuis la Révolution de 1863, et que le roi n'ayant plus le veto, même suspensif, aucun frein ne vient contrebalancer les entraînements populaires ou les résolutions irréfléchies.

Ainsi s'expliquent les fautes de ces dernières années, notamment la guerre de Thessalie et ses conséquences, guerre impolitique, voulue par une société secrète et décidée par une foule irresponsable, guerre que le gouvernement blâmait, qu'il eut la faiblesse de faire sans avoir su la préparer.

Ici nous touchons au mal le plus grave du régime et du pays, que semble avoir prévu un Grec illustre du xve siècle, le cardinal Bessarion, chose curieuse! 60 ans avant Machiavel, dans un mémoire adressé au despote de Sparte, Constantin Paléologue qui devait être le dernier empereur de Byzance. Bessarion exprimait sur l'avenir et sur le relèvement de l'hellénisme les idées que le grand Florentin devait, beaucoup plus tard formuler dans le livre du Prince en vue de la libération et de l'unité de l'Italie.

Bessarion énumère les réformes à introduire dans le Péloponèse en vue de sauver cette terre hellénique qui, avec le temps, devait servir de levain pour créer un nouvel empire grec :

« 1° Le despote doit se faire un roi vrai hel-
« lène, aimant son pays et exerçant son peuple aux
« armes; les richesses du pays doivent être con-
« sacrées à l'entretien d'une armée et d'une flotte;
« 2° Le Péloponèse doit devenir l'asile de tous
« les étrangers consanguins (Albanais) qui com-
« battront pour la défense de la nouvelle patrie;
« 3° La troisième condition est de donner au
« peuple, après les armes, la liberté et l'instruc-
« tion pour faire des hommes libres et braves, ca-
« pables de préparer la régénération et la pros-
« périté de la Grèce asservie. »

Prophétiques conseils, dont la Grèce moderne tant en bien qu'en mal a montré la profonde sagesse. Deux de ces trois conditions ont été réalisées par le royaume, d'où les ressources que nous avons dites et l'avenir dans lequel nous avons confiance; l'instruction a été dispensée largement à tous les degrés et à tous les citoyens.

Les Hellènes sont libres plus qu'aucun autre peuple, et la liberté n'a à redouter que ses propres excès. La bravoure n'est certes pas éteinte en Grèce : la lutte pour l'Indépendance et les faits dont la Macédoine est actuellement le théâtre en sont la preuve, mais c'est un courage individuel; redoutable, dans la guerre de partisans, il ne répondrait pas aux nécessités d'une grande guerre engagée avec un pays qui a poussé, il faut le reconnaître, son organisation militaire à un très haut point de développement, au prix de tous les sacrifices, avec une application constante et un zèle fervent; les Grecs doivent comprendre que le palikarisme a fait son temps, et il s'en faut que jusqu'ici ils aient fait preuve des qualités de méthode et de discipline qu'exigent les organisations militaires modernes. Même après la leçon de 1897, ils n'ont pas su créer une armée adéquate à leurs aspirations, à leurs droits et à leurs dangers.

Ceux qui aiment la Grèce, se demandent avec inquiétude ce que deviendrait le résultat de ces magnifiques efforts vers le progrès si, à l'heure dont les Hellènes ne sont pas les maîtres, le pays ne trouve pas les moyens d'action matériels et moraux qui assurent la victoire ou qui du moins, préservent des désastres irréparables. Assurément les peuples dont la force est purement militaire passent sans laisser les traces durables qu'imprime dans l'histoire une race supérieure comme celle des Hellènes. Mais si la puissance militaire ne suffit pas, elle est nécessaire aux nations pour accomplir leur œuvre et pour extérioriser leur génie. Avant et afin de philosopher, il faut vivre. Les peuples affinés, pour n'être pas broyés dans la concurrence internationale doivent être aussi des peuples forts. Ceux qui portent le flambeau de la civilisation ne doivent pas le porter d'une main débile, s'ils ne veulent pas se le voir arracher par la main brutale d'un peuple rude, mais vigoureux, incapable de les remplacer, mais capable de les amoindrir ou même de les supprimer.

La diminution militaire et politique va rarement seule; la déchéance économique, intellectuelle et morale l'accompagne presque toujours, ou ne tarde pas à la suivre. Un peuple tributaire ou asservi ne peut réaliser son idéal, il perd bien vite confiance en son génie; dans la Grèce vaincue et subordonnée s'affaisserait, avec l'indépendance et la force, le sentiment de l'énergie créatrice ; la liberté est la condition indispensable de la dignité et de la personnalité des nations.

Cómparez la destinée et l'œuvre de la Grèce puissante et victorieuse de Thémistocle, de Périclès et d'Alexandre avec celle des petits Grecs obligés de s'exiler et de venir à Rome pour enseigner la grammaire et le rhétorique aux fils de leurs vainqueurs. Ils ne vivaient plus leur vie présente, ils ne vivaient que de leur glorieux passé. Que nos amis hellènes y prennent garde! qu'ils se souviennent du mot de Pascal : qu'ils travaillent indéfectiblement à fortifier la cause du droit et de la justice, de crainte qu'un jour, dans une Europe toujours complaisante au succès, le fait accompli ne vienne justifier la force!

ALFRED BERL.

ÉCHOS

LES GRECS DE BULGARIE. — Le nombre des Grecs de Bulgarie immigrant en Grèce continue à s'accroître. Du 20 mai au 7 juin, 3.363 réfugiés ont débarqué au Pirée.

Nous avons exposé, dans notre dernier numéro, les mesures prises par le gouvernement hellénique en vue d'assurer l'établissement de ces malheureux et les sacrifices que le trésor grec s'est imposés pour garantir leurs moyens d'existence. L'affluence des immigrants place pourtant le gouvernement dans une situation singulièrement embarrassante. Les crédits votés par le Parlement, les emprunts contractés sont vite absorbés par les besoins des réfugiés qui étaient 10.000 il y a un mois, qui sont déjà aujourd'hui 16.000. A l'heure qu'il est, le ministère est surtout préoccupé par la situation créée à l'Etat par suite de cette immigration qui va croissant. Car les Bulgares ne cessent de sévir contre nos congénères établis dans la Principauté. Le gouvernement, tout en continuant de les priver de leurs droits scolaires ecclésiastiques et communaux, s'efforce cependant d'entraver l'exode, d'abord parce que ce mouvement se traduit, pour la Bulgarie, par une déperdition de forces économiques, ensuite parce qu'on se rend compte à Sofia de la fâcheuse impression que produit aux étrangers le spectacle de cette population qu'un sort cruel oblige à abandonner ses foyers. Le journal le *Mir* le disait récemment sans ambages : le spectacle qu'offre aux touristes visitant Athènes cette masse de réfugiés n'est pas fait pour servir la cause bulgare auprès des étrangers...

Aussi le gouvernement de Sofia cherche à se disculper en rejetant la responsabilité du mouvement sur les autorités consulaires grecques, agissant sur l'ordre du cabinet d'Athènes. A les en croire ce serait donc le gouvernement grec qui provoquerait cet exode ! Les Bulgares nous ont accoutumés à en entendre bien d'autres. Mais celle-là n'est vraiment pas mauvaise. Nous ne serions plus surpris qu'on vînt nous dire que l'incendie d'Anchialos, les pillages et le pogroms de Philippopoli, Varna, Bourgas, Sténimacho sont aussi l'œuvre du gouvernement hellénique.

*
* *

UNE AGRESSION BRUTALE. — Les journaux, entre autre le *Temps*, ont rendu sommairement compte d'un acte de brutalité dont s'est rendu coupable, en plein port de Pirée, le troisième commandant du steamer *Bulgarie*, un certain Dimitrof, en blessant mortellement un débardeur grec, S. Nomicos.

Dimitrof l'ayant rudoyé et injurié à propos du débarquement d'un ballot, Nomicos le traita de grossier. Là-dessus le Bulgare, oubliant, sans doute, qu'il n'était plus dans son pays, se saisit d'une barre de fer dont il asséna au malheureux deux coups qui lui fendirent le crâne et déterminèrent, en outre, une grave lésion de l'épine dorsale.

Les camarades de la victime, furieux, envahirent alors le bord, recherchant l'agresseur qui eût été infailliblement lynché sans l'intervention énergique du capitaine du port M. Beratis et du commissaire de police M. Giakas. Ces fonctionnaires ayant fait garder le bord par une escouade, transmirent leur rapport au ministre qui s'adressa immédiatement à l'agence diplomatique bulgare, demandant la remise du meurtrier.

L'agent de la principauté fit d'abord des

difficultés, alléguant, entre autres, que le crime avait été commis sur un navire bulgare. Sur l'observation du ministre que le principe d'exterritorialité ne pouvait être invoqué dans l'espèce, le steamer *Bulgarie* étant un navire marchand, l'agent de la principauté a dû accorder la livraison du coupable qui s'effectua en présence d'un secrétaire de l'agence. Dimitroff, après une enquête préliminaire, a été écroué dans les Prisons-Centrales. Là-dessus, le steamer a levé l'ancre. L'état du blessé est désespéré.

Notre correspondant de Sofia nous écrit qu'à propos de cet incident la presse bulgare parle de l'*audace* (!) dont les autorités grecques ont fait preuve en procédant à l'arrestation du meurtrier. A Varna, un meeting a été immédiatement convoqué. Le fameux Dragouleff, l'organisateur des pogroms de l'été dernier, y a pris la parole. Une résolution a été adoptée par la populace en délire protestant contre le... *vandalisme* des Grecs, contre l'ATTAQUE BRUTALE DONT LE CAPITAINE DIMITROFF (*sic*) a été l'objet. L'agence diplomatique bulgare d'Athènes a eu sa part de blâme pour avoir « contrairement aux règles « de droit maritime et international » livré Dimitroff aux autorités helléniques, etc.

La chose se passe de commentaires.

*
* *

CONFÉRENCE DE M. PATERNOSTRO. — On nous écrit de Naples en date du 14 juin :

« L'autre soir, M. Alexandre Lalia Paternostro, l'écrivain italien bien connu, a fait au Circolo di Cultura de notre ville une conférence sur ses « impressions de Macédoine ». Un public de choix se pressait dans la grande salle du cercle, au premier rang duquel on remarquait, aux côtés du consul général de Grèce à Naples, Dr Typaldos, de nombreuses notabilités napolitaines et quelques officiers de l'armée hellénique de passage en cette ville.

Après un exposé de la question macédonienne, qu'illustraient des projections obtenues à l'aide de documents photographiques rapportées de Macédoine par lui-même, le conférencier a parlé de l'hellénisme macédonien dont il a éloquemment démontré la prépondérance et le sentiment national vivace. M. Paternostro a trouvé la note juste pour dépeindre la situation qu'on a cherché à créer aux Grecs de Macédoine et la violence des moyens de propagande dont les Bulgares usent envers eux. Il a notamment insisté sur le danger qui menacerait la péninsule balkanique, pour peu que les doctrines panslavistes fussent encouragées. Il a d'ailleurs prouvé combien l'Italie elle-même aurait à regretter une attitude de mollesse à l'égard de la politique envahissante du slavisme.

Pour terminer, l'orateur a émis le vœu de voir les Hellènes macédoniens réunis un jour à leurs frères de la Grèce libre. Ce serait-là, a-t-il dit, le triomphe du principe des nationalités, du droit libre des gens. Il fut chaleureusement applaudi. La presse italienne, rendant compte de sa conférence, en souligne l'intérêt et la portée. M. Paternostro se propose de faire prochainement une tournée de conférences en Egypte. »

*
* *

LA CAMPAGNE BULGARE EN OCCIDENT. — S'ils se préparent à agir vigoureusement en Macédoine, les Bulgares n'abandonnent pas d'autre part leur campagne en Occident. L'Exposition balkanique qui se tient actuellement à Londres est une occasion pour eux de chercher à capter la bienveillance des cercles politiques de Londres. Admirablement servis dans cette tâche par le représentant de la Principauté, M. Tchokof, diplomate habile et insinuant, les Bulgares ont conquis bien des sympathies à Londres. Le ministre Gennadief qui s'y est rendu sous prétexte de visiter l'Exposition balkanique, en réalité pour cultiver ces sympathies anglaises, a rencontré auprès de personnalités du parti dirigeant et de notabilités du monde parlementaire un accueil empreint de bienveillance.

A Londres, M. Gennadief a plaidé l'autonomie de la Macédoine ; il est infiniment probable qu'en dépit des amitiés qu'ils se sont assurées en Angleterre, ce projet, qui masque à peine d'ambitieux plans de conquête, continuera à perdre du terrain. Il ne saurait en être autrement, et il y a à peine trois mois le Balkan Committee lui-même, se rendant enfin à l'évidence, abandonnait ce programme irréalisable pour se rallier à la solution qui consisterait à diviser la Macédoine en sphères d'influence dont chaque nationalité intéressée aurait sa juste part.

On nous signale de Sofia la présence en cette ville de deux journalistes italiens, MM. Rodolfo Foa et Pellegrini. Le premier a récemment fondé à Rome un organe qui défend ardemment la cause du bulgarisme : l'*Italia all'Estero*. Le second est l'auteur d'un ouvrage tendant à démontrer l'intérêt qu'aurait l'Italie à protéger Bulgares et Roumains et à combattre l'hellénisme. Tous deux font de fréquentes et assez discrètes apparitions à Sofia, pour des raisons faciles à deviner.

*
* *

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA GRÈCE. — Il ressort d'un rapport du consul d'Angleterre au Pirée, M. Herold Macdonald, figurant dans le *Blue-Book* que les échanges de la Grèce avec l'étranger se sont élevés, en 1906, à 261.600.000 de drachmes, dont 143.500.000 à l'importation. L'excès des importations sur les exportations est de 29.300.000 drachmes en 1897. Cet écart était de 25.400.000 drachmes en 1906. Il était beaucoup plus considérable dans la période décennale précédente.

Voici un tableau comparatif des échanges de la Grèce avec l'étranger pendant la période décennale :

Années	Importation	Exportation
1897.....	111.300.000	81.700.000
1898.....	138.300.000	82.200.000
1899.....	131.300.000	93.800.000
1900.....	131.400.000	102.700.000
1901.....	140.500.000	74.000.000
1902.....	137.800.000	71.000.000
1903.....	136.500.000	84.400.000
1904.....	137.700.000	91.300.000
1905.....	140.800.000	83.700.000
1906.....	143.500.000	118.100.000

A l'importation, les céréales, le blé surtout tiennent le premier rang. En 1906, il en a été importé environ 230.000 quintaux, d'une valeur totale de 48.000.000 de drachmes. C'est le chiffre le plus considérable que l'on ait constaté depuis la constitution du royaume de Grèce. Il faut, semble-t-il, l'attribuer surtout aux influences climatologiques qui avaient détruit une partie des récoltes. Nous sommes donc encore loin de l'époque où la Grèce ne sera plus, pour les céréales, tributaire de l'étranger. Les taxes qui pèsent sur les blés étrangers renchérissent le pain, mais augmentent les recettes des douanes.

Les exportations avaient fléchi en 1901 et en 1902 par suite de la mévente du raisin de Corinthe. Elles se sont relevées cette année et si la culture des céréales se fait avec plus de méthode, si elle se développe en Thessalie à la suite de la « colonisation intérieure », la balance du commerce, actuellement défavorable, sera bientôt favorable à la Grèce.

*
* *

LE LAC DE YENNITSÉ. — Le lac macédonien de Yennisté, vaste maquis de roseaux, était devenu le repaire des plus redoutables bandits bulgares. Vainement, ils y furent maintes fois pourchassés par les troupes turques. Ces tentatives infructueuses décidèrent enfin le gouvernement turc à prendre une résolution efficace. Il fit construire un grand nombre de barques cuirassées, armées de petits canons, qui ayant remonté la rivière, se répandirent sur le lac et attaquèrent les comitadjis.

Les soldats ne tardèrent pas à découvrir les points principaux qui servaient de refuge aux bandes. En trois attaques successives, au cours desquelles la lutte fut chaude, plus de 60 bandits furent exterminés. Ceux-ci usèrent de bombes, de dynamite, et leur feu fut nourri : les troupes perdirent plusieurs hommes.

Cette chasse fructueuse n'a pas encore pris fin. Les petits îlots sur pilotis, clairsemés sur le lac, et les forêts de roseaux couvrant les rives dissimulent encore pas mal de comitadjis. Aux dernières nouvelles, un nouvel assaut allait leur être livré. Les habitants des villages environnants, si cruellement pressurés et terrorisés par les bandes, ne cachent pas l'impression de soulagement que cette entreprise produit.

*
* *

PRÉPARATIFS BULGARES. — Notre correspondant de Sofia nous écrit qu'à la suite du meeting bulgare tenu à Sofia le 17 mai dernier, les comitadjis ont résolu de reprendre avec plus d'énergie que jamais leur action criminelle en Macédoine. Ils se déclarent prêts à entreprendre contre l'hellénisme une guerre à outrance dont ils espéreraient un succès définitif ! Les échecs que leurs bandes ont subis et subissent encore, grâce à l'activité des bandes grecques, soutenues par la population, les exaspèrent et les affolent. L'idée que le projet d'une Macédoine autonome unique n'est plus pris au sérieux par personne achève de dissiper leurs illusions, et ils mettent de nouveau toutes lesurs espérances dans une guerre sans merci. Contre les Grecs, la presse de Sofia ne cesse de tempêter avec fracas. Les Serbes out aussi leur part d'injures et d'anathèmes. « C'est en passant par Nisch, s'écrient des journalistes rageurs, que nous marcherons sur Salonique ! »

Les préparatifs en vue de ce retour offensif du bulgarisme en Macédoine se poursuivent fiévreusement. On a remarqué dernièrement qu'un grand nombre d'officiers en activité de l'armée bulgare ont obtenu un congé illimité : ils s'en vont tous prendre la direction des nouvelles bandes en formation.

*
* *

LES DÉLÉGUÉS GRECS A LA CONFÉRENCE DE LA HAYE. — M. A. Romanos, ancien ministre des Affaires étrangères, ayant, par suite de l'état de santé de son fils, décliné l'offre du gouvernement hellénique de représenter, en qualité de premier délégué, la Grèce à la Conférence de La Haye, c'est M. C. Ranghabé, ministre à Berlin, qui a été désigné

pour s'y rendre, assisté de M. G. Streit, professeur à l'Université d'Athènes, second délégué, de M. le colonel Sapountzakis, délégué technique et A. Dionède, attaché technique.

M. N. Theotokis, secrétaire de légation, fait partie de la mission en qualité de secrétaire.

*
* *

La Compagnie transatlantique grecque. — D'après notre confrère grec de New-York *Thermopylae*, l'agent principal de la Compagnie Transatlantique Grecque, arrivé en cette ville, a établi ses bureaux à Broadway.

Les statuts de la nouvelle Compagnie ayant été approuvés par le gouvernement hellénique, la ligne va être incessamment livrée au service.

Thermopylae relève l'importance de l'entreprise. L'établissement de cette ligne grecque ne contribuera pas peu à développer les échanges entre le Nouveau-Monde et l'Orient. D'autre part, elle empêchera que les 5 ou 6 millions de francs, par quoi se chiffrent annuellement les frais de voyage des émigrants, reviennent aux Compagnies étrangères, ainsi que cela se passe depuis des années, au grand préjudice de la Grèce. Car si l'agriculture du pays a à souffrir de l'exode d'hommes valides, sa richesse publique ne s'est pas peu ressentie de l'émigration de capitaux, malgré le contre-poids qu'y apportent les envois d'argent des émigrés à leurs familles.

Souhaitons pourtant avec notre confrère que la Compagnie qui vient de se fonder sous les plus heureux auspices ne doive pas le meilleur de sa prospérité au mouvement migratoire déjà funeste pour notre pays, mais bien plutôt à l'essor commercial auquel elle peut donner lieu. C'est à ce compte seulement que l'on pourra saluer avec joie l'apparition sur l'Atlantique du pavillon hellène.

*
* *

Meeting pour l'hellénisme macédonien a New-York. — L'archevêque de New-York, Rev. Potter, présida le 5 mai, à Palm Garden, un grand meeting de protestation contre les violences dont l'hellénisme macédonien est l'objet de la part des Bulgares.

L'archevêque a exposé les circonstances dans lesquelles nos congénères de Macédoine ont à subir les assauts des bandes bulgares ; il a dépeint aussi le sort fait par le gouvernement de Sofia aux Grecs de la Principauté. Il a insisté sur la responsabilité morale qu'encourt l'Europe, indifférente à ces actes qu'il a dûment qualifiés ; en terminant, le prélat a exprimé l'espérance que les résolutions, soumises au vote de l'assistance, portées à la connaissance du gouvernement de Washington, puissent contribuer à endiguer ce déchaînement de sanglante fureur.

M. Denis O'Sullivan, l'avocat bien connu de New-York, a parlé dans le même sens. Il a proprosé l'organisation de conférences susceptibles d'éclairer le public américain sur les attentats du bulgarisme. L'assistance a adopté une proposition de l'orateur tendant à fonder une association permanente ayant pour objet de défendre la cause de l'hellénisme, de concert avec le syllogue macédothrace de New-York.

M. Brittman, ancien magistrat, et notre compatriote, M. Panopoulos, ont également pris la parole.

D'après le *New-York Times*, la série de conférences et de meetings pour la défense des droits de l'hellénisme macédonien commencera sous peu.

*
* *

Affaires de famille. — Notre correspondant de Sofia nous écrit que la réponse du Czar au télégramme par lequel le Patriarche œcuménique demandait l'intervention de Sa Majesté en faveur des Grecs de Bulgarie, a produit à Sofia un vif mécontentement, Nicolas II s'étant montré disposé à inviter la Principauté à respecter le *statu quo* touchant le sort des Hellènes de Bulgarie.

La presse bulgare qualifie cette médiation officieuse du Czar — qui eût pu et dû même être plutôt une intervention officielle, la Russie étant au même titre que les autres puissances, signataire du Traité de Berlin — d'immixtion intolérable dans leurs affaires de famille. Le Synode bulgare a, de son côté, fait connaître son avis à ce sujet par une note adressée au Cabinet de Pétersbourg, le priant de ne pas tenir compte des doléances du Patriarche œcuménique : elles sont, paraît-il, « injustifiables » et, pour peu qu'elles fussent prises en considération, elles ne manqueraient pas de « produire des troubles ! »

Rien de particulièrement surprenant dans cette attitude du clergé de Sofia qui a très chrétiennement approuvé et béni les attentats antigrecs à la faveur desquels il a d'ailleurs usurpé vos églises.

Pour justifier la spoliation et la simonie dont les édifices du culte et les établissements scolaires grecs furent l'objet, le Synode de Sofia, dans sa note, prétend que « l'Eglise bulgare faisant partie de l'Eglise orthodoxe » et « des évêchés bulgares existant dans les diocèses grecs » de la Principauté, « il n'y a pas place là pour des évêques grecs ! ». Mais alors que fait-on du Traité de Berlin ? D'ailleurs, sans parler du Traité de Berlin, puisque l'Eglise bulgare fait partie de l'Eglise orthodoxe et que deux autorités égales ne peuvent coexister parallèlement dans le même diocèse, pourquoi alors l'Exarque persiste-t-il à demeurer dans le diocèse du Patriarche œcuménique, à Constantinople ?

EN BULGARIE

Un meeting bulgare

Sofia, 28 mai.

Il ne se passe pas de semaine sans qu'une ou deux bandes, armées et équipées en Bulgarie, franchissent la frontière et pénètrent en Macédoine pour y accomplir la sanglante besogne et les sinistres massacres que l'on sait. Ici, presque rien ne transpire de ce perpétuel complot, tramé dans l'ombre et le silence, contre les populations macédoniennes. Seuls quelques initiés sont au courant de ce qui se fait. Dans la presse, pas un mot sur les mouvements des bandes bulgares. C'est à peine si de temps en temps on apprend que quelques hommes ont passé en Macédoine pour venger « leurs frères opprimés ! » En revanche, l'Agence télégraphique bulgare lance à jet continu les nouvelles les plus honteusement fausses que reproduit la presse, en enchérissant sur le mensonge, et qui représentent la Macédoine transformée en un champ de carnage dont les victimes seraient les Bulgares et les bourreaux les Grecs et les Serbes.

Que l'on cherche à tromper l'Europe sur le rôle du bulgarisme en Macédoine, cela se conçoit aisément. Mais s'attacher à aveugler sur la vérité le peuple bulgare lui-même, voilà qui à première vue paraît inexplicable. Il y a pourtant là une raison dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de vous signaler la parfaite logique. Ceux qui dans ce pays dirigent la politique extérieure, gouvernement officiel et comités révolutionnaires, ont pour article de foi de fanatiser les masses, d'envenimer leur haine du Grec, et d'allumer en l'âme de ce peuple, qui n'est que du bétail domestiqué, le vieux fond de sauvagerie ancestrale, dont ils entendent faire la principale force nationale. C'est une arme qu'ils aiguisent sans cesse pour le combat. Et cela se fait avec méthode et esprit de suite, — d'une façon absolument systématique. La meilleure des conquêtes du bulgarisme sur les provinces macédoniennes qu'il convoite consiste dans cette foi aveugle du peuple que la Macédoine est bulgare et que l'hellénisme, d'accord tantôt avec les Turcs, tantôt avec les Serbes, s'est fait le persécuteur acharné de sa population. La presse, dûment stylée par le gouvernement, attaque, accuse, calomnie les Grecs, déverse sur eux les pires injures. Le peuple est ainsi empoisonné, chaque jour un peu plus ; et il ne cherche que l'occasion de manifester son irritation et sa haine à l'égard des nôtres. Cette hostilité se donne libre cours dans les meetings auxquels les chefs du mouvement convoquent périodiquement le peuple bulgare ; elles se traduit souvent par des actes de violence de la nature de ceux qui se sont déjà si fréquemment produits contre les Grecs établis dans ce pays-ci.

Le dernier meeting, organisé le 17 mai dernier, n'a heureusement pas dégénéré en ces scènes que j'ai maintes fois essayé de vous décrire. La prétendue « Société de bienfaisance macédonienne », qui n'est qu'une association déguisée de propagande violente en faveur de la bulgarisation de la Macédoine, avait pris l'initiative de cette manifestation. Elle a eu lieu au cirque « Bulgaria. » Le principal orateur, un certain Bobadjanof, a beaucoup parlé de la situation actuelle dans les vilayets de la Turquie d'Europe. Il l'a dépeinte sous les plus sombres couleurs au point de vue des intérêts du bulgarisme. On pouvait s'y attendre. Leurs bandes ont perdu tant de terrain en Macédoine, au cours des deux dernières années, et particulièrement depuis le printemps de 1906, qu'il n'est pas surprenant que leurs protecteurs se répandent en jérémiades. Les bandits bulgares n'ont plus, depuis l'intervention des bandes gréco-macédoniennes, le champ d'action et la liberté d'assassiner dont ils disposaient jusqu'en 1904. Les temps sont changés. Donc rien d'étonnant à ce qu'ils se lamentent sur des maux et des calamités qu'ils déplorent et qu'ils furent assez imprudents pour ne pas prévoir.

Découragés de leur insuccès en Macédoine, les Bulgares ne rêvent plus que d'une guerre d'où ils sortiraient victorieux. On sait quels lourds sacrifices ils s'imposent pour leur armée. Le budget de la guerre absorbe près de la moitié du budget total du pays. Chaque année, les crédits militaires sont plus considérables. A ce compte, la Bulgarie risque de s'épuiser rapidement. Trois ou quatre ans encore et c'est très probablement la faillite financière. Ainsi d'une part, l'insuccès de la tentative d'usurpation de la Macédoine, d'autre part la crainte d'épuiser les ressources du pays à l'entretien d'une armée en pure perte, accroissent l'impatience de nos patriotes qui voudraient en finir.

« Cette question, s'est écrié un des ora-

teurs du récent meeting, ne sera tranchée que par la guerre ». Et il a fait appel au peuple, à l'opinion publique, au gouvernement, au prince pour qu'une résolution ferme et décisive soit prise.

Malheureusement pour eux, il n'est pas du tout certain que les Bulgares soient en état de déclarer la guerre à la Turquie. Oh ! ils l'eussent fait depuis longtemps s'ils s'en étaient sentis capables. Une guerre malheureuse, c'est ce qu'ils redoutent avec raison de plus en plus. L'orateur précité lui-même semble s'en être aperçu. « Je crains, dit-il, de ne prêcher que dans le désert. » Aussi a-t-il « du moins » engagé ses compatriotes à serrer les rangs et « à s'unir à l'Organisation révolutionnaire afin de se *mettre à la besogne*. Ainsi, a-t-il conclu, nous renforcerons le flot national dans lequel seront noyés les ennemis du bulgarisme ». « Se mettre à la besogne », on devine ce que cela signifie : lancer le plus de bandits possible en Macédoine, et y faire le plus de victimes.

Naturellement, ceux qui ont pris la parole dans ce meeting bulgare, n'ont pas manqué de parler de l'autonomie de la Macédoine. Ce qu'il y a de plus curieux c'est qu'on a, une fois de plus, invoqué à l'appui le traité de Berlin — ce traité de Berlin que la Principauté bulgare a si bien respecté dans ses dispositions relatives aux Hellènes de la Roumélie orientale. Mais depuis vingt ans nous assistons à une violation constante du traité de Berlin par ceux-là mêmes qui l'invoquent aujourd'hui : par les Bulgares. C'est au mépris des engagements les plus solennels, des obligations les plus formelles, qu'elle a assumés en vertu des résolutions du Congrès de Berlin, que la Bulgarie enlève aux Grecs établis dans ce pays, leurs écoles, leurs églises et jusqu'à leurs propriétés privées. L'on peut être sûr qu'en dépit de leurs notes diplomatiques, en dépit de leurs motions et de leurs appels aux puissances, les Bulgares ne tiennent pas davantage à l'exécution des clauses du traité de Berlin qui prescrivent des réformes en Turquie d'Europe. Ces réformes réalisées, la Macédoine qu'ils convoitent serait pacifiée, ce qui ne ferait point leur compte. Le vœu du bulgarisme est si peu de voir appliqué l'art. 23 du traité de Berlin, qui prescrit des réformes pour la Turquie d'Europe, que, dans le volumineux *Mémoire de l'Organisation Intérieure* (1) paru en 1903, ceux-là mêmes qui feignent aujourd'hui d'invoquer le traité, le qualifiaient de « *tache sombre dans l'histoire du martyrologe des chrétiens de Macédoine et d'Andrinople.* »

Non, ce que les Bulgares demandent, ce n'est pas la pacification en Macédoine, ce ne sont pas les réformes : c'est la réalisation d'un programme où ils espèrent puiser le moyen d'enlever la Macédoine. Aussi parmi les vœux émis par les organisateurs du meeting en question figurait bien entendu la formule si décriée de l'autonomie de la Macédoine. Et d'autre part, s'adressant aux membres de l'Organisation intérieure, il les ont exhorté à l'union en vue d'empêcher qu' « on ne morcelle la Macédoine comme on le ferait d'un cadavre » : allusion à la solution si rationnelle, si équitable que les Grecs et même les Serbes proposent, de l'établissement de zones d'influence où chacune des nationalités rivales trouverait respectivement la juste satisfaction de ses droits légitimes.

(1) Introduction, p. XIII.

La question de l'émigration

Une mesure du gouvernement

L'émigration des Grecs à l'étranger, insignifiante il y a quelques années et se dirigeant de préférence vers les terres grecques de l'Orient méditerranéen, tend à s'accroître et se traduit principalement par un courant qui entraîne surtout vers les Etats-Unis un grand nombre d'hommes valides de certaines provinces grecques. Ce mouvement ayant commencé dans des districts pauvres a bientôt gagné des districts agricoles fertiles ; le nombre des émigrants déjà de 9.000 en 1904, a passé à 12.000 en 1905 pour atteindre 28.126 l'année dernière, d'après les statistiques américaines. Ce courant est le produit de causes multiples ; d'aucuns prétendent que le poids des impôts, d'autres que la fréquence et la répression insuffisante des délits ruraux poussent les paysans à quitter le sol natal. Pour qui connaît le système fiscal grec le premier de ces motifs ne semble pas fondé ; presque tous les impôts en Grèce sont des impôts indirects ; les taxes douanières donnent à elles seules le tiers des recettes budgétaires, et ces impôts sont les moins lourds pour le paysan qui ne consomme que ce qu'il produit sur place. D'autre part l'ordre et la sécurité des campagnes, s'ils ne sont pas parfaits, ne sont pas dans tous les cas pires qu'il y a vingt ans. Il reste pour expliquer cet exode des faits d'ordre psychologique. L'esprit d'aventure a toujours poussé les Grecs à s'expatrier ; les facilités de communications ont encore développé cette tendance naturelle et l'exemple des quelques émigrants qui sont assez heureux pour revenir dans leur pays après s'être enrichis n'a pas manqué de surexciter le penchant de leurs concitoyens à s'expatrier ; enfin les agents des compagnies d'émigration ne manquent pas d'exploiter ce penchant et leurs émissaires vont rabattre leur proie dans les coins les plus reculés, les plus perdus du territoire.

Jusqu'au moment où l'émigration a pris les proportions d'un exode, il n'a pas manqué de gens en Grèce pour la tenir comme un phénomène propice ; ils alléguaient, pour soutenir leur opinion, l'importance des sommes envoyées annuellement par les émigrants à leurs familles, ou bien le nombre, en somme assez restreint, de ceux d'entre eux qui reviennent après fortune faite ; ils ignoraient que ces avantages ne sont rien auprès du préjudice incalculable causé par la perte de tant de travailleurs, de travailleurs agricoles surtout ; ils ne voyaient pas que le dépeuplement des campagnes doit fatalement mener la Grèce à la ruine en tuant l'agriculture, ce fondement de la force matérielle et de la vigueur morale des nations. A ne considérer que l'intérêt strictement personnel des émigrants, il est constant que ceux-ci dénués en général de toute préparation technique qui leur permette de lutter à armes égales avec les travailleurs d'outre-mer, ne sont employés dans ces pays que comme simples manœuvres, chargés des travaux les plus grossiers, les moins rémunérés et y menant une existence bien plus dure et misérable que dans leur pays. Rares sont ceux qui à force de labeur et de frugalité arrivent à amasser un petit pécule, à se lancer dans le commerce et à s'enrichir.

Le gouvernement hellénique se rendant compte des inconvénients qu'une émigration en masse présente pour le pays, a pensé qu'il ne pouvait agir que sur ceux des émigrants qui lèsent les droits de l'Etat en se soustrayant à l'obligation du service militaire. D'ailleurs, les jeunes gens de moins de 21 ans constituent une grande partie du contingent de l'émigration ; ce sont eux qui ayant moins d'attaches avec le sol natal se décident à émigrer le plus facilement, sont portés à le faire sans esprit de retour, sont plus facilement assimilés dans leur nouveau milieu, enfin ce sont eux que leur inexpérience de la vie expose surtout à tomber victimes des exploiteurs qui fleurissent aussi nombreux au delà qu'en deçà de l'Atlantique. La nouvelle loi sur l'émigration porte qu'un passeport ne pourra être délivré pour l'Amérique aux sujets hellènes qui n'ont pas atteint leur majorité et à moins de cas d'exemption, n'ont pas rempli leurs obligations militaires. Ces dispositions empruntent leur efficacité à la circonstance qu'au pays de débarquement un passeport est toujours exigé des émigrants. D'autre part la loi pose certaines conditions au fonctionnement des agences d'émigration, limitant le nombre des agents et les obligeant à un cautionnement de 30.000 drachmes destiné à garantir l'accomplissement de leurs obligations. Des faits récents viennent de prouver la nécessité de cette dernière disposition ; de nombreux émigrants embarqués pour Naples par certains des agents d'émigration, n'ont pu trouver place sur les transatlantiques en partance dans ce dernier port et ont dû revenir au Pirée après avoir dépensé leurs maigres ressources en une vaine attente. Les autorités grecques ont eu toutes les peines du monde à maintenir l'ordre parmi cette foule exaspérée et c'est après beaucoup de difficultés que le prix du passage leur a été remboursé par les agences et qu'ils ont pu regagner leur pays.

Si la nouvelle loi sur l'émigration n'arrive pas à guérir le mal dans sa racine, elle aura du moins pour effet d'en atténuer considérablement les effets. On peut attendre le reste de l'amélioration des conditions de la vie rurale, du développement scientifique de l'agriculture, de la diffusion des connaissances pratiques qui permettront une meilleure exploitation du sol et attacheront plus fortement les paysans au sol natal.

LETTRE DE SOPHIA

La guerreaux Grecs. — Aveux bulgares. — La politique de M. d'Aerenthal.

Sophia, 27 mai.

La *Balkanska Tribuna* (17/30 avril), parlant de l'émigration des Grecs et des causes qui la déterminent, dit :

... A présent, les Grecs émigrent en masse de Stenimacho, Cavakly, Sozoupolis, Messimvria, Anchialos et des villages grecs environnants. La plupart de leurs biens sont achetés par les Bulgares... Seuls les Grecs de Stenimacho et des villages des environs, peu productifs, abandonnent leurs biens pour s'en aller. La belle et fertile région d'Anchialos se peuple de Bulgares qui viennent du district de Stara Zagora. La bulgarisation de cette région s'effectue rapidement... A la question : « Pourquoi ils émigrent », les Grecs répondent : « Parce que nous ne pouvons vivre privés « de nos écoles, de nos églises, parce que nous « sommes menacés, persécutés par les *meetingadjis.* » On désigne sous ce nom les éléments extrêmes que les autorités ont laissé commettre impunément des excès, des violences, des pillages, qui continuent même aujourd'hui là où les pouvoirs publics laissent faire. Le 9/22 avril, la maison d'Apostolos Arghyri, à Daoutli (Anchialos), fut attaquée par ces malandrins qui exigeaient que la somme de 4.000 fr. leur fût versée. Ce fut ensuite l'affaire de la mitre de l'évêque grec d'Archialos (1). Les meetingadjis ont aussi envoyé une

(1) Cette mitre, d'une valeur de 80.000 francs, a été vendue par les malandrins bulgares, qui l'avaient volée, au su et avec la connivence de la police du prince Ferdinand, à un juif pour 4.000 fr. Mais ayant reconnu leur erreur, ils voulurent la reprendre au juif qui, entre temps, avait prudemment pris le chemin de Constantinople. (*N. du Correspondant.*)

vingtaines de lettres de menaces à de riches Bulgares (?) et de Grecs, afin de leur extorquer de 20 à 40.000 francs.

Dans un autre article du même numéro de ce même journal, il est dit :

Ainsi dernièrement, à Philippopoli et à Bourgas, des lettres anonymes sont adressées à de riches citoyens, exigeant le versement de fonds, au nom de quelques comités. Le consul de France à Bourgas en a reçu une, au sujet de laquelle a paru hier le communiqué tendancieux de l'*Agence télégraphique bulgare :*

En effet, cette agence, officine à nouvelles fabriquées par le bureau de la presse que dirige le nommé Ghennadief, a essayé de donner le change en insinuant que les auteurs de la lettre de chantage adressée au consul de France (Cf. l'*Hellénisme*, 15 mai) étaient des Grecs. C'est grotesque et c'est stupide; le procédé est digne des Bulgares. Leur ruse grossière n'a trompé personne,et les journaux de Sofia eux-mêmes, qui ne sont pas subventionnés par le cabinet actuel sont les premiers à le proclamer.

L'anarchie actuelle qui sévit en Bulgarie et qui se traduit par une criminalité croissante à l'égard des Hellènes, est l'œuvre d'un parti d'énergumènes, appuyés par le gouvernement, et qui sont affiliés aux comités mêmes qui dirigent le mouvement bulgare en Macédoine. Toute la racaille de Sofia en fait partie. C'est ce monde qui mène la guerre aux Grecs, tant en Bulgarie qu'en Macédoine. En Macédoine, les nôtres savent leur tenir tête — et pour cause. Mais en Bulgarie comment la minorité grecque pourrait-elle lutter efficacement ?

Le toupet bulgare ne connaît vraiment pas de limites. Vous savez que le patriarche œcuménique adressa récemment au czar une dépêche le priant d'intervenir en faveur des droits, si honteusement foulés aux pieds, des Grecs de Bulgarie. Et voici en quels termes le rédacteur en chef de la *Vetcherna Rechta*, Daskaloff, commente ce fait, dans le numéro du 29/12 mai de ce journal :

La Roumélie Orientale, dit-il, et le Statut Organique n'existent pas depuis 1885 (!). Les tentatives du patriarche de se mêler dans nos affaires (*sic*) par l'intermédiaire du czar russe, ne doivent inquiéter personne. Là où nous avons à défendre nos droits réels contre des droits imaginaires ou illégitimement (?) acquis, nos procédés doivent être durs et nos résolutions définitives (!). Je me souviens qu'en 1900, lorsque les Bulgares de Stenimacho avaient... pris une des églises grecques, le patriarche grec avait demandé l'intervention du czar. La Russie intervint en faveur de cette demande auprès de notre gouvernement, et, cependant l'église ne fut pas restituée aux Grecs.

Plus loin, le rédacteur de l'organe bulgare dément le bruit d'après lequel le cabinet de Sofia aurait décidé de rendre aux Hellènes les églises usurpées :

La résolution prise par les autorités de Philippopoli de rendre aux Grecs deux églises confisquées, n'a pas le caractère d'une mesure générale; c'est simplement là un symptôme des sentiments de justice (!) envers les Grecs de cette ville... La Bulgarie qui est un pays où règne le droit (— oh! combien! —) tranchera la question conformément à la justice et aux lois, et non pas comme le demande le patriareat de Constantinople, que nous ignorons.

Le *Dnevnik* publie des correspondances de Vienne, signées : W. Z., signalant le changement survenu dans la politique balkanique du Ballplatz, depuis l'avènement au pouvoir du baron d'Aerenthal. On sait, en effet, que ce ministre a des tendances à faire de la politique bulgare. A cela, le conflit douanier austro-serbe n'a pas peu contribué, l'Autriche faisant semblant de favoriser les Bulgares au détriment des Serbes, qui se montrent de plus en plus désireux de s'affranchir de la tutelle économique et politique de l'Autriche. De plus, dit le correspondant du *Dnevnik*, M. d'Aerenthal a des sympathies bulgares; enfin la visite de Victor-Emmanuel à Athènes et le rapprochement gréco-italien qui en est à la fois le motif et le résultat, a accentué ces tendances de la diplomatie viennoise, en raison de la rivalité de l'Autriche et de l'Italie dans les Balkans. Au dire du correspondant du *Dnevnik*, « un diplomate viennois » lui aurait fait la déclaration suivante :

« Il est temps que les Bulgares cessent d'attri-
« buer à l'Autriche-Hongrie des vues sur Salo-
« nique et en général sur la Macédoine. De telles
« aspirations seraient ridicules. Nous n'avons
« qu'un intérêt en Macédoine, c'est que Saloni-
« que ne tombe pas entre les mains d'une grande
« puissance. Nous savons parfaitement que nous
« ne pouvons ni prendre, ni défendre Salonique.
« Pour réaliser semblable entreprise, l'Autriche
« aurait besoin de deux flottes : l'une opérant
« dans la mer Egée, l'autre dans l'Adriatique.
« Actuellement, la flotte autrichienne est insuffi-
« sante même pour l'Adriatique. Quant à créer
« une flotte pour l'Archipel, le Reichstag et moins
« encore le Parlement hongrois ne donneraient
« même pas une voix. »

Le diplomate en question aurait ajouté qu'il est peu vraisemblable que Salonique change bientôt de maître et que, si cette éventualité venait à se produire, « Salonique serait disputée entre Grecs et Bulgares, mais qu'elle ne serait jamais serbe ».

Mais voici un encouragement assez direct donné par le « diplomate viennois » à la Bulgarie — en supposant que la véracité du correspondant du *Dnevnik* ne soit pas sujette à caution :

« Une Grande-Bulgarie pourrait être à souhai-
« ter à l'extrémité de l'Europe centrale, vers l'Ar-
« chipel... Si en Bulgarie on saisit le nouvel esprit
« dont s'inspire la politique viennoise, si les Bul-
« gares savent en profiter, si, principalement, la
« défiance injustifiée envers l'Autriche, qui existe
« ci et là dans les cercles de l'opposition, cesse
« complètement, la Bulgarie s'apercevra bientôt
« que cette attitude lui aura valu de bons fruits... »

Dans une autre lettre, que publie le *Dnevnik* (22/5 mai), le même correspondant écrit :

La presque totalité de la presse viennoise a adopté une attitude bulgarophile, grâce sans doute à l'influence exercée par les cercles officiels de Vienne, qui, on le sait, se montrent plus que jamais sympathiques à notre pays. C'est l'empereur lui-même qui en a donné l'exemple, en décorant, la semaine dernière, plusieurs officiers bulgares. Quant aux tendances bulgarophiles de la politique du baron d'Aerenthal, en voici un symptôme intéressant qui pour remonter, il est vrai, à l'été dernier, n'en démontre pas moins la façon de voir juste et saine du ministre des Affaires étrangères autrichien à l'égard de la Bulgarie. Peu après les excès commis contre les Grecs chez nous, le gouvernement hellénique avait voulu convaincre les grandes puissances d'user de leur influence à Sofia pour que les églises et les écoles grecques fussent restituées aux Hellènes. Ceux-ci avaient pour eux le cabinet Clemenceau. Le président du Conseil français s'est montré disposé à faire faire des représentations amicales à Sofia, pourvu qu'il fût soutenu dans ce sens par l'Autriche (??) (1). Naturellement, les Grecs travaillaient dans le même sens à Vienne. Mais ici on avait renoncé à toute intervention, si amicale qu'elle fût. Ce geste du baron d'Aerenthal a rendu à la Bulgarie un service plus grand encore que celui dont elle a bénéficié par l'abolition des Capitulations.

En effet, ce geste du baron d'Aerenthal a encouragé les Bulgares à piller nos églises, à confisquer nos écoles, à dévaliser, à voler consciencieusement nos congénères établis parmi eux. Rien d'étonnant à ce qu'ils reconnaissent la valeur du geste de M. d'Aerenthal.

M.

Questions ouvrières en Grèce
et Institutions de Bienfaisance

La *Gazette de Lausanne* (Supplément 29 mai) reçoit d'Athènes une correspondance intéressante sur la vie ouvrière au Pirée :

Quiconque s'intéresse à la vie économique de la Grèce contemporaine ne devrait pas manquer de visiter le Pirée. Ville de 48.000 âmes au recensement de 1896, avec 4.000 maisons, elle en a aujourd'hui plus de 75.000, avec 8.000 maisons, augmentation due autant au surcroît des naissances qu'à l'établissement de nouveaux habitants. Les progrès réalisés constamment par le mouvement du port — un des premiers de la Méditerranée — sont attestés par ces seuls chiffres : En 1902 étaient entrés dans le port : 1.597 vapeurs, jaugeant ensemble 1.968.000 tonnes; en 1906, 2.898 vapeurs, avec 3.116.378 tonnes. D'autre part, une simple nomenclature suffirait pour donner une idée de l'activité industrielle du Pirée. Les grands établissements des frères Rétzina (étoffes de coton), où travaillent 5.000 ouvriers des deux sexes, sont des plus connus. Il en est de même des forges et chantiers de Vassiliadis et de Mac Donal. Il faut ajouter les fabriques manufacturières de Ligino, Daskalaki, Dimitsépoulo, etc., les moulins Konstantopoulo, Bourbaili, etc., les fabriques de cognac Barbaresso et B. Pipinelli; enfin une foule d'établissements de moindre envergure (fabriques de savons, raffineries, huiles, etc.) C'est aussi au Pirée que se trouve l'Ecole navale.

Un tel milieu explique qu'un commencement d'agitation ouvrière y soit né l'hiver dernier. Un avocat d'Athènes, M. Fardoulis, las d'attendre des causes, dans un pays où il y a pléthore d'avocats, s'était dit qu'il serait plus expédient de se faire le défenseur des « pauvres ouvriers ». Il réussit à fonder dix-sept ou dix-huit associations de métiers, dont il se fit nommer le président, et put

(1) Le correspondant du *Dnevnik* est mal renseigné : le Quai d'Orsay a chargé le représentant de la République à Sofia de faire des démonstrations à Sofia au sujet de la manière, difficile à qualifier, dont les Grecs y furent traités. En quoi le gouvernement français était parfaitement autorisé, puisqu'il est, au même titre que les autres gouvernements, signataire de traités internationaux garantissant les droits des Hellènes de Bulgarie et de Roumélie Orientale. Et nous ne voyons nullement de raison à ce que son intervention fût subordonnée aux vues intéressées dont la politique de M. d'Aerenthal s'est inspirée en cette occurrence.

N. D. L. R.

se donner un instant l'illusion d'être devenu le « chef du mouvement ouvrier en Grèce ». Malheureusement pour lui, ce triomphe fut de courte durée, pour plusieurs raisons. D'un côté, la « question ouvrière » n'a pas atteint en Grèce le degré d'acuité qu'elle a ailleurs. De l'autre, le bon sens et la perspicacité de tous, patrons et ouvriers, devaient paralyser l'agitation; les premiers ne se sont pas refusés à tenir compte de doléances *justes*, les seconds ont compris qu'ils auraient plus d'intérêt à s'entendre directement qu'à entretenir un intermédiaire intéressé. Aussi, lorsque la police mit la main sur Fardoulis et que celui-ci fut incarcéré conformément à la loi pénale, la population soulagée fit une ovation enthousiaste au commissaire qui assurait ainsi la paix.

Ce seul trait annonce une population intéressante, qui n'aime guère les beaux parleurs et apprécie mieux l'action. Sa vie elle-même en est d'ailleurs une preuve, car, outre son activité industrielle et commerciale, on peut citer à l'actif du Pirée, ses nombreuses institutions d'utilité publique. En sus des écoles de tout degré, on compte divers établissements de bienfaisance, tels que l'asile des vieillards, le *Zenion*, l'orphelinat de garçons, l'orphelinat pour jeunes filles (tous dus à la générosité de particuliers), l'école-jardin d'enfants fondée et entretenue par un legs de Basile Mélas, les écoles du soir pour garçons, avec école de dessin pour mécaniciens, soutenues par la « Société Piréote ».

Dans cette énumération, nous ne saurions passer sous silence une institution sociale des plus bienfaisantes, dont une Suissesse hellénisée s'est faite la cheville ouvrière, et qui a rencontré le concours empressé de plusieurs dames du Pirée. « L'Association des dames pour la protection des ouvrières » s'est imposé comme tâche de recueillir et d'éduquer les centaines de petites ouvrières, qui travaillent dans les fabriques ou les ateliers du Pirée. Elle a d'abord organisé un *Sissition* (fourneau économique) qui moyennant un prix modique, a apporté une notable amélioration à leur nourriture quotidienne. En même temps, elle a pensé à leur éducation morale et intellectuelle. Pensez qu'il y a une quantité d'ouvrières âgées de 8 et même 7 ans, car la loi sur l'instruction obligatoire n'est pas sévèrement appliquée aux indigents. On a naturellement songé à employer la matinée du dimanche, de 8 h. 1/2 à midi. Cela n'est pas allé tout seul ; bien des patrons ont fait des difficultés — nous n'avons pas encore de loi imposant le repos dominical. Cependant, les dames qui travaillent avec tant de dévouement à cette œuvre peuvent être satisfaites de ses progrès. Le premier jour, en 1903, il s'est présenté une trentaine d'ouvrières. Aujourd'hui il y en a près de trois cents inscrites. Je m'y suis rendu récemment ; le chiffre des présences était de cent vingt-cinq. Cinq institutrices et quatre instituteurs se partagent la besogne : gymnastique, leçons de tout genre — et j'en ai entendu d'admirables — allocutions religieuses, prières. Tous s'y dévouent avec une abnégation admirable, sans autre honoraire que la satisfaction de contribuer à élever le niveau moral de ces pauvres créatures. Celles-ci montrent d'ailleurs une soif d'instruction et une reconnaissance des plus touchantes.

CORRESPONDANCE

Un de de nos lecteurs nous écrit de Constantinople, 8 juin :

Un jeune Grec, originaire de Philippopoli, voulant, après un bref séjour à Constantinople, regagner cette ville, a été l'objet d'une tentative de bulgarisation qui eût pu être amusante, si elle n'était pas franchement odieuse.

Voici son histoire, telle qu'il nous l'a contée lui-même, l'autre soir, à l'hôtel.

— Ça paraît absurde, disait-il, incroyable, à vous autres étrangers surtout. Je le sais : moi-même, j'ai de la peine à y croire. Et pourtant c'est ainsi. Je me présente à la chancellerie de l'agence diplomatique bulgare et demande qu'on me vise mon passeport — car vous savez qu'on ne peut pénétrer en territoire bulgare que muni d'un passeport visé par leur consul. — Eh bien, savez-vous ce que fit l'employé ? Il m'invita le plus sérieusement du monde à me débaptiser, à me bulgariser séance tenante ! Je m'appelle Théodose Nicolas Bostandjoglou, il a voulu que je signe *Bogdan* (Théodose) *Nicoloff* (Nicolas) *Bostandjieff* (Bostandjoglou) !

Notre interlocuteur, tout indigné, nous mit sous les yeux son passeport. Je l'examinai attentivement et y trouvai la confirmation de ce qu'il venait de nous déclarer. J'y découvris aussi une autre particularité : elle ne manque pas de saveur. En regard du mot *profession*, l'employé de la chancellerie bulgare avait rescrit : *Eleff*. Je lui ai demandé ce que ce vocable pouvait bien signifier. Il m'a répondu que cela voulait peut-être dire qu'il était élève. Or, élève il ne l'est plus, puisqu'il a achevé ses études depuis deux ans. N'importe, on l'a inscrit comme tel, sans lui demander sa qualité.

Mais pourquoi *Eleff*, s. v. p. ? Serait-ce par ignorance ? Serait-ce pour bulgariser jusqu'aux mots de la langue française elle-même ?

C'est stupide, mais c'est ainsi !

Recevez, etc.

*
* *

[Un de nos abonnés nous adresse la lettre suivante à l'occasion de la mort de notre compatriote Grégoire Marasly, ancien maire d'Odessa, conseiller privé du Czar, et qui, par les dons princiers qu'il fit à sa nation, par les œuvres de bienfaisance dont il est le fondateur, mérita si bien le titre de bienfaiteur national que l'hellénisme lui décerna :]

Nancy, 29 mai,

Monsieur le Directeur,

Beaucoup de journaux ont, sans doute bien innocemment, enregistré une erreur que des publicistes bulgares de mauvaise foi — et vous savez qu'il n'en manque pas — seraient bien capables d'exploiter pour prouver que Marasly était un très authentique... Bulgare ! Car vous n'ignorez pas qu'à Sofia on a cherché à représenter comme étrangers à notre race des hommes qui, à tel titre ou à tel autre, ont mérité de la patrie. Ne sont-ils pas allés jusqu'à vouloir accaparer Aristote et Alexandre ? Et pour ne pas remonter si haut dans le passé, ne s'est-il pas trouvé des écrivains bulgares pour soutenir que Marcos Botsaris — Bojar d'après eux — était, lui aussi, un descendant de Krumm égaré dans la famille hellène ?

Marasly qui n'a pas été un héros, mais qui a été un homme de bien, un de ces Hellènes qui, vivant à l'étranger, n'oublient pas la mère-patrie, a été pourtant baptisé bulgare, et cela parce qu'il aurait vu le jour à Marasch (et non Maras) faubourg de Philippopoli, peuplé des Bulgares, lors même que cette ville n'était encore qu'exclusivement grecque. De là à affirmer, comme nos adversaires l'ont fait, que Marasly était slave, il n'y avait qu'un pas à faire. Ils le soutinrent d'ailleurs à l'égard de l'intéressé lui-même, en lui faisant parvenir une photographie représentant les autorités de Philippopoli, les professeurs et les élèves des écoles bulgares du quartier de Marasch. M. Marasly retourna cette photographie et écrivit à M. Constantinidès, directeur du journal grec *Eidisseis Tou Aemou* paraissant jusqu'à ces temps derniers à Philippopoli, lui demandant ce que cette amabilité bulgare pouvait bien signifier.

Marasly est bien originaire de Philippopoli ; mais il n'est pas né dans le quartier bulgare de Marasch.La maison où il vit le jour subsiste encore ; elle se trouve dans un quartier tout opposé et entièrement grec.

Quant à l'origine de son nom, qu'on a fait dériver de *Marasch*, il faut la chercher ailleurs : vers le commencement du siècle dernier, les Grecs de Philippopoli demandèrent des autorités ottomanes la permission de rebâtir la cathédrale orthodoxe, alors de dimensions exiguës. Or, le firman d'autorisation tardant à être promulgué, certains notables, parmi lesquels le père du défunt, prirent sur eux de reconstruire l'église. Sans attendre plus longtemps, ils firent entreprendre les travaux et furent plus tard poursuivis pour cela par les autorités turques. Marasly père — qui s'appelait aussi Grégoire — voulant se soustraire à ces poursuites, dut se cacher pendant longtemps. Atteint de *marasme* dans sa retraite, il y succomba bientôt.

Maraz est d'ailleurs un mot turc (d'origine arabe) qui a passé dans le grec vulgaire. *Marasly* signifie malade. Ce surnom est resté accolé au nom du fils de Grégoire Grégoriou qui l'a conservé comme nom de famille.

Ce n'est là qu'un tout petit point d'histoire. J'ai tenu à le fixer, dans une pensée facile à deviner.

A. S.

EN MACÉDOINE

Crimes bulgares

Une bande bulgare a assassiné, le 16 mai, au village Déli-Hassan (district de Serrès), le Grec Stergiou et a incendié la maison de l'oncle de la victime, Christos Stergiou, qui n'a dû son salut qu'à la fuite.

On annonce de Florina que Giannakis Antoniou, notable du village de Kato-Kottori, a été assassiné le 1er mai par les Bulgares.

On mande de Serrès que les Bulgares ont assassiné, le 25 mai, à Kato-Djoumaya, le notable grec Rotsikas ; en guise de représailles les Grecs ont tué le même jour le prêtre exarchiste du village.

Le 16 mai, la bande bulgare de Pavlé, ayant envahi le village Iven (Morihovon), a assassiné le primat grec Christos Grigoriou.

On télégraphie de Monastir qu'une bande bulgare, sous le commandement de Tsolé, a attaqué le village grec d'Elovon, brûlant cinq maisons. Les paysans s'étant vigoureusement défendus, obligèrent la bande à se retirer en désordre.

Le même Tsolé, quelques jours plus tard, faisait tuer trois paysans grecs de Belkaméni et un de Néveska, lorsque les Gréco-Macédoniens, attaquant son corps, le mirent en fuite.

Suivant des nouvelles de Serrès, les comitadjis bulgares, voyant avec dépit la dissolution de la communauté roumanisante d'Ano-Poroya, qui était

pour eux d'un appui précieux, ont, après entente avec les agents de la propagande roumaine, incendié au pétrole l'église grecque de la bourgade, une des plus belles de la région.

Une bande bulgare de quinze partisans, sous les ordres du chef Manoussof, a pénétré dans le village de Déli-Hassan-Mahala, voisin du couvent grec de Boutkovon, avec l'intention d'exterminer la famille du primat grec Stergios Abraam. Celui-ci, ardent défenseur de la cause grecque dans son village, venait à peine de sortir des prisons de Salonique où les Turcs l'avait enfermé par suite de calomnies bulgares. Avisé de l'arrivée des comitadjis, il put se sauver avec sa famille, à l'exception de son fils Nicolas, qui, resté dans la maison, fut massacré. Les Bulgares avant de se retirer incendièrent les maisons de Stergios et de son frère.

Le 15 mai une bande bulgare dressa une embuscade au père Christophe, moine du couvent de Saint-Jean-Prodrome (près Serrès) et à l'instituteur de l'école de ce couvent. La tentative échoua mais les victimes ont couru les plus grands dangers; une balle Mannlicher traversa le chapeau du père Christophe. Ce crime, commis à proximité de Serrès, cause une grande irritation parmi les habitants, énervés par les bruits qui circulent avec persistance sur un attentat bulgare qui se préparerait contre cette ville.

Le Crime de Tyrn

On mande de Monastir qu'à une petite distance de cette ville furent découverts les cadavres de 4 paysans grecs du village de Tyrn, les nommés D. Constaninou. Evanghelos Joannou et Jean et Grégoire Dimitriou.

Les deux premiers avaient été pendus et leurs corps portaient les traces d'une longue lutte. Les deux autres furent tués à coups de couteau.

Le crime eut lieu dans le quartier bulgare (Yéni Mahala) que les victimes, retour du marché de Monastir, traversaient pour rentrer dans leur village.

Tyrn avait été forcé en 1905 d'adhérer au schisme; mais en réalité ses habitants n'avaient jamais cessé d'être Grecs et depuis quelques mois ils se montraient décidés à revenir officiellement à l'orthodoxie; c'est pour les terroriser, que les comités firent assassiner les quatre Tyrnovites qui passaient pour avoir beaucoup d'influence sur leurs congénères.

*
* *

On télégraphie de Kastoria que de nombreuses bandes viennent d'arriver de Bulgarie. Elles se montrent particulièrement actives dans le district des Corestia. Elles ont aussi pillé le couvent de Pissodéri, village helléno-valaque sis entre Castoria et Monastir, et menacent le village de Zélovon.

*
* *

Le négociant bulgare Damian Pétrof, établi à Salonique, a été assassiné en cette ville le 16 mai par deux de ses congénères.

La victime était du nombre de ceux qui, quoique Bulgares, désapprouvent les moyens de propagande employés par les comités de Sofia. Pétrof ne cachait pas son opinion. Invité par la section de Salonique à se disculper, il se refusa dans les termes les plus violents de se rendre à cette convocation. C'est après cet incident qu'il fut condamné à mort et exécuté.

A la suite de l'attentat, douze Bulgares ont été arrêtés, dont Santo, tailleur originaire de Tikfés et Yovantsé, employé de commerce, de Vélessa. Les inculpés ont fait des dépositions accablantes pour le comité bulgare, et il semble bien que Yovantsé ne soit pas étranger au meurtre du docteur grec Louys.

*
* *

On mande de Serrès, au *Bulletin d'Orient*, 1er juin :

« Aux incendies et aux meurtres, il faut, pour avoir un tableau complet de la situation, ajouter les vexations, les extortions et surtout les contributions régulières en nature et en argent, imposées aux paysans par leurs prétendus libérateurs. Ces contributions ont atteint des sommes tellement élevées que plusieurs villages du district de Mélénikon notamment Limbofka, Vlahi, Kresna, etc. ont résolu de résister aux prétentions exagérées des comités par les armes. De fait, quand le 3 mai une bande bulgare a envahi Limbofka pour punir les paysans de leur résolution, ceux-ci ont fait feu sur les comitadjis et les ont mis en fuite.

« Bien entendu, tant de crimes ne vont pas sans faire naître des haines et provoquer des représailles. On a parlé souvent des crimes commis par des Grecs; et bien! tous ces actes ont été provoqués par des crimes bulgares. Il est facile de le montrer :

« Ainsi, le meurtre des quatre comitadjis dans le voisinage de Drama, a été provoqué par l'assassinat à Carlicovon de quatre bergers grecs, tués pendant leur sommeil et dont deux étaient des vieillards de plus de quatre-vingts ans.

« De même, l'assassinat de Procope Comvokis, à Egridéré, a amené le meurtre du fils de Mita, chef de l'action bulgare dans le district de Skritsovon. Pareillement l'assassinat du Grec Touska Géorgiou à Karli-Keuy a amené la mort du Bulgare Mina à Voultsista, et celui de deux primats grecs de Ravna, le meurtre de Papa-Stefanon, curé bulgare de ce village.

« En rappelant ces faits, je ne veux certes pas excuser une guerre entre chrétiens d'autant plus désastreuse que, par sa nature même, elle gagne constamment du terrain et fait chaque jour de nouvelles victimes. Mais il convenait cependant de rappeler sur qui retombe la responsabilité de l'état de choses actuel.

« On doit aussi ajouter que les Bulgares trouvent moyen de mener de front leur guerre contre les Grecs avec les luttes provoquées par les rivalités entre comités. Ainsi, le fameux chef Bakaltchef, autrefois voévode du district Mélénikon-Pétritsi, condamné à mort par Sandansky, a offert aux autorités turques de leur fournir les moyens de les débarrasser de son rival; il est prêt avec trois de ses compagnons de commencer la lutte contre Sandansky. Les autorités turques ont accepté ses propositions. »

Antagonisme serbo-bulgare

Les comités bulgares ont fait assassiner, le 17 mai, en plein marché de Monastir, le président de la communauté serbe de cette ville, Michel Hadji-Pappa. Le défunt était depuis longtemps au service du consulat serbe; il était aussi représentant (*mutèvéli*) des écoles serbes de Monastir. Cet assassinat est un coup très rude pour la propagande serbe qui pourra difficilement remplacer Hadji-Pappa.

*
* *

Le *Stampa* de Belgrade (8 mai), publie une lettre de Monastir assurant que le bandit bulgare Sandanski est arrivé à ce district à la tête de quarante-cinq hommes; y seraient également parvenus de Bulgarie, les chefs Tsalogorof avec soixante-cinq, Ivan Alavan avec trente et Etienne avec trente-huit partisans. Le dernier de ces chefs serait un commandant de l'armée bulgare. De plus, parmi les cent soixante-dix-huit hommes que comprennent toutes ces bandes réunies, il y aurait non moins de vingt officiers bulgares.

Propagande bulgare

On écrit de Monastir au *Bulletin d'Orient* :

« On a saisi une lettre de menaces du voévode bulgare Dimko de Moghila, adressée à six habitants de Monastir : cinq Grecs, Thomas Kyriazis de Monastir, Joseph de Mégarovon, Nicolas Tyravas de Tyrnovon, Jean D. Nalé de Monastir, Thomas Tsotsis de Kroussovon, et un musulman, Alit ou Halit Hadji Ibrahim de Monastir, tous marchands de bois et propriétaires de scieries à Morihovon. Cette lettre, dont nous donnons la traduction littérale ci-dessous, montre que les procédés employés par les chefs bulgares les assimilent à des malfaiteurs de droit commun.

DIMKO SARVANOF, CHEF DE LA CIRCONSCRIPTION DE MONASTIR AUX CI-DESSOUS MENTIONNÉS A MONASTIR

1. Thomas. — 2. Joseph. — 3. Nicolas. — 4. Jean Nalé. — 5. Thomas. — 6. Alit.

— *Ecoutez, vous les ci-dessus mentionnés. Nous avons déjà chassé une fois vos muletiers sans leur faire de mal, mais vous n'y avez donné aucune attention. Maintenant nous vous avertissons pour la seconde fois que vous devez exécuter nos ordres, car, si vous ne payez pas la somme indiquée ci-dessous, vous ne verrez ni bois, ni bêtes, ni conducteurs, ni bûcherons. Moi je donnerai la permission à tous ces ouvriers, de sorte que personne ne les inquiètera, et ils seront libres partout où ils iront. Ecoutez. Donnez, à vous six, deux cent livres turques* (200) *et comptez-les à celui qui vous remettra la lettre, sans retard. Comptez-les afin d'être tranquilles vous, vos muletiers et vos bûcherons. Moi je leur donnerai le droit de ne jamais être inquiétés par qui que ce soit dans l'avenir. Ecoutez, vous les marchands, que personne ne discute ou ne tarde. Là est votre salut, comptez l'argent au porteur de la lettre, le reste est mon affaire.*

J'attends l'exécution de mes ordres.

Signé : DIMKO SARVANOF,
chef de la circonscription de Monastir.

Ces menaces furent mises à exécution. Trois jours après l'envoi de la lettre, Dimko arrêtait à Preslok le muletier de Halit Hadji Ibrahim avec ses bêtes et ses chargements de bois, et mettait le feu à quinze chargements ne gardant qu'un mulet. Il renvoyait le conducteur pour avertir son maître que Dimko n'exigeait plus 200 mais 300 livres turques. »

Turcs, Bulgares, Roumains contre Grecs

On télégraphie de Grévéna, qu'une bande turque à la solde de la propagande roumaine a enlevé le primat du village de Zalovon, Kaliskis, qui avait été enlevé l'année dernière, puis relâché contre rançon.

Des nouvelles de Verroia, portent que quatre négociants grecs, qui avaient refusé de vendre du tabac à des roumanisants, ont été arrêtés puis transférés aux prisons de Salonique. L'arbitraire montré en cette affaire, comme dans toutes celles qui touchent la propagande roumaine, par les autorités turques, provoque la plus vive irritation.

Toutes les nouvelles de la Macédoine s'accordent sur la coopération des Bulgares et des roumanisants d'une part, des roumanisants et des Turcs d'autre part.

C'est ainsi que le 22 mai, une bande bulgare de dix partisans a fait son apparition à Félitsa où campent des bergers Koutzo-Valaques et leur a ordonné de s'établir cet été auprès de Grammaticovo. Cette localité sert de lieu de refuge aux bandes du comité qui s'est acquis le concours des beys turcs du voisinage. Les Bulgares pensent pouvoir surveiller ainsi plus facilement les bergers ; ils ..t aussi puni de 9 livres d'amende l'un d'eux qui

avait fait baptiser son enfant par un prêtre grec.

Les roumanisants, à côté de cette aide effective que leur prêtent les comités bulgares, ont vu la justice turque user d'une bienveillance particulière à leur égard.

Le 23 mai, le tribunal extraordinaire de Salonique jugeait onze roumanisants d'Ossiani, accusés de cacher une bande bulgare chez eux. Quatre des prévenus furent condamnés, ce sont : Pité Tzortas, que l'instruction a démontré être caissier du comité à Ossiani, Pité Petko, guide des bandes, Gono Sakito, percepteur des contributions imposées par les bandes, et Abraham Georgiou, gardien du refuge. La loi prévoyait pour le délit en question une peine variant entre 3 et 15 ans de prison ; le tribunal, ainsi qu'il ne manque jamais de le faire lorsqu'il s'agit de roumanisants, a appliqué le minimum de la peine. Cette affaire montre ainsi, à la fois, la partialité des juges turcs et l'alliance intime des Roumains et des Bulgares contre les Grecs.

Enfin, les autorités n'ont pris aucune mesure contre les Roumains qui ont incendié l'église grecque d'Anô-Poroya. Les coupables, Koltsé, son cawas Dimitri et Mité Klépha, circulent en toute liberté et se vantent ouvertement de pouvoir faire tout ce qu'ils veulent sans être jamais inquiétés.

Officiers et soldats bulgares en Macédoine

On télégraphie de Constantinople, que trente-huit soldats de la garnison de Philippoupolis ont déserté et, par Kiustendil et Karatova, se dirigent sur Monastir, sous le commandement d'Ivan Naphimof.

Cent dix soldats d'artillerie, formant trois corps de volontaires sous les ordres de trois officiers bulgares, ont été dirigés par chemin de fer sur Tsépina, allant à la frontière.

Ces derniers temps, une grande activité a été déployée en vue de la formation de bandes en Bulgarie. Ces corps francs, placés sous le commandement d'officiers bulgares, attendent sur la frontière pour entrer en Macédoine.

En Thrace

Des nouvelles, transmises d'Andrinople, assurent que des partisans bulgares ont passé la frontière de la principauté dans le dessein d'exercer une pression dans les districts de Drama, Gioumouldjina et Saranta-Ecclisiés, sur les paysans orthodoxes de ces contrées. Ils cherchent à établir une organisation en trois sections chargées respectivement de l'imposition des habitants, du jugement des récalcitrants et de l'exécution des peines.

REVUE DE LA PRESSE

Le parlementarisme en Grèce

Dans un article de fond, le *Temps* du 26 mai formule de justes critiques au sujet de l'œuvre parlementaire en Grèce. Il reproche d'abord aux députés de s'accorder trop de vacances et trop d'indemnités. « Et si l'on constate que les députés n'ont pas négligé de voter leur budget personnel, on s'aperçoit en revanche qu'ils ont laissé de côté celui de l'Etat ».

Le budget de 1907 sera moins un budget qu'un compte. Car, même s'il vient à être voté dans le courant de juin, il n'entrera en vigueur qu'au septième mois de l'exercice.

La Chambre, il faut l'avouer, aurait assez bien mérité son congédiement.

Il convient d'autre part de remarquer que le rapport sur le budget ne révèle pas une situation administrative satisfaisante. Ce rapport a été rédigé par un jeune député, M. Nicolas Stratos, qui a fait œuvre plus intéressante que ses devanciers. Il paraît sincère, avec une nuance de pessimisme. Mais la franchise est une vertu parlementaire autant qu'une vertu individuelle. Et les médecins Tant-Mieux ne sont pas pour les peuples des amis sûrs. M. Stratos formule d'assez nombreuses critiques. Il signale notamment que les cadres supérieurs de l'armée devraient être rajeunis ; que les méthodes d'administration laissent à désirer ; qu'enfin le système fiscal, y compris le tarif douanier manque de cohésion et d'équité. Certes les budgets se soldent, depuis quelques années, en équilibre. Mais le plus souvent cet équilibre s'obtient en majorant toujours un peu plus certains impôts. Et ces impôts sont ceux qui frappent les objets de première nécessité. Et ces majorations rendent la vie particulièrement difficile aux classes moyennes — classes malheureuses qui, la lettre récente de M. Caillaux nous l'apprend, ne sont pas menacées qu'en Grèce.

Il est certain que le renchérissement du pain, de la viande, du sucre et du café est économiquement fâcheux. Il est d'autre part inévitable. La viande abattue paye 2 francs d'impôt par kilogramme. Le sucre autrichien ou indigène, inférieur au sucre français, coûte 1 fr. 50 l'*oque* (cela fait 1 fr. 40 le kilo). Le reste à l'avenant. Ainsi s'explique qu'en dix ans le rendement des douanes ait doublé. Mais cette plus-value a de regrettables répercussions pour les consommateurs. Ceux-ci se plaignent — non pas que la Grèce soit un des pays les plus imposés d'Europe, mais que les impôts qu'elle paye soient mal répartis. Il serait d'autant plus souhaitable que cette répartition fût revisée que le progrès spontané du pays est, en dépit des circonstances favorables, extrêmement brillant. La marine hellénique se développe constamment. Elle comptait, il y a vingt ans, une vingtaine de vapeurs de faible tonnage. Elle en compte aujourd'hui 260 — et du plus fort. Elle ne reçoit cependant ni allocations ni primes. Et si le Pirée est devenu un grand port, si dans le bassin oriental de la Méditerranée le pavillon grec fait une concurrence notable au pavillon britannique, c'est à l'initiative de ses nationaux plus qu'aux efforts de ses ministres que le doit le royaume de Grèce.

Ce contraste entre le mérite réel des individus et l'inertie des autorités demande à être signalé. Ce qui est mauvais en Grèce, ce n'est pas le fond, — il est excellent, — c'est la surface, et cette surface, c'est la politique. M. Théotokis, président du Conseil, est personnellement un homme de valeur qui a de bonnes idées et qui saurait les traduire en actes s'il avait la liberté de ses mouvements. Mais d'une part, beaucoup de ses collègues ne le valent point. D'autre part, il est tenu par sa majorité plus qu'il ne la tient. C'est donc la réforme morale du monde parlementaire grec qui s'impose. L'opinion française, qui a pour le peuple hellénique une amitié si vive et si désintéressée, verrait avec plaisir un progrès se dessiner en ce sens. Pour le réaliser, il faudrait de la résolution, de la méthode, de la fermeté : toutes qualités qu'on n'a pas coutume de rencontrer dans un parlementarisme faussé.

Grecs et Italiens en Méditerranée.

M. A. Colocci, ancien député à la Chambre italienne, publie dans la *Revue diplomatique*, un article d'où nous extrayons ce passage :

... La coalition des Etats de la Mediterranée s'expliquerait et se justifierait par une impérieuse raison de défense. Mais, pour ce qui concerne l'union entre la Grèce et l'Italie, il y a quelque chose encore de plus fort que la raison politique.

C'est la logique même de l'histolire naturelle. En laissant de côté les lieux communs, les anciennes civilisations, les Grecs colonisant toute l'Italie méridionale, le fait indéniable qu'un tiers des Italiens modernes sont de race hellénique, etc. ; laissons, dis-je, de côté tout ce qui pourrait paraître de la rhétorique et jetons un regard sur les intérêts des deux pays.

Tout de suite le besoin commun de se sauvegarder du côté de l'Autriche s'impose à la pensée. Si l'Autriche devenait maîtresse de Valone à 50 milles d'Otrante, l'Italie deviendrait sa prisonnière dans l'Adriatique. De même si l'Autriche pouvait faire pivot de sa force maritime à Salonique, c'en serait fait de toute influence grecque dans l'Archipel.

Une seconde menace commune consiste dans la poussée qui hante le monde slave des Balkans pour sortir de sa demeure intérieure et se répandre sur les rivages de ces deux mers.

Les côtes et les îles de l'Istrie et de la Dalmatie sont habitées depuis des siècles par des peuples italiens, de même que les bords de la Macédoine, des péninsules chalcidiques, de l'Athos et les îles environnantes sont peuplées par des races grecques, tandis que les contrées intérieures sont habitées par les Slaves : Slovènes et Croates du côté des Italiens, Bulgres du côté des Grecs.

Il est donc clair que si les races slaves de l'intérieur arrivaient à se frayer passage jusqu'aux deux mers, cela signerait l'oblitération des caractères éthniques des populations du littoral, qui sont en majorité italiennes sur l'Adriatique, grecques sur l'Egée, italo-grecques sur la mer Ionienne.

D'où vient que le danger politique du côté de l'Autriche et la menace ethnique de la part des Slaves suffisent pour lier ensemble les Italiens et les Grecs.

Si on ajoute la sympathie démontrée par l'Italie à la Grèce dans la question crétoise, l'effort de la couronne de se dérober aux influences de famille, on verra que le rapprochement n'est pas seulement platonique, mais qu'il repose déjà sur des arrhres.

L'Italie, introduisant la Grèce dans le concert de la Méditerranée, porte à la ligue (appelons-la ainsi) une force qui n'est pas du tout négligeable. On aurait tort de juger l'importance politique de la Grèce d'après le chiffre de la population de ce royaume. L'Union avec la Grèce signifie l'amitié de 10 millions de Grecs levantins, répandus par tout l'Orient et qui ont en mains toutes les banques, tout le commerce, toutes les entreprises en Egypte, en Syrie, sur la mer Noire et jusqu'au fond de la mer Rouge.

L'hellénisme, en outre, est un gage de politique sérieuse. La Grèce actuelle ne suit pas les turbulences de certains petits Etats balkaniques. Sa position vis-à-vis de la Turquie après la dernière guerre, démontre toute renonciation à la politique d'aventures, et elle a donné maintes preuves d'un esprit d'ordre, qui lui a rallié toute la confiance des grandes puissances.

N'oublions pas enfin que la Grèce est actuellement l'Etat le plus civilisé de l'Orient. L'Université d'Athènes est le seul phare qui éclaire de la lumière de la science le progrès, ailleurs très lent, de l'Orient européen.

L'auteur préconise un rapprochement anglo-helleno-latin pour la protection de la Méditerranée contre l'invasion germanique et les empiètements du slavisme.

Officiers chefs de bande en Macédoine

La *Patris*, d'Athènes publie un tableau détaillé avec états de service de 27 officiers de l'armée bulgare ayant servi dans les bandes révolutionnaires depuis le début de l'agitation macédonienne ; ce sont :

8 capitaines d'infanterie : Alex. N. Protogérof, Jean K. Taroufalof, Nic. Tsoutsef, Dim. Yankof Bergof, Jean P. Pozarlétef, Basile Spasof, Dim. Belikof Stoïkof, Lioumpomer Stoenséf.

3 capitaines de cavalerie : Giordan Timotief Vénédikof, Dim. Athanasof, Pierre Georgief Darvinkof.

3 capitaines d'artillerie : Georges Grénof, Dim. Tsokof Jordanof, Nic. Georgief Vinarof.

Le capitaine Dim. Antonof Ziostof, rapporteur au tribunal militaire de Roustchouk, et le médecin militaire Vladimir Ivanof Rouménof. En outre :

6 lieutenants d'infanterie : Stéphan Giorghief, Dim. Andréef Zografof, Boris Strézof, Vladimir N. Kanaziref, Elie Boltof, Antoine Zienef.

1 sous-lieutenant d'infanterie : Const. Natsef.

2 lieutenants d'artillerie : Stoyan Jordanof Naoumof et Sotir Voulkof Atanasof.

2 lieutenants du génie : Christo P. Sarakinof et Chr. Tanousef.

A ce tableau, la *Patris*, dans un article de tête, ajoute les noms du commandant d'état-major Théodore Markof qui se trouvait en Macédoine en 1905 et 1906 et du capitaine Georges Koutzmanof qui travaillaient tous deux dans les agences bulgares comme secrétaires, les noms du capitaine d'état-major Leftérof et du capitaine du 3e régiment de cavalerie Pitef, qui se trouvent encore dans des agences, au même titre que leurs prédécesseurs.

*
* *

On télégraphie d'Athènes au *Figaro* (14 juin).

La question macédonienne redevient d'actualité avec le retour de la belle saison. Les bandes s'agitent, se choquent, se massacrent et les victimes crient à la persécution.

Récemment des Grecs qui quittaient la Bulgarie ont été attaqués sur la frontière par une bande bulgare et massacrés ; et comme depuis pas mal de temps déjà les Grecs sont malmenés en Bulgarie et en Roumélie, où l'on trouve qu'ils s'occupent beaucoup trop de la Macédoine, l'événement a provoqué ici une vive émotion.

Un meeting de protestation a eu lieu aujourd'hui et on y a voté une résolution réclamant l'intervention des puissances pour imposer à la Bulgarie le respect des traités et pour ramener le calme parmi les populations persécutées. Le texte de cette résolution a été remis au roi, aux légations et aux ministres.

La question macédonienne

Dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai et 1er juin), M. René Pinon consacre une remarquable étude à la question macédonienne.

Toutes réserves faites sur certains détails d'appréciation, qui, à notre sens, appellent quelques critiques, l'étude de M. R. Pinon sera lue avec intérêt et profit par tous ceux que préoccupent les affaires d'Orient.

Elle constitue un exposé lumineux de la question ; l'auteur apporte à la traiter le souci d'un historien scrupuleux et d'un observateur avisé. Car M. Pinon s'est donné la peine de voir de près les choses dont il parle. Contrairement à nombre de publicistes qui écrivent sur le problème politique et ethnique le plus compliqué qui se soit jamais posé, M. Pinon a visité la Macédoine et a pu ainsi se rendre compte des principales données de cette question, en saisir les aspects et en pénétrer les causes.

L'auteur, après avoir, pour commencer, retracé la physionomie du pays, aborde la question des nationalités d'où se dégage, pour tout esprit impartial, cette constatation essentielle, indispensable aussi bien à la compréhension des causes qu'à l'établissement d'une solution rationnelle et équitable pour les divers intéressés :

La Macédoine n'est pas habitée par une seule race ; quand on dit « les Macédoniens », l'expression n'a pas la même valeur que si l'on dit « les Bulgares » ou « les Grecs » ; elle ne désigne pas une même famille ethnique, bien définie ; elle s'applique à des hommes qui habitent une contrée qui s'appelle la Macédoine et qui ne parlent pas tous le même langage, pas plus qu'ils n'appartiennent à la même race ou à la même confession. On n'est pas d'accord sur ce qu'est la Macédoine, ni sur ses limites, pas plus que sur ce que sont ses habitants. Qui dit Macédoine, dit mélange.

C'est là une des raisons majeures pour lesquelles les Grecs, fidèles au principe des nationalités, ont dès le début dénoncé le danger qu'il y aurait à constituer un Etat autonome, englobant et cherchant à amalgamer ces races hostiles. Combien plus rationnelle et efficace la solution que nous n'avons cessé de préconiser d'une délimitation de sphères d'influences entre les divers intéressés, basées sur la libre adhésion de la population à tel ou tel groupe ethnique.

Abordant le sujet des revendications de chacune des nationalités, M. Pinon résume les thèses respectives des Grecs, des Bulgares, des Serbes, des roumanisants, des Albanais et des Turcs. Chacun de ces exposés est fait avec une bonne foi, une impartialité et une compétence évidentes. Nous regrettons que le cadre restreint de cette revue ne nous permette de reproduire ces plaidoyers contradictoires. Ils viennent d'ailleurs corroborer l'opinion que nous soutenons ici, à savoir — nous le répétons — qu'il n'y a au mal macédonien qu'un seul remède : c'est la division de la Macédoine en zones d'influences à délimiter après une enquête ethnographique fondamentale, basée sur des garanties internationales.

Après cet exposé purement objectif, M. Pinon, entrant dans l'examen de la composition ethnique des vilayets de Macédoine et de Vieille-Serbie, recherche un critérium de nationalité. Il rejette tour à tour les « arguments historiques », ceux que l'on tire « de l'ethnographie », motivant excellemment la méfiance que lui inspirent les uns et les autres. Il démontre aussi toute la faiblesse des arguments tirés de la langue parlée par tel ou tel groupe ethnique.

A quoi bon d'ailleurs prolonger un débat d'importance secondaire ? Les arguments ethnographiques, philologiques, historiques, N'ONT DE VALEUR QU'AUTANT QU'ILS SONT CONFORMES A LA VOLONTÉ LIBREMENT EXPRIMÉE DES POPULATIONS ; les notions de race, de langue ou d'histoire ne sont à considérer qu'en tant qu'elles servent à déterminer cette volonté. Ce sont des moyens de propagande, mais DANS LA VOLONTÉ DES POPULATIONS, ET SEULEMENT LA, EST LE CRITÉRIUM DE LA RÉALITÉ, LE FONDEMENT OBJECTIF DU DROIT.

Il est vain de démontrer à des Valaques qu'historiquement ils sont Grecs(1) s'ils veulent être Roumains, et inversement, ou à des Bulgares qu'ils sont Serbes. Mais le fait que l'on soit tenté de l'essayer, que les propogandes diverses travaillent à gagner des adhérents à leurs causes, prouvent tout au moins qu'en Macédoine les volontés nationales ne paraissent pas encore nettement conscientes d'elles-mêmes.

« La masse, ajoute M. Pinon, reste indécise ». Cette affirmation, à notre sens, n'est exacte qu'en partie. Dans la Macédoine centrale, oui, la masse reste indécise, flottante, se réclamant tantôt de telle nationalité, tantôt de telle autre, selon qu'elle subit les moyens de pression de telle ou telle propagande. Mais nous ne partageons guère l'avis de M. Pinon que la masse des populations est « macédonienne ».

Il n'y a pas de sentiment national macédonien, d'idée macédonienne, pas plus qu'il n'y a de race macédonienne.

Nous reviendrons, dans un numéro prochain sur l'étude de M. Pinon dont nous n'avons sous les yeux que la première partie.

*
* *

Conflit serbo-bulgare.

On écrit de Sofia au *Bulletin d'Orient* :

M. Simits, ministre de Serbie à Sofia, ayant fait des déclarations dans le sens de l'apaisement, M. Radef, dans un article du *Courrier du Soir* relève vivement ces protestations. « Il faut que M. Simits comprenne que l'animosité des Bulgares contre les Serbes n'est pas factice. Il n'y a pas de Bulgare qui ne soit rempli de haine, de dégoût et d'aversion à cause de la conduite des Serbes en Macédoine. Aujourd'hui, par l'action de ses bandes, la Serbie a posé ce dilemme : ou la *serbisation* ou la *mort*. Il s'agit donc en Macédoine, non plus d'indépendance ou d'autonomie ; mais d'une lutte pour l'existence même des populations bulgares. Il n'y a aucun doute que nous chasserons les Serbes. La question est de savoir si les Serbes nous obligeront à employer les moyens extrêmes. »

Les autres journaux ne tiennent pas un langage moins violent, comme le *Courrier du Soir*, le *Den*, la *Balkanska Tribuna*, le *Dnewnik*, le *Narodni Prava* réclament la guerre contre la Serbie, M. Daskalof répète à ce propos le « *delenda Carthago* » des Romains. Quant au *Télégramme de Siangof*, il conseille d'appliquer aux Serbes, établis en Bulgarie, le système de violences exercé, depuis l'année dernière, contre les Grecs avec la rigueur que l'on sait.

(1) C'est à une constatation contraire que l'observation attentive de la querelle gréco-roumaine aboutirait : ce sont les Roumains qui s'efforcent de démontrer aux Valaques qu'ils ne sont pas Grecs, mais Roumains, appuyant d'ailleurs cette démonstration d'arguments sonnants, en dépit desquels sur 120 à 130 000 Valaques, c'est à peine s'ils ont pu en gagner une dizaine de mille.

N. D. L. R.

Le Directeur-Gérant : A. ADOSSIDÈS.

Levallois-Perret. — Imprimerie WELLHOFF et ROCHE
55, rue Fromont.